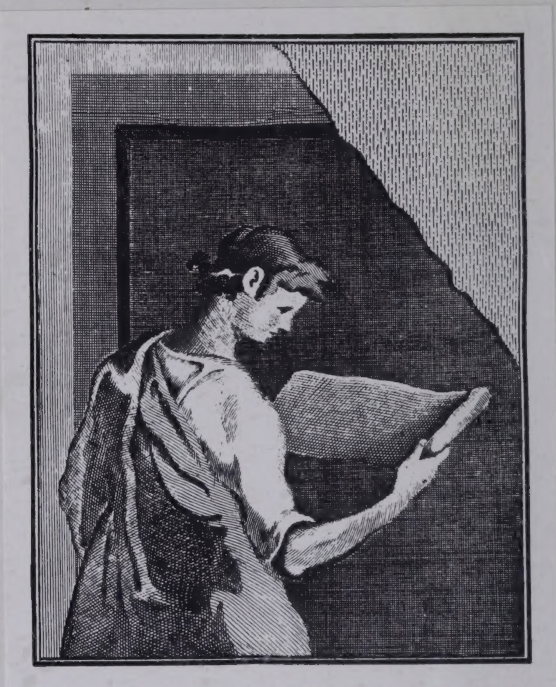


PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT
ET LA CURIOSITÉ
EN 1885-1886

AVEC UNE PRÉFACE

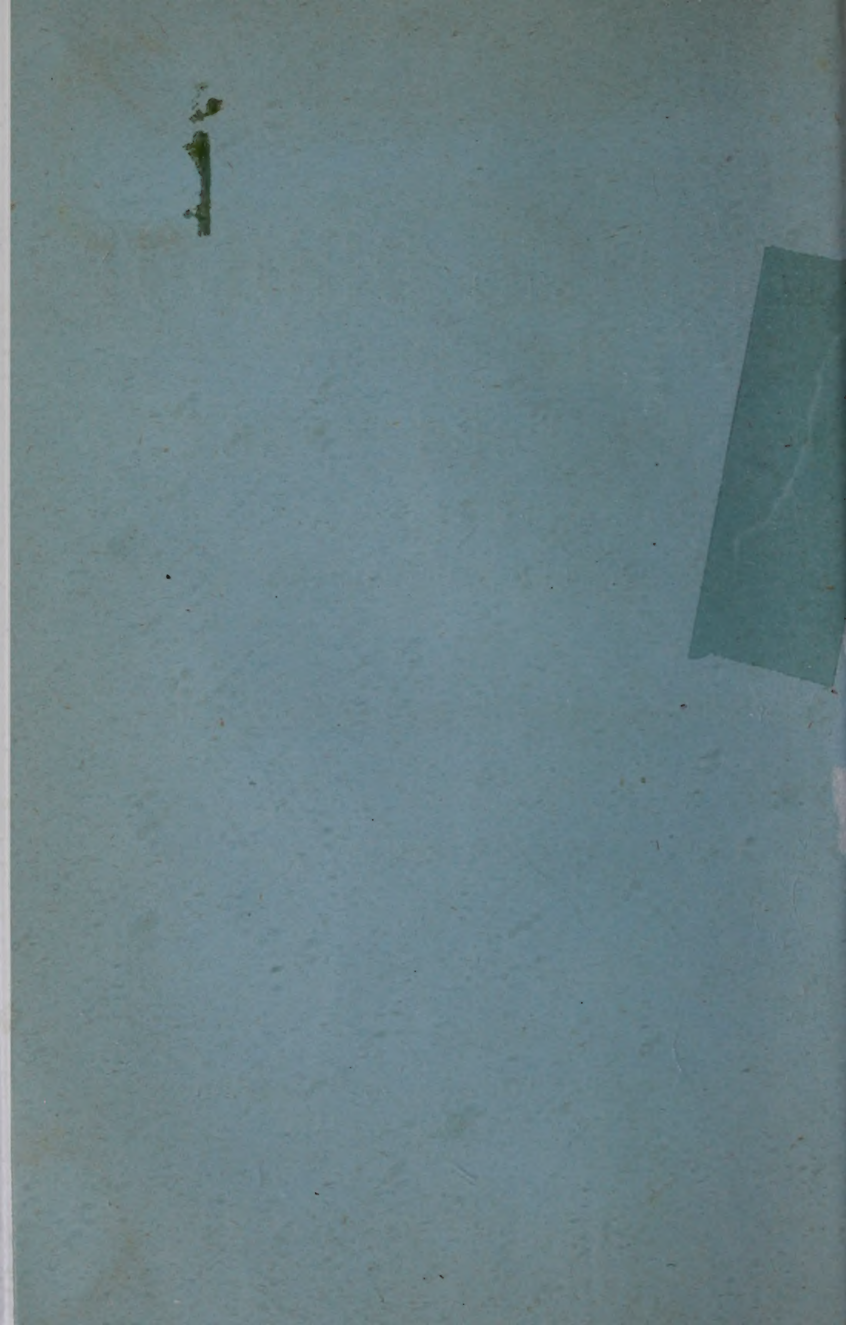
Par ÉMILE BERGERAT

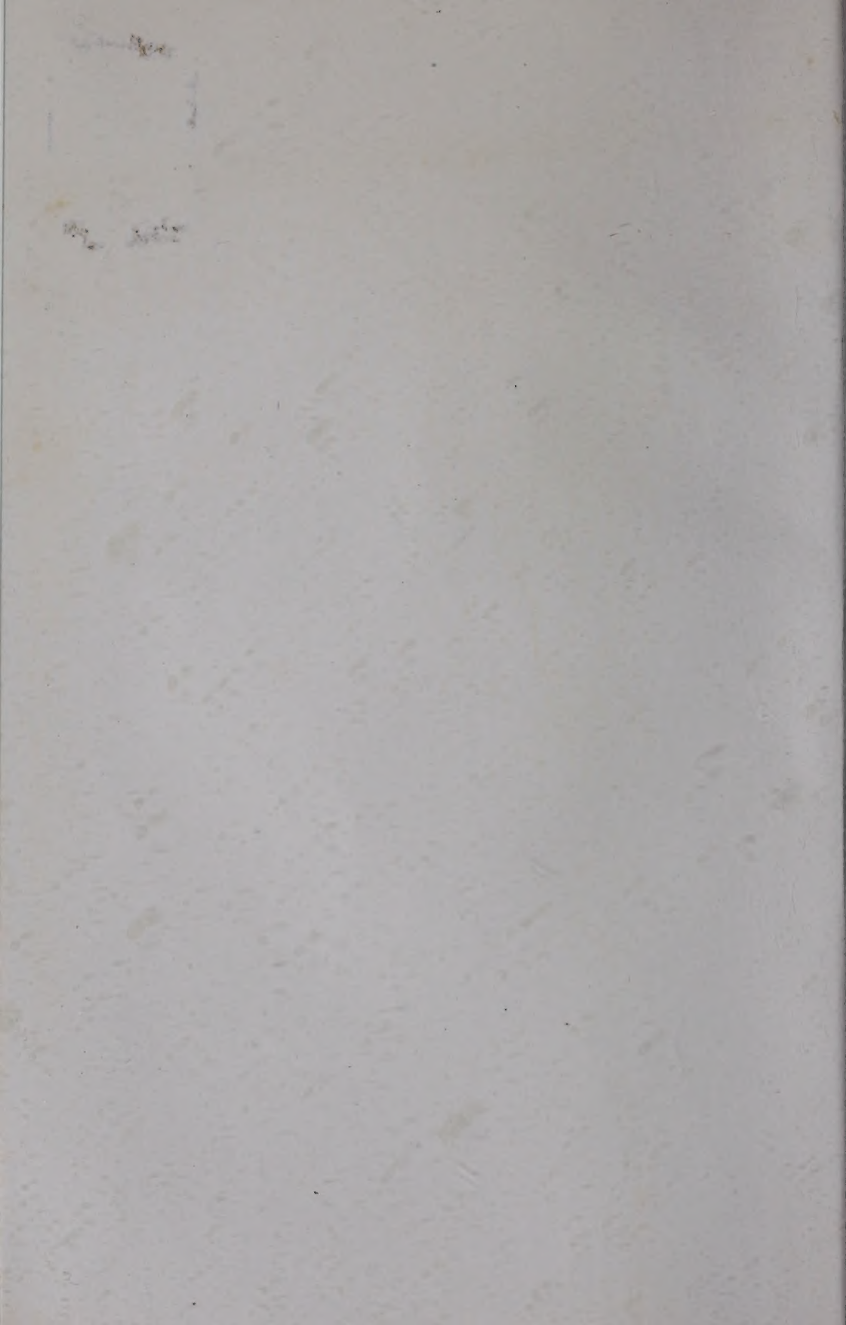
Nombreuses illustrations par JOB et COMBA

SIXIÈME ANNÉE

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1887





L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1885-1886

DU MÊME AUTEUR

Le Quartier Saint-Pierre à l'Ile de la Réunion.

L'Amateur de Tableaux, la Confession, Trouville-Revue (monologues).

L'Hôtel Drouot en 1881, avec une préface de *Jules Claretie*. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier et Cie.

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1882, avec une préface d'*Armand Silvestre*. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier et Cie.

La vente Hamilton. 1 vol. in-8° avec de nombreuses illustrations, chez G. Charpentier et Cie.

Le baron Charles Davillier. Brochure in-8°.

Aimé Desmottes. 1 vol. in-18.

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1883, avec une préface de *Charles Monselet*. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier et Cie.

Soixante planches d'orfèvrerie. 1 vol. in-4°, chez Quantin.

Le Truquage et les Contrefaçons dévoilées. 1 vol. in-12, chez Dentu.

Pornic et Gourmalon. Brochure in-12, chez G. Schowb.

Les Locutions Nantaises, avec une préface de *Charles Monselet* 1 vol. in-18, illustré par *Arcos*, chez A. Morel, à Nantes.

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1883-1884, avec une préface de *Champfleury*. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier et Cie.

Collections et Collectionneurs. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier et Cie.

Constantinople, Smyrne et Athènes, avec des planches par *Frédéric Regamey* et *Ad. Giraldon*. 1 vol. in-12, chez Dentu.

Les Ombres chinoises de mon Père, avec de nombreuses illustrations. 1 vol. grand in-8°, chez Rouveyre.

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1884-1885, avec une préface de *Philippe Burty*. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier et Cie.

6980-86. — Corbeil. Imprimerie Crété

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

EN 1885-1886

AVEC UNE PRÉFACE

Par ÉMILE BERGERAT

Nombreuses illustrations par JOB et COMBA

SIXIÈME ANNÉE

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

A MONSIEUR

ALEXANDRE PERTHUIS-LAURENT

A NANTES

Mon cher ami,

C'est vous qui m'avez mis le petit doigt dans l'engrenage de la curiosité en me présentant jadis à la Société archéologique de Nantes.

Une fois reçu dans cette savante compagnie, je vous ai appartenu. Vous m'avez alors entraîné sans repos ni trêve aux réunions de ces amateurs distingués. A trente ans de distance, je les vois encore délibérer fièrement au milieu des ruines gallo-romaines sauvées par leurs soins et recueillies dans la chapelle abandonnée de l'Oratoire.

Je les écoutais sans défiance. J'étais heureux et fier d'être des leurs, mais c'était au fond une satisfaction très dangereuse, vu ma jeunesse et mon inexpérience.

Je pourrais certainement vous maudire, ce serait mon droit, car vous me poussiez ainsi vers une passion dont je ne me suis pas défendu tout d'abord, mais qui s'est infiltrée en moi à mon insu et qui a fini par me prendre tout entier.

Cependant cette passion de l'art ancien, qu'il n'est plus possible d'éteindre, puisqu'elle me suit dans l'âge mûr, m'a donné quelquefois des joies si douces que, loin de vous en vouloir, je tiens au contraire à vous dédier ce livre comme un affectueux souvenir de mes débuts faits sous vos auspices dans notre chère association bretonne.

Paul EUDEL.

Janvier 1887.

PRÉFACE

Mon cher confrère, vous avez commencé en 1881 *et vous poursuivrez longtemps encore, je l'espère, la publication d'un ouvrage qui a plus de chance de nous survivre que la plupart de nos romans, de nos poèmes, de nos comédies et de nos autres œuvres d'imagination. Et c'est précisément cette histoire de l'hôtel Drouot et de la Curiosité dont voici le sixième volume.*

Eh bien! vous pouvez vous vanter d'être un malin! Vous avez trouvé le secret des livres durables, secret qui consiste à se faire composer le sien par les événements mêmes et à charger le temps du soin de le propager. Je vous envie cette découverte. Il est bien évident que ceux de nos neveux qui voudront connaître, sur notes authentiques et probantes, les mœurs, les goûts et les idées du Paris décadent pendant le dernier quart du siècle, ne pourront pas se passer d'avoir, de lire et de compulser vos chroniques. Vous êtes le Froissart de la curiosité, le Villehardouin du bibelotage.

Mais là ne se borne point votre malice modèle. Non content d'avoir les événements pour collaborateurs et le Temps *pour éditeur, vous vous prému-*

nissez encore des plus doctes références par des préfaces signées des meilleurs critiques contemporains. Tantôt c'est Claretie qui vous accrédite et tantôt c'est Silvestre qui vous présente. Puis, tour à tour, Burty et Champfleury vous introduisent et Monselet enfin vous escorte.

De telle sorte que, sur six volumes déjà lancés, il y en a cinq qui font leur chemin tout seuls. Je ne crains plus que pour le sixième, soit celui-ci, mon cher confrère.

Mais aussi, ô « curieux » que vous êtes! pourquoi vous avisez-vous de vous souvenir que je fus jadis critique d'art, hélas! pour mes péchés? J'espérais avoir à jamais enfoui ce vieux cadavre des années d'apprentissage. Vous l'avez déterré, cruel homme, et vous prétendez qu'il n'est pas complètement mort. Le fait est qu'à force de lui tâter le pouls on finit bien par sentir quelque chose d'insolite chez un cadavre. Mais cette faible pulsation n'est pas de la critique, c'est de l'amour de l'art seulement, le mouvement fébrile de l'amateur.

Ah! cet hôtel Drouot, dont vous voilà le Saint-Simon, — car vous en êtes bien le Saint-Simon aussi — j'y ai eu mon jour comme un autre. C'était à une époque de grande prospérité du commerce d'art, celle qui suivit la guerre, et que l'on pourrait appeler la période américaine. Vous souvenez-vous de cet arrivage de dollars sur la place Française? Nos peintres ne pouvaient suffire à la demande. Il semblait que le blocus de Paris eût affamé de tableaux le Nouveau Monde. Les Yankees du bon Dieu achetaient n'importe quoi à n'importe quel

prix et nettoyaient nos ateliers. Au Havre on embarquait les toiles françaises comme on embarque la morue à Terre-Neuve. J'ai connu de jeunes maîtres dont les prix de fabrique bondirent d'un seul coup de huit cents francs à vingt mille francs. Ceux qui vendaient vingt mille allèrent à cent mille. Meissonier fit atteindre à sa signature européenne le prix invraisemblable de trois cent mille francs! Et l'avenue de Villiers fut!...

Comme beaucoup de mes confrères j'avais été frappé de cette hausse sur les produits de notre art oléagineux et, m'en étant ouvert timidement à Francis Petit, l'expert à jamais regrettable que vous avez connu, je n'hésitai pas à lui demander quel prix atteindrait ma peinture en Amérique si j'en envoyais à New-York ou à Boston. Il ne me laissa aucune illusion à cet égard. Il avait vu mes meilleurs morceaux dans mes diverses manières! Mais nul n'était plus fin que ce charmant homme, et avec ce joli sourire de diplomate qu'il avait :

— Voyez-vous, me dit-il, les choses sont si bizarrement menées en ce monde que souvent les pires ouvriers sont les meilleurs juges. La première fois que vous m'avez fait le plaisir de me présenter l'une de vos toiles, je me suis dit : Voilà un fichu peintre qui fera un excellent critique!

Et, séance tenante, Francis Petit m'offrit d'écrire la préface d'un catalogue de vente très importante qu'il préparait et dans laquelle il y avait un Rembrandt indubitable, c'est-à-dire un Rembrandt peint par Rembrandt lui-même et dont les papiers étaient en règle.

— Vous n'avez qu'à vous laisser aller! observa l'expert.

Ce furent mes débuts à l'hôtel Drouot, mon cher Eudel, et j'ose dire qu'ils ne passèrent pas inaperçus des connaisseurs. Le succès de ma préface dépassa même mon étonnement. Et comme j'y affirmais que le Rembrandt en était un, ceux qui en étaient persuadés reconnurent mon autorité, ceux qui en doutaient encore tremblèrent, et je fus enlevé dans le triomphe de cette vente.

Je sus d'ailleurs que Paul de Saint-Victor, Charles Blanc et Paul Mantz, auxquels revenait de droit la spécialité de ces préfaces de catalogues, avaient un peu louché de la mienne, car il est rare de débuter dans la critique d'art par la bénédiction d'un Rembrandt authentique.

A partir de ce jour mes préfaces firent prime au Drouot et l'on me confia le vieux et le neuf, je veux dire les anciens et les modernes. Francis Petit ne me laissait point chômer, et comme avec lui je ne craignais point de me blouser, attendu qu'il était à la fois l'expert le plus infaillible et le plus honnête de la terre, je me livrai passionnément pendant quelques années à cet exercice de style connu dans Aristote sous le nom de boniment. C'est cela qui vous fait la main! On sort de là propre à tout faire.

Si je possède quelque éloquence descriptive, c'est à Francis Petit que les lettres en sont redevables. Mais souvent la fatalité me proposa des problèmes bien durs. Un jour, il m'en souvient comme d'une fièvre cérébrale, un collectionneur me manda. Naturellement il s'agissait d'une préface de cata-

logue et cet amateur se séparait de sa galerie. Une galerie de parvenu, s'il en fut, où la quantité dominait, suppléant presque à la qualité, mais l'étouffant visiblement.

Il avait dix Corot, quinze Diaz, huit Rousseau, douze Millet, seize Daubigny, sept Fromentin, quatorze Courbet, neuf Delacroix, et des maîtres moindres en quantité proportionnelle. En tout trois cents toiles.

— Monsieur, me dit-il, je les aime toutes également, c'est-à-dire sans préférence aucune, soit autant les unes que les autres.

— Alors vous devez bien souffrir de vous en démunir. Pourquoi n'en conservez-vous pas quelques-unes? Les meilleures, par exemple?

— Qu'appelez-vous les meilleures? fit-il en se levant d'un air sévère.

— On appelle, en critique d'art, les meilleures, celles qui sont ou moins mauvaises ou plus heureuses que les autres. Ainsi ce Corot que voilà me paraît être d'une qualité supérieure à celui-ci. Je vous en offrirais le double si j'avais quelque chose à vous offrir.

— Pardon, fit-il, entendons-nous, vous êtes ici pour louer tous les tableaux de ma collection, sans en excepter un seul et j'espère bien que vous n'en préférerez aucun. Il n'y a chez moi que des chefs-d'œuvre.

Alors il m'expliqua quelle préface il désirait avoir et quel tour de force effroyable il attendait de ma haute impartialité. Il s'agissait de trouver trois cents synonymes au mot chef-d'œuvre et d'en étiqueter, une à une, les trois cents toiles!...

Je résolus de le tenter pour ma satisfaction personnelle et je pris le travail comme un problème de lexicologie. J'y employai huit jours. Supposez que vous ayez, mon cher confrère, à composer trois cents dithyrambes de la Transfiguration *sans produire une seule fois le même mot, ainsi que dans un sonnet? Vous ne seriez pas à la noce, dites? Eh bien j'y parvins presque (le catalogue existe, et vous devez l'avoir), oui, j'y parvins, et sauf le deux cent quatre-vingt-dix-neuvième tableau pour lequel je ne trouvai d'autre synonyme à chef-d'œuvre que « merveille ». mon bourgeois eût été satisfait. « Merveille », gâta tout et, sans l'intervention de Francis Petit, il ne m'eût pas payé ma préface. C'était son droit.*

Ce fut d'ailleurs mon chant du cygne au Drouot, et la fameuse salle 8 *n'a plus dégusté de ma critique transcendante. Le pauvre Francis Petit mourut, l'Amérique rentra chez elle. A présent c'est elle qui nous envoie des peintres. C'est bien fait. Pourquoi croit-elle aux catalogues?*

Plus tard, comme il me restait un stock considérable de beaux adjectifs sonores et tout neufs dont je ne savais que faire, plusieurs journaux me proposèrent de les écouler chez eux au moment des salons et des expositions et je fus ainsi amené à prolonger ma critique d'art. C'est sans doute ce qui vous a trompé, mon cher Eudel, sur ma véritable profession. Au bout de dix ou douze Salons, il ne fut plus possible de trouver un éloge, une louange, soit une extase, dans mon sac aux provisions, et je dus me croire vidé. Je l'étais.

Je commençais à placer des réserves dans mes compliments; ma plume crachait parfois en plein enthousiasme. J'en vins un jour, je ne sais comment, à écrire que personne encore parmi les camarades vivants ne me semblait avoir dégoté Rubens et fait oublier Raphaël!... Ce fut un haro dans les ateliers. Il était temps de me retirer. Je réintégrai la littérature.

Ainsi donc, mon cher confrère, mon nom va jurer sur la liste de vos critiques présentateurs, et votre sixième volume doit se défendre lui-même, car je n'ose plus dire tout le bien que j'en pense dans votre intérêt. Je l'ai lu en placards, d'un bout à l'autre, sans en sauter une ligne; c'est un recueil charmant, plein de faits précieux, de jugements sains, d'anecdotes instructives et de jolies pages. Comme je ne veux pas le déparer tout à fait, voici une petite histoire « drouotique » qui mérite d'y prendre place et que je vous demande la permission d'ajouter à toutes celles que vous contez si bien.

Elle a pour héros le même Francis Petit à qui mon pays doit d'avoir un mauvais peintre de moins. Ce mauvais peintre eut une fois la bonne fortune de réunir à sa table des sommités littéraires de grande marque. C'est ainsi, je crois, qu'on écrit aujourd'hui. Flaubert, Tourgueneff, Goncourt et Daudet devaient venir se régaler chez lui de certaine bouillabaisse de bon renom que préparait une cuisinière moricaude et dont elle gardait le secret. Le mauvais peintre, très fier de recevoir pareille compagnie dans sa modeste maisonnette, se trouvait cependant un peu honteux de la pénurie décorative

de ses murs, et sa critique d'art en rougissait. Qu'allaient dire de lui ces illustres confrères et quelle opinion auraient-ils d'un critique qui faisait la pluie et le beau temps à l'hôtel Drouot et n'avait pas seulement un Meissonier chez lui! Le malheureux amphitryon songeait déjà à imiter le truc employé par Balzac dans une circonstance analogue et à tracer au charbon sur ses panneaux vides : Ici est la place de mon Terburg, qu'on rentoile. Là est le Greuze que j'ai prêté aux Beaux-Arts, — lorsqu'une tapissière s'arrêta à sa porte.

Dans cette tapissière il y avait une douzaine de cadres, qu'un homme silencieux et évidemment stylé prit un à un, et se mit à suspendre aux murs de la maisonnette. Stupéfait de cette apparition, le préfacier des catalogues voyait un Diaz superbe succéder à un Théodore Rousseau délicieux ; puis un Jules Dupré surgissait à côté d'un Marilhat, un Stevens auprès d'un Vollon. Lorsque les douze furent accrochés, l'émissaire mystérieux lui remit un pli cacheté dans lequel ces mots étaient écrits :

« Mon cher ami, il ne faut pas que mon critique ordinaire fasse piètre figure devant ses hôtes illustres de ce soir. Permettez-moi de vous tapisser. Seulement ne mettez pas le feu chez vous, même avec du punch ; vous en avez pour une cinquantaine de mille francs, sans les bordures. Mes bonnes amitiés. Francis Petit. »

ÉMILE BERGERAT.

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ EN 1885-1886

I

Salut aux lecteurs. — Mon nouveau domicile. — Les pastels de Mlle Abbéma. — Chez Georges Petit. — Encore du truquage. — Un Fromentin dédoublé. — Comment on fait les faux Diaz. — Retour des Hollandais à l'Hôtel Drouot. — Les treize jours de Me Chevallier. — Pourquoi Massenet écrivit le *Cid*.

19 *novembre* 1885.

Jusqu'à présent, lecteur, suivant l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.

Cette année je te raconterai en quels termes j'ai fait mon entrée, boulevard des Italiens, au journal *le Temps* dont mon ami Adrien Hébrard m'a ouvert les colonnes.

Un début! Que de choses cache ce mot sous son allure débonnaire! Que de craintes, que d'espoirs, que d'illusions, que de désespérances il a fait naître! Ces cinq lettres remuent autant que le *Mané*, *Thécel*, *Pharès* et laissent une impression qui reste longtemps gravée dans les souvenirs.

Le petit fauteuil que vous avez abandonné la pre-

mière fois pour tenter une pointe hardie vers les bras tendus de votre mère, souriante et effrayée, bébé, ne vous en souvenez-vous pas?

Sous le cadre grillagé, accroché dans la cour de la Sorbonne, la feuille blanche où votre nom était écrit en belle ronde parmi les candidats au baccalauréat, collégien, ne vous en souvenez-vous pas?

La lettre parfumée de verveine et couverte de pattes de mouche que vous avez embrassée longuement avant de l'ouvrir, pendant que votre cœur sonnait à toutes volées dans vos oreilles, jeune homme, ne vous en souvenez-vous pas?

La lueur du premier coup de feu, le sifflement plaintif de la balle, le vent de mort passant à fleur de peau, soldat, ne vous en souvenez-vous pas?

La première copie envoyée à l'imprimerie, Chronique ou Nouvelle, pensée dans la fièvre, écrite dans l'enivrement, relue la sueur au front, corrigée avec un affreux doute, confrère, ne vous en souvenez-vous pas?

C'est toujours le même frisson qui nous suit à chaque étape dans la vie. Il suffit de porter sous un autre toit sa plume et son encrier pour que le tremblement de la main, le tic-tac de la poitrine, vous reprennent de plus belle et vous fassent revivre les sensations si dures et si douces d'autrefois.

J'ai donc le droit d'être très ému au moment d'aborder cette tâche très lourde de relever la plume légère que mon maître, Jules Claretie — l'académicien de demain — a déposée, après l'avoir tenue cinq années, à cette place, avec tant de verve, d'esprit et de talent.

Puisque les journaux n'ont pas de régisseur, même pas de « récitant », comme dans les *Mystères*, il faut bien, avant d'entrer dans la carrière, que j'adresse à

mes lecteurs un salut à droite — mesdames! — à gauche — messieurs! — et que je réclame pour le nouveau chroniqueur, suivant la formule consacrée, *toute l'indulgence du public*, afin de ne pas rencontrer peut-être toute son indifférence.

Ce n'est pas, en effet, œuvre facile que de se tenir au courant des nouveautés parisiennes; fureter partout, oser toutes les indiscrétions, forcer les serrures, trouer le mur de la vie privée, courir les théâtres, les expositions, les salles de vente, les boutiques de libraires, les magasins de curiosités, les greniers et les caves des antiquaires, les salons à la mode, les ateliers en vogue et les cabinets de travail; deviner les énigmes, indiquer l'autre moitié des demi-mots; apprendre la veille la nouvelle du lendemain; saisir enfin ce courant éphémère et indéfinissable qu'on appelle l'actualité et qui meurt quelquefois en voyant le jour.

Malgré toute ma bonne volonté, je ne promets pas de réussir, mais je m'engage, par exemple, à apporter dans cette tâche ardue et délicate une indépendance absolue et une entière sincérité.

En demandant « l'indulgence générale », je n'ai pas voulu placer une banale figure de rhétorique. Ne suis-je pas obligé de l'implorer dès le début pour pouvoir dire quelques mots tardifs sur l'exposition de M[lle] Abbéma, dont les portes viennent de se fermer?

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Les tapissiers de M. Lutz sont à la porte de la rue de Sèze pour installer la belle galerie de tableaux et mettre en place les Corot, les Meissonier, les Delacroix, les Dupré qui vont être exposés au profit des pauvres du dixième arrondissement. Si je ne veux pas avaler trop de poussière et contempler autre chose que la

majesté antique de murs dénudés, je n'ai qu'à me hâter.

Je m'en doutais. On n'entre plus. Heureusement que l'hôte des pastels de Mlle Abbéma est trop aimable pour me crier : On ferme! comme le premier gardien venu.

On n'entre plus par la porte officielle, mais on me laisse pénétrer par les appartements particuliers de Georges Petit.

Je ne regrette nullement d'être arrivé en retard et j'ai envie de prier le duc de Morny de mettre les « dernières » à la mode. Cela nous changera des « premières » dont on a tant abusé, et d'où les amis du chef de claque, les couturières des artistes, les cocottes et les petits crevés ont chassé peu à peu le vrai public intelligent et lettré.

En attendant, j'ai, comme compensation, la bonne fortune de visiter un charmant hôtel arrangé avec un goût exquis, meublé avec une réelle érudition et encombré d'objets d'art triés sur le volet.

Bien joli, le salon louis-quatorze avec l'escalier en bois sculpté formant toile de fond! Très imposante, la haute salle à manger renaissance avec ses balcons intérieurs à la Véronèse! Adorable, le petit boudoir louis-seize avec sa tenture feuille morte!

Dans l'intervalle des expositions qu'il prépare, entre l'exhibition des peintures de Tassaert, des œuvres nouvelles des aquarellistes et des pages les plus précieuses des maîtres pastellistes du dix-huitième siècle, Georges Petit, paraît-il, a l'intention de donner plusieurs fêtes de charité dans la grande salle de la rue de Sèze, d'y faire entendre les instruments du temps passé et danser le menuet au son d'un merveilleux clavecin de Ruckers.

Bravo! L'idée est originale et réussira. Ce sera curieux et nouveau. Je m'inscris d'office parmi les heureux invités.

Ces jours-là — ces nuits-là plutôt — les pastels de Mlle Abbéma n'y seront plus et ce sera dommage. A part une étude de femme nue, un peu sèche et raide, il y a bien du talent dans ces portraits, ces bouts de paysages, ces pochades, ces impressions de nature qui font penser à de Nittis, tout en conservant une individualité fort nette et très caractérisée.

A chaque pas, ces études rappellent les qualités de vie, de sincérité, de franchise d'exécution qui font de l'auteur un moderniste très heureusement doué.

Pourquoi donc Mlle Abbéma n'a-t-elle pas encore obtenu au Salon annuel les récompenses dont sont gratifiés par le jury les jeunes gens qui ont séjourné quatre ans en Italie aux frais de l'État?

Pourquoi? Si cette étrange fille qui s'habille en femme par pure originalité, ainsi que l'a dit un de mes confrères de la *Vie moderne*, consentait à troquer la jupe de cachemire ou de soie pour un pantalon haute fantaisie, l'année prochaine l'exposante serait certainement médaillée.

Après tout, *troquage* n'est pas *truquage*, et cependant ces deux mots sont devenus presque synonymes en peinture.

L'affaire Trouillebert est à peine classée, elle vient seulement d'être reléguée au musée des scandales parisiens, et voilà l'incident Théodore Rousseau qui accapare déjà la cimaise, l'incident Vollon qui prend place, dans un pan coupé, puis l'incident de Neuville qui réclame bruyamment une entrée au vernissage.

Les sujets guerriers, choisis jadis par le pauvre mort, auraient-ils donc fait germer des microbes ba-

tailleurs chez les propriétaires et les truqueurs de ses œuvres?

Ces fraudes qui passionnent si vivement l'opinion publique en ce moment ont existé de tout temps, et j'ai présente à la mémoire l'étrange aventure qui arriva à un Fromentin, après une vente célèbre.

Le tableau était peint sur bois, et, selon l'usage, pour en prouver l'authenticité, au dos avaient été apposés les cachets à la cire rouge de l'amateur connu auquel il avait appartenu.

L'acquéreur fit scier en deux le panneau dans son épaisseur, et, sur la partie où se trouvaient les cachets, il fit copier le vrai Fromentin, qui devint ainsi moins authentique que le faux.

Un collectionneur à qui je racontais le fait ne voulut jamais me croire. Le pauvre homme aurait dû être payé pour accepter comme possibles les roueries les moins vraisemblables des truqueurs, car il avait été, sans le savoir, le héros comique d'une amusante histoire.

Il reçut un jour la visite d'un marchand, qui, « attiré par la réputation de sa merveilleuse galerie », lui demanda s'il n'avait pas un Diaz à figures, toiles fort rares et très recherchées, comme l'on sait.

Notre amateur possédait justement une fort belle *Nymphe au bain, entourée d'amours*. Il montra orgueilleusement son trésor au visiteur, qui resta béant d'admiration.

— Un chef-d'œuvre! un pur chef-d'œuvre! s'écria-t-il enfin lorsqu'il put reprendre l'usage de la parole, je n'en connais pas de plus beau.

Pour être collectionneur, on n'en est pas moins homme, et mon ami se sentit grandir de trois coudées.

— Vous croyez? fit-il avec une fausse modestie.

— Si je le crois! Mais votre Diaz vaut vingt-cinq mille francs!

— Oh! vingt-cinq mille francs!

— Certainement. Pas un sou de moins. J'en suis tellement certain que je vous l'achète à ce prix.

Vingt-cinq mille francs! Un tableau qui avait été payé cinq mille dans le bon temps. La proposition était tentante. Le propriétaire, ébranlé, demanda quarante-huit heures pour réfléchir.

Deux jours après, le marchand revenait :

— Sommes-nous d'accord?

— Ma foi, je cède. Vingt-cinq mille francs et comptant, n'est-ce pas?

— Bien entendu. Une seule condition. Il m'est impossible d'amener chez vous mon acquéreur, parce que je le lui revends à un prix plus élevé. Naturellement, il veut voir le chef-d'œuvre. Confiez-le-moi pendant huit jours, et je vous apporte les fonds.

La semaine n'était pas écoulée que le marchand sonnait à la porte, l'oreille basse et la mine déconfite :

— Je vous rapporte votre tableau; c'est une affaire ratée. La femme de mon client n'entend rien aux arts. Elle a trouvé la *Nymphe au bain* trop peu vêtue, et elle a dissuadé son mari de l'acheter. C'est à recommencer. Mais, soyez-en sûr, je trouverai avant peu un autre amateur.

Or, pendant son séjour *extra muros*, le Diaz avait été copié, pour le compte du marchand, par trois peintres qui, suivant leurs aptitudes, avaient attaqué l'un les figures, l'autre les draperies et le troisième le paysage.

La copie de la *Nymphe au bain* est maintenant à Londres, chez un attorney général, très fier de posséder un vrai Diaz.

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse », disait Sancho Pança.

Le faux Rousseau dont on a tant parlé a été la pierre qui a brisé le vase. M. Bernheim jeune s'est mis à la tête d'une croisade d'un nouveau genre, et ses actives démarches semblent obtenir un sérieux et excellent résultat. J'apprends en effet que M. Bardoux, rapporteur au Sénat de la loi sur la propriété artistique, va convoquer chez lui les artistes et peut-être les marchands qui avaient l'intention de se grouper en syndicat, afin d'aviser avec eux aux moyens de réprimer énergiquement les tentatives frauduleuses dont les résultats finiraient par être désastreux pour l'art français.

L'intervention inattendue de M. Feyen-Perrin à la vente Landau cache-t-elle quelque nouveau méfait de truquage? J'en doute. Je crois plutôt à une simple réclamation de l'artiste, qui aurait, non pas vendu, mais seulement mis en dépôt dans l'hôtel de l'ancien gérant du Cercle artistique de la Seine les toiles dont il revendique aujourd'hui la propriété.

En tout cas, cet incident a eu l'avantage de nous apprendre que la saison était commencée, et que la salle des ventes avait enfin secoué son sommeil léthargique.

Je vends, donc je suis.

Sur les murs de l'hôtel Drouot, aux proclamations électorales, ont succédé les affiches marchandes qui, sur tous les tons de l'arc-en-ciel, nous crient leurs réclames alléchantes :

Manœuvre de la dernière heure.
Objets de vitrine et orfèvrerie.
Votez pour...

Un amateur novice pouvant, avec ces salades d'affi-

ches, commettre de graves erreurs, l'administration enlève peu à peu, *unguibus et rostro*, les vestiges multicolores de la lutte homérique qui vient de finir.

Hier encore j'ai lu cependant sous l'affiche jaune des candidats conservateurs ces mots lugubres comme un glas :

Vente après décès.

Le hasard commet parfois des plaisanteries amères. Il est urgent d'empêcher désormais tout malentendu. Déjà d'ailleurs les placards des ventes hollandaises commencent à couvrir de leurs banales et peu attirantes promesses les noms des vainqueurs et des vaincus du dernier scrutin.

Ces Hollandais qui sont devenus si peu Hollandais depuis qu'ils s'approvisionnent partout, même à Paris, ont ouvert lundi le feu avec la vente Hamburger. Bientôt ce sera le tour de Sarluys, de Pollack et de Frenkel dont on annonce l'arrivée avec une remarquable tenture en velours de Gènes (1).

Mais ce n'est pas là encore la véritable ouverture de l'hôtel Drouot, la grande première, l'imposante solennité qui remuera le Tout-Paris de la curiosité.

Ah! oui, les élections ont tout retardé? — Non. — Les affaires boudent? — Non. — A qui et à quoi s'en prendre alors? A M. Grévy malade? A la Bulgarie envahie? Aux monarchistes qui s'agitent? Aux socialistes qui grondent? A l'absence de décès parmi les collectionneurs? — Non, mille fois non. Le marasme de l'Hôtel des Ventes a une autre cause. Vous n'en direz rien au moins? C'est que M[e] Chevallier, le commissaire-priseur, vient de faire ses treize jours et n'a pas eu le temps de préparer une grande vente

(1) Vendue 1,500 francs.

à sensation. Rien n'est plus vrai, je vous assure.

Allez donc nier après cela l'influence sur les événements de l'histoire de France d'un verre d'eau renversé !

Deux ventes assez intéressantes pourtant à signaler : l'une d'autographes d'Etienne Charavay avec un manuscrit inédit de Musset, le scénario du *Comte d'Essex*, l'autre de la bibliothèque théâtrale et musicale de feu M. Martin, série remarquable de livres où, je le remarque avec plaisir, notre belle École nationale est représentée comme elle le mérite.

En feuilletant le catalogue, je trouve sous le nom de Sacchini un opéra sur le *Cid*, représenté en 1783. Massenet n'aura donc pas été le premier compositeur qu'ait inspiré le chef-d'œuvre de Corneille.

Avant d'obtenir le livret auquel il pensait depuis longtemps, l'auteur de *Marie-Madeleine* fut obligé d'accepter de ce pauvre Vaucorbeil un sujet tout à fait en dehors de ses cordes. Il se mit toutefois résolument au travail; mais, au bout de quelque temps, découragé et énervé, il rapporta le malencontreux livret au directeur de l'Opéra, en lui avouant son manque d'inspiration et en priant de lui confier un autre poème.

Vaucorbeil, après s'être longtemps fait prier, céda enfin et sortit triomphalement de son tiroir l'*Enlèvement des Sabines*, d'après la Romantique de M. Ampère.

Tout autre musicien serait tombé dans un accès de rage folle ; Massenet a, en lui, autant du rapin que du poète. Il ne broncha pas, prit le manuscrit, le feuilleta, hocha la tête et releva des notes ; puis, gravement, le prit sous son bras et s'apprêta à se retirer.

— Le sujet me plaît beaucoup. Il est neuf, original, très moderne et l'effet en sera colossal sur le public légèrement blasé de l'Opéra, dit-il. Je l'accepte avec enthousiasme. Sans retard, je vais m'atteler à la besogne, mais à une condition, une seule...

— Laquelle ?

— C'est que les acteurs et les actrices joueront dans les costumes du tableau de David.

— !!!

— Si vous refusez, il n'y a rien de fait.

. . . .

Huit jours plus tard Massenet écrivait les premières notes du *Cid*, et, à la fin du mois, l'Académie nationale de musique comptera probablement un succès de plus.

II

Les faux préhistoriques. — Qui a tiré sur M. de Mortillet? — Thiers scié en deux. — Un Corneille indécent. — *Statuomanie.* — L'apothéose de Balzac. — Surtout pas de concours! — Les toilettes de Dica Petit. — Une scène d'*Hamlet.*

25 *novembre.*

Tous les journaux ont raconté la semaine dernière qu'un coup de feu avait été tiré sur la fenêtre de M. de Mortillet, qui, fort heureusement, ne fut pas atteint.

La justice informe.

Veut-elle me permettre de lui donner le résultat de mon enquête personnelle? Non pas que j'ambitionne la gloire très respectable des Canler, des Jacob et des Claude, mais parce que je crois savoir quel peut être l'auteur de ce mystérieux attentat.

M. Gabriel de Mortillet est conservateur du musée de Saint-Germain. Il est maire de la ville, il est député du département, mais c'est de plus un écrivain élégant, un savant réel, un fureteur adroit, un railleur impitoyable.

Il a écrit récemment dans un journal grave, grave, grave — comme dit Coquelin cadet — et intitulé: *l'Homme*, une étude pleine de verve et d'humour sur la contrefaçon des objets préhistoriques.

Avec un véritable courage, il a démontré à ses érudits confrères en anthropologie que messieurs les faussaires travaillaient depuis longtemps comme des termites, dans cette partie aussi neuve que productive. Il a cloué au pilori tous ces truands de la curiosité qui croyaient leur sécurité absolue et qui ne lui pardonneront jamais.

Aussi, sans craindre de me tromper, j'affirme que la balle qui a failli le frapper est sortie d'un pistolet à rouet ou d'une arquebuse de la Renaissance. C'est l'acte de vendetta d'un truqueur, et je vais le prouver.

M. de Mortillet a raconté dans son article que le premier faux paléo-ethnologique fut consommé par un convict anglais rentrant dans ses foyers et décidé à vivre honnêtement en fabricant et en vendant de faux silex préhistoriques.

Ce vertueux repris de justice, dont Lisbonne, malgré son réalisme, n'aurait pas voulu pour tenir la caisse dans sa brasserie, était doublé d'un artiste de race. Au début, il imita avec une rare perfection les haches, flèches et couteaux de l'âge de pierre. Enhardi par le succès, il inventa la pointe de flèche appelée : le *losange à pédoncule*. Ce type rarissime fut immédiatement reproduit par tous les autres faussaires.

Notre forçat libéré créa successivement la baïonnette préhistorique en os, les haches votives de l'âge de bronze, les bâtons de commandement de l'âge de la corne et une série d'instruments de toilette avec des dents fossiles d'éléphants.

Toujours désireux de posséder tout ce que les autres n'ont pas, les amateurs s'arrachèrent bientôt tous ses produits. Il inonda d'abord la Grande-Bretagne ; puis, encouragé par plusieurs sociétés savantes, qui avaient reconnu des caractères sanscrits dans les hiéroglyphes

que notre mystificateur avait tracés au hasard sur certains éclats d'os, il donna de l'essor à son industrie et se lança dans l'exportation en grand.

Les révélations indiscrètes du conservateur du musée de Saint-Germain ont arrêté net ce brillant élan. Notre convict, furieux, a dû renoncer à son beau rêve de probité et de vertu.

Revenant à son premier métier, il a voulu probablement se venger de son persécuteur. C'est lui qui a fait le coup. Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr.

Cette tentative d'assassinat a détruit dans mon esprit, sur la tranquillité légendaire de Saint-Germain, les illusions qu'avaient déjà fortement ébranlées l'essai, peu loyal, du déboulonnement à la dynamite tenté sur la statue de M. Thiers.

Je me demande si c'est pour éviter pareil accident que Marseille n'inaugure pas la statue commandée à M. Guillaume. Ou bien la ceinture ombilicale que l'on avait ajustée, un peu hâtivement, à l'effigie de l'illustre homme d'État se serait-elle détachée en route?

Lorsque M. Guillaume envoya au Salon cette statue, sous la réverbération crue de la toiture vitrée, à côté de morceaux importants qui l'écrasaient, il fut effrayé de la petitesse de son œuvre. Ne livrant rien au hasard, il avait pourtant sensiblement augmenté la taille du petit homme qui fut un grand politique. Néanmoins, l'évidence parlait. Impossible de se le dissimuler, l'aspect était mesquin. C'était M. Thiers vu par le gros bout de la lorgnette.

J'étais là. Je vois encore la déception de l'artiste regardant son œuvre. L'honorable membre de l'Institut resta quelque temps pensif, le menton dans la main, mais son hésitation dura peu. Il ordonna de

scier le plâtre au bas du buste, et séance tenante il fit ajouter, par un habile praticien, quelques centimètres de redingote à son moulage.

Toujours l'éternelle antithèse à la Shakespeare du rire à côté des larmes, du grotesque coudoyant le sublime !

C'était, il y a deux ans, lors de l'inauguration de la statue de Corneille à Rouen.

On s'en souvient, le grand tragique était représenté debout et ramenant d'une main un pan de son manteau.

Sous Louis XIII, les manteaux étaient longs, lourds et formaient de gros plis, aussi le drap serré par les doigts présentait une masse compacte et creusée par l'affaissement simulé de l'étoffe formant une large cuvette.

Malheureusement il pleut à Rouen, il y pleut même beaucoup, et, le jour de l'inauguration, le ciel avait mis de la coquetterie à prouver d'une façon éclatante aux nombreux et illustres invités que la réputation marécageuse de la capitale de la Normandie était justement méritée.

Je l'en avais comblé ! je l'en veux accabler.

Ce fut un déluge, sans arche ni colombe. Grâce aux cataractes célestes, le petit réservoir du manteau s'emplit rapidement. Bientôt il se mit à laisser déborder son trop-plein, et l'aspect de la statue, changeant brutalement, devint d'un réalisme rabelaisien.

Par une déplorable fatalité, le manteau relevé, la pose de la main et ce diable de filet d'eau qui coulait implacable, tout donnait au bronze grave et solennel une similitude inattendue avec la fontaine célèbre, le Manneken-Pis de Bruxelles.

Les commissaires de la fête regardaient atterrés.

Je sais bien qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre et que les génies les plus élevés, si haut qu'ils planent, ne peuvent se soustraire aux misères humaines, mais l'idée générale du sculpteur était travestie. Elle tournait d'une manière grotesque à la facétie sculpturale.

Que faire? Fallait-il remettre la cérémonie ou laisser le grand Corneille dans une situation équivoque?

Cependant un des membres de la commission eut une inspiration soudaine, le « mouillez les cordes » lancé par un inconnu devant Sixte-Quint. Il appela en toute hâte un serrurier, qui, avec son vilebrequin, perça un trou dans la draperie. L'eau s'écoula aussitôt modeste, paisible, verticale, en renonçant à la courbe parabolique et inconvenante qu'elle traçait quelques instants auparavant.

La situation était sauvée: les dames pouvaient venir. Il était temps, car les parapluies officiels tachaient déjà l'horizon de leurs silhouettes champignonnesques.

Espérons que pareille mésaventure accentuant à l'excès la note spéciale de l'auteur des *Contes drôlatiques* n'arrivera pas à Balzac. Grâce à l'initiative d'Emmanuel Gonzalès et à la décision prise par la Société des gens de lettres, le profond penseur oublié aura enfin sa statue : nous n'en parlerons désormais plus au conditionnel, mais au futur.

Néanmoins je la trouve tard venue l'apothéose de ce Titan qui, avec Victor Hugo, personnifie la grandeur littéraire du XIX[e] siècle et qui est bien le père légitime de l'école contemporaine avec les types de Mercadet, Quinola et Modeste Mignon.

Que de nullités auront été coulées en bronze avant lui ! Caton disait : J'aime mieux qu'on me demande pourquoi je n'ai pas de statue que pourquoi j'en ai.

Aussi, je comprends presque la réserve hautaine et amère de ce délicat exquis qui se nomme Edmond de Goncourt et dont le frère mort attend encore depuis seize ans le buste décerné à Gil Pérès et la statue que Boufarick a raison d'élever au sergent Blandan. M. Edmond de Goncourt refusa l'année dernière de faire partie de la commission d'étude, « parce qu'en ce temps de statuomanie à l'aveuglette, il trouvait véritablement très distingué pour des génies comme Balzac de n'avoir point de statue. »

Devant l'indifférence des Tourangeaux pour leur compatriote, la France doit à l'auteur de la *Comédie humaine* plus qu'une apothéose, elle lui doit une réhabilitation. Car, il faut bien le reconnaître, comme à toutes les personnalités indépendantes, à tous les révolutionnaires de la pensée, à tous ceux dont le crâne puissant a fait éclater le moule étroit des formules banales, comme à Berlioz, à Millet, à Baudelaire — tristes martyrs de l'aveuglement humain — c'est d'abord la couronne d'épines de l'infortune que le public a décernée de son vivant à ce prodigieux lutteur dont la taille, semblable à certaines montagnes, semble grandir à mesure que nous nous éloignons de lui.

Le cœur saigne lorsqu'on suit pas à pas la vie de déceptions humiliantes, de misères plates, de luttes niaises, d'efforts stériles, de déboires amers que traîna le jeune romancier, ce robuste ouvrier de la pensée qui ne se reposa que dans la tombe.

Et la gloire ? La gloire ! Les deux fois qu'il se présenta à l'Académie, en pleine maturité de son talent, on lui préféra Vatout et le duc de Noaille, lui qui faisait l'aumône à cette gueuse fière, la langue française, lui qui avait créé le type de Mercadet comme Voltaire celui de Pangloss, Goethe celui de Faust et Richardson celui de Lovelace.

Mettons-nous à l'œuvre, hâtons-nous, tâchons de faire oublier notre étrange indifférence vis-à-vis d'une de nos plus pures gloires nationales. Élevons à cette infatigable persévérance à tout peindre, à tout voir, à tout flétrir, non pas une statue comme au premier venu, mais un monument dont la magnificence et la beauté artistique égalent le talent de celui que nous allons honorer.

Ne pourrait-on, en effet, abandonner l'éternel poseur le plus souvent très ressemblant, mais perché sur un piédestal néo-grec qui manque autant d'allure que de style ? Voyez-vous le statuaire faisant Balzac tel qu'il était : gros, épais, carré par la base, ayant l'air d'avoir grossi trop vite avec son habit étriqué sur un corps colossal ? Quelle ironie !

Sans reprendre les recherches décoratives du XVIIIe siècle, qui divinisait ses héros dans un empanachement théâtral, ne serait-il pas possible de trouver pour le littérateur qui a enfanté une école nouvelle une architecture nouvelle ?

Profitons de l'occasion pour nous débarrasser une bonne fois des formules surannées, étrangères, empiriques au dernier chef. Excellentes en Italie et sous les Césars, ou en Grèce et sous Périclès, elles n'ont plus aucune raison d'être maintenant en France à notre époque et sous notre ciel gris.

Il y aurait certainement là un curieux et intéressant programme à tracer, mais par grâce, amis Champfleury et Burty, vous qui êtes de la commission artistique, faites en sorte que, statue ou monument, on ne soumette pas la réussite d'un tel projet à l'aléa d'un concours et qu'on s'adresse à des artistes d'un talent éprouvé qui produiront sûrement une œuvre de valeur.

Les merveilles en peinture, en sculpture, en archi-

tecture qui font l'orgueil d'Athènes comme de Rome, de Florence comme de Venise, de Grenade comme de Cologne, de Chambord comme de Versailles, d'Anvers comme de Paris, de la Gaule romaine comme de la France gothique, ne sont pas sorties victorieuses d'un concours. L'étrange monument de la place de la République, flanqué de quatre mâts vénitiens qui regardent mélancoliquement les tramways en ayant l'air de regretter les gondoles de l'Adriatique, ne peut contre-balancer, je suppose, un principe soutenu par le passé artistique de l'humanité entière.

La statuomanie chronique dont nous sommes atteints arrivera-t-elle à couler seulement en un médaillon de bronze les traits de Dica Petit, l'artiste que la mort a prise subitement l'année dernière ?

J'en doute fort ; car je la crois oubliée ou bien près de l'être, la pauvre comédienne qui a fait tant de conquêtes, et dont on expose la garde-robe pour la vendre en détail. On vit bien vite dans le monde des théâtres ! et l'éclat de la grande étoile du théâtre Michel a depuis longtemps disparu !

Cependant, à titre de renseignement pour mes aimables lectrices, j'ai dirigé samedi ma flânerie vers l'exposition de ces chiffons de femme qui n'ont d'autre intérêt que le souvenir qu'ils rappellent.

Rue du Faubourg-Montmartre, dans ce quartier grouillant, actif, pratique, où l'on assiste à chaque minute à la lutte âpre de la vie, je monte au premier dans une maison noire et humide dont la porte cochère est encombrée de ces panonceaux multicolores qui raccrochent le passant.

Collée à la porte une lettre d'avis lithographiée, écrite avec la sécheresse d'un faire part. A quoi bon ? J'aurais préféré sur une simple carte : *Son Altesse la femme.*

J'entre : de rares curieux.

Sur des porte-manteaux sont alignés, dans la raideur fantomatique du mannequin, des toilettes de ville, des robes de bal, des manteaux de cour, des manches pendantes, inertes, des décolletages coupant une toile bise ou laissant voir des clavicules en bois d'une carcasse de chêne.

Plus loin sont rangés sur une table des gants d'une pointure d'enfant, des mules coquettes, de mignonnes pantoufles, des éventails élégants.

Dans un coin, entassés, des soies, des velours, des tulles, des torsades, des écharpes, des dentelles.

> Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles,
> Des festons, des rubans à remplir des corbeilles,
> Des fleurs à payer un palais !

Et cette friperie qui fleure un subtil parfum de roses fanées parait plus morte encore que l'actrice qui sommeille là-bas, sous les herbes folles, à l'ombre des arbres du cimetière !

Les amis empressés d'autrefois ont disparu. Ceux qui auraient acheté jadis, par de véritables folies, le droit d'approcher de leurs lèvres la robe de la bien-aimée, laissent, indifférents, la marchande à la toilette qui est à côté de moi, plonger ses grosses mains rougeaudes dans la soie rose des robes enveloppées d'un nuage de tulle, et palper à son aise le velours moelleux des tuniques, collant comme un gant, sous lequel a battu un cœur de jolie femme.

Le jour qui baisse continue à jeter sur tout ce passé en cendres un voile d'indéfinissable tristesse. Le pâle soleil de novembre, mélancolique comme un sourire d'adieu, essaye un moment de faire chanter les étoffes. Il se pose indécis sur un nuage de satin qui semble revivre sous ce baiser timide. Mais le reflet

s'éteint bientôt. Plus rien. L'ombre envahit l'appartement et le brouillard qui tombe pénètre lentement par les hautes fenêtres sans rideaux qui trouent le mur d'une lueur grise.

La toile s'est baissée sur la dernière représentation de l'enchanteresse Dica Petit!

En sortant, j'aperçois dans un boudoir un garçon coiffeur entouré de perruques, des blondes, des rousses, des brunes, des cheveux de vierges, des mèches effarées d'amante, les bandeaux d'Ophélie, les chignons tordus de Diane de Poitiers et les boucles de Marion Delorme. Soigneusement il peigne une tresse ardente comme de l'or en fusion en fredonnant je ne sais quel refrain à la mode.

Alas! poor Yorick!

III

Une jambe historique. — Le calendrier des amateurs. — Tableaux offerts au Louvre et refusés. — Le musée des arts décoratifs. — Miniatures données à Cluny. — Légende des cloches de Sens. — Vente des livres de Siraudin. — Le Hutin. — Première idée du *Bourreau des crânes*. — Un domino à quatre. — Le *Clitandre* de Corneille. — Pourquoi Siraudin était fier de sa calvitie.

2 *décembre*.

Enfin, la jambe de M. Piot est vendue!

Ne riez pas, car c'est là un gros événement pour tous les amateurs de Paris.

L'interpellation de Clovis Hugues sur l'amnistie? Néant! — La mort du roi d'Espagne? Bagatelle! — La première du *Cid?* Misère! — Mais la jambe de M. Piot! C'est beaucoup plus grave que vous ne le pensez. Vous allez le voir.

M. Eugène Piot est le collectionneur très érudit qui a échoué lorsqu'il se présenta à l'Institut l'année dernière. Il possédait un fragment de jambe en bronze, grandeur nature, provenant d'une statue grecque de l'époque de Phidias. Pendant de longues années, les Hoffmann, les Gréau, les Feuardent ont fait le siège de cette œuvre d'art, d'ailleurs admirable comme style et comme patine. L'heureux propriétaire répondait par un prix tel qu'il faisait, à chaque tentative, reculer ces habiles stratégistes. Aussi le tibia an-

tique avait fini par être classé parmi les légendes sacrées de la curiosité.

Encore une qui s'en va! Cette fois, le marché est conclu. L'Angleterre a enlevé ce précieux morceau! On n'entendra plus parler de la jambe de M. Piot.

C'est samedi dernier, je crois, chez le baron Pichon, que le fait m'a été conté. Samedi ou lundi plutôt, à moins que ce ne soit dimanche. Non, je m'embrouille, le dimanche est le jour de Bonaffé.

Que les lecteurs me pardonnent ces hésitations, mais la semaine des amateurs est bouleversée, et tous ressemblent en ce moment à la poule qui a perdu ses poussins.

L'état-major du bibelot avait pris l'habitude de se réunir une fois par semaine, réciproquement, les uns chez les autres, et cela avec assiduité, car malheur aux absents! Le baron Davillier restait chez lui le lundi, ainsi que M. Basilewski; M. Spitzer, le mardi; M. Foulc, le mercredi; M. Gustave Dreyfus, le jeudi; M. Odiot, le vendredi; le baron Pichon, MM. Victor Gay et Chabrière-Arlès, le samedi; M. Edmond Bonaffé, le dimanche.

Or, M. Davillier est mort, M. Basilewski ne collectionne plus, M. Gay est malade et M. Chabrière-Arlès, le régent de la Banque de France, surnommé par l'aréopage l'*Homme des Bois* parce qu'il recherche surtout les bois anciens, quitte Paris, ainsi que M. Foulc, qui va passer l'hiver à Cannes.

De là une désorganisation générale qui change les habitudes, gâte l'existence et prend les proportions d'une véritable révolution pour les habitués de ces cénacles de la haute curiosité.

Toutefois, en se trompant de jour et en allant souvent frapper à une porte close, on a encore trouvé le moyen de se rencontrer et même de discuter, car

on est souvent d'accord que l'on ne peut s'accorder à la cour du roi Bibelot.

Ainsi le don fait au Louvre, par un comité de riches amateurs, d'experts et de commissaires-priseurs et de marchands de tableaux, de sept toiles exceptionnelles, affirment les uns, très discutables, disent les autres, a été le signal d'une véritable levée de boucliers.

Sur ces tableaux, le conservateur du Louvre en accepte quatre : un *Christ mort* de Carlo G. Crivelli, deux tableaux de Fra Angelico et un *Saint-Georges* de Lucas Gassel et refuse les trois autres, comme indignes de notre grand musée national.

Aussi le dilemme qui se pose est celui-ci : ou les donateurs se sont trompés, ou les conservateurs se trompent; dans tous les cas, 150,000 francs ont été dépensés pour cette acquisition dans un but patriotique. Y a-t-il ou non un marché de dupe? La discorde est donc au camp d'Agramant et les belligérants ont chacun leur journal attitré. La *Gazette des Beaux-Arts*, conduite par l'honorable M. Gonse, marche à l'assaut de la place, que défendent vaillamment l'*Art* et son sympathique inspirateur, M. Léon Gauchez.

Entre le doigt et l'arbre il ne faut pas mettre l'écorce, a dit prudemment Sganarelle. Nous nous contenterons de rester dans notre fauteuil d'orchestre et de marquer les coups.

Pendant que l'on aiguise les glaives, rue Favart et cité d'Antin, les Capulets et les Montaigus se réconcilient, non sur le tombeau de Juliette, mais sur les ruines de la Cour des comptes.

Dans la dernière séance du comité de l'Union centrale, M. Antonin Proust a solennellement annoncé que personnellement il abandonnait son idée première de la cage avant l'oiseau.

Maintenant, on aura le contenu avant le contenant. Les fonds de la loterie serviront à former le Musée des arts décoratifs, qui sera installé provisoirement dans un modeste local, en attendant que l'on trouve un terrain convenable.

Nous l'avons, cette fois encore, échappé belle !

Plus de dissensions intestines à l'Union centrale! Pas de restauration ruineuse de ce monument néo-grec, commencé sous l'empire, achevé sous Louis-Philippe et brûlé par la Commune.

La nature qui, de sa main maternelle, sait réparer les bévues humaines, a vaillamment commencé son œuvre au quai d'Orsay. La verdure, dans une exubérance de jeunesse et de vie, pousse poétique et rieuse dans les interstices des pierres. De ses floraisons folles, elle coupe la sèche et ennuyeuse ligne des entablements, elle apporte sa verve inattendue à l'ennui qui suinte de ces chapiteaux implacablement semblables, elle balafre de ses ombres capricieuses les archivoltes académiques, elle fait rire les fenêtres solennelles et grise les soubassements massifs et graves. Si une main sacrilège n'interrompt pas cette tâche auguste, bientôt elle rendra pittoresque cet amoncellement prétentieux de pierres et cachera entièrement la lourde et froide architecture toscano-ionique de ce qui a été le conseil d'Etat et la Cour des comptes (1).

Une question, par exemple, sur laquelle tout le

(1) Depuis, contrairement à ces prévisions, l'assemblée générale des sociétaires de l'Union centrale, après avoir examiné, dans sa réunion du 29 avril dernier, les conditions d'installation du Musée des arts décoratifs sur différents points de Paris, a voté, à une majorité considérable, en faveur du terrain domanial de la Cour des comptes sur le quai d'Orsay.

monde semble d'accord, c'est celle qui fait l'objet du projet de loi que M. Bardoux a déposé au Sénat, relatif aux fraudes en matière de propriété artistique. La France offrirait dans ses maisons centrales une hospitalité écossaise, d'une durée de un à cinq ans, aux copistes fantaisistes qui se trompent de nom et signent Corot au lieu de Cabrion.

Bonis præsidium, frenum malis.

Voilà qui va faire réfléchir les truqueurs qui se riaient de toutes les poursuites depuis que le décret de Robespierre du 1er thermidor an II était tombé en désuétude.

A coup sûr, ce n'est pas un industriel de ce genre qui a remis chez le concierge du musée de Cluny les miniatures du quinzième siècle dont on a tant parlé la semaine dernière.

La façon dont le dépôt a été fait par une dame voilée

Qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a pas revue

a une saveur romanesque à la Ponson du Terrail qui ne me déplaît pas.

En tout cas, elles sont fort intéressantes, ces miniatures arrachées à de précieux manuscrits. Grâce à l'obligeance de M. Darcel, j'ai pu les examiner attentivement. Elles feront bonne figure au milieu de l'incomparable collection dont il est l'heureux et intelligent conservateur.

Il est à souhaiter que, suivant l'exemple de la généreuse inconnue du musée des Thermes, M. Spitzer, devenu le Rothschild des collectionneurs après avoir été le collectionneur des Rothschild, fasse cadeau à l'Etat du grand peigne liturgique probablement du septième siècle qu'il vient d'acquérir.

« C'est une pièce aussi rare que curieuse, et je n'en connais qu'une qui la vaille : le peigne de saint Loup, m'écrit mon ami Edmond Bonaffé. Il est encore conservé à la cathédrale de Sens, où ce saint fut archevêque de 612 à 623. »

Ces peignes ecclésiastiques et cérémonieux, ajoute ce curieux si érudit, sont fort rares. Dans le symbolisme de l'ancienne liturgie, le prêtre montant à l'autel faisait le simulacre de se peigner, dans l'idée à la fois physique et morale de décence et de pureté. Le peigne de saint Gozlin, qu'on a vu en 1875 à l'exposition de Nancy, passait pour guérir de la teigne.

A propos de saint Loup, voulez-vous une légende? On raconte que le roi Clotaire, apprenant que les cloches de Sens avaient une merveilleuse harmonie, donna l'ordre de les apporter à Paris. Cela déplut au saint archevêque et, quand les cloches furent sorties de la ville, elles perdirent leur son. Aussi le roi les fit vite restituer à saint Loup, et lorsqu'on les rapportait à Sens, sept lieues avant d'arriver, elles avaient déjà repris leur timbre argentin.

Est-ce que Rabelais ne raconte pas l'aventure de Pantagruel, voulant accrocher au cou de sa jument la grosse cloche de Notre-Dame, au grand désespoir des Parisiens?

Du cinquième au dix-neuvième siècle, le saut est rude, mais une des premières qualités d'un chroniqueur est de posséder des jarrets d'acier. Aussi je passe sans transition aux événements de l'hôtel Drouot.

Les faïences du docteur Parissot? Une déconvenue pour les amateurs. Pas un Rouen polychrome, pas un seul beau Sèvres bleu!

La vente après décès du sportsman Balensi? Un mobilier moderne et quelques bons tableaux.

Les tableaux du peintre Plassan? Rien de très saillant, mais d'agréables toiles et quelques fraîches impressions de nature.

La vente des livres de Siraudin? Ici je m'arrête, la chose en vaut la peine.

C'est M. Sapin, un libraire intelligent (il y en a), qui a dressé le catalogue de cette bibliothèque restée en dépôt chez M. Delahante pour la garantie d'un prêt de 30,000 francs. Il a passé un été entier à ce travail de bénédictin, pour lequel il a fait de nombreuses et consciencieuses recherches dans le Soleinne.

Martel racontait l'autre jour au foyer du Théâtre-Français l'histoire de la bibliothèque dramatique de Siraudin.

Francisque jeune, le Pierrot de la *Grâce de Dieu*, s'était épris d'une passion folle pour les livres ayant trait au théâtre. Entre les répétitions du *Courrier de Lyon* et des *Sept Châteaux du Diable*, il courait bouquiner dans les boîtes des marchands. Et bien souvent il se privait du nécessaire pour grossir sa chère bibliothèque. A la fin de sa vie, pressé par la misère, au lieu de la laisser retomber sur les parapets des quais, il la vendit à la Société des auteurs dramatiques. Elle était si complète et si importante que la Société, agissant comme la grande Catherine avec Diderot, le nomma, en même temps, bibliothécaire aux modestes appointements de 1,200 francs.

A la mort de Francisque jeune, qui, entre parenthèses, s'appelait *Le Hutin* de son vrai nom, comme Louis X, Siraudin obtint sa succession.

C'est au contact de ces bouquins poudreux que l'auteur du *Bourreau des crânes* fut mordu par la passion de rechercher les ouvrages de théâtre.

Si mes souvenirs ne me trompent pas, le collection-

neur qui réunit la première bibliothèque théâtrale fut le duc de la Vallière : elle est aujourd'hui en partie à l'Arsenal. Les grandes curieuses du XVIIIe siècle donnèrent aussi une grande place au théâtre dans leur bibliothèque : la comtesse de Verrue, Mme de Pompadour et surtout Mme de Montesson, dont la remarquable collection, conservée intacte par le général Valence, fut vendue en 1823. Mais M. de Soleinne doit être considéré comme le plus fort des amateurs dans ce genre. Son prodigieux catalogue, rédigé par Paul Lacroix, est comme le code inimitable de la bibliographie théâtrale.

Actuellement, parmi les principaux collectionneurs qui se sont cantonnés dans cette spécialité, il faut citer : M. Douay, un compositeur de musique, qui a 25,000 pièces de comédie; M. Péricaud, l'acteur de l'Ambigu et l'auteur de l'amusante revue du Concert parisien, *Pas de scandale*, qui est propriétaire de 6,000 volumes; M. Courtès, de l'Ambigu, qui en possède 5,000; un simple ouvrier de Barbedienne, M. Jaquin, dont tous les loisirs se passent à fouiller les boites des quais; enfin M. Boulenger, qui ayant entassé tous les almanachs de spectacle depuis 1751 jusqu'à nos jours, veut écrire une histoire du théâtre.

La formation d'une collection de ce genre est peu facile, car, depuis l'invention de l'imprimerie, les livres les plus rares sont les Mystères, les Moralités, les Farces, les Sotties et les Monologues, dont le premier auteur existait quelques centaines d'années avant Coquelin et Saint-Germain.

Sans s'effrayer des difficultés à vaincre, Siraudin s'était bravement attelé à la besogne. Il fut d'ailleurs aidé par son instinct de fureteur et de dénicheur de choses nouvelles.

Chose étrange, en effet, ce littérateur plein de

verve manquait d'imagination. Il ne créait pas, il imitait, mais il savait merveilleusement profiter de ses lectures. Butinant de-ci, de-là, il faisait son miel à la façon des abeilles.

Un jour, pendant l'une de ses flâneries quotidiennes, il feuilleta une brochure jaunie, jetée dans la boite à deux sous et intitulée : *Recette pour être insolent sans danger*. L'auteur recommandait à ses lecteurs d'avoir toujours sur eux des cartes d'amis pour en donner une en cas de querelle à son adversaire.

Siraudin paya le bouquin, le fourra dans sa poche et se sauva chez lui : il avait trouvé le sujet d'une pièce.

Le lendemain, je ne dirai pas de bonne heure, car il ne se levait jamais avant midi, il se mit à l'œuvre, et quelque temps après il terminait le *Bourreau des crânes*, un de ses plus amusants vaudevilles et l'une des œuvres les mieux réussies parmi une production considérable dont le souvenir s'efface de plus en plus.

En effet, reprendra-t-on jamais la *Société du doigt dans l'œil*, la *Pénélope normande*, le *Gendre de M. Pommier*, un *Bal sur la tête*, les *Pénates de l'oncle Giffard*, tombé après une demi-représentation malgré les efforts d'Arnal, de Ravel et de Delannoy, voire même le *Tricorne enchanté*, tombé aussi malgré la collaboration de Théophile Gautier? C'est peu probable.

Avec le *Bourreau des crânes*, je ne vois guère, pour vous rappeler le nom de l'écrivain mort il y a trois ans, que le *Courrier de Lyon* et la *Fille de Mme Angot*, cette opérette archi-centenaire qui n'a de rivales, en longévité, que les *Cloches de Corneville* et la *Mascotte*, dont la reprise aux Bouffes a eu lieu sur le chiffre colossal de 990 représentations ! Cependant les amis de Siraudin prétendent qu'il n'écrivit pas une ligne de cette pièce et qu'il n'apporta, comme colla-

borateur, que les deux personnages d'Ange Pitou et de Mlle Lange.

A lire, rue de Choiseul, la petite affiche manuscrite collée sur la glace du salon de Siraudin :

On est prié de ne pas moisir ici.

On aurait volontiers pensé que l'auteur de la *Pélénope normande* était un travailleur acharné, redoutant les inutiles, les fâcheux et les importuns. On se serait trompé. Le travail n'arrivait qu'au troisième plan dans son cœur où régnaient en maîtresses absolues deux passions rivales : la femme et le jeu de dominos.

Il aurait même sacrifié un rendez-vous d'amour à une de ces parties de dominos dans lesquelles il s'éternisait avec Clairville et les deux frères Cogniard. C'était au café de la Porte-Montmartre que le quatuor opérait. Les anciens habitués se rappellent encore l'entrée solennelle des fidèles partenaires, qui traversaient la salle et gagnaient leur place habituelle en fredonnant, au grand ébahissement du public, ce couplet de vaudeville :

Le domino nous réclame,
C'est un innocent plaisir,
Il dénote une belle âme,
Ne le laissons pas languir.

Entre une aventure galante et une partie de double-six, le vaudevilliste, le confiseur platonique de 1860, trouva pourtant le temps de former une curieuse et importante bibliothèque théâtrale.

En feuilletant le catalogue, je trouve beaucoup de volumes intéressants : *Sichem ravisseur* ou la *Circoncision des incirconcis* (1606), tragédie de François Autunois. Le *Petit razoir des ornements mondains*, une tragédie nouvelle en laquelle « toutes les misères de nostre temps sont attribuées tant aux hérésies qu'aux

ornemens superflus du corps. » Le *Duelliste malheureux* (1636), étrange pièce, dans laquelle l'auteur, fort indifférent à la critique, déclare naïvement que « n'est-ce honneur ny déshonneur de bien ou mal faire les vers. »

Dans une scène d'amour un maître d'hôtel embrassant Glycère lui demande :

Pour deux ans de travaux une heure de plaisir.

L'ingénue, dont la mère est aux champs, se défend de son mieux et lui répond calme :

Aimons-nous sans rien faire.

Puis, cédant enfin, elle suit son séducteur en disant :

Adieu l'honneur! je n'y peux résister.

Citons encore :

L'*Antimoine purifié sur la sellette* (1668), comédie chimique et médicale. Les programmes des pièces jouées par les écoliers de Louis-le-Grand, de 1718 à 1728. 320 pièces sur le théâtre révolutionnaire. Le programme d'*Adallas*, tragi-comédie, que joua, à *Brusselles*, en 1747, Mme Favart, sous le nom de Mlle de Chantilly. Le *Cocu imaginaire* de François Doneau. Paris, Rebou, 1662 (*Sganarelle* avait paru en 1660).

A citer encore :

Un recueil factice de sept pièces sur Mme Angot : *Mme Angot au sérail de Constantinople*, an VIII ; *Mme Angot* ou *la poissarde parvenue*, an VI ; *le Mariage de Nanon ou la suite de Mme Angot*, an VII ; *le Repentir de Mme Angot*, an IX ; *Mme Angot au Malabar*, 1803 ; *Joseph* ou *fin tragique de Mme Angot*, s. d. ; la *Critique de Mme Angot*, 1817 et naturellement la *Fille de Mme Angot*, de Clairville, Siraudin et Koning, qui fut suivie en 1874 de la *Nuit de noces de la Fille de Mme Angot*.

Enfin, *Clitandre* et la *Veuve ou Le Traistre trahi*, de Corneille, éditions originales qui seraient sans prix si l'exemplaire, aux armes du duc d'Aumont, n'était un peu trop court de marges (1).

La réunion de ces brochures, aussi nombreuses que les feuilles où la sibylle inscrivait ses oracles, a dû exiger beaucoup de soin, de travail et de peine. Est-ce à ces patientes recherches qu'il faut attribuer la calvitie légendaire de Siraudin? Sa tête ressemblait à un œuf d'autruche. On m'a affirmé qu'on l'avait toujours connu chauve.

Un jour, un poète bien connu, dont l'abondante chevelure aurait fait mourir Absalon de jalousie, plaisantait l'auteur de la *Veuve aux Camélias* et lui demandait en riant pourquoi son front se continuait jusque dans le dos.

— Ma calvitie? Mais j'en suis fier, s'écria Siraudin.

— C'est-à-dire que vous acceptez, en homme d'esprit, ce que vous ne pouvez empêcher.

— Pas du tout. Je m'en enorgueillis, car elle est une preuve de courage.

— Ah! bah!

— Parfaitement, et la preuve c'est qu'en parlant d'un homme énergique, d'un brave, d'un héros, on dit: « c'est un crâne. »

(1) Cependant peu de prix importants à signaler dans la vente qui a eu lieu le 7 décembre. A citer seulement : *Ballets, opéras et autres ouvrages lyriques* par le duc de la Vallière, maroquin rouge, aux armes de Choiseul, 99 francs. *La comédie des comédiens*, par de Scudéri, 60 francs. *Le Théâtre* de Jean Rotrou, 129 francs. *Clitandre*, par Corneille, 80 francs.

IV

Un conte de fées. — Autour du berceau du baron Alph. de Rothschild. — *Concordia, industria, integritas.* — La finance à l'Institut. — Le pseudo-Raphaël de l'amateur Cinello. — Dans l'atelier de Marquet de Vasselot. — Son Lamartine. — Le poète posant devant Couture. — Un coiffeur enthousiaste. — Ce que font nos sculpteurs. — Fin tragique de Schœnewerk.

9 *décembre.*

Est-ce que l'élection de M. Alphonse de Rothschild ne vous rappelle pas le commencement des contes de Perrault ?

Il est à présumer que le jour de sa naissance les fées du monde entier sont venues lui offrir leurs présents.

Je vois la scène d'ici. Voulez-vous me laisser vous en faire le récit ?

Après les premières félicitations, chacune des fées présenta les cadeaux qu'elle avait apportés. La plus jeune, un chèque de beaucoup de millions ; la seconde, une couronne de baron authentique ; la troisième, les titres de propriété du château de Ferrières ; celle d'après, une merveilleuse collection d'objets d'art ; une autre, les fonctions de régent de la Banque de France ; une autre enfin, l'administration des chemins de fer du Nord.

Bref, le défilé dura fort longtemps. Tous les biens que la Providence donne ou promet, tous les rêves de l'humanité, se trouvèrent peu à peu réalisés sur la tête du nouveau-né, au-dessus duquel flottait la devise de la famille : *Concordia*, *Industria*, *Integritas*.

On allait se retirer, lorsque la porte s'ouvrit. On vit entrer une petite vieille, ridée, ratatinée, portant perruque, s'appuyant sur une canne, avec un abat-jour sur les yeux. Elle s'avança, branlant de la tête, et déposa doucement sur le berceau une épée à poignée de nacre, un chapeau à deux cornes et un habit à la française de coupe démodée et bordé de palmes en soie verte.

— Tu seras membre de l'Institut, dit la vieille.

Au milieu de toutes ces splendeurs, personne ne fit attention à ces insignes ; on oublia même de remercier la fée.

Et cependant la prédiction s'est accomplie. Après des songes agréables, comme ceux de la Belle au bois dormant, le riche banquier s'est réveillé dimanche dernier avec le droit d'occuper le fauteuil de M. Perrin, vacant au palais Mazarin.

Il ne me déplaît pas que M. Meissonier ait été à la fin battu dans cette campagne. Il faut très librement se réjouir de voir le roi de l'argent appelé au milieu des princes des arts et de la science. Après tout,

> Si l'or est une chimère,
> C'est pour ceux qui n'en ont pas.

dit avec raison la chanson, et l'infâme capital a du bon, quoi qu'en dise Maxime Lisbonne, puisqu'il lui a permis, il y a deux jours, dans sa taverne du *Bagne*, de donner à manger à tous les prolétaires qui passaient.

Sans exiger que le nouvel académicien tienne rue

Saint-Florentin table ouverte au profit de tous les artistes faméliques, il est certain que sa présence parmi les immortels ne lui permettra pas de rester indifférent devant certaines difficultés budgétaires. Plus que jamais, nous l'espérons, il deviendra un bienveillant et ardent protecteur de toutes les intelligences d'élite. Son immense richesse est une force. Nouveau Cosme de Médicis, il peut la faire tourner à l'avantage des études nationales, patronner des missions scientifiques à l'étranger, subventionner d'utiles publications, aider à l'achat d'œuvres d'art pour nos musées et secourir les infortunes de ceux qui se livrent aux rudes labeurs de la pensée.

Pour nous, c'est une grosse somme qui tombe dans le budget des beaux-arts. Du moins nous nous flattons qu'il en sera ainsi. Autrement le baron Alphonse de Rothschild démentirait cruellement son élection. Ce qui n'arrivera pas, ce qui ne peut arriver.

Par exemple, je ne lui conseille pas d'acheter, pour orner sa somptueuse demeure de la rue Saint-Florentin, ou son royal château de Ferrières, le Raphaël de l'amateur Cinello — pas même de lire, comme moi, la brochure que depuis huit jours il a répandue à profusion dans Paris pour attirer l'attention de la presse sur le tableau inconnu dont il est le très glorieux propriétaire.

Un Raphaël ! rien que cela ! Voilà qui ne se voit pas tous les jours. Vous souriez, amis lecteurs. Je le regrette. Pourquoi, en effet, M. Cinello ne posséderait-il pas un Sanzio ?

Je sais bien qu'on a la biographie exacte de toutes les œuvres du maître, qu'on sait même où elles se trouvent toutes, excepté une disparue pendant la première campagne d'Italie. Mais, si l'on a suivi pas

à pas les fils légitimes, peut-être ignore-t-on les faits et gestes des enfants naturels.

Allons, un bon mouvement :

— Cocher, rue du Four, hôtel Duras.

Je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer M. Cinello. Seulement, j'ai contemplé la *Vierge au doigt* — c'est une compensation.

D'après la brochure signalée plus haut, ce tableau est excessivement symbolique.

Ainsi le saint Jean qui montre l'Enfant Jésus explique le mystère de la Trinité par la pose de sa main — trois doigts réunis à côté de l'index unique... Suivez-moi bien : la robe verte de la Vierge indique l'espérance de l'humanité en Jésus-Christ. Les yeux baissés de la mère sur son enfant rappellent à s'y méprendre l'Incarnation. Et ainsi de suite. Je vous fais grâce du reste.

Jusqu'ici, je ne connaissais pas le peintre d'Urbin sous cet aspect mystique ; je l'avoue à ma honte, je suis peut-être vieux jeu, j'admire encore plus l'artiste que le théologien.

Du reste, à parler franchement, je n'ai gardé le souvenir, dans cette visite, que d'une lumière implacable posée d'une touche lourde sur le nez de la Vierge.

Décidément, tous mes doutes sur l'authenticité de l'œuvre me reprennent. O Muntz, ô Gruyer, ô Feral, de grâce, aidez-moi de vos lumières, inspirez-moi !

To be or not to be.

Est-ce ou n'est-ce pas un Raphaël inconnu qui est devant moi ?

Plus je regarde attentivement, plus une fâcheuse indécision s'infiltre peu à peu dans mon âme. Il y a

bien la signature pompeusement annoncée dans la gamelle de saint Jean; or, c'est en vain que je forme un cornet de ma main droite :

.... Je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.

Le brouillard de la rue, évidemment.

Allons ! bon, tout d'un coup, en me reculant, il me semble déchiffrer un symbole dans l'arbre de droite et un autre dans le rocher de gauche.

Malgré l'absence de l'amateur Cinello, je crains d'être hypnotisé par lui et je me sauve.

— Cocher, rue de Talma, chez Marquet de Vasselot.

La voiture file. Cependant en route un horrible doute m'envahit de nouveau. Si, comme feu du Sommerard pour la coupe du baron Pichon, j'étais passé devant un véritable Raphaël sans l'avoir reconnu ! Je ne m'en consolerais de ma vie.

Heureusement, je trouve un sculpteur bon enfant, très en dehors et beaucoup moins symbolique que le divin Sanzio.

La statue de Lamartine, à laquelle Vasselot met la dernière main, ne renferme aucune intention subite et mystérieuse. Sous la glaise, il y a une armature en fer et pas autre chose.

Pris à cinquante ans, le poète est représenté en redingote boutonnée, avec une haute cravate et un col rabattu. Assis dans un fauteuil sous lequel est couché le lévrier légendaire, il tient un manuscrit à la main.

Le tableau de Gérard, le buste de David d'Angers et celui du comte d'Orsay ont été les principaux documents dont s'est servi l'artiste.

C'est un Lamartine intime, homme d'État, d'une

bonne impression, très vivant dans cette simplicité voulue. L'auteur le dit hautement du reste : il est naturaliste.

Il n'y a pas que les littérateurs qui aient à s'armer de patience. Théodore de Banville a dû attendre treize ans à la porte de la Comédie-Française avant d'entendre applaudir le *Socrate et sa femme*, un bijou admirablement ciselé. Vasselot aura battu huit ans la semelle devant sa maquette, avant d'assister à l'inauguration de la statue qui sera posée sur son piédestal au mois d'avril prochain.

MM. Gibiat, Jenty et de Girardin avaient, en 1869, formé un comité pour élever un monument à l'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses*, à ce merveilleux artiste dont Gautier disait, qu'il modelait le vers comme une lame d'or sur une enclume d'acier.

On réunit assez difficilement, il faut savoir en convenir, trente mille francs, dont sept mille sont restés accrochés dans la liquidation fort embrouillée de la succession Girardin.

A la suite de démêlés inexplicables avec ce premier comité dont Emile Ollivier avait accepté la présidence en sa qualité de successeur de Lamartine à l'Académie, Vasselot put mener à bonne fin l'œuvre qui lui avait été confiée.

L'esquisse fut adoptée à l'unanimité par les membres d'un second comité : mais, pour toucher les vingt-trois mille francs laissés à la Caisse des dépôts et consignations, on fut obligé d'introduire un référé et de faire nommer un séquestre judiciaire, des réclamations, aussi étranges qu'inattendues, s'étant élevées au sujet de ce dépôt.

En tout cas, Vasselot a été plus heureux que Couture, lequel ne put jamais, je crois, terminer le portrait de Lamartine.

Le poète qui, sur la fin de sa vie, changea sa lyre en tire-lire, comme l'a dit un écrivain mordant, avait, on le sait, de hautes visées à l'aristocratie. Il était très fier de la petitesse de son pied, qu'il considérait comme un signe de race. C'était là une prétention un peu chinoise, mais, que voulez-vous, les grands hommes ont parfois d'incroyables faiblesses.

Le portraitiste avait été prévenu par Arsène Houssaye de cette innocente manie ; seulement, d'un naturel assez bizarre, il n'en avait tenu aucun compte.

La toile était en partie couverte lorsque Lamartine dit un jour à son peintre :

— Monsieur Couture, je vous prie de regarder attentivement mes pieds.

— Je fais ce que je vois, répartit brusquement l'artiste.

Un froncement de sourcil du Jupiter olympien fut sa seule réponse.

La séance terminée, il prit son chapeau et ne remit plus à l'atelier les pieds qu'on avait si mal compris.

Autre anecdote glanée dans l'atelier de Vasselot. Un admirateur pratique eut l'idée de s'entendre avec le coiffeur de l'auteur du *Lac* pour mettre de côté les cheveux que les ciseaux coupaient sur cette tête auguste. Aussitôt qu'on connut la mort du poète, notre homme, accompagné de deux témoins, se précipita chez un notaire et le requit de constater, par un acte en bonne et due forme, l'authenticité des cheveux pieusement recueillis dans une boîte de satin. Il fit ensuite confectionner des médaillons où il plaça d'un côté la photographie coloriée de Lamartine et de l'autre, avec une légende, quelques-unes des mèches qu'il avait collectionnées.

Le tout se vendait cinquante francs au profit de la souscription du monument.

J'ignore si l'opération a été fructueuse.

On aurait bien dû en tenter une semblable pour Alfred de Musset. Le prix de la vente aurait pu apporter un appoint sérieux à ce même comité de Lamartine, qui a l'intention d'élever aussi une statue au chantre des *Nuits* et dont les efforts méritent certes d'être encouragés.

Avons-nous été assez ingrats envers l'adorable ami de notre jeunesse, le premier confident de nos tendresses, le consolateur des chagrins si doux de la vingtième année! Comme nous l'avons négligé, le charmant poète, si français, si passionné, si vibrant, si humain! n'est-il pas temps de prouver que nous l'aimons toujours et qu'aucun autre n'a pu jusqu'ici prendre sa place?

L'inconnue qui, tous les ans, vient déposer un bouquet sur la tombe où il repose là-bas, sous un saule vert, pourra assister bientôt à l'apothéose de celui qu'elle, au moins, n'a pas oublié.

La statue de Musset va probablement être confiée à Vasselot, et fera pendant à celle de Lamartine dans le square qui entoure le puits artésien de Passy.

Dans quelques mois, l'effigie en marbre de Victor Hugo s'élèvera au rond-point de la place d'Eylau. Cet heureux quartier possédera donc le souvenir pour ainsi dire vivant des trois grands poètes dont les accents ont si vivement impressionné le dix-neuvième siècle.

Et ce n'est pas tout encore. On attend un avis du sculpteur pour arrêter la date de l'inauguration, au Ranelagh, du monument de La Fontaine, de Dumilâtre, dont le plâtre et l'architecture de Frantz Jour-

dain ont été très remarqués au Salon de 1884.

Le sol du seizième arrondissement n'est pas d'ailleurs le seul qui soit propice à l'éclosion du marbre et du bronze : Lenoir termine pour le square Vintimille une fort belle statue de Berlioz. Après avoir achevé les bustes de Vacquerie et du conseiller Hattat, Dalou s'est remis à piocher avec son énergie habituelle. Il s'est attelé au monument que le conseil municipal, enthousiasmé par l'originalité et la puissance de création de la composition, lui a commandé pour la place des Nations, après son échec au concours de la statue de la République. Entre temps, M. Honoré Gonon se prépare à fondre à la cire perdue l'admirable bas-relief de Mirabeau destiné au Corps législatif. C'est là une grosse et délicate entreprise qu'il mènera à bonne fin, comme son père lorsqu'il entreprit de reproduire le Lion de Barye, qui orne aux Tuileries la terrasse du bord de l'eau.

De son côté, M. Aubé pousse activement le monument de Gambetta au Carrousel. Son collaborateur, M. Boileau, architecte, a presque achevé le gros-œuvre et l'on pense attaquer le ravalement au printemps. Ce monument se composera d'une stèle ayant à son sommet la démocratie représentée par une femme assise sur un lion ailé. A la base, sur le piédestal, Gambetta, défenseur de la patrie, ayant un peu l'attitude donnée par Rude dans son *Chant du départ*.

Vous le voyez, on travaille ferme dans la ruche artistique. M. Rodin s'occupe des sept bourgeois de Calais qui empêchèrent Edouard III de passer les habitants au fil de l'épée, et il espère terminer pour le Salon prochain sa porte de l'*Enfer du Dante*, œuvre hors ligne, qui causera une impression inattendue lorsqu'elle sera exposée au musée des Arts décoratifs.

Faut-il annoncer encore que la statue équestre du

prévôt des marchands, Étienne Marcel, commencée par le sculpteur Idrac, modifiée et achevée, après sa mort, par son ami Marqueste, doit être examinée cette semaine par le jury du concours ?

Et, pour conclure, est-il nécessaire de rappeler que le monument d'Eugène Delacroix sera décidément élevé, suivant le vœu du comité, dans l'allée de platanes qui va du Luxembourg au nouveau musée de l'Orangerie? J'aurai passé ainsi en revue les œuvres capitales destinées à orner ce vieil enfant gâté, mauvaise tête, mais bon cœur, qu'on appelle Paris.

Parmi les travaux réservés à la province, je ne vois que le monument de MM. Falguière et Mercié qui puisse retenir notre attention.

Les deux statuaires, anciens prix de Rome, chargés d'immortaliser l'amiral Courbet, ont sensiblement modifié leur première maquette.

Le vainqueur de Son-Tay était représenté debout sur l'avant d'un navire de guerre battu par les vagues, tandis que la Gloire, enveloppée dans un drapeau, semblait lui montrer la route à suivre.

L'idée élevée et peu banale a paru malheureusement d'une exécution impossible. La lourde masse du vaisseau écrasait la figure principale, et il a fallu remplacer la pièce par un haut piédestal sur lequel se grouperont l'amiral et la Gloire.

Paul Dubois devait collaborer au monument de Courbet, mais au dernier moment il s'est retiré. — Pourquoi? Peut-être a-t-il tenu à se consacrer entièrement à la statue équestre du connétable Anne de Montmorency, qu'il prépare depuis sept ans.

L'intelligent architecte de Chantilly, M. Daumet, dont les élèves fêtent jeudi, dans le banquet traditionnel, la récente nomination à l'Institut, presse

beaucoup l'artiste, sur les instances du duc d'Aumale, qui attend avec une légitime impatience l'effigie du Fabius français pour compléter son installation à Chantilly.

Dans cette brillante nomenclature de nos statuaires français, un nom manque, c'est celui de Schœnewerk, qui rappelait si bien, par sa grâce charmante, toute l'élégance du dix-huitième siècle.

On s'occupera de lui lorsque ses dernières œuvres passeront, dans quelques semaines, sous le marteau du commissaire-priseur, à la Salle des Ventes, puis le silence se fera et éternel cette fois. Encore un disparu ! un homme à la mer ! Et l'eau reprendra son accalmie somnolente et monotone.

Quelle étrange et lugubre histoire que celle de ce sculpteur mort en plein succès ! On croirait lire un conte d'Edgar Poë, tant une sorte de fatalité fantastique l'a poursuivi toute sa vie ! Mais cet effroyable drame est plus terrible encore dans sa réalité vécue que le plus sombre des romans.

Pendant de longues années, le pauvre artiste qui avait tout pour être heureux, santé, talent et succès, fut persécuté par la folie. Elle entra dans sa maison à plusieurs reprises pour lui prendre ses plus chères affections. Devant une aussi cruelle épreuve, sa raison chancela. Il devint sombre, malade, poursuivi par des humeurs noires. Le peu de succès de sa *Salomé*, à l'un de nos derniers Salons, fut le coup de grâce. Pris d'un accès de fièvre chaude, le malheureux se jeta par la fenêtre et alla se briser le crâne sur le pavé de la cour.

V

Vente du sculpteur Schœnewerck. — M. Ende. — L'expert Vannes. — Importations nouvelles des Hollandais. — Vente Brillouin. — Van der Bilt. — Un Crésus américain. — Sa galerie à New-York. — Simplicité yankee. — *[illegible]* revenant de chez les Prussiens. — Le roi de l'argent et le roi des arts. — Les tableaux de M. Lutz. — Un artiste derrière un tanneur. — *Remboursez-moi mes timbres-poste.*

16 *décembre.*

Boileau eut un soir une grave discussion religieuse avec Racine.

Les adversaires se serraient de près. A bout d'arguments, l'auteur d'*Athalie*, se sentant battu, eut une inspiration décisive. Il se mit à étayer ses raisonnements par des citations bibliques créées pour les besoins de la cause. Devant cette avalanche de preuves, Boileau, vaincu, rendit les armes, et reconnut que son interlocuteur avait raison.

— Jamais, disait-il plus tard, je n'aurais supposé à Racine un savoir aussi profond. Il possède dans sa mémoire tous les livres saints, et il cite des textes que tout le monde ignore.

Ai-je donc, aussi, comme notre grand tragique, sciemment inventé des faits, pour prouver l'influence de la fatalité dans la lugubre histoire de Schœnewerck qui terminait ma dernière chronique?

La recherche des effets dramatiques ne m'entraine pas heureusement aussi loin. Et, mieux renseigné aujourd'hui, je tiens à réduire à ses réelles proportions la légende colportée dans la presse.

Schœnewerck avait épousé, en 1868, la veuve du graveur Riffaut, mort à Charenton.

Il y a dix ans, atteinte du mal affreux qui avait emporté son premier mari, la pauvre femme dut être enfermée dans une maison de santé.

L'année dernière, assombri par une séparation à laquelle il n'avait jamais pu s'habituer, le malheureux statuaire fut, à son tour, subitement frappé d'aliénation mentale et se jeta par la fenètre, sur le pavé de la rue Vavin.

Voilà la vérité, et cette fois j'affirme la rigoureuse exactitude de ces renseignements, déjà assez tristes pour n'avoir pas besoin d'être encore accentués.

C'est de cet atelier de la rue de Fleurus où eurent lieu les fètes musicales et littéraires dont Lalo, Got, Armengaud, Jacquard, Picou, Gérôme, Lambert, le peintre des chats, qui faisait alors les Pupazzi que plus tard devaient illustrer Lemercier de Neuville, Boulenger et tant d'autres, ont certainement gardé le souvenir, c'est de cette maison, autrefois si rieuse et si gaie, que la *Salomé*, la *Vendange*, la *Moisson*, la *Jeune fileuse* de Schœneverck vont partir pour aller à l'hôtel Drouot.

Les dernières œuvres, dont une mort imprévue a interrompu l'exécution, ont été achevées par M. Eude, un homme de cœur, un ami dévoué et un statuaire de talent. Si la vente obtient le succès que je lui souhaite sincèrement (1), il faudra donc en savoir un peu gré à

(1) Cette vente a été un désastre. La fatalité s'était acharnée après Schœnewerck pendant sa vie, elle l'a poursuivi après sa mort

ce compagnon des mauvais jours et aussi, dans une certaine mesure, à l'expert, M. Vannes, qui est un organisateur intelligent et de goût.

Une curieuse physionomie parisienne que ce Vannes!

D'abord ouvrier tapissier, il devint chanteur grâce aux leçons de Roger et de Giraudet. Il s'occupa ensuite de la vente des objets d'art de la Chine et du Japon; puis, le cercle de ses connaissances s'étendant, il observa, travailla, compara, devina, et le voilà aujourd'hui expert à la Salle des Ventes.

Cet hôtel des commissaires-priseurs a été bien peu animé la semaine dernière, si ce n'est par une vente d'armes anciennes où rien n'aurait pu tenter Édouard de Beaumont, qui possède les plus belles fleurs d'épée. Il s'y trouvait cependant un beau couteau de chasse du dix-huitième siècle, à poignée ciselée, plaquée

dans ses œuvres. La *Salomé*, qui, mal exposée au dernier Salon, avait désespéré le malheureux artiste, n'a pas trouvé grâce devant le public. Malgré les efforts du commissaire-priseur, M. de Cagny, sur une demande de 5,000 francs, cette statue de deux mètres n'a pu être adjugée qu'à 300 francs à Mme Fould.

Tout le reste a été vendu à l'avenant. *La Vendange*, groupe de 40 centimètres, 110 francs. — *La Moisson*, haut. 50 cent., 60 fr. — *Le gué*, haut. 50 cent., 61 fr. — *La Jeune fileuse*, haut. 60 cent., 51 fr. — *Les premiers jeux*, groupe, haut. 60 cent., 50 fr. — *La tragédie et la comédie*, haut. 80 cent., ensemble 86 fr. — *Une Jeune négresse*, haut, 35 cent., 45 fr. — *Psyché et Pandore*, deux bas-reliefs, haut. 1m,40, larg. 80 cent., ensemble 100 fr. — *Le massacre des Innocents*, groupe, haut. 50 cent., 100 fr. — *L'Offrande à l'amour*, haut. 32 cent., 37 francs.

Ces treize numéros étaient vendus avec abandon, par les héritiers, de tous droits de reproduction en grandeur nature et en réduction. A citer encore : *Au matin*, haut. 1 mètre, 350 fr., et la *Jeune fille à la fontaine*, haut. 1m,42, 505 fr. La maison Chineau, du boulevard Poissonnière, a acheté les deux réductions de 82 cent., de l'*Hésitation* et de la *Jeune fille à la fontaine*, avec le droit de reproduction en terre cuite, marbre et bronze.

d'or et ornée de figures allégoriques, que Me Chevallier a adjugé 1,400 francs, et une élégante épée de cour à double coquille, avec des scènes pastorales et galantes se détachant en relief sur amati doré, que M. Riggs aurait pu mettre dans son admirable collection.

A l'heure où paraissent ces lignes, la vente du Hollandais Sarluis bat son plein. L'exposition m'a paru plus intéressante que celle de ses prédécesseurs Hamburger et Franckel. Sarluis nous a enfin débarrassé des lourdes armoires flamandes taillées en bossage et des meubles sans goût, couverts de marqueterie à fleurs ressemblant de loin à des tranches de pâté d'Italie. Il a eu le bon goût d'apporter quelques panneaux des Primitifs, des Delft polychromes et dorés, des guipures de Venise, des verres à ailerons de Murano, un vase en porcelaine de La Haye, en pâte tendre avec décor de paysage sur fond bleu, qui a le mérite d'une grande rareté et une quantité prodigieuse de ces amusants objets de vitrine, boîtes, tabatières, miniatures, et portraits en cire qui font la joie de certains amateurs.

Mais je préfère encore la vente Brillouin, achevée hier par M. Chaine, le sympathique expert de la rue de la Paix.

M. Brillouin est depuis fort longtemps sur la brèche. Ce n'est évidemment ni un maître ni un chef d'école, mais c'est un consciencieux artiste de second plan, un conteur aimable dont la sècheresse d'exécution se trouve le plus souvent corrigée par une agréable souplesse de composition.

Le peintre de genre est fort connu, mais il est doublé d'un paysagiste que le public connaît moins. Ses vues de la Saintonge, son pays natal, possèdent pourtant de réelles qualités qui ont été appréciées lundi;

aussi la vente s'est-elle faite sur des prix très honorables (1).

Avant de quitter l'Hôtel, je tiens à rassurer les marchands de tableaux, dont les transactions sont en ce moment passablement anémiques : la galerie Vanderbilt ne sera pas vendue, j'en ai la certitude absolue. Elle n'ira pas non plus au musée métropolitain, cette collection reste à sa veuve en usufruit jusqu'à sa mort. Elle passera ensuite entre les mains de son plus jeune fils Georges W. Vanderbilt.

C'est là une nouvelle importante, car les deux cent huit toiles que possédait à New-York le riche Américain sont presques toutes de premier ordre. Rejetées sur le marché, elles auraient fait une redoutable concurrence aux ventes projetées.

En feuilletant le catalogue de cette galerie, qui tous les hivers s'ouvrait le jeudi à un public muni de cartes qu'il était, d'ailleurs, assez facile d'obtenir, je rencontre la plupart des maîtres contemporains.

Voici Millet avec des œuvres importantes : *Au puits*,

(1) Voici quelques-unes des adjudications de Me Henri Lechat à la vente G. Brillouin.

Tableaux de genre : *Son Altesse la tranchée :* la tranchée fut ouverte au son des violons ; haut. 0m,58, larg. 0m,92, 400 fr. — *L'Antichambre*, haut. 0m,80, larg. 0m,60, 560 fr. — *Jeunes pâtres de la campagne romaine*, haut. 0m,61, larg. 0m,79, 410 fr. — L'*Ave Maria*, haut. 0m,82, larg. 1m,18, 550 fr. — *Le coup décisif*, haut. 0m,37, larg. 0m,45, 480 fr. — *Chez le fripier*, 0m,34, larg. 0m,25, 550 fr. — *Un ami à éviter*, haut. 0m,26, larg. 0m,20, 520 fr. — *A l'aventure*, haut. 0m,21, larg. 0m,26, 475 fr. — *Le portrait*, haut. 0m,16, larg. 0m,71, 450 fr.

Paysages : *Attelage de labour, environs de Niort*, 340 fr. — L'*Orage dans les marais*, Saintonge, haut. 0m,98, larg. 0m,30, 290 fr. — *Une plaine en Saintonge*, 285 fr. — *Bords de la Dordogne*, haut. 0m,23, larg. 0m,34, 145 fr. — *Matinée d'octobre*, environs de Malte, haut. 0m,23, larg. 0m,41, 150 fr.

la *Leçon de tricot*, le *Semeur*, une page de la *Mare au Diable* de Georges Sand, a dit Sensier; — Meissonier, représenté par le *Général Desaix questionnant un prisonnier* et la célèbre *Charge de cuirassiers;* Detaille, par l'*Arrrestation d'une ambulance;* Stevens, par la *Visite matinale;* Gérôme, par *Louis XIV et le Grand Condé;* Jules Dupré, par la *Méridienne;* Delacroix, par la réduction du *Sultan Muley-Ab l-er-Rhaman;* de Neuville, par *le Bourget;* Madrazzo, par une *Fête au carnaval;* Pettenkoffen, le Meissonier de l'Autriche, par les *Volontaires hongrois;* Fortuny, par le *Fou du roi;* John Millais, le peintre anglais, par la *Fiancée de Lammermoor;* Leys, par l'*Éducation de Charles V;* Leloir, par *le Portrait;* Rousseau et Daubigny, par des paysages hors ligne.

Mais je m'arrête, pris de vertige devant les richesses artistiques qu'énumère le catalogue, petit livre habillé sans prétention d'un cartonnage mordoré, bien typique dans sa simplicité bon enfant.

Sans en avoir l'air, il en dit bien long, ce modeste livret qui ne vaut pas un schelling, et qui renferme la nomenclature de tableaux dont quatre millions ne payeraient pas la moitié.

C'est un document plein de saveur, car il souligne d'un trait léger, mais sûr, le curieux caractère de l'homme qui vient de mourir, à soixante-trois ans, en pleine possession de la plus colossale fortune du monde.

Il n'existait pas l'ombre de pose ni d'ostentation chez ce *milliardaire* qui déjeunait de deux œufs et d'une côtelette dans la salle commune de l'hôtel lorsqu'il prenait les eaux à Saratoga.

Pendant un de ses voyages à Paris, un de ses amis le rencontre avenue de l'Opéra, un paquet sous le bras:

— Comment, si matinal! Ah! je vois, lui dit-il, en désignant le paquet, vous venez de dénicher encore une merveille, une trouvaille, quelque œuvre d'art?

— Ma foi non, répondit Vanderbilt. J'ai acheté hier des bottines qui me font mal et je les reporte au cordonnier pour qu'il les mette en forme.

Je connais bien des gens qui n'ont pas à dépenser — par an — les 200,000 francs dont Vanderbilt avait la jouissance — par jour — et qui se croiraient déshonorés d'être rencontrés avec des bottines à la main.

Par exemple cette rondeur américaine était accompagnée d'une exactitude de chronomètre comme le Philéas Fogg du *Tour du Monde*.

En 1884, il n'avait pas voulu, on le sait, envoyer à l'exposition de la rue de Sèze les six toiles de Meissonier que renfermait sa galerie. Les dangers d'un long voyage qu'il redoutait pour ses tableaux favoris, il les affronta personnellement sans hésiter, afin d'admirer à son aise la réunion des œuvres de son cher peintre.

La veille de son départ de New-York, il télégraphia à Georges Petit:

— Serai chez vous le 23 mai, à six heures. Prévenez Meissonier.

La pendule du cabinet du marchand de tableaux si connu achevait à peine de sonner le sixième coup, qu'un domestique annonçait M. Vanderbilt.

Après l'échange des premiers compliments, le voyageur chercha des yeux Meissonier, qui n'était pas encore arrivé.

— Il est en retard. Il est vrai, ajouta-t-il en souriant, qu'il habite un peu loin. De l'avenue de Villiers ici, il y a au moins vingt-cinq minutes.

L'auteur de la *Rixe* arriva à six heures un quart, essoufflé et confus d'avoir été devancé.

L'exactitude est décidément la politesse des rois, même des rois de l'argent.

Il faut dire qu'elles étaient comptées, les minutes du Yankee, car la durée de son voyage à Paris ne dépassa pas deux jours. Quarante-huit heures après son arrivée en France, il remontait sur un yacht, qui l'attendait au Havre, et reprenait la mer immédiatement.

Un jour cependant Vanderbilt dérogea à ses habitudes de ponctualité ordinaire; voici dans quelle circonstance.

Le tableau de *Desaix*, que j'ai cité plus haut, avait été vendu, longtemps avant la guerre, 45,000 francs à M. Mayer, de Dresde.

Meissonier est un brave et ardent patriote. Pendant le siège, il visitait les tranchées, en plein bombardement. le képi galonné de l'officier d'état-major crânement posé sur l'oreille, le sabre battant la cuisse et les bottes ornées de superbes éperons Louis XIII en argent ciselé.

Les désastres de la patrie lui portèrent un coup terrible. Il ne pouvait se consoler de savoir l'une de ses œuvres pour ainsi dire prisonnière chez nos ennemis. Cette idée l'exaspérait.

Lorsque le richissime Américain vint exprès à Paris pour poser devant l'artiste, celui-ci, tout à son chagrin, laissa déborder ses regrets, devant son modèle:

— Un tableau à moi et Desaix, l'une de nos plus pures gloires militaires, chez les Prussiens! répétait-il sans cesse avec amertume. Je ne m'en consolerai jamais.

Vanderbilt sonna un matin boulevard Malesherbes plus tôt que de coutume.

Étant donnée sa régularité habituelle, le domesti-

que fut fort étonné de le voir devancer ainsi l'heure de la séance. Il balbutia comme excuse que:

— Monsieur n'était pas encore rentré de sa promenade à cheval.

— Cela ne fait rien, j'attendrai dans l'atelier.

A peine seul, notre Yankee ôta soigneusement la toile enveloppant un paquet qu'il portait dans ses bras. Cette fois ce n'était pas une paire de bottines, c'était un tableau. Il le posa sur un chevalet, le mit en pleine lumière, bien en face de la porte, et se plongea dans la lecture de son journal.

Lorsque le maître de la maison rentra, son premier regard tomba sur la toile:

— Mon *Desaix!* s'écria-t-il.

Et comme un fou, sans même saluer son visiteur, il se précipita hors de son atelier en appelant sa femme et sa fille pour leur apprendre la bonne nouvelle, à laquelle il ne comprenait rien, mais qu'au milieu de son émotion il ne cherchait même pas à s'expliquer.

Ce moment d'indicible joie avait coûté 250,000 francs à Vanderbilt.

Il fut moins heureux dans ses négociations, lorsqu'il voulut acheter le *1814*. Le propriétaire, M. Delahante, résista aux offres les plus brillantes. Ne voulant pas que ce tableau quittât la France, il refusa net les 400,000 francs qu'on lui proposait.

On le voit, l'amateur avait un véritable culte pour Meissonier. Je n'ose écrire le chiffre dont il paya son portrait. Discrètement, il en remit au maître le montant, sous un pli. Après son départ, ce dernier décacheta l'enveloppe et s'aperçut que le contenant dépassait de beaucoup le prix convenu. L'artiste crut à un malentendu. En toute hâte, il courut après le Mécène et le rattrapa au moment où il fermait la porte de son coupé.

— Mais vous avez fait erreur, cria-t-il en agitant le chèque.

— Non, non, je ne me suis pas trompé. J'ai fait une bonne affaire de plus. Au revoir.

Et sur un ordre rapide de Vanderbilt la voiture disparut dans la direction du parc Monceau.

Il est, en effet, très remarquable, le portrait qui a mérité ce don gracieux. J'ai eu la bonne fortune d'en voir la photographie dans les cartons de Georges Petit.

Fort, haut en couleur, l'œil intelligent, la bouche fine et sensuelle, la figure encadrée par des favoris touffus, William H. Vanderbilt est représenté en redingote, assis sans prétention dans un large fauteuil et tenant sa chaîne de montre de la main droite dont le pouce est passé dans la poche de son gilet.

Beaucoup de vie, d'expression, de personnalité. En examinant ce portrait, on devine immédiatement une individualité et un tempérament. Évidemment ce n'est pas tout le monde.

On n'arrive pas d'ailleurs à une situation aussi considérable sans être quelqu'un ; le hasard, la chance, si l'on veut, n'aime pas les sots et leur tend rarement la main.

Je demandais ces jours-ci à un ami de la famille, M. Lucas, un galant homme et un collectionneur de goût qui aime passionnément les bronzes de Barye, à quel chiffre il estimait la fortune du Crésus moderne.

— On ne peut connaître la longueur d'un serpent avant de l'avoir tué, me répondit-il. Mon ami a commencé la vie sérieuse avec les deux cents millions laissés par son père le *Commodore*, comme on l'avait surnommé à cause de sa flotte de steamers. William

Vanderbilt n'était pas un spéculateur. C'était le génie de la prudence, c'était un administrateur intelligent, s'étudiant plutôt à ne pas perdre qu'à gagner de l'argent. Comme on l'a écrit avec raison, il savait que les millions sont des animaux essentiellement reproducteurs et il se contentait de les protéger contre les accidents capables de les gêner dans l'exercice naturel de leurs fonctions. Suivant mes calculs, il devait avoir 60 millions de rente en fonds d'État et possédait un milliard et demi, partie dans les télégraphes, partie dans les chemins de fer dont il avait su couvrir un territoire considérable. Il aurait pu, tout en gardant de quoi vivre, se payer la fantaisie de payer pour une année entière les dépenses du gouvernement des États-Unis.

Voilà peut-être qui va réconcilier ces deux races ennemies : les ingénieurs et les artistes. Car enfin, sans la houille, sans l'électricité, les peintres français pour lesquels Vanderbilt avait une prédilection marquée n'auraient pas ressenti les effets d'une munificence dont l'éclat est à jamais éteint.

La collection de M. Lutz n'est évidemment comparable, ni comme importance, ni comme valeur intrinsèque, à la galerie renfermée dans le somptueux palais néo-romain de la cinquième avenue de New-York.

Elle n'est pas moins fort intéressante au point de vue du goût et de la tendance artistique; elle a été formée par un fabricant d'outils pour les tanneurs qui a discrètement transformé les bénéfices de son industrie en œuvres d'art dans son modeste appartement au-dessus de sa boutique de la rue de l'Entrepôt. Peu de personnes soupçonnaient l'existence de cette collection de maitres français, aussi j'ai tenu à lui dire

un dernier adieu avant la fermeture de l'exposition de la rue de Sèze.

Une réunion peut-être unique de Jongkindt; des Courbet de premier ordre; un éventail de Gavarni, absolument exquis; la *Ville morte*, de Cazin, qui à elle seule mérite le voyage; *la Forge*, de Bastien Lepage; *Son Ancien régiment* de Detaille; d'admirables Corot; d'excellents Rousseau; des Millet superbes; un Ribot de la bonne facture, un peu moins noir que d'habitude; un éclatant Delacroix; de curieux tableaux de Servin; quelques fins Boilly de cette époque de la Restauration dont il a su si bien rendre les costumes et les intérieurs : n'est-ce pas là une compagnie de choix et n'est-on pas heureux de passer une heure ou deux à causer avec de tels amis?

Et le tableau de Français que j'oubliais! J'avais tort, car cette étude de *Combs-la-Ville*, brossée avec sincérité, est peut-être l'une des meilleures toiles de ce peintre.

M. Lutz l'avait achetée directement avant la fermeture du Salon, où elle était exposée.

Le marché à peine conclu verbalement, plusieurs demandes d'achat arrivèrent par la poste à l'artiste. Celui-ci, en homme bien élevé, s'excusa par lettres auprès de ses trop tardifs admirateurs. On lui offrit un chiffre supérieur à celui arrêté avec M. Lutz : Français resta inébranlable; mais, toujours courtois, écrivit la raison de son refus à ses correspondants.

Lorsque son acquéreur vint le payer, le peintre compta longuement les billets de banque allignés sur la table.

— Nous ne sommes pas d'accord, mon cher monsieur, vous me devez plus que cela.

— N'est-ce pas la somme dont nous sommes convenus?

— Parfaitement, mais, depuis votre marché, on m'a fait d'autres propositions.

— De sorte que vous augmentiez vos prétentions?

— Pas du tout (et Français se mit à rire), seulement j'ai été obligé de répondre à quatorze lettres. Cela m'a fait dépenser quarante-deux sous de timbres. Vous reconnaîtrez que je ne dois pas supporter ces frais.

Je suis persuadé que M. Lutz a dû rembourser avec bonheur au paysagiste le supplément réclamé.

VI

Les concours de coiffures. — L'art est partout. — Aspect de la salle Molière. — Coiffures sur modèle. — Le professeur Périn. — *Négligez les atours, mais parez la figure.* — Le précurseur Legros. — Au Tivoli Vauxhall. — Vagues, relevés, aigrettes et cérès d'épis. — Concours des fantaisies. — *Les transformations.* — L'*Étoile polaire*, de Dondel, et la *Ville de Paris*, de Rillerat. — Les *créations* de Léonard. — *Coiffure à la girafe* et au *Pouf sentimental*. — Défense aux barbiers perruquiers d'ajuster les dames. — Projet d'exposition pour 1889. — Les *Trois grâces*, de Raphaël. — Plus d'influence italienne! — Bourgault Ducoudray. — *A mon unique compatriote.*

23 décembre.

Salut à Sa Majesté la femme!

Nos idées et nos mœurs ont beau se démocratiser, il y a une aristocratie que nous respecterons toujours, celle de la grâce, du charme et de la beauté.

De près ou de loin, tout ce qui touche à ce sphinx, moitié ange et moitié démon, intéresse, émeut et passionne, même quand il s'agit des vulgarités réelles de la vie. En voulez-vous une preuve entre mille?

Je suis de ceux qui croient que l'art est dans tout et partout. La ciselure d'un bijou, le dessin d'une dentelle, la composition d'une affiche coloriée, la naïveté d'un refrain populaire, la mise en scène d'un étalage élégant, me procurent bien souvent de véritables jouissances. J'y trouve même quelquefois un

sentiment plus délicat que dans certaines manifestations artistiques, bruyantes et prétentieuses.

Malgré toute ma bonne volonté cependant, j'avoue n'avoir jamais découvert la moindre note d'art dans l'officine d'un coiffeur. Le bruit des lavabos, le cri-cri des ciseaux coupant les cheveux, la vue des figures ouatées de savon, le garçon habile faisant tourner une simple mèche autour de la tête du rameneur, ne sont point pour moi des régals de délicat. Je préfère parcourir un journal, en attendant mon tour, chez le figaro qui me rase.

Mais modifiez le tableau, au lieu de barbes incultes, de crânes ravagés par l'impitoyable calvitie, supposez de jolis visages à la peau fine, des chevelures abondantes tombant, dans un aimable désordre, en cascades brunes, blondes ou fauves, sur des épaules dont le peignoir dissimule mal les contours arrondis, mettez la femme dans cette boutique de tout à l'heure si maussade et si réaliste, et, j'en suis sûr, ce ne sera plus votre journal que vous regarderez.

C'est l'impression que j'ai ressentie en assistant aux concours de coiffure qui viennent d'avoir lieu à la salle Molière et au Tivoli Vauxhall, où je vous demande la permission de vous transporter un instant.

Comme au Conservatoire, pour les pianistes qui sont astreints à déchiffrer une page inédite et à exécuter ensuite un morceau, les élèves coiffeurs ont à subir deux concours : d'abord la copie exacte d'un modèle que donne un membre du jury désigné par la voie du sort, puis la composition instantanée qui rend à l'imagination son libre essor.

Bien curieux ce soir-là l'aspect de la salle Molière, avec son plafond trop bas, ses colonnes trapues re-

couvertes de papier rouge, ses deux étages de petites loges surchargées de public et son modeste orchestre de cinq musiciens qui jouent le *Lever de l'aurore*, de Léon Gautier, avec plus de bonnes intentions que de mesure !

Au milieu, à la place du parterre, autour d'une grande table recouverte d'un linge blanc, sont assis les sujets à la mine éveillée. Peut-être pas toutes mascottes les prêteuses de tête, mais en général très jolies filles.

Devant chacune d'elles, une pysché ; à côté, des peignes, des fers à friser, des épingles, des postiches, des plumes, des fleurs, des rubans et de la gaze ; en un mot, tout ce qu'il faut pour coiffer. Derrière sont rangés les artistes, qui se reculent de temps à autre pour juger leur œuvre. L'heure est solennelle, la lutte est grave. Les concurrents n'ont que trois quarts d'heure pour parfaire leur ouvrage. Aussi sont-ils silencieux, émus comme il convient à des hommes qui vont chercher à prendre au passage la fortune par les cheveux.

A l'une des extrémités de la table, droit et fier sous son peignoir blanc, se tient le modèle à copier ; c'est M. Périn qui, dans une improvisation rapide, a su

Bâtir de ses cheveux le galant édifice.

Si, en littérature, nous avons les naturalistes et les idéalistes, en art capillaire nous trouvons aussi des classifications et des tendances différentes. Ainsi M. Périn appartient à l'école nouvelle.

Est-ce la meilleure ? Je ne suis ni Champagne ni Duplain, ces illustres maîtres des temps passés, et je n'ose me prononcer ; en tout cas, le modèle qu'ont à reproduire les concurrents est vraiment charmant avec ses vagues et ses relevés Louis XV.

C'est plus qu'un talent, c'est un art, d'embellir ainsi la femme. Jean-Jacques disait avec raison qu'il y a des figures qui ont besoin de la parure, et il affirmait avec raison qu'il n'y en a point qui exigent de riches atours. J'ajouterai que, si la chevelure de Bérénice a été mise au rang des astres par les anciens, c'est qu'elle avait probablement un très habile accommodateur.

On le voit, nous sommes loin de l'époque où Legros eut, en 1768, l'idée de créer des concours pour exciter l'émulation des adeptes de l'art capillaire.

Ce Legros, type amusant de prétention et de boursouflure, mais, en somme, précurseur incontestable de Charles Blanc, avait composé un ouvrage sur l'*Art de la coiffure des dames françaises*, dans lequel il affirmait qu'il était « le seul ayant poussé la coiffure des dames à son dernier degré. » Il fit savoir qu'il donnerait trois jetons aux élèves de son Académie qui coifferaient, en copiant exactement les estampes de son livre.

Le premier jeton, sur lequel se trouvaient gravés les croissants entrelacés de Diane de Poitiers, revenait à celui qui reproduisait onze de ces gravures. Le second, sur lequel brillait une étoile, était accordé au concurrent qui arrivait à imiter scrupuleusement vingt-huit coiffures; et enfin, le troisième, le jeton-soleil, était obtenu par l'habile homme qui parvenait à reconstituer *in anima vili* les trente-huit planches de son recueil.

Ce ne sont plus des jetons, mais bien des médailles qui sont maintenant distribuées aux successeurs de l'innovateur Legros. Au concours de Tivoli-Vauxhall, elle était même en or, comme celle du Salon annuel, la médaille qu'a remportée M. Lahorgue, élève du

professeur Poulet, l'un de nos meilleurs praticiens qui ne compte plus les succès de son atelier. Cette coiffure du lauréat m'a paru fort réussie ; elle se composait de vagues derrière la tête et d'un mœud en cheveux formant aigrette sur le sommet de ce savant échafaudage, qu'agrémentait une Cérès d'épis.

La partie la plus attrayante du programme est le concours des *fantaisies*, faites plutôt de contraste que de symétrie, où, sous des doigts douillets, la chevelure s'arrange, se compose, se modèle comme la terre glaise sous l'ébauchoir.

C'est plaisir de voir ces superbes toisons, toutes ruisselantes des reflets soyeux, frissonner, se tordre, s'onduler, se natter avec docilité, prendre des proportions, se découper en silhouettes et former un ensemble qui s'harmonise avec le visage auquel il ajoute de la grâce ou du piquant, du charme ou de la majesté, transformant une brune piquante en blonde vaporeuse, une ingénue en Du Barry, un minois chiffonné en marquise, une soubrette du quartier en ravissante Marie-Antoinette.

Sous le peigne l'individualité se fait jour tout aussi bien que sous la plume, le pinceau et le crayon. On devine des classiques, des romantiques, des impressionnistes, des luministes, des intransigeants, des indépendants, des timides, des audacieux et des archéologues.

Ils sont même très forts, ces derniers ; j'ai vu composer, séance tenante, des coiffures louis-quatorze, louis-quinze, louis-seize, qui exigeaient des auteurs une véritable érudition. Tres sérieusement, je ne serais pas étonné que ces artistes aient étudié à la Bibliothèque nationale la précieuse collection du cabinet des Estampes et les curieuses pages que les frères de Goncourt ont consacrées à la coiffure féminine dans

leurs remarquables études sur le dix-huitième siècle.

Quant aux professeurs qui se plaisent, pendant la séance, à donner la note de leur savoir, on ne peut croire jusqu'où va leur imagination. Elle se maintient toutefois dans les limites de ce goût spirituel, verveux, primesautier et élégant dont la France a depuis longtemps le monopole.

Voici les clous de la soirée : la fameuse *Etoile polaire*, de M. Dondel, le président de l'École française ; le *Petit Chaperon rouge*, qui nous fait penser au minois espiègle et parisien de Marguerite Ugalde ; l'*Alsace*, aux couleurs nationales, de M. Picart ; la *Colombine*, de M. Gourdeau, d'un effet délicieux pour un bal masqué, avec ses longues boucles et son chapeau bleu pâle tout pailleté d'argent ; une *Bergère Watteau*, de M. Dupuy, avec le chapeau crânement posé sur une ravissante poudre ; une *Marie-Antoinette*, ornée d'un diadème de plumes, par M. Savary ; la *Princesse Orlafaki*, de M. Ferrero, dont le caractère russe est encore accentué par la carnation éclatante et la beauté typique du modèle ; la *Musique*, de M. Lachia, avec une couronne de lauriers et sur le front deux branches de bruyère formant une lyre ; l'*Ecossaise*, de M. Ville, président, à Londres, de la Société du *Progrès de la Coiffure*, complétée par la toque nationale et la plume d'aigle ; enfin, la *Ville de Paris*, de M. Ribérat, avec frisures sur le front ; en arrière, ondulations relevées sur un gros crêpé ; le bateau à trois voiles, posé sur du tulle vert d'eau dominant l'ensemble ; des flots de frisures mélangées à des rubans tricolores terminant la coiffure que complètent la couronne murale placée près du vaisseau et les fleurs de lis sur le côté.

La mode de demain, bravement arborée hier soir chez Georges Petit et à la première de *Sapho* par quel-

ques mondaines de la dernière élégance, sera la coiffure basse avec les anglaises et le catogan derrière la tête.

C'est dommage, car ce sera rompre la ligne du cou, cette ligne si pure partant de la racine des cheveux et s'arrêtant à l'attache des épaules que les femmes grecques, comme on peut le voir dans les statues antiques, ont constamment respectée, en relevant la coiffure à la nuque, ainsi que font encore d'ailleurs les Japonaises.

Quelle affreuse despote que cette mode ! A peine détruite, elle est abolie par une nouvelle, renversée à son tour par celle qui la suivra. J'ai toujours admiré avec quelle résignation les femmes supportaient, sans murmurer, les maux qu'elle leur faisait très fréquemment souffrir.

Sous Louis XVI, à l'époque où le goût trop inventif de Léonard obligeait les femmes à se coiffer au *Quesaco*, à la *Frégate*, à la *Girafe*, au *Pouf sentimental*, à la *Veuve de Malabar*, au *Globe de Paphos*, à la *Montgolfière*, les élégantes étaient forcées de se mettre à genoux, cassées en deux, dans leurs carrosses, quelquefois même de se tenir la tête à la portière en allant à la cour, au bal, à l'Opéra. Les voitures n'étaient pas assez hautes pour contenir ces géniales mais encombrantes créations.

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus orbis
Ædificat caput,

a dit Juvénal.

Qu'aurait donc dit Saint-Simon qui, au moment où la coiffure à la « Fontange » faisait fureur, prétendait que cet amoncellement de fils d'archal, de rubans, de cheveux, de toutes sortes d'affiquets mettaient le visage des femmes au milieu du corps ?

Le martyre des coquettes ne s'arrêtait pas encore là au siècle dernier.

Organisés en corporation, comme tous les métiers d'ailleurs, les coiffeurs avaient gagné, sous Louis XIV, le procès plaidé par Bigot de la Boissière contre les barbiers-perruquiers. Un arrêt sévère avait interdit à ces derniers « d'accommoder » les dames. Étant donnés le nombre restreint des coiffures et le temps énorme exigé par l'édification des imposants monuments de la mode, les femmes étaient fréquemment obligées de se faire « ajuster » la veille et de passer la nuit dans un fauteuil, immobiles et la tête solidement échafaudée.

Il y aurait, en 1889, une intéressante exposition à faire des coiffures féminines en France, depuis les longues nattes tombant sur la poitrine, du temps de Clovis, jusqu'aux vagues et aux frisures contemporaines, en passant par les coques et les tresses du moyen âge, la chevelure relevée de la Renaissance, les boucles Louis XIII, la coupe romaine à la Titus et à la Caracalla de la Révolution, les bandeaux serrés et aplatis sur les tempes de la Restauration, les nœuds et les torsades en forme de tour de Louis-Philippe, et les bandelettes grecques ou les chignons postiches enfermés dans un filet de soie du second empire.

Peut-être la vue des ridicules passés guérirait-elle des ridicules du jour et nous préserverait-elle de ceux du lendemain. A moins toutefois, comme le dit La Bruyère, qu'elle n'en fasse naître d'autres, ce qui serait fort possible.

Sed paulo majora canamus.

Et, sans chercher une transition qui paraîtrait tirée par les cheveux, je dirai quelques mots du petit tableau de Raphaël : les *Trois Grâces*, que le duc d'Aumale vient de payer vingt-cinq mille livres sterling.

On connait mieux que pour le Raphaël de l'amateur Cinello l'origine de cette toile. Elle vient de la galerie de lord Dudley et fut longtemps à sir Thomas Lawrence. Ce petit tableau, fait vers 1506, est presque une miniature, car il ne mesure que dix-huit centimètres. Il est de cette époque où Raphaël sentit la nécessité de modifier son style et de copier l'antique. Il s'inspira du groupe mutilé de Sienne, en remplaçant par trois Italiennes du seizième siècle les trois déesses antiques. Mais préoccupé surtout de cette reconstitution, le maitre a négligé le fond du tableau. La scène se passe dans un paysage à peine indiqué. Quant aux Grâces, elles sont si belles, si pudiques dans leur nudité, qu'il se dégage de cette étude un charme vraiment exquis.

M. Eugène Müntz, dans le remarquable livre sur Raphaël, dont il a fait paraitre tout récemment une nouvelle édition, décrit ce chef-d'œuvre avec son exactitude et sa compétence habituelles. Je renvoie mes lecteurs à ce beau livre, bien digne du critique éclairé qui l'a signé.

Où je ne les renvoie pas, par exemple, c'est à la contemplation des petits maitres italiens modernes dont la vente a eu lieu la semaine dernière à l'hôtel Drouot.

La façon glaciale dont ces soi-disant œuvres d'art ont été accueillies me permet d'espérer que nous sommes débarrassés de ces invasions jusqu'ici périodiques que nous ramènent les fondants du premier de l'an.

J'entends encore les cris d'admiration soulevés à l'Exposition de 1878 dans la section de la sculpture italienne. Quoique le silence se soit fait depuis longtemps autour de ces œuvres destinées à l'exportation,

j'ai gardé rancune, je le confesse, à ces étrangers sans talent. Je n'ai pas non plus pardonné au public son inexplicable engouement. Il fallait le voir se bousculant, se battant pour admirer, entre autres, deux enfants mal modelés et pas d'ensemble qui se couvraient d'un immense parapluie. Et l'on se pâmait devant ce groupe appelé *Paul et Virginie* par l'auteur, tandis qu'on circulait à son aise dans les salles de notre incomparable statuaire française.

Les maîtres italiens de second ordre, avec leur exagération et leur fausse sentimentalité, ont, depuis 1830, fait un mal sérieux à notre art national si vrai, si sincère, si vivant!

En musique, leur influence n'est heureusement plus à craindre. La dernière tentative de résurrection du théâtre italien a prouvé que le goût de cette musique ne comptait plus assez d'adeptes. C'est un cadavre que rien ne pourra désormais galvaniser.

Si nos scènes lyriques n'avaient pas été beaucoup trop accaparées depuis quarante ans par les compositeurs d'au delà les Alpes, il est probable que nous connaîtrions quelques-unes des œuvres de nos musiciens français, tels que Bourgault-Ducoudray, le professeur de l'histoire de la musique au Conservatoire, pauvre artiste qui attend encore, comme bien d'autres, pour se mettre à l'œuvre, un accès plus facile des portes de notre Académie nationale.

En attendant, il a dû occuper son talent à d'autres travaux. Il fait des recherches sur la musique archaïque, il publie des documents précieux sur la Grèce, et j'ai sous les yeux les *Mélodies de basse Bretagne*, dont les paroles sont de François Coppée, et qui ont été chantées, le mois dernier, chez Mme Adam. Il est plein de couleur, ce recueil, et je lui souhaite le succès qu'il mérite.

Depuis son prix de Rome, Bourgault n'a, du reste, jamais été gâté par la chance et par les succès.

Nul n'est prophète en son pays, or, il publia autrefois un opéra-comique, l'*Atelier de Prague*, dont un seul exemplaire fut vendu, à Nantes, dans sa ville natale.

Cet acheteur unique l'intrigua. Sur sa demande, son éditeur tenta des démarches pour le connaître ; il en fit lui-même, mais inutilement. Il fut impossible de retrouver le nom du passant.

Nous nous étions connus jadis sur les bancs du collège. Après nous être assez longtemps perdus de vue, les hasards de la vie nous rapprochèrent un jour. En causant du passé, je lui appris que je possédais une œuvre de sa jeunesse, une partition où j'avais trouvé d'adorables choses et que je conservais précieusement dans ma bibliothèque.

Bourgault me regarda fixement, interdit, stupéfait, et partit ensuite d'un grand éclat de rire :

— Comment ! c'est vous mon acheteur inconnu ! Voilà vingt ans que je vous cherche ! Donnez-moi vite l'*Atelier de Prague*. Je veux y mettre une dédicace.

Et, de son écriture nerveuse, il mit sur la première page :

A mon unique compatriote.

VII

Demandez *La question du Louvre!* — Le jugement de Salomon. — La chute des feuilles de vigne. — *Un corset, S. V. P., à la Vénus de Milo?* — Laissons les pampres aux Anglais. — Musée Victor Hugo. — Guerre au fétichisme. — *Barbus-graves, Buses-graves* et *Hures-graves.* — Salut à l'art gothique. — La ciselure se meurt. — *Soyons de notre temps.* — Pas de copistes, des créateurs! — La *Tapisserie,* par Guiffey. — Place aux arts décoratifs.

30 *décembre.*

Je ne serais pas étonné d'entendre, un de ces jours, crier sur les boulevards :

— Demandez la *Question du Louvre*, dix centimes, deux sous!

Si un camelot de génie trouvait le moyen de la résoudre, cette palpitante question, il pourrait se vanter de rendre un vrai service au gouvernement, aux artistes, au public et surtout aux donateurs.

Aux donateurs? Le sont-ils encore aujourd'hui? Ils ne le savent même plus eux-mêmes. La situation n'est pas tenable. Influencée sans doute par la contemplation permanente du Poussin, la commission a tenté d'imiter ce jugement où Salomon fit éclater sa sagesse. Elle a coupé le présent presque en deux : quatre tableaux refusés, trois acceptés.

Cette solution partage en deux camps les meilleurs

esprits dans le monde artiste. Elle ne saurait bien certainement contenter les généreux donateurs. Où vont-ils porter le débat en appel? Dissimulant leur mauvaise humeur, ils reprendront le Boticelli, le Van der Goes et l'Albert Durer, ils laisseront peut-être au Louvre les trois toiles reçues, mais à la condition que le Crivelli ne soit pas, comme bien d'autres, remisé au grenier pour le plus grand plaisir des rats qui le peuplent.

Ingres et Delacroix, deux puissants maîtres, sont bien relégués dans un coin perdu du musée. Mais ce ne sont que des peintres français, et encore des modernes. Crivelli sera certainement mieux traité.

Quoi qu'il advienne, la question des sept tableaux a eu son bon côté. Une fois par hasard, on a parlé d'art à la Chambre. Dans le cours de la discussion, et en réponse à une fougueuse interpellation de M. Clovis Hugues, M. Turquet a solennellement promis l'extermination des dernières feuilles de vigne qui émaillent nos statues.

Occasion unique pour Armand Silvestre de recommencer, dans un autre genre, la *Chute des feuilles* de Millevoye!

Cette fois, je l'espère, nous sommes définitivement débarrassés du parti pris de décorer nos marbres de ces emblèmes. Sans paradoxe, elle est simplement obscène, cette manie pudibonde. Jamais elle n'aurait pu germer dans la cervelle d'un artiste.

Rien de plus élevé, de plus pur, de plus suave que le nu, le vrai nu, le nu sans artifices, sans fausses draperies savamment arrangées pour ne rien masquer du tout. Si l'on met une feuille de vigne à l'*Achille* et à l'*Apollon du Belvédère*, pourquoi ne pas ajouter un caleçon au *Gladiateur*, un corset et un jupon à la

Vénus de Médicis ? Il faudrait cependant être atteint de nymphomanie pour ressentir le moindre désir égrillard devant la majesté froide de la *Vénus de Milo* ou l'innocente candeur de la *Source.*

Par de pareils objets les âmes sont blessées
Et cela fait venir de coupables pensées....

à Tartufe seulement.

Avec son maillot de soie rose et sa jupe si courte qu'il ne reste presque plus rien pour le corsage, une danseuse de l'Eden, cherchant dans des poses lascives à faire valoir tous ses avantages plastiques aux lorgnettes qui la dévorent, est cent fois plus provocante que le modèle de femme posant entièrement nue, ennuyée et somnolente, devant un artiste absorbé par l'unique préoccupation de rendre fidèlement la nature.

Bien peu françaises ces subtilités! Dans la patrie de Rabelais, de Molière, de Voltaire, la feuille de vigne doit rester au cep. Elle y fait si bien d'ailleurs, avec sa silhouette contournée, lorsque, exubérante de sève, elle tache de pourpre et d'or les grappes noires ou blanches qui rient et se tordent sous les derniers baisers du soleil d'automne. Laissons ces pampres décoratifs aux Anglais, qui possèdent, paraît-il, un fonctionnaire officiel — un père *la Pudeur*, comme à Trouville — spécialement chargé de vêtir les statues. Et cependant pas si vertueux que cela, nos voisins, s'il faut en croire les révélations du *Pall Mall Gazette*.

Que ne leur retournons-nous, du même coup, leur goût du fétichisme pour les hommes célèbres! Sous ce rapport, le peuple le plus spirituel de la terre a son éducation à refaire.

Imiterons-nous nos amis d'outre-Manche qui jadis, à l'aide de leurs petits marteaux de voyage, enlevè-

rent tellement de morceaux au tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène qu'il fallut en remplacer le granit? Je souhaite que non. J'ai pourtant été désagréablement impressionné en visitant, au théâtre des Nations, le musée Victor Hugo installé dans le foyer, par les soins de M. Ballande. Il y a là, soigneusement cataloguée, exposée bien en vue, une mauvaise lanterne en fer-blanc conservant la bougie avec laquelle le poète s'est éclairé à Jersey, et dans un cadre la plume avec laquelle il a cherché à éclairer les autres.

Est-elle bien intéressante, cette exhibition ? Sans discuter le sentiment très respectable qui peut s'attacher à ces souvenirs personnels pour leur propriétaire, n'est-ce pas rapetisser l'homme de génie qui a été la gloire du siècle, que de proposer ainsi à l'adoration générale tous les objets qu'il a touchés ? Gardons notre admiration raisonnée, respectueuse et enthousiaste pour les conceptions grandioses sorties du cerveau puissant du profond penseur.

Ce musée improvisé renferme heureusement beaucoup d'autres objets attachants et réellement curieux. Un très grand nombre de portraits de Victor Hugo, photographies, gravures, lithographies, dessins, fusains, peintures, sculptures représentent l'auteur de *Marion Delorme* à tous les âges, depuis le commencement de sa vie jusqu'à ses dernières années. Dans une ancienne caricature du *Charivari*, il ressemble à Louis Blanc avec son menton rasé qu'il garda ainsi jusqu'à soixante-cinq ans. Dans un buste de Jehan du Seigneur, exécuté en 1831, on serait tenté de faire un rapprochement avec la coiffure de Rochefort. Plus tard les joues se remplissent : on trouve alors, et le fait est bizarre, une vague ressemblance avec Charles Monselet.

A noter aussi la note gaie : un portrait figuré en

lignes d'imprimerie, les parodies des *Burgraves*, les *Barbus graves*, par Paul Zéro ; les *Buses-Graves*, par Tortu-Goth, et les *Hures-Graves*, un « trifouillis en vers » de Siraudin et Clairville. Dans la note artistique, un bon portrait de Félix Regamey, avec un encadrement, dessiné par le maître; un fusain de Bœtzel et un remarquable dessin aux deux crayons de Nadar, grandeur nature, rappelant un peu, comme pose, la célèbre toile de Bonnat.

Sous les vitrines, beaucoup de lettres, de nombreuses dédicaces; celle de la petite Daubray :

A ma charmante Cosette, qui est petite et qui deviendra grande.

Un croquis mélancolique, au bas duquel se trouve cette pensée philosophique :

De verre pour gémir, d'airain pour résister.

Mais ce sont les dessins faits par Victor Hugo qui contiennent le véritable attrait de l'exposition. Sous une exécution rudimentaire, on sent bouillonner une prodigieuse imagination. Avec ses rêves, ses audaces, ses emportements, ses conceptions surhumaines, le romantisme signe là un véritable manifeste artistique. Malgré ses naïvetés et ses faiblesses, le procédé possède une saveur toute spéciale et très caractéristique. Dans ces dessins exécutés par masse, l'effet arrive à une intensité d'impression extrême par l'opposition violente du noir et du blanc. Sous ce rapport, Hugo a été le précurseur de Gustave Doré, de Daniel Vierge, de Jeanniot et de la pléiade des illustrateurs modernes qui procèdent par grands plans, par taches, modelant avec des valeurs et non plus avec des lignes.

Ces lavis, sortes d'aquarelles à l'encre ordinaire, laissent clairement paraître la fougueuse passion de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* pour le gothique, dont

il a été le défenseur et l'ardent restaurateur; les châteaux crénelés, les rampes feuillagées, les fenêtres en fer de lance, les portes flamboyantes, la ligne verticale montant vers le ciel comme une prière indiquent sans cesse la tendance d'esprit du grand déiste.

Pour se rendre compte de l'immense service rendu par le poète à l'architecture, à l'histoire, à l'art, il est indispensable de se reporter à l'époque où Victor Hugo commença la croisade sainte, seul ou presque seul, contre une société entière inféodée aux formules classiques.

On venait alors d'achever la Bourse et l'on proposait la démolition de la tour Saint-Jacques, on élevait l'église de Notre-Dame-de-Lorette et l'on jetait au tombereau les autels de la basilique de Saint-Denis. Percier et Fontaine commençaient la partie des Tuileries bordant la rue de Rivoli. Le château de Blois, transformé en caserne, était livré aux dégradations inconscientes des soldats. On traitait de barbares les timides admirateurs des cathédrales de Paris, de Bourges, de Reims, de Chartres, de Rouen, d'Amiens et de Strasbourg. Personne ne comprenait les admirables détails de la Sainte-Chapelle, du Châtelet, de Saint-Maclou, du château de Pierrefonds, de l'hôtel de ville de Compiègne et de tant de poèmes immortels taillés dans la pierre, dont la nomenclature pour la France seule exigerait un chapitre.

Toutes ces merveilles sorties des entrailles mêmes de notre sol, si logiquement construites, si clairement conçues, si légèrement exécutées, si rationnellement en rapport avec nos matériaux, notre climat, notre tempérament, nos mœurs, nos institutions, notre religion, tous ces chefs-d'œuvre qui, se découpent fièrement sur notre ciel brumeux, étaient l'objet du plus grand dédain ou de la plus complète indifférence!

La voix tonnante et inspirée d'Hugo arrêta les progrès terribles du vandalisme et la pioche des démolisseurs. Les amis de notre art national se reconnurent, se comptèrent, se groupèrent. Viollet-le-Duc, qui attend encore une statue digne de lui, put commencer sérieusement l'œuvre de réparation, de justice et de réaction glorieuse dont nous jouissons maintenant.

Hélas! que n'ai-je l'éloquence entraînante et la puissance de style de l'illustre mort, ne serait-ce que pendant ce chapitre, pour tenter un sérieux effort en faveur de la ciselure! Cet art, charmant, intime, élégant, qu'on devrait tant vulgariser, meurt aujourd'hui d'anémie et de consomption!

J'ai été, par hasard, jeter un coup d'œil sur l'exposition qui a eu lieu rue Saint-Claude, à la suite des concours Crozatier et Villemsans. J'en suis sorti tout à fait navré. Les rares morceaux de ciselure étalés sur la table, statuettes, cadres ou vases, étaient d'une infériorité notoire et les premiers prix m'ont semblé bien médiocres.

La chambre syndicale des fabricants de bronze vient cependant de tenter un courageux effort en faveur de l'ornement. L'école professionnelle fondée par M. Barbedienne en 1868 avait fermé ses portes en 1870 M. Gagneau les a récemment rouvertes et il a confié la direction des cours à M. Eugène Robert, un professeur consciencieux et dévoué.

Former des élèves, c'est bien ; trouver des acheteurs serait mieux. Les uns ne vont pas sans les autres. Malheureusement l'éducation du public est encore à faire de ce côté, il montre peu de goût pour la ciselure ; il veut jouir vite et à bon marché. Or, une belle pièce en bronze, en argent ou en or est longue à exécuter et coûte cher.

Et puis, avouons-le, si la passion de la collection a rendu de grands services, en sauvant de la destruction les belles choses d'autrefois, nos amateurs ne devraient pas se cantonner dans un amour exclusif pour le passé. En copiant ou en interprétant trop souvent les styles disparus, l'ouvrier perd insensiblement sa personnalité et ses facultés créatrices.

L'art digne de ce nom doit rendre et comprendre son temps. Une banque gothique serait aussi ridicule qu'une gare de chemin de fer néo-grecque. Cette loi, qui est immuable, s'applique à tous les pays ; elle est absolue.

Aimons les choses anciennes, les modèles uniques, je le veux bien, meublons-nous, si tel est notre goût, avec les précieuses épaves du passé, mais ne commandons plus des reproductions, des copies qui n'ont guère leur raison d'être. Pourquoi ne pas laisser une entière liberté à l'imagination et au tempérament de l'artiste ? Nos ciseleurs contemporains reconstituent un style avec une fidélité irréprochable, mais comment n'inventent-ils pas ? Cellini, Claude Gillot, Gouthières, Pierre Germain, les Caffieri, avec des tendances fort différentes, ont produit des chefs-d'œuvre où l'on chercherait en vain la moindre préoccupation de leurs devanciers. Ils subissaient simplement l'influence de l'époque où ils vivaient, les milieux qu'ils traversaient, et le talent faisait le reste.

Peut-être enfin nos plus grands artistes peintres et sculpteurs se particularisent-ils trop, se cantonnent-ils trop exclusivement dans leur genre. Les jugeant indignes d'eux, ils dédaignent certaines manifestations de l'art. Ils ont tort, et je ne saurais assez les en blâmer.

Bérain, qui n'occupe certainement pas la place qu'il mérite, fut le créateur du royaume féerique de la

fantaisie. Il restera éternellement avec ses baldaquins, ses lambrequins, ses baies arrondies, ses fontaines jaillissantes, ses balcons évidés avec personnages, ses cages et ses trapèzes où reposent des paons, ses gaines supportant des thermes mythologiques. Ce fut un grand génie.

Lebrun s'intéressait aux plus petits détails capables de compléter le style dont il fut le créateur, bien plus que Louis XIV. Il dessinait les meubles, les tentures, les ferrures, les balustres, les plats et jusqu'aux salières du roi. Pas une fête n'avait lieu sans qu'il en eût peint et décrit le décor somptueux. Sa vaste intelligence embrassait et voyait tout. Il fut, en quelque sorte, l'âme d'un temps qu'on peut ne pas aimer, mais dont il serait puéril de discuter la grandeur.

L'art décoratif, si longtemps traité avec mépris, mériterait au contraire une place d'honneur. C'est lui qui donne la mesure, le ton, la note juste. Les autres arts découlent de lui. M. Guiffrey en a compris l'importance avec autant de justesse que de finesse. Dans son remarquable livre sur l'*Histoire de la Tapisserie*, il a ouvert la série de publications qu'on devrait continuer. C'est là une éloquente leçon. Un beau livre est aussi à faire sur la ciselure. Qui s'en chargera ? Et cependant il serait utile non seulement au gros public, mais à tous ceux qui s'occupent des questions se rattachant de près ou de loin aux arts, sans parfois en connaitre les éléments essentiels.

Je crierais volontiers cela sur les toits, si je ne craignais que ma voix ne clamât dans le désert.

VIII

Guide du vendeur à l'Hôtel. — Ventes judiciaires. — Choix d'un commissaire-priseur et d'un expert. — Catalogues et affiches. — Cocasseries des livrets. — *Avant tout, soyez sincères.* — Les préfaces et les dessins. — Ventes *composées.* — L'étiquette du sac. — Époque favorable aux adjudications. — *Prenez une bonne salle.* — Mise en scène pour l'exposition. — Frais généraux. — L'addition.

6 *janvier* 1886.

Comment se fait une vente à la salle Drouot? me demande-t-on de divers côtés.

La question paraît naïve à première vue, mais elle ne laisse pas d'intriguer pas mal de gens. La chose en réalité n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air. Comme dans toutes les administrations publiques ou privées, les rouages de l'Hôtel sont très compliqués, et l'on se tromperait du tout au tout si l'on s'imaginait que pour faire une vente il suffit d'envoyer son mobilier ou sa collection rue Drouot.

Je parle, bien entendu, des ventes de nature à intéresser le monde des arts et de la curiosité. Pour les autres, les formalités à remplir sont, il est vrai, très simples. La veille, vous faites votre déclaration au bureau, et le lendemain, à la première heure, votre mobilier est enlevé par les tapissières des facteurs, déposé dans une salle quelconque et vendu tant bien

que mal (plutôt mal que bien) au public, qui se compose, pour les trois quarts, de la brocante ordinaire: marchands graisseux et marchandes à la toilette interlopes.

Les ventes judiciaires sont encore plus expéditives. Tout mobilier saisi est jeté pêle-mêle sous le hall du bas, dans la cour de l'hôtel. C'est le commissaire-priseur qui dirige les enchères. On adjuge en un tour de main ces loques de pauvres. Ah! n'allez pas voir cela, je ne sais rien de plus triste, de plus poignant, de plus douloureux.

Mais pour les grandes ventes, dont le résultat est très aléatoire, comme dans toutes les mises aux enchères, on ne peut se faire une idée des précautions à prendre et des formalités à remplir!

Ces opérations se préparent longtemps à l'avance et le premier soin du vendeur doit être de s'assurer le concours d'un bon commissaire-priseur, pour mettre un excellent atout dans son jeu. Car le commissaire-priseur qui sait son métier, qui a de la voix et d'un regard pénétrant enlace, entraîne, hypnotise en quelque sorte son public, tient le succès d'une vente dans son marteau d'ivoire.

Un bon expert est très utile. Actuellement, tout le monde peut être expert, du jour au lendemain, sans connaissances et sans études. C'est une profession plus exploitée encore que celle de la médecine. Il y a de très bons experts, mais il en est de détestables. J'espère que de l'excès du mal naîtra prochainement une réforme. Quant à moi, j'insiste depuis longtemps sur la nécessité de créer une corporation. Mais c'est là un sujet qu'il ne faut pas qu'effleurer, il touche à trop d'intérêts. Le jour où je traiterai la question, je veux la couler à fond.

A l'encontre de l'expert, le commissaire a acheté

sa charge; il fait partie d'une association puissante très respectée et très respectable. Il est responsable devant elle. La chambre syndicale garde avec soin l'honneur de la compagnie. On voit la différence. Aussi, souvent l'officier ministériel exige-t-il de son client le droit de choisir lui-même son expert, afin d'éviter un accouplement fâcheux sur les affiches et sur les annonces.

Maintenant, si vous êtes collectionneur, prenez un spécialiste parmi les quatre-vingt-deux membres de la corporation. De même qu'au Palais il y a des avocats qui ne plaident guère qu'un genre de cause, les héritages, les adultères ou le mur mitoyen, à l'Hôtel il y a des commissaires-priseurs pour les mobiliers somptueux, d'autres pour les faïences, les armes et les étoffes; d'autres encore pour les autographes, les estampes ou les livres.

Ce serait une maladresse de confier une vente de médailles à un homme habitué à vendre des tableaux. Chacun son métier, dit le proverbe. J'ajouterai: Chacun sa compétence. Tout spécialiste a sa clientèle. Il sait sur le bout du doigt le nom des amateurs d'objets d'art. Ses procès-verbaux le renseignent d'une façon certaine sur le public trié qui achète les bibelots d'étagère et de vitrine, les miniatures, la ferronnerie, les tapisseries et les verres de Venise.

Aussi, le catalogue de votre vente une fois dressé par l'expert, le commissaire-priseur l'adresse à tous les collectionneurs dont il est sûr ou à des gens capables de s'intéresser à certains numéros de votre collection. Sans compter que ce catalogue n'est pas une mince affaire! Il coûte fort cher généralement, mais ne vous effrayez pas du prix, c'est une dépense nécessaire.

Un catalogue bien fait, c'est la préface d'un livre, le premier acte de la comédie, le prologue du drame. Seulement il s'agit de ne pas l'encombrer par la nomenclature fastidieuse d'objets sans valeur. Ceci tue cela. Il ne faut pas non plus qu'il soit trop savant. Il est nécessaire qu'il puisse se lire sans fatigue. Il doit être pratique, sobre et bien raisonné. Une bonne préface signée d'un nom connu ne gâte rien, au contraire.

Comme vous avez pris certainement un expert intelligent, il est à croire qu'il ne commettra pas les bévues très fréquentes de ses confrères, qui cataloguent des armoires à glace du temps de Louis XIV, des bureaux en bois de rose de l'époque de Louis XIII, des lustres en cristal *ancien*, des braseros en faïence Delft, ou tout simplement, faute d'érudition suffisante, un plat magnifique en vieille faïence.

Je vous affirme que j'ai lu cela. J'ai même vu l'un d'entre eux affirmer, en parlant de certaines pièces de porcelaines de Chine, qu'elles avaient été « commandées par l'empereur Kien-Long pour son palais d'Été ». Défiez-vous également du lyrisme de certains rédacteurs qui parlent du *pinceau corrégien* de Diaz ou qui, avec l'emphase de Trissotin, s'écrient en décrivant un tableau de Corot :

« *Son immense talent apparaît ici complètement dégagé des talonnières de plomb dont quelque dieu jaloux alourdissait parfois son vol.* »

Encore une fois, je n'exagère rien. Je reproduis textuellement la phrase d'un livret que je viens de chercher dans ma bibliothèque. *Talonnière de plomb* est heureux, n'est-ce pas, autant que le *Quoi qu'on die* des *Femmes savantes ?*

Surtout ne laissez pas imprimer en tout petits caractères, sur le verso de la première page, le cliché bien connu :

L'exposition mettant le public à même de se rendre compte de l'état des objets, aucune réclamation ne sera admise une fois l'adjudication prononcée.

Cette mention jette un froid. Elle indique l'ignorance de l'expert, qui cherche à esquiver toute responsabilité, et la frayeur du vendeur, qui n'ose rien garantir. Le public, toujours méfiant, croit que l'on veut le tromper, et sa défiance s'étend à tous les objets, même aux meilleurs et aux plus indiscutables.

Ne me demandez pas si vous devez faire illustrer votre catalogue. Il n'y a pas à hésiter un seul instant si vous avez à vendre quelque tableau de maître ou un objet d'art d'une grande valeur. Vous renseignez ainsi les acquéreurs qui sont au loin et qui se déplaceront peut-être pour venir disputer l'oiseau rare. Prenez dans ce cas un artiste de talent. Dans le cas contraire, la gravure ou la photographie seraient un luxe inutile.

Mais, ce qui importe encore davantage, c'est la conscience avec laquelle doit être rédigé ce catalogue. Et cela dépend de vous. N'essayez pas d'induire en erreur l'expert sur la provenance ou l'authenticité d'une pièce. En le trompant, vous vous tromperiez vous-même, vous vous porteriez préjudice, car vous devez penser que, le jour de l'adjudication, il y aura des connaisseurs dans la salle. Ceux-là ne seront pas victimes de votre supercherie.

Un expert tel que je le comprends est, sachez-le bien, un confesseur à qui votre intérêt commande de tout dire. Plus votre confession sera sincère, plus grand sera votre profit. Dites-lui bien tous vos doutes sur certaines pièces dont on a fait souvent la critique devant vous, et indiquez-lui toutes les réparations, toutes les restaurations que vous aurez fait exécuter par les spécialistes.

Ne craignez pas non plus de faire la vente sous votre nom. Une vente anonyme ne trompe personne. On sait que neuf fois sur dix il s'agit de ventes *composées* avec le stock invendable d'objets ayant cessé de plaire à des amateurs ou à des marchands.

Ne tombez pas surtout dans la mystification. Je vous engage à refuser nettement de participer à ces liquidations qui se font en mettant en vedette sur les affiches la *vente du château de X*... ou celle de *M*[lle] *de V*..., *artiste dramatique*. C'est de la grosse réclame, une ruse usée aujourd'hui. Personne, au courant des habitudes de l'Hôtel, ne s'y laisse plus prendre.

Au contraire, s'agit-il d'une vente après décès, mettez hardiment, comme héritier, le nom du mort sur l'affiche et sur le catalogue. Rien de plus sérieux que cette étiquette, car la mort ne truque pas.

Êtes-vous collectionneur et connu comme tel ; avez-vous un nom dans les arts ou dans les lettres ; descendez-vous d'une famille illustre ; votre nom ajoute au prestige de la collection dont vous vous séparez. Car le public qui scrute la raison de toute chose se dit alors : « Tiens, un tel fait sa vente. Il tenait de bonnes choses de ses ancêtres. Allons voir cela. »

Et le tableau sortant d'un cabinet célèbre sera toujours poussé plus cher que s'il vient des caisses d'un marchand voyageur qui l'a colporté dans toute l'Europe.

Autre chose à présent. Quand on n'est pas pressé de vendre, il convient de choisir l'époque la plus favorable. Rien n'est à négliger de ce côté, car tous les jours ne sont pas également bons. Le lundi est un excellent jour. Il permet l'exposition particulière et sur carte le samedi pour le high life, puis ouverte à tous, pour le gros public du dimanche.

Les lendemains de termes par exemple ne valent rien et le commencement de la saison me parait meilleur que tout à fait la fin. Pourquoi ? me direz-vous. L'explication est aisée. A la réouverture de la campagne, les amateurs n'ont pas encore touché à leurs munitions de combat, les marchands altérés de nouveautés sentent le besoin de garnir leurs vitrines. Les vacances ont excité le zèle des uns et l'enthousiasme des autres.

Cependant la plus belle période des ventes a lieu encore du 15 mars au 15 mai. A ce moment, tous les absents sont rentrés, les étrangers voyagent volontiers, le printemps s'annonce, la température est plus douce, les élégantes sortent facilement, et vous ne sauriez croire combien le soleil a d'influence sur les vacations ! D'abord, il met de la gaieté dans la tête des acheteurs ; ensuite, il donne aux objets à vendre, avec les rayons dont il les enlumine, un charme de plus, des aspects plus brillants, des reliefs plus prononcés. C'est un collaborateur précieux.

Encore faut-il que la mise en scène de la vente ait été bien faite. C'est là un art comme un autre. Cela dépend d'abord de la salle. Il est certain qu'un mobilier a plus d'œil, offre plus de séduction dans les salles 8 et 9 réunies ensemble, qui forment comme le salon carré de l'Hôtel Drouot, que dans les salles 4 et 6, qui sont exiguës et un peu sombres. La salle n° 1 n'est pas mauvaise en sa qualité de vaste antichambre, mais on la réserve habituellement aux mobiliers de luxe des décavés et des demi-mondaines faisant une fin.

Quant à la salle Petit, rue de Sèze, je n'ai pas besoin d'en faire l'éloge. Elle est cependant moins une salle de vente qu'une salle d'exposition pour les peintres et pour les aquarellistes. Vaste, bien éclairée,

confortablement aménagée, elle n'offre pas, pour beaucoup de gens, l'inconvénient d'une promiscuité gênante. Seulement, elle a un tout petit défaut — celui de coûter un prix élevé.

J'ai dit que l'arrangement de la salle était pour beaucoup dans le succès d'une vente. L'Hôtel Drouot a, en effet, ses metteurs en scène comme les grands magasins de Paris ont leurs étalagistes. Et c'est par les yeux qu'on va droit à la bourse.

Quelle figure feraient devant le public certaines pièces de bronze ou d'ivoire, à plus forte raison d'or ou d'argent, si elles n'étaient disposées avec goût dans des vitrines hautes ou plates ? Quel éclat auraient les tapisseries et les tentures si elles n'étaient suspendues, drapées avec art, aux tringles de fer qui courent autour de la salle ? Il faut qu'en entrant, le jour de l'exposition particulière ou publique, la foule soit littéralement enchantée, prise par les yeux, ravie.

Or, voyez avec quelle rapidité doit se faire la préparation d'une vente dans le caravansérail du bibelot. Les portes de l'Hôtel ferment à six heures du soir et rouvrent à une heure de l'après-midi. Après le départ du public, les hommes de peine débarrassent la salle des épaves de la vente. Il faut donc, entre dix heures et midi, dresser les statues sur leurs piédestaux, aligner les sièges, monter les bahuts, accrocher les tableaux, souvent jusqu'à la voussure du plafond. Deux heures pour faire cette toilette, c'est peu ! Cependant, grâce à une grande habitude des metteurs en scène, tout est prêt à l'heure voulue. On frappe les trois coups avec plus d'exactitude qu'au spectacle.

Nous voici arrivés au jour de la vente. Devez-vous y

assister, ou votre intérêt vous commande-t-il de vous abstenir?

J'ai toujours trouvé fausse la position du vendeur, se dissimulant dans un coin de la salle ou se campant hardiment derrière la petite table de l'expert. Voyez-vous un auteur tenant le bureau du contrôle dans le théâtre où on le joue? Chacun son rôle. Aussi, pour ma part, je suis un partisan résolu de l'abstention.

Contentez-vous de donner un crédit assez large à l'expert, afin qu'il puisse *soutenir*, s'il le juge à propos. C'est de plus un moyen d'obtenir un bon résultat, car, s'il y a toujours un vendeur, il n'y a pas toujours un acheteur; et, pour qu'un objet se vende bien, il faut que deux amateurs se le disputent.

D'ailleurs, en règle générale, la moyenne se fait dans les ventes. Si tel objet, sur lequel vous comptiez, n'atteint pas le chiffre de vos espérances, tel autre, moins important à vos yeux, le dépasse très souvent. Soutenir, c'est faire, jusqu'à un prix déterminé, la contre-partie de l'enchère et courir la chance de rentrer en possession d'un certain nombre de choses.

Ainsi, je suppose qu'un mobilier, une collection, ait une valeur estimative de 180,000 francs. En soutenant à propos, vous pouvez la faire monter à 200,000 francs et reprendre pour 20,000 francs d'objets qui, par le fait de la plus-value, ne vous coûteront pas un sou.

Cela en vaut la peine, d'autant que les frais de vente sont considérables. Comptez plutôt : vous avez d'abord à payer l'impression des catalogues et des affiches, la distribution des cartes d'entrée, les insertions dans les journaux; puis vient l'enregistrement, 2 p. 100 et les décimes; la bourse commune, 3 p. 100; les honoraires du commissaire-priseur, 3 p. 100; ceux de l'expert, encore 3 p. 100; la location de la salle et sa

tenture, 80 à 100 francs par jour; le crieur et le clerc, les hommes de service, les gratifications, les pourboires... que sais-je encore? J'y ai passé, j'en parle par expérience. Pour une vente de 200,000 francs, il faut compter 25 à 30,000 francs de frais, dont on déduit, naturellement, les 5 p. 100 portés sur les bordereaux des acheteurs.

Ce n'est pas une petite opération, comme vous le voyez, qu'une réalisation à l'officine de la rue Drouot; mais il faut en accepter toutes les conséquences lorsqu'on a décidé d'en courir les chances. Et cependant, je le répète, quand une vente est conduite par un bon commissaire-priseur et par un expert ayant la confiance du public, les dépenses auxquelles elle entraine ne doivent pas effrayer. Le plus souvent le résultat couvre très largement les frais.

Voilà ce que j'avais à dire à mes lecteurs. Ils en savent à présent aussi long que moi.

IX

Un peu d'architecture. — Sinaï-Montmartre. — Les érudits de salon. — En route pour la Butte. — Le chantier du Sacré-Cœur. — Le projet Abadie. — Modifications Daumet. — *Classiques et moyenagistes.* — Minos, Éaque et Rhadamante. — La porte Saint-Denis dans les cafés-concerts. — Berchère posant devant Th. Gautier. — Le paysage en chambre. — Les études d'après nature. — Léon Gaucherel. — Mort du *Père de l'eau-forte.* — Un quatuor de Stradivarius. — Le *Jupiter*, le *Messie* et la *Pucelle.* — Berlioz et Paganini.

13 *janvier.*

Montmartre est en révolution. Cette fois, le *Chat-Noir* n'y est pour rien. Comme un peintre arrivé, il jouit en paix de ses succès dans son castel original de la rue de Laval.

Mais, pareille au Sinaï, la butte est enveloppée d'éclairs. Elle ne sert plus seulement d'horizon aux habitants de la rue Laffitte, elle est le point de mire de Paris. Tous les regards sont braqués sur l'imposante silhouette de l'église du Sacré-Cœur.

Chose rare ! l'architecture fait concurrence à la décoration de M. de Bismarck par le pape, à l'expulsion des jésuites de Monaco et aux coups de revolver de Lisbonne aux Folies-Rambuteau. Le cas est nouveau. Il mérite qu'on s'y arrête, car le pauvre art d'Ictinus, de Pierre de Montreuil, de Jean Métézaux

et de Mansart est ordinairement aussi dédaigné de tous que la modeste Cendrillon de ses sœurs orgueilleuses.

Et cependant aujourd'hui le premier venu sait compter un vers faux, souligner la note risquée d'un chanteur, signaler un raccourci défectueux, relever l'exécution molle des lignes d'un dessin. Le public est frotté de ce léger vernis qui permet d'effleurer tout sans rien connaître à fond.

Lorsqu'il s'agit d'architecture, le décor change brusquement ; on peut lancer les bourdes les plus stupéfiantes sans étonner ses auditeurs. L'ignorance est admise en principe. Les bévues des archéologues d'étagère sont doucement tolérées. Quant aux érudits de salon, ils jettent à tort et à travers les mots *Renaissance, style flamboyant, rocaille, quinzième siècle, entablement, corinthien* ou *époque de transition.* Cette classification simple, claire et facile suffit amplement aux explications techniques amenées par le hasard dans leur conversation mondaine, tandis que le *vulgum pecus* se contente d'appeler *grecs* les monuments qui portent un fronton et *gothiques* ceux qui sont voûtés.

Aussi ai-je été très étonné de l'intérêt un peu nerveux subitement excité, au milieu de l'indifférence générale, par la question de l'église en construction. Il m'a semblé nécessaire de me rendre compte *de visu* du différend qui suspend les travaux. Malgré la neige, je me suis mis en route. La montée est raide. J'ai dû, faisant un grand tour, prendre le chemin des écoliers pour gravir la montagne.

Le voyage ne laisse pas, du reste, d'être pittoresque et curieux pour un observateur qui, partant à la découverte, prend comme étoile polaire le Moulin de la Galette.

Les rues, bâties sans prétention, gardent l'aspect d'une ville de province. Comme elles grimpent ferme, le pavé est rarement brutalisé par les roues des lourds omnibus, de sorte que la marmaille grouille en liberté sur la chaussée en compagnie de chiens, de chats et même quelquefois de poules qui jettent sur le tableau une note campagnarde d'une saveur particulière. Traquée de toutes parts et chassée de la grande ville, on croirait que la verdure s'est réfugiée dans ce faubourg escarpé. De distance en distance, des branches d'acacia, de marronnier ou de noisetier bravent les règlements de la voirie. Sombres et couvertes de givre en ce temps de frimas, mais joyeuses et vertes en été, elles passent gaminément le nez au-dessus d'un mur et semblent regarder au loin si un spéculateur ne va pas les relancer dans leur dernier asile.

Dans cette partie peu riche de Montmartre, l'aspect n'est pas gai avec le floconneux suaire blanc qui couvre la colline de ses plis lourds et mornes. Un profond silence règne dans le chantier de l'église du Sacré-Cœur. Aussi un sentiment de tristesse indéfinissable vous envahit. Les échafaudages ont l'air, avec leurs mille bras, décharnés comme ceux du géant Briarée, de s'élever au ciel pour implorer aide et protection.

Aide et protection ! En a-t-elle donc besoin, l'œuvre inachevée d'Abadie, que la mort a remise entre les mains d'un membre de l'Institut, M. Daumet, architecte d'une valeur incontestable et d'un talent éprouvé.

Il y a quelques jours, d'une façon très nette et très détaillée, le *Temps* a raconté les causes du conflit pendant entre le comité et l'architecte actuel du mo-

nument. Avec une stricte impartialité, il a mis sous les yeux de nos lecteurs les pièces du procès, laissant la parole aussi bien à l'attaque qu'à la riposte. Je ne m'appesantirai donc pas sur une question connue. Toutefois, je tiendrais à poser une demande dont la réponse pourrait peut-être résumer les débats.

D'après ce que m'a dit lui-même M. Daumet, la conséquence de l'élévation du sanctuaire pour l'éclairage du chœur sera d'augmenter de quatre mètres environ la hauteur de tous les murs.

N'est-ce pas l'aveu même d'une modification dans les proportions générales arrêtées par M. Abadie ?

De plus, le clocher serait considérablement abaissé sous le prétexte que, n'étant pas le clocher d'une paroisse, il ne doit pas avoir l'importance d'une sonnerie ordinaire.

L'argument n'est-il pas un peu spécieux ? Ce changement n'apportera-t-il pas une perturbation grave dans l'ensemble de la construction ?

Il est certain que le projet de l'érudit restaurateur de Saint-Front, à Périgueux, ne rend pas exactement l'esprit, qui a dicté le programme. Ce puissant et imposant monument, conçu sous la préoccupation immédiate du Roman d'Auvergne et nullement du Roman byzantin, comme on le dit à tort, ne possède pas les caractères spéciaux d'une église votive. C'est une cathédrale, une basilique, un temple paroissial, mais pas autre chose. Or, personne n'a actuellement le droit de rien changer aux côtés personnels et voulus de l'idée mère. Le devoir de M. Daumet est d'exécuter strictement, aveuglément, brutalement, si l'on veut, l'œuvre dont l'auteur n'est plus là pour en défendre l'intégrité.

La mort a empêché, dit-on, le premier architecte d'étudier les détails. Contrairement aux usages reçus,

l'agence des travaux ne préparait rien d'avance et ne fournissait les dessins qu'au fur et à mesure des besoins du chantier. Le fait est regrettable, mais les façades existent. Elles ont été rendues avec beaucoup de soin, elles permettent de traduire fidèlement, en respectant ses grandes lignes, la conception d'Abadie et de la rendre pratiquement constructible.

Je me trompe peut-être, mais derrière cette question technique je devine une question toute de principe et autrement importante que la surévélation d'un mur et le percement de quelques baies.

D'un côté, le lauréat primé du concours du Sacré-Cœur passait, comme tout bon *diocésain*, pour le défenseur résolu des formules architectoniques du moyen âge. Son piédestal de la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, souleva un véritable orage dans un certain cénacle. On blâma vertement l'audace grande d'Abadie. Songez donc! il avait composé un piédestal quinzième siècle pour la statue d'une héroïne vivant à cette époque! Quelle hérésie!

De l'autre côté, M. Daumet, grand prix de Rome, passe pour un admirateur exclusif de l'art classique et professe une antipathie mal dissimulée pour tout ce qui ne se rattache pas aux traditions italiennes.

Les deux architectes étaient donc séparés par un abîme. — L'accouplement de ces deux tendances si radicalement différentes ne pouvait faire naître qu'un conflit. — Voilà le vrai mot de l'incident.

Il y aurait encore beaucoup à dire là-dessus, mais le terrain est brûlant et je préfère m'abstenir, dans la crainte de me laisser entraîner hors du cadre d'une simple causerie.

MM. Bailly, Garnier et Vaudremer sont les trois juges du différend. Minos, Éaque et Rhadamante mar-

chent, dit-on, parfaitement d'accord. Ils concluent que M. Daumet doit strictement exécuter le projet Abadie.

Le cardinal-archevêque décidera en dernier ressort. Il est probable que l'autorité diocésaine, écoutant l'avis des trois arbitres, maintiendra l'exécution intégrale du projet de M. Abadie.

Espérons du moins que les travaux de réfection de la porte Saint-Denis, dont M. Garnier s'occupe, ne soulèveront pas une nouvelle tempête. Je crois l'intelligent architecte de l'Opéra trop respectueux des manifestations vraiment artistiques, de quelque école qu'elles soient, pour ne pas effacer sa personnalité de créateur derrière celle, plus modeste, mais plus difficile, de restaurateur.

Dans tous les cas ne pourrait-on hâter l'achèvement de ce travail? Sa lenteur prête à rire. Elle est déjà exploitée par les faiseurs de chansons, pourvoyeurs habituels des Alcazars et Eldorados de Paris. Réval se taille un succès colossal en venant chanter à son café-concert dans l'attitude d'un ouvrier *feignant :*

C'est moi qui gratt' la port' Saint-D'nis.

Le public se tord. Et on bisse cela tous les soirs.

Ce n'est pas seulement en architecture que les dissentiments sont violents et les discussions passionnées. En peinture, comme on le sait, l'union paraît loin de régner dans l'ingouvernable république. Les moindres genres se subdivisent en deux camps tranchés et retranchés. Les journaux ont longtemps retenti de la querelle des orientalistes. Parmi les critiques, les uns tenaient pour l'Orient heurté, violent, flamboyant de Decamps et de Marilhat; les autres soutenaient la finesse, l'harmonie et les tons d'un gris violacé de Gérôme et de Fromentin.

Un des plus brillants champions de cette dernière opinion fut M. Berchère, qui, retiré à Étampes, sa ville natale, ne peint malheureusement presque plus.

En 1841, l'auteur de la *Caravane* eut le même sort que plus tard Bastien-Lepage : il échoua au concours du grand prix de Rome, mais dans la section du paysage historique. Cette lutte bizarre qui obligeait les concurrents à peindre la nature, les arbres, le ciel, l'eau, les prés verts, enfermés dans les quatre murs d'une loge, a succombé sous le ridicule, quelques années avant le guerre.

Dès sa jeunesse instinctivement attiré par l'Orient, M. Berchère visita, étudia la Syrie, la Turquie et surtout l'Égypte. Il rendit avec une remarquable finesse le pays des grandes plaines et des sables brûlants. Esprit distingué et cultivé, il écrivit alors d'une plume nette, sur le *Désert de Suez*, un livre coloré et vibrant dédié à son ami Eugène Fromentin, dont il possède quelques-unes des plus précieuses qualités.

C'est lui aussi qui fut chargé par M. Ferdinand de Lesseps d'exécuter l'album remis à l'impératrice Eugénie lors de l'inauguration du canal de Suez. Ces soixante-huit dessins et aquarelles ont été détruits dans l'incendie des Tuileries. La perte est regrettable : Théophile Gautier faisait grand cas de ces études enlevées de verve et sur le vif.

Le brillant critique avait d'ailleurs une réelle estime pour le talent de M. Berchère. Je retrouve une appréciation, écrite en 1852, à propos du *Puits de Jacob*, une des bonnes études de l'orientaliste :

« L'artiste a bien compris cette aridité sereine, cet éclat morne, ce spleen lumineux de l'Orient, si différent de la tristesse du Nord. Nous lui reprocherons seulement une touche trop vague et trop

molle. C'est lorsqu'on peint des régions où le soleil brûle qu'il faut dessiner nettement les contours, arrêter les formes et ne pas estomper les lignes sous un flou menteur. Un peu plus de netteté ferait du *Puits de Jacob* une toile parfaite. »

Cette critique s'appliquerait peut-être à l'œuvre entière de l'artiste. Toutefois, j'ai été frappé, à l'exposition faite par M. Chaine, de la franchise, de la crânerie de la plupart des esquisses réunies rue de la Paix, et qui datent presque toutes d'une trentaine d'années. Dans tous ces paysages, où l'atmosphère tremble, dilatée par la chaleur, la perspective aérienne reste toujours exacte.

Remarque curieuse : à une époque où le bitume régnait en maître dans les ateliers, le peintre de la patrie des sphinx possédait déjà l'intuition de la peinture claire, qui est le principal article de foi de l'école impressionniste. Ses tons sont francs, lumineux, et jamais ternis par des glacis posés après coup sur la pâte.

Le *Vieux Suez avant le canal*, dont l'aspect rappelle certaines études en Italie de Corot ; l'*Allée de Choubrah*, le bois de Boulogne du Caire, avec ses grands sycomores ombrageux ; *Une rue du Caire*, avec ses maisons implacablement blanches, ses moucharabieh pittoresques, ses passants multicolores, sont rendus avec autant d'émotion vraie que de justesse dans le coup d'œil.

Mais comme cela arrive souvent, M. Berchère n'avait plus le même élan lorsqu'il peignait d'après ses études dans l'atelier et non plus en face de la nature. C'est du reste le cas de tous les peintres de race. On reconnaîtrait entre mille les *Bords du Nil à Afteh*, l'unique toile exposée rue de la Paix qui ait été

exécutée dans ces conditions. On y remarque une préoccupation visible de l'effet, des timidités, des tâtonnements, des arrangements cherchés. La brosse ne court plus légèrement. Elle est gênée. L'impression est tout autre.

L'art vient de faire une perte sérieuse. Samedi, de nombreux amis ont conduit à sa dernière demeure Léon Gaucherel, le graveur. Il était de ce groupe d'artistes convaincus et travailleurs, les Charles Jacque, les Flameng, les Bracquemond, les Meryon, les Bléry, les Lalauze, les Guérard, qui ont tant contribué au succès et à la vulgarisation de la gravure à l'eau-forte. Dans les ateliers, on l'avait surnommé le *Père de l'eau-forte*, tant il avait fait d'élèves.

Ils sont innombrables les chefs-d'œuvre enfantés par cet art charmant de l'eau-forte où l'artiste peut, en restant lui-même, se livrer à toute son originalité et fixer d'un trait ineffaçable sur un vernis docile tout l'imprévu de ses compositions. Quels éloquents interprètes à citer dans le passé, dès l'apparition de l'eau-forte : Tempesta et Fontana en Italie; Albert Durer en Allemagne; Lucas de Leyde et Jacques de Ruysdaël en Flandre; en France, René Boivin, Jacques du Cerceau, Callot, Abraham Bosse, et surtout en Hollande le grand, l'immortel Rembrandt qui, lui, obtint une telle splendeur comme ombre et comme lumière qu'on n'a jamais pu non seulement la dépasser, mais même l'atteindre jusqu'ici.

Léon Gaucherel, lui, n'était pas un coloriste. Il n'obtenait pas des effets très puissants, mais il maniait sa pointe avec habileté et il dessinait correctement. Ses œuvres nombreuses le prouvent, et il suffit de rappeler son *Bougival* d'après Lalanne, ses portraits de Got, de Coquelin, de Croizette et de Sarah Ber-

nhardt; son *Sommeil*, d'après Meissonier; l'*Avenue*, d'après Hobbéma, et le *Bracelet*, d'après Diaz.

Sa vie fut calme. Artiste consciencieux et modeste, il aimait l'art pour l'art, et sa plus chère distraction consistait en de longues pêches à la ligne. Comme l'a fort bien dit sur sa tombe M. A. Véron, il pratiquait cette maxime qu'il faut dans sa vie faire plus de bien que de bruit.

Voulez-vous un exemple de son désintéressement? Le journal *l'Art* lui demande un jour la reproduction d'un tableau. Par mégarde, on fait la même commande au graveur Ramus. Gaucherel livre le premier son travail. On le lui paye immédiatement. Ramus arrive ensuite. On s'aperçoit alors de l'erreur. Que fait Gaucherel? Il écrit spontanément à l'*Art* :

— Prenez la planche de mon confrère.

Et il renvoie la somme qu'il avait reçue.

C'est peu, mais c'est beaucoup.

L'archéologie musicale est mise en émoi par un événement pour elle considérable.

Le quatuor de M. de Saint-Senocq, ancien conseiller référendaire à la Cour des comptes, est à vendre. Quatre stradivarius! Voilà un ensemble bien rare et bien précieux! Un violon de 1704, un autre de 1737, connu sous le nom du *chant du cygne* parce qu'il a été fait à l'époque où le maître avait quatre-vingt-treize ans, un alto de 1728 provenant de la collection de M. Lory, et une basse de 1696 (1). On sait que la basse en langage de luthier est un instrument plus petit que la contrebasse et un peu plus grand que le violoncelle.

(1) Depuis la vente a eu lieu. Le violon de 1704 a été acheté 7,000 francs. Celui de 1737, 15,100 francs. L'alto de 1728, 12,000 fr. La basse de 1696, 10,900 francs. Ce quatuor avait été payé 66,000 francs. Il n'a pu trouver que 45,300 francs.

Comme les temps sont changés depuis 1830! A cette époque, l'Italien Tarisio apporta de son pays les premiers violons de Stradivarius, Guarnerius et Bergonzi. Il en demandait à peine mille à douze cents francs et les vieux amateurs se rappellent encore avec quelle impatience il était attendu pendant chaque excursion. Son retour devenait un événement parmi les musicologues. Seuls les privilégiés assistaient au déballage de l'arrivée. Avec quel soin leurs mains tremblantes d'émotion sortaient des grandes malles les nouvelles conquêtes d'Italie!

C'est Tarisio, ce chercheur infatigable, qui a apporté chez nous presque tous les beaux instruments des maitres de Crémone. A ce moment commence, pour la lutherie, la religion des souvenirs, qui depuis a fait de nombreux et passionnés adeptes. Aussi la France a pu se faire représenter, l'année dernière, à Londres, à l'Exposition de l'*Albert Hall*, par de précieux spécimens : M. le baron Franck Seillière y avait envoyé un stradivarius très pur, de 1672, sur lequel jouèrent Paganini et la charmante Carolina Ferni; Mme Parmentier, un autre violon de 1728, que lui légua la célèbre contrebassiste Dragonetti quand elle était la jeune Teresa Milanollo; M. Taudou s'était fait représenter par un Pierre Guarnerius de 1685, d'un beau vernis jaune ambré; M. Abel Bonjour, par un violoncelle de Ruggerius de 1663, type bien beau du maitre; et M. Charles Lamoureux, l'éminent chef d'orchestre des *Nouveaux Concerts*, par un superbe violon de Stradivarius de 1722, d'un splendide vernis rouge dont la tête et les éclisses sont ornées de rinceaux peints en noir, représentant des oiseaux et des têtes de serpents.

Ce superbe morceau est estimé 50,000 francs. Un joli chiffre! mais pas extraordinaire du tout pour

ceux qui savent la hausse constante des anciens instruments. C'est ainsi que M. Labitte a donné 19,000 francs du violon que possédait jadis M. Gras, le mari de Mme Dorus-Gras. Le duc de Campo-Selice a récemment acheté un grand prix deux autres stradivarius. Le premier, payé par lui 17,500 francs, n'avait coûté que 4,500 francs il y a trente ans. Le second, vendu, vers 1865, 4,000 francs par MM. Gand et Bernardel, a été acheté 17,000 francs. Il s'appelle le *Sancy*, car ces précieux souvenirs du dernier élève des Amati portent tous des noms. M. de Janzé a baptisé le sien le *Jupiter*, M. Allard appelle son instrument le *Messie*, et celui que possédait M. Glandaz était connu sous le nom de la *Pucelle*, à cause de sa parfaite conservation.

On le voit, nous ne sommes plus aux quelques louis d'or que demandait le luthier de Crémone! Cependant, si j'étais nabab à Lahore ou propriétaire de mines de pétrole, je trouverais que ce n'est pas coter assez haut cet assemblage de planchettes et de cordes, avec lequel le génie humain a su créer, pour des générations entières, grâce à ces adorables accents, une source intarissable d'émotions.

Transporté par l'audition de la *Symphonie fantastique* à la fin d'un concert, Paganini alla se jeter dans les bras de Berlioz, qu'il ne connaissait pas. Dans un élan d'enthousiasme, il envoya le lendemain une très grosse somme au jeune compositeur, qui se débattait contre les luttes stériles de la vie pratique, l'hostilité générale du public et la haine active de presque tous les musiciens du temps.

L'auteur de la *Damnation de Faust* eut l'idée de donner une preuve sincère de sa reconnaissance en remboursant avec son génie l'or du célèbre violoniste.

Se mettant à l'œuvre, lui qui avait un éloignement

marqué pour tout ce qui était virtuosité et qui ne composa jamais aucun solo en dehors de ses mélodies pour la voix, il écrivit cette immortelle partie d'alto qui marque le chant dans la *Marche des pèlerins*, d'*Harold en Italie*.

Touchante intention, et bien digne de ce délicat et de ce sensitif, que nos applaudissements, tardifs, hélas! ne peuvent plus consoler dans sa tombe des amertumes et des désespérances passées!

X

Paul Baudry. — La peinture décorative. — Faire vrai. — Évolution de Baudry à gauche. — Lettres à Charles Marionneau. — Les plafonds à l'Opéra à 383 francs le mètre! — Eugène Giraud. — La comédie de 1830. — Coquetterie de Sainte-Beuve. — Être de son temps. — Victor Giraud. — Mourir en soldat! — Charles Giraud, élève et fils de son frère. — La grimace à la mort. — La *Danse espagnole*. — *La Permission de dix heures*. — Un faudesteuil. — Projet de statue pour Claude Lorrain.

20 *janvier*.

Paul Baudry avait été frappé, il y a huit jours, d'une terrible attaque de paralysie.

Déjà les crayons et les plumes commençaient à tracer son portrait, lorsqu'une légère amélioration se produisit dans son état.

Alors nous nous étions mis tous à espérer que le grand artiste nous serait conservé. Mais nous nous flattions d'une guérison impossible. Malgré les efforts de la science, les tristes prévisions se sont réalisées : dimanche soir, en ouvrant le *Temps*, nous avons appris avec une douloureuse émotion la catastrophe finale.

Paul Baudry disparaît, laissant un vide immense dans l'art contemporain, qui compte si peu de décorateurs de valeur. Depuis la mort d'Hippolyte Flandrin, je ne vois que M. Puvis de Chavannes et Baudry

qui possèdent, dans des voies différentes, les sévères et multiples qualités permettant à un artiste de peindre une muraille sans supprimer la solidité architecturale du monument, sans déchiqueter les pierres, sans briser les lignes d'ensemble, sans accaparer à soi un intérêt dont l'œuvre entière doit profiter sous peine de rompre son harmonie générale.

L'auteur de la *Fortune et l'Enfant* n'avait pas seulement subi l'influence des maîtres de la Renaissance italienne, principalement de Michel-Ange et Corrège, il l'avait recherchée avec ardeur, cette influence, il s'y était soumis avec enthousiasme. Le nier ou même le discuter serait puéril.

Mais, où est le mal? Le peintre avait su dégager sa personnalité, qu'il avait virilement affirmée dès ses débuts. Peu importe le reste. Ses œuvres sont signées de lui, et de lui seul. Pas un de ses coups de crayon ou de brosse ne permet d'hésitation à cet égard et ne laisse supposer un plagiat quelconque. Il était comme un beau vase dans lequel on verse des liqueurs d'or qui le parfument sans en modifier ni les formes ni l'aspect.

Le respect absolu ressenti par Baudry pour la nature était tel que, malgré un parti pris évident de voir et de faire beau, il peignait avec une conscience rigide, serrant toujours de près la réalité. Rien de poncif dans son œuvre. Ce qu'il faisait appartenait au monde visible; c'est toujours de l'art vrai et vivant. Ainsi ses enfants si adorablement élégants et gracieux ont toutefois le ventre gros, les bras grêles, les attaches empâtées, tels, en un mot, que le modèle les lui a montrés. Ils n'ont aucune ressemblance avec les poupons en suif ou en savon à la rose exécutés par certains peintres de la même école, qui prétendent qu'il faut rectifier la nature.

Cela prouve une fois de plus la vérité de ce vieil aphorisme : ce sont les grands artistes qui font grande la peinture. Les étiquettes, les programmes, les classifications, les genres n'apportent pas le génie à ceux qui en sont privés. En art, le pavillon n'a jamais couvert la marchandise.

A côté du décorateur, on trouve chez Baudry un exécutant souple, un coloriste vigoureux, un *pâtiste* habile. Le cas est rare. Il mérite d'être remarqué. Aussi ses portraits, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, comme ceux de MM. Eugène Guillaume, Beulé, About, Charles Garnier et Massion de Nantes, sont exécutés d'une touche grasse avec une crânerie d'allure et une chaleur de ton qu'on ne soupçonnerait guère dans la décoration du foyer de l'Opéra.

L'éminent peintre appartenait d'ailleurs à cette belle race d'artistes dont le cerveau travaille constamment. Martyrs de l'idéal, éternellement mécontents d'eux-mêmes, ils usent leurs forces et leur vie à interroger le sphinx mystérieux dans l'espérance d'arracher son secret au monstre impassible.

Depuis sept ou huit ans, une évolution sensible s'était opérée dans les tendances de Baudry. Le *Saint-Hubert* exécuté pour la salle à manger du château de Chantilly ne me parait plus dans le même esprit que l'*Olympe*. On n'y retrouve ni la même sérénité dans la composition, ni le même calme dans le dessin, ni la même douceur dans la peinture. Le portrait du jeune duc de Montebello, exposé à l'un des derniers Salons, ne ressemble guère non plus à ses toiles précédentes. On devine une préoccupation nerveuse, un je ne sais quoi dont l'artiste ne s'est pas rendu compte lui-même, mais qui existe à l'état aigu et latent.

En observant cette inconsciente déviation à gauche,

ainsi qu'on dit en politique, on ne peut s'empêcher de penser à Verdi qui, malgré ses succès passés, malgré sa triomphante carrière, s'inquiéta, se troubla, hésita et composa *Aïda*, qui a si peu de points de contact, comme orchestration et tendances générales, avec la *Traviata* et le *Trouvère*.

Chez ce pauvre de Nittis, aussi, dans les dernières années de sa vie, que de tâtonnements, que de coups d'œil apeurés et douloureux jetés autour de lui ! — tentatives courageuses et vraiment admirables lorsqu'elles sont faites par un homme qui tient une formule acceptée par le public et quand il serait si commode et si simple de ne pas la modifier.

Ces hésitations et ces angoisses qui ne viennent qu'aux forts — car les médiocres sont toujours contents d'eux — le décorateur de l'Opéra les a rencontrées à l'apogée de sa gloire et elles ne font qu'accroître l'estime qu'on ressent pour lui.

Au reste, l'auteur de tant de belles et puissantes pages n'était pas une âme vulgaire. On connait son mépris pour la mondanité, le bruit, la réclame, et surtout l'argent. C'est ainsi qu'il écrivait de Venise, le 11 juin 1870, à l'un de ses plus anciens camarades d'atelier, M. Charles Marionneau :

Je suis venu ici pour compléter l'œuvre entreprise (l'Opéra). Je fais par mes propres ressources, sans subvention de l'État, trois grands plafonds, un, entre autres, de treize mètres, et huit grandes figures colossales des Muses, qui seront placées dans mes voussures entre chaque tableau.

On me rendra cette justice plus tard que, si j'ai déserté en apparence les Salons annuels, ç'a été par dévouement à la grande peinture... Une petite toile nous assure l succès et souvent la fortune. Si la gloire m'est donnée, ce qui est encore bien douteux, j'ai la satisfaction de dire que j'aurai négligé complètement le profit.

Et plus tard, en 1873, au même, qui lui demandait s'il voulait se charger d'un portrait qu'on était disposé à payer un grand prix :

Je ne pourrai le faire qu'à Paris et dans deux ans. Et ce ne sera pas le premier, car je repousse à ces calendes grecques les demandes qu'on me fait chaque semaine. En attendant, je m'étends avec délices sur mes peintures de l'Opéra, à 383 francs le mètre !

Tout Baudry est là. Vivant à l'écart dans son modeste atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, adonné en entier aux austères et décevants bonheurs réservés par l'art à ses vrais élus, il a laissé dédaigneusement passer le flot des jouissances folles qui a platement noyé tant de beaux talents.

Comme je le disais tout à l'heure, les portraits de Paul Baudry sont de véritables chefs-d'œuvre, mais ils ne sont pas tous connus. En visitant, la semaine dernière, l'atelier d'Eugène Giraud, mort il y a quelques années, j'ai retrouvé un portrait vivant et hardi de l'hôte disparu peint par l'auteur de la *Vérité*, avec cette émotion simple et franche dont il avait le secret.

Une curieuse figure, cet Eugène Giraud ! Un de ces peintres restant rapins jusqu'à soixante-dix ans, aimant la vie, sachant rire, croyant à l'amitié, se passionnant pour une belle chose ou pour une bonne action, incapables de compter jusqu'à cent sous, haïssant le bourgeois banal et prudhommesque, se jetant à l'eau pour sauver un roquet, un de ces artistes, enfin, hâbleurs, blagueurs, spirituels et naïfs, type à part d'une race presque éteinte et qui a cependant renouvelé l'art français.

Intime d'Alexandre Dumas, de Desbarolles, de Louis Boulanger, il a joué son rôle dans cette étonnante

comédie de 1830, comédie empanachée et montée de ton, mais verveuse et jeune, comédie jouée d'enthousiasme, où les premiers rôles étaient tenus par des génies à côté de comparses qui méritaient presque tous d'être nommés sur l'affiche.

Je le vois encore dans son atelier, avec ses cheveux épais s'épanouissant sur un front assez bas, avec sa grande moustache roussâtre couvrant sa lèvre et masquant l'absence de ses dents. Il travaillait d'une main leste, essuyant ses brosses sur sa manche ou sur son costume de travail qui avait pris peu à peu les couleurs de sa palette. Il me raconta, en riant, qu'il avait voulu faire la charge de Sainte-Beuve, mais il ne put arriver à faire poser l'académicien qui, ne se trouvant pas en bonne condition ce jour-là, le pria d'attendre qu'il se préparât par un traitement laxatif. Sans rien lui dire, Giraud prit quelques-uns de ses traits à la hâte, et, quelques jours après, il le représentait avec le teint pâle et rose qu'il ambitionnait tant.

En 1836, Eugène Giraud remporta le grand prix de gravure avec la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, d'après Raphaël. Dans ce concours, le lauréat ne vit que le moyen de travailler à son aise aux frais de l'État. Il obtint l'autorisation de ne pas aller à Rome et il resta à Paris, où il fit de la peinture et rien que de la peinture romantique.

Puis il voyagea en Suisse et en Espagne. Partout il rendit ses impressions avec la vision grossissante et fausse de l'époque, mais avec beaucoup de brio et d'esprit. Peut-être me dira-t-on que ses observations étaient superficielles et théâtrales, que l'exécution n'avait ni la fougue primesautière de Goya, ni l'esprit développé plus tard par Fortuny et par Worms. C'est vrai, mais, pour juger équitablement l'œuvre du peintre, il est nécessaire de se rappeler qu'à cette

époque un tableau qui n'empruntait son sujet ni aux vieilleries mythologiques ni aux ballades surannées du moyen âge passait pour le produit dangereux d'un hideux réalisme. La reproduction anecdotique de la vie, même exotique, même arrangée, soulevait toutes les colères. Être de son temps devenait une véritable audace.

Eugène Giraud avait épousé Mlle Lainé, une charmante actrice de la Porte-Saint-Martin, qui jouait la dame voilée de la *Tour de Nesles*, dont il avait dessiné les costumes. De ce mariage il eut un fils qui fut à la fois sa joie et son désespoir.

Grand, fort, distingué, beau garçon, plein de cœur et de talent, Victor se faisait adorer de tous ceux qui l'approchaient. Son père, qui avait conservé ses vingt ans sous son abondante chevelure blonde et grise — *marengo*, comme il l'appelait — était son camarade et son ami. On les rencontrait souvent ensemble dans les couloirs des Variétés ou bras dessus bras dessous dans les allées de Mabille.

Remarquablement doué, Victor prit très jeune une place importante parmi ses contemporains. Rebuté par un essai infructueux au concours du grand prix de Rome, il affronta tout de suite le jugement du public et envoya successivement au Salon le *Marchand d'esclaves*, très remarquable avec ses chairs de marbre ou de bronze fauve, en route pour le harem; le *Retour du mari*, composé avec une audace particulière; le *Charmeur d'oiseaux*, étonnant de mise en scène avec ses patriciennes et ses jeunes patriciens romains — « de l'antique, arrangé, comme rajeuni et renouvelé à la façon d'André Chénier », a dit Théophile Gautier.

Ces toiles énormes, brossées de verve, recélaient de précieuses qualités, bien qu'un peu noires dans

les ombres, aussi Victor Giraud fut vite médaillé. A vingt-sept ans déjà hors de concours, il allait être décoré lorsque les Prussiens nous envahirent.

Malade d'une bronchite négligée, il ne put s'enrôler dans l'armée active. Malgré les avis, les remontrances, les supplications, il voulut du moins faire le service de rempart dans la garde nationale sédentaire.

A la guerre, il n'y a pas que les balles qui tuent. Quelque temps après l'armistice, la maladie, aggravée par les fatigues du siège, fit de rapides progrès. Victor, désolé, songeant à son ami Regnault tombé en soldat, s'éteignit en murmurant :

— Voilà comment j'aurais voulu mourir.

Le malheur soufflait en tempête sur la maison autrefois si heureuse !

Le désespoir rendit folle Mme Giraud. La pauvre mère arrêtait dans la rue tous les jeunes gens qu'elle rencontrait pour les embrasser et leur demander des nouvelles de son fils. Il fallut l'enfermer dans une maison de santé. Elle y est morte.

Quant au père, il prit en haine le nid artistique qu'il avait construit rue des Écuries-d'Artois. M. Lockroy, le député de Paris, qui se destinait alors à la peinture et qui dessinait le modèle vivant à côté de Victor, doit se souvenir des folles heures passées dans cet atelier si joyeux et si gai. La maison fut vendue et Eugène Giraud alla s'installer passage Doisy, avenue des Ternes, près de son frère Charles, le peintre d'intérieurs, que Jules Janin qualifia un jour « d'élève et fils de son frère ».

Le malheureux artiste disait souvent à ses élèves : « Vous savez, mes enfants, la peinture ce n'est pas un métier de paresseux, ni de rigoleur. Si vous ne venez chez moi que pour blaguer, vous pouvez vous en aller.

J'aime bien rire, mais après la séance. » Aussi se remit-il avec fureur au travail dans l'espoir d'endormir sa douleur.

La lutte ne dura pas longtemps.

Un matin, en train de peindre avec son ami Davant, le pinceau lui tomba des mains; sa figure se décomposa.

— Pourquoi donc me faites-vous la grimace, monsieur Giraud? demanda le modèle un peu effrayé.

Hélas! c'était à la vie qu'il faisait la grimace. La mort avait frappé l'artiste la palette à la main, comme un soldat sur le champ de bataille.

Un pittoresque fouillis que l'atelier du passage Doisy. Au milieu, un moucharabieh mauresque; au fond, une armoire de Boule; le long des murs, de larges divans recouverts de coussins et de tapis turcs. Ici, en sautoir, au-dessus d'une fenêtre, des patins de Laponie; là, un piédestal, un buste en bronze d'Eugène Giraud, par Carpeaux; en face, un autre, de son fils, par Guilbert. Accrochés pêle-mêle, des armes orientales, de longs fusils arabes, des étriers gigantesques, des soies de Brousse, des études et des dessins.

Voici le fusain du tableau qui est au Luxembourg, représentant une *Danse espagnole dans une posada;* une belle fille aux pieds mignons, aux yeux avivés par des accroche-cœurs, cambre sa taille, fait claquer ses castagnettes et danse le fandango sous les regards animés des gitanas et des toréadors.

Là-bas, je découvre un paysage de la Sierra Morena, dans lequel sont groupés Alexandre Dumas père et fils, Auguste Maquet, Desbarolles, Louis Boulanger et les deux Giraud, tous romantiquement costumés en majos et quelques-uns montés sur des mules anda-

louses aux brillants caparaçons — un souvenir de ce voyage en Espagne que vous savez, et qu'Alexandre Dumas a si brillamment conté.

En jetant un regard d'adieu à l'atelier, j'aperçois sur un chevalet la *Douane italienne*, le dernier tableau exécuté par Eugène Giraud, et deux croquis de cette *Permission de dix heures* aussi connue que le *Convoi du pauvre* et le *Chien du prisonnier*. Vendue 600 francs par l'auteur, elle rapporta 6,000 livres de rente au spéculateur qui l'acheta, car elle fut reproduite à l'époque par tous les procédés connus. On l'imprima sur des foulards et sur des plateaux. On la sculpta en bois, on la moula en plâtre, en sucre, en chocolat, en carton pâte. — Que sais-je encore? mes souvenirs se pressent en foule : une magistrale étude de Géricault, trois têtes pour son *Radeau de la Méduse*, un charmant pastel de Latour, une éblouissante selle arabe prise à Abder-Aman à la bataille d'Isly, et bien d'autres choses encore dont l'énumération serait vraiment trop longue.

Charles Giraud, qui m'accompagne dans cette visite, tient à me faire voir avant mon départ la chambre gothique occupée par son frère. Elle est très pittoresque avec ses tapisseries du xve siècle, ses sièges de toutes les paroisses, son lit et sa cheminée copiés sur un tableau de Lucas de Leyde, ses bahuts en chêne sculpté, ornés de serrures compliquées et surtout un « faudesteuil » acheté jadis pour rien et qui, malgré ses restaurations, a fait envie à plus d'un amateur.

Presque tous ces souvenirs, 500 tableaux, 3,500 dessins, une multitude de costumes, recueillis à une époque où l'exactitude commençait à renaître dans la mise en scène, vont être vendus par les soins de M. Vannes et dispersés au vent des enchères du 7 au 13 février prochain. Dans un mois, il ne restera rien

de cet intérieur artistique qui garde l'écho lointain de tant de saillies mordantes, de tant d'aphorismes originaux, de tant de lazzis inattendus, de tant d'anecdotes folles, de tant d'éclats de rire et qui avait conservé le caractère très spécial d'une génération et d'un mouvement intellectuel à peu près disparus.

J'ai tenu à saluer un des derniers romantiques pendant que son nom est encore sur le mur. Demain on ne saura peut-être plus de qui je veux parler : les morts vont vite.

Il en est quelques-uns cependant que l'oubli ne peut atteindre, et l'on ne saurait trop encourager les efforts tentés pour les immortaliser.

Un comité s'est formé, il y a deux ans, pour élever une statue à Claude Lorrain. Grâce à l'énergie et au dévouement de son président, M. Français, et de son secrétaire, M. Roger Marx, le comité touche à son but. Il a pu réunir un nombre suffisant de tableaux signés de noms qui honorent nos différentes écoles nationales. On va former avec ces œuvres une tombola dont le produit servira à couvrir les frais du monument projeté.

Peu de vies d'artiste ont été aussi longuement, et surtout aussi dignement remplies que celle de Claude Gellée dit le Lorrain. C'était le peintre de la lumière et de la couleur. On peut dire qu'il avait su ravir au ciel son astre éblouissant pour le mettre sur ses toiles. Aimant les aspects féeriques qui naissent d'un caprice instantané du soleil, nul n'a mieux que lui surpris, à son époque, la vie intime de la nature.

Madame Mark Pattison a écrit sur le paysagiste nancéen une substantielle étude à laquelle je renvoie les lecteurs qui désireraient approfondir le caractère et l'existence du grand peintre, sur la personnalité du-

quel je n'ose malheureusement pas m'arrêter, faute de place.

Avant l'exposition, dont l'ouverture aura lieu sous peu chez Durand-Ruel, j'ai eu la bonne fortune de voir quelques-uns des nombreux envois faits spontanément et avec cet élan de cœur qui caractérise si bien le monde des arts. Paul Baudry y est représenté par deux précieuses études d'enfant au crayon pour son plafond de la *Glorification de la Loi*.

Je ne doute pas du succès d'une tentative qui rendra une justice méritée à l'une des plus nobles et des plus sympathiques figures françaises. Claude Lorrain est un moderne. Il a eu, au XVII[e] siècle, en même temps que Nicolas Poussin, l'intuition vraie des grandeurs éternelles de la nature.

Prix principaux de la vente Eugène Giraud, du 9 au 13 février. — Un plat hispano-mauresque réparé : 1,950 francs. — Une petite custode, coffret en cuir du XVI[e] siècle, haut. 15 cent., larg. 5 cent. : 1,600 francs. — Statuette équestre de Charles VI, par Barye, ancienne épreuve : 1,355 francs. — Barye, *Lion debout*, ancienne épreuve : 605 francs. — Stalle gothique provenant, dit-on, de la cathédrale de Rouen : 1,300 francs. — Coffre gothique, panneau central orné de l'écu de France, serrure en fer ajouré, XV[e] siècle, vient de la cathédrale de Rouen : 862 francs, à M. Paul Eudel. — Crédence du XV[e] siècle à deux vantaux, garnis de deux pentures et d'une serrure : 410 francs. — Grande armoire en ébène plaqué, incrustations anciennes, fronton cintré, époque Louis XIV : 700 francs, à M. Paul Eudel. — Deux fauteuils Louis XIII, couverts en velours rouge, les accotoirs, les pieds, les croisillons chargés de sculpture : 505 francs. — Selle marocaine brodée d'or et d'argent prise en 1844 à

la bataille d'Isly à Abder-Aman, fils de l'empereur du Maroc, et rapportée à Paris par le général Fleury : 475 francs. — Tapisserie du temps de Charles VI : 1,370 francs. — Tapisserie italienne de la Renaissance, Triomphe d'empereur romain, haut. 1^{m},60, larg. 7^{m},20 : 3,400 francs. — Géricault, études de tête pour le radeau de la Méduse : 250 francs. — Tryptique de l'école allemande du xve siècle : 600 francs. — Un grand fusain, étude du tableau *la Posada de Toreros*, d'Eugène Giraud : 555 francs, à M. Monchauffée. — Le *Voyage en Espagne*, contenant les portraits de Dumas père et fils, Boulanger, Desbarolles, A. Maquet, Eugène Giraud et Eau de benjoin, le domestique : 460 francs, à M. Lippmann, gendre de M. A. Dumas. — La *Douane italienne au Simplon* : 700 francs. — Un grand album de dessins du voyage en Espagne : 780 francs, à M. Parran, ingénieur.

XI

La graphologie par les palettes. — Chez Beugniet, rue Laffitte. — Une collection unique. — Degas et Delacroix. — La justice tardive. — Corot n'employait pas de vert. — Plan en relief, par Isabey. — Les pains à cacheter de Detaille. — Les chenilles d'Harpignies. — La salade de Rousseau. — Les larmes de Berne-Bellecour. — La cacophonie de Vibert. — Le brouillard polychrome de Jacquet. — Le plan en relief de Jules Dupré. — La *Cigogne*, de Gustave Doré. — Le *Gaulois*, de Luminais. — Le bouquet de fleurs de Madeleine Lemaire. — *Les chaplinades*. — Manet vanté par Chaplin. — La palette de Rubens.

23 *janvier*.

La graphologie est à la mode. Elle fait une sérieuse concurrence à la science cabalistique dont Desbarolles avait été le brillant réformateur il y a quelque trente ans. Maintenant lire dans la main est vieux jeu. Ceci tuera cela.

Aujourd'hui en un quart d'heure on trace le portrait de quelqu'un ; on écrit sa biographie, on sonde les replis cachés de son âme ; on met à nu ses vertus et ses vices ; on détaille sa vie privée, on énumère ses manies et ses ridicules ; on dit où il est né et où il mourra ; on annonce qu'il est abonné au *Temps* et au *Chat Noir*, qu'il tire à cinq au baccara, et qu'il préfère les romans d'Émile Zola à ceux de Georges Ohnet. Pour cela il suffit de lire une lettre, une enveloppe, deux ou trois lignes du sujet.

Et ici « sujet » n'est pas employé métaphoriquement. Le malheureux ainsi disséqué présente en effet une ressemblance assez équivoque avec le cadavre livré aux scalpels des carabins sur une table d'amphithéâtre.

Ce don de divination possédé par les graphologues devant des pattes de mouche, pourrait-on l'avoir devant une palette, petite ou grande, longue ou large, ronde ou ovale, carrée ou biscornue sur laquelle les peintres écrasent des couleurs, essayent des tons et se dérouillent la voix avant de lancer l'*ut* de poitrine? Certainement, car elle est aussi bien indiscrète ; elle en dit long, la bavarde, sur son propriétaire.

Je sors de chez Beugniet, j'ai encore dans les yeux le curieux et étincelant feu d'artifice que je viens de contempler pendant plus d'une heure.

Le sympathique marchand de tableaux de la rue Laffitte possède sur les murs de son antichambre une précieuse et unique collection dans ce Paris blasé où l'épithète « unique » a été depuis longtemps mise en disponibilité pour retrait d'emploi. Cette collection se compose d'autographes spéciaux : les palettes de presque tous les peintres connus de la fin du siècle. Delacroix, Théodore Rousseau, Louis Leloir, Bonvin, Gustave Doré, Corot, Isabey, Jules Dupré, Detaille, Harpignies, de Neuville, Jacquet, Alfred Stevens, Lambert, Clairin, Diaz, Jules Lefebvre, Duez, Vollon, Madeleine Lemaire, Dupray, Bonnat, Ricard, Gerome, Chaplin, Jongkind, de Penne, et d'autres encore ont accroché au mur leurs cartes de visite dont la signature est souvent plus lisible que si elle était gravée sur un morceau de vélin.

On pourrait faire un cours d'esthétique devant cette collection typique que M. Beugniet doit léguer à l'État.

Nos diverses écoles modernes sont représentées là, avec leurs tendances nettement accusées, leurs programmes, leurs manifestes, leurs moindres nuances.

Dans cette brillante réunion, je regrette l'absence d'Ingres et de Manet, nous aurions eu ainsi l'histoire complète de la peinture contemporaine présentée sous un aspect spécial. Les comparaisons n'auraient pas manqué d'être piquantes.

Et M. Degas dont j'ai remarqué dans l'autre salon, entre un Corot et un Delacroix, une danseuse éclatante de couleur, pourquoi, suivant son ancienne et mauvaise habitude, s'est-il tenu à l'écart? Elle eût été bien intéressante à étudier, la palette de cet artiste convaincu et consciencieux. Il a souffert de l'indifférence, de l'hostilité même du public et il fuit les expositions, le bruit, la foule, se renfermant dans un silence amer et digne, un peu rogue ; aussi ceux qui apprécient son véritable talent ne se consolent pas. M. Degas a tort. L'heure de la justice a sonné depuis longtemps pour lui. L'accueil qui l'attend serait tout autre que celui qu'il craint, car le goût du public s'est sensiblement modifié depuis quinze ou dix ans.

Être incompris, n'est-ce pas là, d'ailleurs, la douloureuse, mais nécessaire estampille dont sont frappés les novateurs? La vie des inventeurs n'est-elle pas un long calvaire? Il a eu de longues années de lutte à soutenir, ce Delacroix dont j'aperçois la palette si extraordinairement propre et soignée, car il la nettoyait tous les jours. Voilà certes un soin méticuleux que je n'aurais pas soupçonné chez le fougueux romantique. Alignés suivant une gamme chromatique, lumineuse, raisonnée, les tons sont tous composés et dégradés avec des finesses presque imperceptibles. Pas une seule couleur mère ou simple !

Que de déboires il eut à subir! Lorsque ses tableaux n'étaient pas refusés au Salon avec un débordement d'injures, les journaux criaient qu'ils étaient peints avec un balai en délire. Thiers, le premier, osa défendre notre incomparable coloriste. Cette intuition du vrai et cette audace honnête du critique d'art se mêleront peut-être un jour aux yeux de la postérité aux gloires politiques de l'illustre homme d'État.

L'accalmie fut lente à venir. En 1855, Ingres, qui avait refusé la main tendue par Delacroix, lors de son entrée à l'Institut, fit très sérieusement ouvrir les fenêtres pour renouveler l'air quand il apprit que l'auteur du *Massacre de Chio* était venu en cachette visiter son exposition avant l'ouverture officielle.

Et Corot! mort cependant en pleine apothéose après les longs et cruels débats que l'on sait, il n'a jamais obtenu du jury la grande médaille d'honneur, mais ce succès lui importait peu. Il était à la fin de sa vie, accablé de commandes qui faisaient compensation avec le temps où il disait, railleur et convaincu :

— J'ai enfin vendu un tableau et je le regrette, car sans cela j'avais la collection complète.

La palette de ce poète exquis est carrée comme celles d'ailleurs de la plupart des paysagistes. Ils choisissent cette forme parce qu'elle s'adapte le mieux à la boîte à couleurs et laissent les silhouettes contournées aux peintres de genre ou d'histoire qui, travaillant à l'atelier, n'ont pas besoin de courir la campagne le sac au dos.

L'aspect des tons fraternisant entre eux dans une promiscuité incohérente rappelle, d'une façon frappante, les couleurs un peu grises, brouillasseuses, humides, harmonieuses qui sont l'essence même de la facture de Corot. Aucuns rouges, très peu

de verts, du chrome et surtout du blanc d'argent.

Bien différente la palette d'Isabey, qui a été la première de la collection et autour de laquelle sont venues se grouper les autres sur le panneau où elles sont toutes arrangées en panoplie. Les rouges et les bleus dominent. C'est un désordre curieux, des couleurs raclées au couteau s'amoncellent en colline près du pouce. Fébrilement, la brosse a été chercher les moindres places nettes pour essayer les tons, à droite et à gauche, en bas et en haut, partout ; on dirait une plaque de marbre aux veines longuement accentuées. Au centre l'artiste a bouché une place vide avec une pochade nerveuse représentant une dame de la cour de Henri II.

Edouard Detaille a donné à M. Beugniet l'idée de faire illustrer les palettes qu'il voulait collectionner. Aussi, comme Isabey, il a peint sur la sienne un cuirassier enlevé de quelques coups de pinceau. C'est l'unique point de comparaison, par exemple. La modeste planchette qui a servi à l'exécution de tant d'œuvres remarquables est nette, propre, polie, astiquée comme un garde municipal en faction. Les couleurs posées méthodiquement par petites touches ressemblent à des pains à cacheter. En commençant par la gauche, je note : le bitume, la terre de Sienne brûlée, la terre de Sienne naturelle, l'ocre jaune, la laque jaune, le vert anglais. Au centre le bleu. Çà et là quelques essais délicats, pondérés, posés proprement.

Moins accentuée chez de Neuville, cette correcte tenue du ménage, mais préoccupation analogue pour le placement naturel des couleurs, qui sont alignées comme un peloton de fantassins à la manœuvre.

Pressées d'une main nerveuse, les couleurs se sont empâtées en forme de chenille sur la palette d'Har-

pignies. Un coin de paysage brossé, au milieu, est entouré de brun, de bleu, de vert, de blanc, de jaune, de rouge et de bistre. Tout cela crâne, vigoureux et franc, comme le talent du propriétaire, le premier peut-être des paysagistes vivants et qui, lui aussi, attend encore la médaille d'honneur.

Il est inutile de demander si cette salade de couleurs jetées pêle-mêle et sans ordre appartient à un coloriste. Cet amoncellement de pâte multicolore, rugueuse et solide comme le tronc d'un vieux chêne, produit l'illusion d'une toile de Théodore Rousseau. La gradation des tons, d'abord sombre, s'éclaire et s'ensoleille arrivant au pouce ; bitume, vert, émeraude, chrome, laque jaune, terres de Sienne, vermillon. On n'aperçoit pas le bois, tout disparait sous ce puissant pinceau.

Eugène Lambert couvre sa palette de larges essais au milieu desquels saute un chat au minois éveillé, et Bonvin n'utilise que les bords de sa planchette, ce qui lui a permis de peindre sur le reste une carmélite assise un chapelet entre les doigts.

Sur la palette de Fichel, les couleurs affectent la forme des vagues. C'est d'elles qu'émerge un petit marquis du bel air, en habit blanc, un tricorne dans les mains croisées derrière le dos.

Berne-Bellecour doit tenir sa palette perpendiculaire, car ses essais, semblables à des larmes, ont coulé verticalement. Un ton vert bleuâtre domine. Le peintre militaire a posé au centre un petit chasseur à pied, dont il a le secret, crâne, résolu, le genou en terre et le fusil à l'épaule. Pour Protais, beaucoup de vert, de gris et de grandes balafres comme essais. Quant à Vibert, il rompt avec la règle académique, qui veut que l'on dispose les couleurs en gamme chromatique allant du blanc au noir. Lui ne tient au-

cun compte des gradations d'usage et met le blanc au centre, du vert émeraude à l'une des extrémités et à l'autre de la terre de Sienne brûlée.

Alfred Stevens aime aussi la cacophonie. Il place le blanc au centre, le reste au hasard, dans un véritable désordre. Ici de la terre de Sienne, là du jaune de Naples, plus loin du vert émeraude et du bleu de Prusse. Brissot de Warville, l'animalier, rival de Jacque pour les moutons, fait un assemblage de couleurs vives, des rouges, des verts et des jaunes qui donnent de loin l'impression d'un bouquet de fleurs des champs.

Voici la palette de Jacquet, un brouillard polychrome d'où se détache une mignarde figure de femme au xviiie siècle; celle de Jules Dupré, un véritable plan en relief de la Suisse avec un vide — le lac de Genève — à la place du pouce, complétant l'illusion; celle de Willems, crème et fraise écrasée, avec les couleurs mères au centre; celle de Diaz, avec des oppositions violentes et de massifs empâtements, semblables aux tableaux du maître; celle de Gérôme, un peu blafarde, composée suivant les procédés ordinaires; celle de Daumier, fraîche et gaie au contraire, comme un parterre épanoui; celle de Louis Leloir, très éclatante avec ses tons jetés au hasard et son odalisque qui rêve, couchée sur des coussins, dans l'ennui hypnotisant du harem.

La nuit j'aime être assise,
Être assise en songeant,
L'œil sur la mer profonde,
Tandis que, pâle et blonde,
La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

Gustave Doré a signé d'un souvenir et d'un regret à la patrie exilée son immense palette : une cigogne

au long cou, perchée sur une cheminée d'Alsace. A côté, la toute petite palette de Ricard, à peine recouverte de couleurs, forme un frappant et curieux contraste. Il existe autant de différence entre elle et celle de Bonnat, qu'entre les portraits exécutés par les deux peintres. L'auteur du *Christ en croix* fait de larges essais, frottant ses brosses, on le sait, avec une fièvre rageuse. Un peu partout, à la diable, de vigoureux tons de chair, d'épaisses léchades de bleu laqueux : tout vous aide à retrouver les procédés, l'aspect, le faire des œuvres de Bonnat.

Sur sa gigantesque palette terne d'aspect où les couleurs s'empâtent en véritable macaron et pivotent autour du bitume et du vert émeraude, Villemot a mis un petit amour frais et rose envoyant des baisers. Au milieu des laques foncées, s'étale plus loin une belle Andalouse jouant de la prunelle et de l'éventail et signée Clairin.

Le croira-t-on, Vollon, le grand coloriste, cesse de l'être sur sa palette, où il manque du bleu, du vert et du vermillon? L'aspect est triste : du blanc, du jaune de Naples, du jaune d'or, de la terre de Sienne naturelle et surtout brûlée, de la laque ordinaire, du bitume et du noir.

Jongkind est gris, bleu et blanc. Il proscrit le rouge et ne pose guère que des essais. Édouard Frère peint un petit ramoneur dans la neige. Il emploie beaucoup de jaune. Veyrassat met des chevaux de labour sur une palette grise d'aspect. Caraud sur un fond éclatant de laques roses pose une agaçante camériste en blanc ; de Penne, sur une surface où domine le rouge et le jaune, détache un chien braque; Plassan, sur un ensemble sombre, enlève une femme en déshabillé galant.

Luminais a brossé un Gaulois hurlant, et c'est le trou du pouce qui forme la bouche grande ouverte.

L'effet de trompe-l'œil est fort amusant. L'artiste ne nettoie jamais ses grattures. Entassées les unes sur les autres, pressées par le couteau, elles finissent par lutter d'altitude avec Montmartre. C'est sur ces proéminences escarpées, crevassées et sèches que le peintre essaye ses couleurs.

De Beaumont, au contraire, un raffiné et un élégant malgré un certain désordre dans l'arrangement des couleurs, soigne la mise en scène : son instrument de travail est en citronnier, et le fond dore et corse les teintes d'une jolie note chaude.

Le sexe aimable n'est représenté que par Mme Madeleine Lemaire. Il est vrai qu'elle tient très coquettement l'étendard du charme et de la grâce. Une avalanche de roses odorantes et fraiches, qui semblent comme posées par une main habile, sur une coiffure de bal, cache en partie les fibres du bois. Les couleurs sont arrangées avec tant de soin et tant de goût que l'on croirait volontiers contempler un écran de porcelaine préparé pour la circonstance. Il est impossible qu'il sente l'essence, il doit fleurer la verveine ou le vétiver.

Je ne sais si la mignonne palette ovale de Chaplin laisse échapper des effluves parfumés et voluptueux, j'affirme, en tous cas, qu'il n'y a qu'un peintre à Paris capable de la tenir et que ce peintre est celui du *Sommeil*. Ecrire un nom au-dessous de ces roses pâles, de ces gris fins, de ces blancs argentés, de ces bleus veloutés, serait commettre une superfétation bien inutile.

C'est une intéressante personnalité que celle de ce décorateur de haute valeur. Je le crois en somme mal ou du moins faussement jugé, par la raison fort simple que son talent est analysé sous un point de vue inexact et que son caractère est peu connu. Tout

en empruntant à Boucher et à Van Loo d'exceptionnelles qualités d'éclat, de fraîcheur, de souplesse, d'arrangement et de composition, il a conservé une originalité beaucoup plus accentuée qu'on ne le suppose généralement. Entre les tableaux de Chaplin et ceux des maîtres du XVIIIe siècle, il n'y a pour ainsi dire qu'une ressemblance de souvenir. Qu'on place à côté d'un Boucher la toile du Luxembourg et l'on sentira de suite combien l'exécution des deux peintres diffère.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'auteur de ces nombreux tableaux dont les principales qualités, en dehors de mérites décoratifs très remarquables, sont une mièvrerie et une grâce un peu tarabiscotée, est un esprit très mâle, très indépendant, très ouvert aux manifestations d'un art même opposé au sien. Le cas est assez rare pour qu'on le signale.

Avant d'aller travailler chez Carolus Duran et chez Henner, Mlle Abbéma entra à l'atelier Chaplin. Sa façon naïve, sincère, vivante de peindre, révolutionna littéralement ses jeunes camarades.

— Le patron va joliment vous attraper, lui dit l'une d'elles, jamais vous ne pourrez rester ici, vous aurez la vie trop dure, Allez ailleurs demander des conseils à un maître qui ait vos tendances et soit dans vos eaux.

On attendit le premier choc avec anxiété.

A sa première visite, lorsque le professeur eut corrigé les autres élèves, il s'approcha de Mlle Abbéma, qui, en sa qualité de nouvelle, était la dernière ; il regarda longtemps son étude sans ouvrir la bouche.

— Ah! s'écria-t-il enfin en levant les bras en l'air, en voilà donc une qui n'essaye pas des *Chaplinades!* A la bonne heure, mademoiselle, faites ce que vous

voulez, l'art est là tout entier. Savez-vous ce que je retrouve dans votre figure? l'influence peut-être inconsciente, mais réelle de Manet. Je vous en félicite et très sérieusement; car, ajouta-t-il en souriant malicieusement et en s'apercevant de la stupéfaction de ses élèves, car Manet est un artiste qui sait fort bien peindre.

Mais il est temps d'en finir. Quand j'aurai dit que Mazerolles est fort décoratif, Worms très brillant et John Lewis Brown tout à fait confus, que Jules Lefebvre adore le blanc et le clair, que Duez se distingue au contraire par des assemblages violents, que Firmin Girard reste aussi terne qu'il est brillant dans ses tableaux, j'aurai passé en revue d'une façon à peu près complète la collection formée avec tant de persévérance par M. Beugniet, dans l'antichambre de son hospitalière et artistique demeure.

L'une des premières palettes possédées par cet aimable marchand de tableaux date déjà de vingt ans. Et la dernière? direz-vous, il n'y en a pas, car il en arrive toutes les semaines rue Laffite, chacun des artistes connus aimant beaucoup M. Beugniet et voulant figurer dans ce petit musée, qui doit aller d'abord au Luxembourg, et plus tard au Louvre.

Une dernière réflexion pour finir :

Je ne voudrais pas gâter le bonheur de son propriétaire. Il est déjà assez malheureux de ne rien avoir de Decamp, mais je lui garantis qu'il existe cependant de par le monde une palette qui manquera toujours à sa série — c'est celle de Rubens, que la Belgique montre avec orgueil.

XII

L'asphalte du boulevard. — Un bénédictin civil. — Encore l'Art ornemental. — Comment on fait un dictionnaire. — La fourchette de Théodora. — La première chemise. — La parure avant le vêtement. — *Le mauvais chuchoteur.* — A chaque chose son caractère. — Feu Charles Clément. — Jules Bouillon. — La Voie Appienne de l'estampe. — Les grandes ventes de gravures de jadis. — Heureuses trouvailles de Clément. — Lucien et Auguste Magne. — La théorie et son application.

27 *janvier.*

Ce boulevard, quelle chaudière éternellement en ébullition ! Comme dans la marmite des sorcières de Macbeth, on y trouve un peu de tout : des flâneurs et des affairés, des millionnaires et des ramasseurs de bouts de cigare, des altesses royales et des anarchistes, des hommes de génie et des ratés, les ministres dégommés d'hier et les triomphateurs de demain, des escrocs battant neuf et des prix Montyon râpés.

Et tous vont, viennent, marchent, courent, s'arrêtent, causent, se bousculent dans la plus démocratique des promiscuités, mêlés et perdus dans la banalité et l'indifférence du remous parisien.

Quel que soit le temps, qu'il neige comme en Sibérie ou que le soleil brûle comme au Sénégal, certaines gens font de l'asphalte qui va de la Chaussée-d'Antin

au faubourg Montmartre leur fumoir, leur salon de réception ou leur cabinet de travail.

C'est là que se débite l'histoire vraie de notre temps, et l'on pourrait composer des volumes en ramassant ce qui se gaspille d'esprit, de talent et d'érudition dans ces quelques centaines de mètres où l'on sent battre le cœur de Paris.

En sortant du *Temps*, avant-hier, je me suis heurté contre un passant très pressé qui n'était autre que Paul Rouaix, l'un des collaborateurs de la *Gazette des Beaux-Arts*.

J'avais bien raison de dire que sur le boulevard on trouvait l'imprévu. Rouaix n'est cependant pas un habitué du lieu. Bénédictin civil, moine en redingote, on ne le voit nulle part, même pas chez lui, car il ferme impitoyablement sa porte dans la crainte des fâcheux qui l'empêcheraient de travailler.

— Tiens, c'est vous, me dit-il, en me tendant la main, je ne vous aurais pas reconnu.

— Vous marchez si vite !

— J'allais reporter des épreuves.

— Comment, tant que cela ? — fis-je, désignant du doigt le volumineux paquet que l'érudit portait sous le bras. — On dirait un dictionnaire ?

— Sans vous en douter, vous tombez juste.

— Vraiment, un dictionnaire ! Défiez-vous, vous savez qu'on a défini le dictionnaire un livre assez gros pour s'asseoir dessus.

— Que voulez-vous? en ma qualité de collectionneur... d'idées, je me suis mis en tête de grouper des notes éparses. Depuis longtemps ce projet me talonnait. Mais, je le sais, on ne s'attelle à cette besogne qu'au moment où l'on va redescendre de l'autre côté de la colline. C'est le sentiment du moribond ramenant le drap de sa main crispée.

— Elle n'est pas gaie, votre image!...

— Rassurez-vous, mon ouvrage n'est pas aussi triste ni aussi philosophique. Je veux dictionnariser les termes de l'Art décoratif. J'espère que cela intéressera non seulement les artistes et les amateurs, mais aussi et surtout le public ordinaire pris dans le sens le plus large du mot.

— Excellente, votre idée, et vous êtes un véritable opportuniste. Depuis dix ans, la réaction s'accentue contre ce beau dédain professé naguère pour l'art ornemental. Il est temps qu'il reprenne avec éclat sa place d'autrefois.

— Si je puis, même modestement, coopérer à son triomphe, je serai largement payé de mes peines.

— Que vous n'avez pas dû ménager, n'est-ce pas?

— Je vous en réponds. Pour toute autre matière, en effet, il existe des ouvrages antérieurs qui servent de plans et de guides. Rien de pareil en art décoratif, à l'exception de la grammaire de Charles Blanc. Il a donc fallu me nourrir de ma propre substance.

— Piètre régal! car un dictionnaire sans citations est un véritable squelette.

— Justement. Pour donner de la netteté aux explications, j'ai été obligé de trouver des citations et des exemples. Or, certains articles de dix lignes m'ont forcé à feuilleter des bibliothèques entières.

— Des bibliothèques?

— Eh! oui. « Si quelque société de gens de lettres veut entreprendre le dictionnaire des contradictions, je m'inscris pour vingt volumes, disait Voltaire. » Lorsque l'on tient à trouver la vérité et la lumière au milieu d'assertions les plus opposées, le fil d'Ariane ne suffit pas, car il se briserait, il faudrait un fil d'archal très solidement trempé.

— Diable! mais s'il en est ainsi, si vous savez

sûrement discerner le vrai du faux, vous auriez pu trancher la grave question de la fourchette de *Théodora*, de cette fourchette illustre qui a révolutionné les archéologues l'année dernière et qui a servi de thème à de brillantes et savantes joutes épistolaires.

— Oh! les preuves sont évidentes. M. Darcel avait raison et M. Sardou se trompait. Parmi ces trois inséparables : couteau, cuiller, fourchette, c'est la fourchette qui est née la dernière. On a fort tard mangé avec les doigts. Chez les grands seigneurs, les valets passaient simplement, après chaque plat, des bassins d'argent et versaient, à l'aide d'une aiguière, de l'eau parfumée sur les mains des convives. Lorsqu'en 1589 Henri III inaugura l'usage de la fourchette, ce fut une explosion d'indignation. Une satire imprimée en 1605, l'*Ile des Hermaphrodites*, raille cette nouvelle habitude et la traite de « malpropre et de malséante ».

— La chemise de grosse toile que pour la première fois revêtit François I[er] ne fut-elle pas considérée comme un objet de raffinement? Tout change.

— Non, pas tout. Ainsi, constamment, on s'est servi de clef. Homère en parle très souvent. Je cite ses vers.

— Quel chercheur!

— Tenez, pour la canne, on ne trouve aucun interrègne avec cette antique royauté dont l'origine doit remonter à Adam. Le caducée de Mercure n'était, après tout, qu'une canne ornementée. Les jeunes bécarres égyptiens avaient un stick spécial, et, chose assez curieuse, la canne à épée était connue des Grecs, qui l'appelaient *Dolon*.

— Continuez. Vous m'intéressez vivement.

— Je croyais le bougeoir assez récent, Or, dans un inventaire du quatorzième siècle, on le définit ainsi : « une palette d'ivoire dont le clou à mettre la chandelle est d'argent. »

— Qu'avez-vous encore rencontré sur votre route?

— Une réflexion de Spencer qui démontre l'antiquité de l'art décoratif : « La parure précède le vêtement chez les peuples primitifs. »

— Et la mode est l'éternel recommencement du passé.

— Même en littérature. J'ai constaté avec étonnement comme certains mots, certaines expressions, certaines phrases ont passé de plume en plume et de dialecte en dialecte, strictement stéréotypés. Et la transmission s'est opérée pendant des années et des siècles, à travers des révolutions, des cataclysmes, des ruines, des effondrements.

— Que de critiques imposants habillent leurs enfants à cette Belle Jardinière des Lettres!

— J'ai trouvé là le côté comique de ma tâche. Les erreurs des confrères ont aussi parfois agréablement chatouillé la méchanceté inconsciente qui sommeille en nous, « le mauvais chuchoteur », comme l'appelle Rollinat. Ainsi, tel auteur que je ne veux pas vous nommer a pris le Pirée pour un homme en transformant Zuluoaga, le damasquineur célèbre, en une ville d'Espagne, « centre de travaux remarquables de ferronnerie ».

— Des erreurs semblables sont amusantes pour nous, mais, en somme, ne portent pas à conséquence, car elles sont vite corrigées. L'important serait de déraciner dans le public des idées fausses toujours fortement arrêtées, et de modifier son goût lorsqu'il est dans une mauvaise voie.

— Ce serait terriblement difficile. Il est presque impossible de faire, par exemple, comprendre à un profane qu'il adresse innocemment à une tapisserie et à une mosaïque le plus perfide compliment lorsqu'il dit d'elles qu'on les prendrait pour des tableaux. Chaque

chose a son caractère propre et fréquemment les qualités de l'une deviendraient les défauts de l'autre. Sous ce rapport, le public a réellement son éducation à faire. L'étude même superficielle des arts décoratifs s'impose absolument aujourd'hui.

Mais je bavarde et le prote, comme sœur Anne, regarde s'il ne voit rien venir. Ah ! ce boulevard, quel mangeur d'hommes et de temps ! Heureusement que je n'y viens jamais.

— Courage, mon cher ami, j'espère que vous vous en tirerez, de votre dictionnaire. Vous n'écrirez pas comme Boisrobert du dictionnaire de l'Académie :

Depuis dix ans dessus l'F on travaille
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu verras jusqu'à G.

— Toujours railleur. Adieu, je cours à l'imprimerie.

— Et moi je vais chez feu Clément, le marchand d'estampes.

Rien de changé dans la boutique de la rue des Saints-Pères depuis la mort récente de l'expert, émule et rival de Vignières. On lit toujours sur la devanture noire, en lettres blanches :

Charles Clément, marchand d'estampes de la Bibliothèque nationale.

Les gravures accrochées au mur, serrées dans des boîtes ou rangées dans de nombreux portefeuilles, attendent les amateurs sous l'œil vigilant de M. Jules, l'ancien commis, qui va reprendre le fonds. Entré dans la maison en 1861, à l'âge de seize ans, M. Jules Bouillon, l'*alter ego* de Clément, ne l'a jamais quitté. Comme M. Achille, de la Librairie Nouvelle, ce serviteur dévoué, très estimé, très aimé par les collectionneurs, a pu ainsi acquérir autant de connais-

sances pratiques de ce métier délicat que son ancien patron.

Fils d'un marchand de gravures du quai Voltaire, qui forme avec le quai Malaquais la voie Appienne de l'estampe, Clément, nourri dans le sérail, en connut presque enfant les détours. Une fois marié, il changea d'officine et s'installa tout près de Porquet le libraire, au n° 3 de ce même quai Voltaire, dans la maison voisine de celle de son père.

Voulant probablement imiter l'exemple de Mahomet et aller à la montagne qui ne venait pas assez souvent à lui, il quitta un beau jour le quartier de l'Institut et des Beaux-Arts. Hardiment il émigra au boulevard des Italiens.

En s'établissant ainsi à la porte même de ses clients les plus assidus et les plus riches, les Thiers, les Rothschild, les Galichon et les Dreux, il espérait quintupler les tentations et apporter plus d'extension à son commerce. Il se trompa. Il reconnut qu'on lutte inutilement contre l'habitude et plia promptement bagage. L'enfant prodigue retourna au bercail et planta sa tente rue des Saints-Pères, dans cette même boutique qu'il n'a pas quittée pendant vingt-cinq ans.

Clément s'occupa d'abord des gravures d'édition, des estampes modernes, des burins du commencement du siècle, très recherchés alors, surtout lorsqu'ils étaient signés par Raphaël Morghen, dont l'unique préoccupation était de plaire à l'aide de mensonges aimables, par Desnoyer, qui eut ses beaux jours sous l'Empire et qui essaya de faire de chic, avant son arrivée à Paris, le portrait de Marie-Louise, et par Giuseppe Longhi, l'artiste italien dont les œuvres, par leur fini, leur moelleux et leur transparence, enthousiasmaient les connaisseurs de l'époque.

Puis ses relations devenant nombreuses, sa clien-

tèle mieux choisie, ses études personnelles plus approfondies, le goût du public plus éclairé, sous l'influence du romantisme, Clément s'occupa d'estampes anciennes et fut choisi comme expert habituel par M. Delbergue Cormont, le Charles Pillet du temps.

En 1861, il débuta à l'hôtel Drouot par la vente Arosarena. Ce fut un véritable événement. Quelques estampes de Rembrandt s'élevèrent à des prix inconnus jusque-là : les *Trois croix* furent achetées 1,860 francs par M. Firmin Didot (qui les revendit plus tard 11,000 francs à M. Edmond de Rothschild) et une superbe épreuve de la *Pièce aux cent florins* atteignit 3,120 francs, somme bien dépassée six ans après à la vente Harrach, de Vienne, où Théodore Rousseau n'hésita pas à aller jusqu'à 8,000 francs pour le premier état de cette gravure décrit par Bartsch.

L'année suivante, la vente Archinto, de Milan, confiée aux soins de Clément, obtint le même succès. On y vit figurer : la *Femme adultère*, de Gérard Audran, emportée de haute lutte à 1,820 francs ; la *Madeleine dans le désert*, d'après le Corrège, par Longhi, à 1,010 francs, et les *Disciples d'Emmaüs*, d'après le Titien, épreuve avant la lettre, par Masson, à 1,890 francs. Le splendide portrait de *Bossuet*, par Drevet, épreuve au *fauteuil blanc*, rarissime état, sur le titre duquel figurent les fautes fameuses de *Trecences* au lieu de *Trescencis* et *Constorianus* à la place de *Consistorianus*, fut payé 920 francs. Une merveilleuse gravure de la *Cène* de Léonard de Vinci, le chef-d'œuvre que Raphaël Morghen mit six ans à reconstituer et à graver de son burin tranquille et doux, se rencontrait aussi dans le même catalogue en une épreuve dite au *plat blanc*, avant le monogramme de l'artiste et les ombres. Elle monta jusqu'à 8,400 francs. L'acquéreur faillit se faire interdire par sa famille.

En 1875, la vente Galichon, faite par Clément, dépassa 500,000 francs, avec 678 numéros seulement. Elle comprenait surtout des dessins et des estampes des écoles italienne et allemande. Un portrait de Philippe le Bon, par Van Eyck, fit 6,000 francs, et un autre de Ansloo, par Rembrandt, 7,300 francs. Un dessin de Raphaël, la *Fuite de Loth*, fut adjugé 10,000 francs. Des dessins de Léonard de Vinci ne furent pas moins disputés : la première pensée de l'*Adoration des Mages*, de Florence, jusqu'à 12,900 francs, et quelques études du tableau de la *Sainte Anne*, qui est au Louvre, jusqu'à 13,000 francs. Les cinquante cartes d'un jeu de tarot, épreuves originales et exceptionnelles, renfermées dans une reliure ancienne, eurent les honneurs de la vacation. M. Malcolm emporta, pour 17,000 francs, ce trésor à Londres.

En 1880, Clément fit encore trois ventes importantes, celles de M. Maherault, de M. Sieurin, qui possédait des trésors en vignettes et en dessins d'illustration et de M. Wasset, ancien sous-chef de bureau du ministère de la guerre. Ce digne émule de Sauvageot avait réuni, à force d'économie, pour 10 à 12,000 francs une remarquable collection qui produisit plus de 100,000 francs ; c'est là que l'on vit les estampes du XVIIIe siècle arriver à leur apogée comme prix ; car l'eau-forte du *Concert* de Saint-Aubin fut adjugée 3,000 francs à M. Mulbacher.

Enfin, M. Clément fit les ventes de la Béraudière échelonnées pendant plusieurs années et continuées en 1883 par la dispersion des dessins merveilleux qu'avait réunis ce célèbre collectionneur.

L'enthousiasme pour les œuvres de maitres ne s'est d'ailleurs pas refroidi. Les transactions se ressentent actuellement fort peu du calme plat dont souffrent à Paris la peinture et la curiosité. La province et l'é-

tranger n'ont pas besoin de voir une estampe comme un tableau ou un bibelot. Ils peuvent continuer à donner leurs ordres d'achat sur une simple description, et soutiennent les prix par leurs acquisitions incessantes.

Dans son consciencieux manuel sur les gravures du XVIII[e] siècle, Gustave Bourcard, un érudit doublé d'un artiste, donne des prix qui étonneraient bien des gens, j'en suis persuadé. En exceptant les véritables amateurs, dont le nombre est très restreint, la valeur des estampes est d'ailleurs fort peu connue. Le fait suivant vous le prouvera.

Il y a douze ans, Fontaine, le libraire du passage des Panoramas, fut appelé par un groupe d'héritiers pour *jauger* un tas énorme d'estampes laissé par un amateur et dont on avait hâte de se débarrasser.

Pris au dépourvu, pressé de questions, le libraire jette presque au hasard un prix — 30,000 francs — qui fut accepté sans discussion et comme une bonne fortune.

Fontaine alla trouver Clément et le pria de s'occuper de la vente de cette importante collection.

Rien que les almanachs-calendriers furent accaparés moyennant 30,000 francs et allèrent chez M. Edmond de Rothschild. Une malle littéralement bondée de vignettes, et dans laquelle se trouvaient, entre autres, le *Monument du costume*, de Moreau, exemplaire de souscription, et le Molière, de Bret, avant la lettre, fut enlevée en quelques jours par les clients de la maison, qui se la disputèrent à coups de billets de banque.

Quant au solde, il passa en vente publique et produisit 100,000 francs. Ce chiffre aurait certainement doublé si la vente avait eu lieu au moment de la belle fureur, qui ne battit son plein que trois ans plus tard.

Les héritiers ne se sont jamais consolés, dit-on, de leur empressement à réaliser.

Puisse cette histoire profiter à ceux qui considèrent les collectionneurs comme de simples gâteux allant recueillir les bouquins dans les passages ou ramasser des images sur les quais ! Il y a mauvaise grâce à juger ainsi les amateurs. Ces curieux-là, Messieurs les railleurs, ont été presque toujours l'avant-garde de tous vos musées.

En quittant la petite boutique de la rue des Saints-Pères, je me suis arrêté à l'Ecole des beaux-arts, où sont actuellement exposées les œuvres d'Auguste Magne, l'architecte de la ville de Paris, mort l'année dernière.

C'est M. Lucien Magne, un artiste de haute valeur, qui a restauré l'église de Montmorency, organisé la salle des verreries au musée des arts décoratifs et publié un savant ouvrage sur les anciens verriers français, un architecte et un écrivain de savoir dont le talent et les tendances m'inspirent la plus vive sympathie, qui a pris l'initiative de réunir les principaux projets et quelques aquarelles de son père.

L'intention est trop respectable pour être absolument blâmée, mais en principe je regrette personnellement ces exhibitions d'un intérêt restreint auxquelles l'apostille officielle de l'École des beaux-arts apporte une importance qu'elles ne méritent pas et qu'elles ne peuvent avoir.

Auguste Magne était un architecte habile et consciencieux, mais pas autre chose. On chercherait inutilement en lui une individualité caractérisée. Sans théories arrêtées, sans personnalité tranchée, sans passions et sans haines, sachant manier avec facilité un crayon sceptique, il s'est tourné tantôt vers le clas-

sique, tantôt vers la Renaissance, tantôt vers le gothique, tantôt même vers le moderne, mais jamais il ne grava sur la pierre la signature indélébile d'un maître. Rien de choquant dans ses œuvres, mais rien d'empoignant. En passant devant ces rendus dessinés avec soin, lavés avec goût, honnêtes et corrects, on salue sans s'arrêter.

L'église de Saint-Bernard, représentée par treize études, me paraît ce que l'artiste a fait de mieux. Le monument, élégant et d'une jolie silhouette, reproduit avec une remarquable fidélité le style fleuri du xve siècle. Le porche, bien étudié, semble une heureuse réminiscence de Saint-Maclou de Rouen. Avec la Trinité, Saint-Pierre de Montrouge, Notre-Dame-de-la-Croix, c'est, je crois, une des plus intéressantes églises du Paris moderne.

Une réserve encore avant de finir.

Dans la notice qui précède le catalogue, on cite quelques phrases d'Auguste Magne publiées dans la *Revue d'architecture*. Leur lecture m'a beaucoup surpris. L'auteur nie qu'il soit besoin, « pour bâtir des églises, d'aller s'inspirer sous les voûtes du moyen âge ou sur les débris de l'Acropole ». — C'est affirmer que l'on doit se débarrasser des influences passées, c'est se montrer audacieux, indépendant et révolutionnaire. Or, rien, absolument rien, ne laisse soupçonner de semblables idées dans ces œuvres tranquilles, disciplinées, et conservatrices au dernier chef.

Quelle étrange et bizarre anomalie ! Mais, entre nous, comme elle est bien humaine !...

XIII

Réveil de l'hôtel Drouot. — Quelques autographes. — Musset et la critique. — Traités de Frédérick Lemaître avec ses directeurs. — Les deux Lippmann. — Prix des meubles de ces ébénistes. — Vente des tambourins du *Tambourin*. — Faïences de la vallée du Pré-d'Auge. — Collection E. Ridel. — Collectionneur, diplomate et gymnaste! — *Revenons aux vieux épis de faitage*.

30 *janvier*.

L'hôtel Drouot sommeillait comme la Belle au bois dormant. Depuis huit jours il se réveille. Les ventes reprennent, la foule envahit de nouveau les salles et les couloirs. Aujourd'hui on a vendu les tableaux de Karl Bodmer ; vendredi l'expert Charavay fera une intéressante vacation avec des autographes d'Alfred de Musset et de Frédérick Lemaître.

Du Musset et du Frédérick Lemaître, cela ne se vend pas tous les jours à l'hôtel Drouot ! La vente aura lieu le vendredi 29 janvier, par le ministère de Me Maurice Delestre.

Musset avait le croc dur pour les journalistes de son temps. Il répond assez vertement à propos d'une attaque sur Rachel (1).

(1) Cette lettre a été vendue 205 francs.

« Monsieur,

« Je vous ai cherché hier soir au Théâtre-Français, espérant vous y rencontrer au foyer, afin de vous dire en public ce que je pense de votre article de lundi dernier. Ne vous ayant pas trouvé, je suis obligé de vous écrire. Il est reçu, je le sais, que du moment qu'on écrit, on appartient à la critique. Je n'ignore pas non plus le ridicule qui s'attache à la vanité blessée. Mais si vous avez, comme journaliste, le droit de m'injurier, j'ai celui de vous dire, de vous à moi, ma façon de penser. J'avais émis dans la *Revue des deux mondes*, poliment et sincèrement, mon opinion sur Mlle Rachel. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance.

« Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et personnellement vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français.

« Voilà, Monsieur, ce que je vous aurais dit hier si je vous avais rencontré, et ce que je vous répéterai la première fois que je vous verrai. Vengez-vous si vous voulez par quelques nouvelles injures, je m'y attends et ne m'en soucie pas le moins du monde.

« ALFRED DE MUSSET.

Et, comme suite, un quatrain autographe sur un critique du temps :

Par propreté laissez à l'aise
Mordre cet animal rampant.
En croyant frapper un serpent,
N'écrasez pas une punaise.

N'est-ce pas un peu un pastiche des vers célèbres de Voltaire sur Fréron (1).

Dans la même vente, se trouvent vingt-deux pages in-folio formant le brouillon original du discours de réception de Musset à l'Académie, le 27 mai 1852, en

(1) Ce quatrain a été adjugé 50 francs.

remplacement d'Emmanuel Dupaty (1), et de celui qu'il prononça lors de l'inauguration, au Havre, des statues de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne.

Le dossier qui concerne Frédérick Lemaitre est également très intéressant. Il renferme de nombreux traités: l'un avec Hostein, pour des représentations au théâtre de la Gaîté; un autre dans lequel Frédérick s'engage à donner au même théâtre une série de représentations dans une pièce intitulée : *la Bonne Aventure*, à laquelle il avait collaboré, et enfin un dernier par lequel il convient de jouer, aux Menus-Plaisirs, le rôle du général Forestier dans la pièce de Théodore Barrière, intitulée : *Malheur aux vaincus!* Le prix de chaque représentation est fixé à 300 fr. — Nous avons fait du chemin depuis cette date!

A citer surtout le plan des mémoires du célèbre comédien qui devaient remplir douze volumes, et dont le manuscrit autographe s'est arrêté à la centième page.

La collection Lippmann vient de passer, pendant trois jours, sous le marteau de Me Escribe, assisté comme expert de M. Bloche.

MM. Alphonse et Heber Lippmann sont deux vaillants et braves travailleurs. Depuis dix ans sur la brèche ils se retirent des affaires, au grand regret des amateurs. Longtemps on s'est disputé leurs meubles rutilants de bronze et revêtus de ce vernis Martin inspiré par le vernis japonais dont raffolait la Pompadour.

Les deux frères Lippmann laisseront trace de leurs travaux dans l'histoire du meuble artistique au dix-neuvième siècle. Comme au siècle dernier, les Boule,

(1) Discours payé 400 francs.

les Teune et les Riesener, ils ont composé et exécuté eux-mêmes leurs meubles. L'un peignait les panneaux à l'instar de Watteau, l'autre ciselait les cuivres comme Gouthières et Caffieri. Aptes à tout, ils ont même fait un plafond remarquable chez M. Laveissière.

Tout en s'inspirant des modèles du temps passé et même de ceux que leur offrait l'art japonais, leurs œuvres conservent néanmoins un caractère absolument personnel. Ces meubles uniques, signés par leurs auteurs, ont été souvent reproduits par l'*Illustration*, l'*Art pour tous* et l'*Art dans la maison*.

La mode est aux beaux catalogues. Aussi celui de MM. Lippmann est-il enrichi de croquis dus au crayon de M. Alphonse Lippmann. Ces dessins reproduisent les principales pièces de la vente : des commodes ventrues, des crédences byzantines, des bureaux rognons, des armoires de laque, des cabinets d'ébène, des paravents encadrés de rocailles feuillagées et une délicieuse table-bijou en palissandre, enveloppée d'une résille de bronze doré dans le goût de Beche. Toutes ces pièces sont signées *A et H. Lippmann*, une signature qui sera recherchée un jour.

Voici, du reste, les principales enchères de cette vente :

Un petit meuble secrétaire dit Marie-Antoinette, en bois des îles mélangé de citronnier et orné de bronzes cerclés et dorés avec dessin gouaché dans le goût de Fragonard : 850 francs.

Un paravent à trois feuilles style louis-quinze, peinture polychrome sur fond d'or ; encadrement en bois sculpté et doré : 450 francs.

Un trophée composé de violon, vielle, viole d'amour, tambour de basque, cor de chasse et autres instruments suspendus à une draperie en brocart bleu : 1,140 francs.

Une paire de belles appliques de style louis-seize en bronze doré, avec partie décor vernis Martin, ornées d'améthystes et de cristaux : 1,170 francs.

Un meuble original, style régence : 4,550 francs. L'expert en avait demandé 10,000 francs.

Un autre meuble du style louis-quinze, décoré sur la façade d'un concert dans le goût de Leprince : 3,800 francs.

Un bureau de forme dite « rognon » inspiré du style louis-quinze : 3,750 francs.

Une armoire à deux portes de style régence en palissandre massif, vendue 5,200 francs seulement sur une demande de 10,000 francs.

Enfin une série de cinq magnifiques tapisseries tissées d'argent et de soie, représentant des paysages et des jardins à la française d'après Lenôtre et encadrées de superbes bordures à attributs guerriers et champêtres, a atteint le prix de 27,600 francs.

Très curieuse la vente de l'autre jour. Un ancien modèle qui tenait, boulevard de Clichy, un cabaret artistique bien connu des noctambules du quartier, sous le nom du *Tambourin*, avait envoyé à l'hôtel Drouot les tambourins qui formaient un petit musée dans une salle au premier étage de son établissement.

Cette vente s'est faite cependant sans tambour ni trompette. Aussi un tambourin signé par l'un des plus célèbres membres de l'Institut a passé complètement inaperçu aux enchères. Je crois que son auteur ne le regrettera pas, car l'œuvre était médiocre.

Sur un autre tambourin une pièce de vers par un artiste très connu dont nous tairons le nom. En voici la fin :

Aujourd'hui l'artiste est bourgeois,
Il entend la messe en famille,

Il joue, on le rencontre au Bois.
Prudhomme lui donne sa fille;
Son atelier est un salon.
Papa Corot, homme de bien,
Si tu vivais, tu rirais bien
Des peintres de la haute gomme.

Pourquoi avoir mis dans cette adjudication quelques tableaux du genre dit *croûtes*, qui en gâtaient absolument l'originalité?

Les épis de faîtage de la vallée du Pré-d'Auge sont des spécimens très remarquables de notre céramique française.

Frappé par la richesse de leur ornementation, M. E. Ridel, un antiquaire très chercheur de Vimoutiers, a eu l'idée de recueillir tous ceux qu'il a pu rencontrer dans ses voyages. — Pendant trente ans, n'épargnant ni ses peines, ni son temps, ni son argent, il a pu ainsi sauver d'une destruction certaine une soixantaine de ces poteries vernissées qui peuvent rivaliser avec les rustiques figulines de Palissy et de ses continuateurs.

Un épi isolé ne dirait rien, mais cette intéressante série, dont les échantillons sont tous différents de galbe, forme un ensemble fort curieux et donne des renseignements très instructifs sur un art aujourd'hui disparu.

Les plus anciens datent du XIVe siècle, les plus récents sont sortis en 1685 des fours de Manerbe, époque où ils furent fermés, date néfaste où ces habiles artistes, plutôt sculpteurs que potiers, quittèrent la France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

Dire ce qu'il a fallu de recherches et de persévérance, pour former cette collection de flèches élan-

cées qui, depuis des siècles, resplendissaient au soleil, serait trop long à raconter. Il y a tels épis dont il a fallu faire le siège comme pour une place forte, afin de décider le propriétaire à laisser ainsi découronner sa maison. Mais M. Ridel est doué de l'habileté d'un diplomate. Il lui a fallu, du reste, de la patience pour retrouver exactement la place, maintes fois bouleversée, des dix ou douze morceaux dont se compose chacun de ces épis.

Les deux perles de la collection ont près de 2 mètres de hauteur. Elles appartiennent du reste à la Renaissance, qui a été l'apogée de notre céramique française, comme le prouvent les délicates et merveilleuses faïences d'Oiron que se disputent les amateurs à coups de billets de banque.

Depuis Henri II, ces épis étaient fichés aux extrémités d'un vieux manoir tombant en ruines, à la Cambe, dans le Calvados. A la suite de négociations difficiles, M. E. Ridel les acheta avec la condition de les prendre sur place, mais il ne trouva aucun couvreur pour aller les chercher. Emporté par sa passion de collectionneur, M. Ridel se risqua sur la toiture vermoulue et les décrocha au péril de sa vie, à l'aide d'une longue perche. Il est impossible de dépeindre la joie que lui fit éprouver cette conquête.

Ces épis symbolisent les deux sexes. Sur l'un, en effet, une sirène tient un miroir d'une main et peigne de l'autre son abondante chevelure. Sur le second, un triton joue de la conque marine au-dessus d'un trophée d'attributs.

Les épis ont été dessinés à la plume par le très jeune fils de M. Ridel à qui nous adressons nos sincères félicitations pour une habileté de main qui témoigne de véritables dispositions pour l'art ornemental. On nous dit qu'il prépare un album de la collec-

tion complète de son père. Ce sera fort intéressant, mais les Arts décoratifs nous paraîtraient bien avisés en demandant au propriétaire de faire une exhibition de ses soixante épis si variés de forme et si intéressants à étudier. Il y aurait là un enseignement utile pour un architecte — et la mode des vieux épis d'un aspect si pittoresque reviendrait peut-être, nous le souhaitons bien sincèrement, sur la toiture de nos maisons des champs ou de nos villas du bord de la mer.

XIV

Suivez l'enchère. — Mariages de raison. — Le paysagiste Yon. — La nature est le meilleur des professeurs. — La *Rafale* et le *Trou aux Carpes*. — Rue Lepic à Montmartre. — Un atelier bon enfant. — *Peignez donc cheux vous*. — Pas timides les jeunes Néerlandaises! — Tout Paris au cercle Volney. — Cazin, Besnard et Barillot. — Mettez : *Peinture* aux Catalogues. — Vernissage aux Mirlitons. — Gervex, Roll et Japy. — Les aquarellistes rue de Sèze.

3 *février*.

Voyez la vente! — A qui le paysage? — Faites passer! — Adjugé! — Et ce tableau de genre? — On demande à voir. — Vendu! — Allons, maintenant un chef-d'œuvre, de confiance et dans les bas prix. — Suivez l'enchère. — De la poésie, de l'idéal, du rêve, du talent et un cadre neuf par-dessus le marché, tout cela pour 500 francs. — Pour 500 francs, non? — Pour 400, pour 200? — Enlevez! A 150 francs! au monsieur là-bas, dans le fond, à droite.

Il y a une grande tristesse dans ces ventes d'œuvres d'art à l'hôtel Drouot. Il est plein d'amertume et de froissements intimes, ce spectacle d'une production intellectuelle mise ainsi à l'encan et offerte crûment « au plus fort et au dernier enchérisseur ». Mais que voulez-vous, les temps sont durs et les fronts les plus élevés sont obligés de s'incliner pour passer sous la porte basse de l'adversité.

Il faut bien que le peintre vive de son pinceau et batte monnaie quelque part. S'il ne peut vendre à l'amiable à l'amateur ou au marchand de tableaux, l'intervention du commissaire-priseur devient indispensable. Le monde des arts se résigne donc à ce mariage non d'inclination, mais de raison.

Jamais peut-être l'hôtel Drouot n'aura donné l'hospitalité à plus de toiles que cette année. Les plus vaillants y passeront en février et en mars, et la liste en est longue ! La série commencera jeudi par Yon, le paysagiste du ciel et de l'eau.

Le ciel et l'eau ! voilà les inséparables dont M. Yon a composé son intimité et dont il s'est créé une véritable spécialité. Comme Van der Neer et Van de Velde, comme Constable et Bonnington, l'artiste estime avec raison que le ciel joue un rôle important dans un paysage, et qu'à lui seul il fait un tableau. Il est prudent, quand on en tient un beau au-dessus de sa tête et au bout de sa brosse, de se garder de mettre trop d'intérêt dans le reste de la composition. La moindre chose suffit : un bout de plaine à peine accidentée, un horizon de mer, quelques arbres, un peu de verdure, presque rien, et c'est déja trop — la toile est achevée.

Le peintre Yon me semble avoir appliqué cette ancienne et intelligente théorie plus particulièrement dans la *Meuse vue de Papendrecht*. Le paysage y est pour ainsi dire relégué au second plan : quelques petits saules maigrelets, une voile à l'horizon, pas autre chose. Le drame est dans le ciel poussé par le vent du large, superbe, embrumé, tumultueux, épique.

Des exemples peints de la sorte convaincraient les plus récalcitrants des opposants.

Après le ciel, c'est l'eau qui attire le plus M. Yon.

Partout dans son œuvre on la retrouve. C'est la mer barrant l'horizon de sa ligne imposante et majestueuse ; c'est la rivière, miroir vivant reflétant les saules, les roseaux et les mille variations atmosphériques amenées par chaque heure du jour ; c'est un ruisseau, lame d'argent, serpentant au milieu de la mousse veloutée ; c'est une cascade galopant sur un lit de cailloux bavards ; c'est un canal à la surface huileuse, dormant dans une placidité ennuyée et muette.

Aussi, dans l'intéressante excursion que je viens de faire chez Georges Petit, où sont exposés les paysages de l'artiste, le ciel et l'eau ne m'ont pas quitté.

Voici le ciel dans la *Rafale*, une des bonnes toiles du Salon de 1883, étonnante d'impression avec le cheval blanc qui baisse la tête sous l'orage rayant l'air d'une pluie torrentielle. Voilà l'eau dans le *Trou aux Carpes*, que nous reverrons au mois de mai à l'exhibition des Champs-Élysées. La vue est prise de l'Oise, entre Compiègne et Noyon. Il est trois heures. Dans le ciel courent quelques nuages aux molles silhouettes : des oseraies se mirent dans la transparence limpide de la rivière. Au premier plan, parmi les herbes brûlées par le soleil estival, le parapluie et le panier d'un pêcheur qu'on aperçoit plus loin. Un joli coin, en somme, rendu avec une émotion vraie et une justesse scrupuleuse.

Du reste, M. Yon peint vite et ne revient jamais sur ses tons, qui gardent ainsi leur fraîcheur. Excellent procédé, mais il ne me semble pas à la portée de tous, car il exige autant de finesse dans l'œil que de sûreté dans la main.

L'amant du ciel et de l'eau est avant et par-dessus tout un sincère. Dans ses œuvres, rien ne laisse

supposer un parti pris d'école, ni une influence de professeur. On sent qu'il n'a jamais eu d'autre maître que la nature.

A neuf ans, il perdit son père, statuaire de valeur, qui ne laissa aucune fortune. Voulant venir en aide à sa mère, restée seule avec cinq enfants, le petit Edmond entra, à onze ans, dans l'atelier du graveur Pouget. Deux ans plus tard, il était le soutien de sa famille. Plus tard, tous les siens étant tirés d'affaire, Yon n'eut plus à se préoccuper que de lui. Il se laissa alors librement entraîner au penchant qui le tourmentait depuis son enfance; les rares moments arrachés à la gravure, aux exigences de la vie pratique, il les consacra à la peinture. Sans conseils, sans direction, il fit de si rapides progrès que son premier envoi au Salon, en 1874, fut très remarqué et qu'il obtint presque coup sur coup une troisième et une deuxième médaille.

Aujourd'hui, l'ancien graveur occupe une des premières places dans la phalange, cependant si brillante, de nos paysagistes. Depuis huit ans, il est membre du jury, et ses camarades, unanimes à reconnaître la dignité de son existence et la valeur de son talent, l'ont nommé membre du conseil d'administration des artistes français.

C'est à Ourscamp que cet artiste bon enfant, aimé de tous et ennemi de la pose, plante pendant l'été son parapluie de coton. L'hiver il se confine, comme un bon bourgeois, dans la douce intimité de la famille, travaillant ferme dans sa maison de la rue Lepic, qui se trouve à côté du céramiste Parvillé, près de M. Ziem et à deux pas de l'ancienne demeure de Mme Gréville.

On comprend d'ailleurs qu'il s'y plaise dans ce nid

capitonné de l'affection des siens, dans ce Montmartre où l'on est à la fois si près et si loin de Paris! Des fenêtres, la vue se déroule sur toute la capitale et s'étend jusqu'à la terrasse de Saint-Germain. Quant au jardin vaste et touffu, il lui prête souvent ses terrains. C'est de là qu'il prend parfois ses ciels.

L'atelier attirerait un sourire dédaigneux sur les lèvres des habitués des luxueux hôtels de l'avenue de Villiers. Il est des plus simples, et ce ne sont pas les portières de velours, les bahuts et les armes exotiques qui l'encombrent.

Mais sur la teinte brune des murs, que de jolies toiles se détachent en clair et en vigueur! Un ravissant Corot, des études de M. Camille Bernier et de M. Guillaumet, un *Lever de lune*, de Daubigny; le *Canal de la Villette*, de M. Lapostolet; une tête de pêcheur, de M. Duez; une vache, de M. Barillot; un épisode du siège de Saragosse, de Zamacoïs; un *Gendarme à cheval*, de M. Dupray; une tête de mousse, de M. Gilbert; un mouton, de M. Vayson; des huîtres, de M. Bergeret.

On resterait une journée entière à admirer ce véritable musée et à causer avec le maître de la maison. Sa cordialité met tout de suite à l'aise; d'autant plus qu'on trouve, sous la vareuse du paysagiste, un aimable conteur dont les souvenirs pleins d'humour et de saveur sont bien amusants. Il faut l'entendre exprimer l'étonnement de ce garde champêtre, très finaud dans sa naïveté campagnarde, qui lui demanda un jour pourquoi il ne peignait pas tranquillement chez lui à couvert, au lieu de rester à griller au soleil, de se faire tremper par la pluie et d'attraper une courbature en portant son lourd bagage sur son dos.

— Bé! pisque on l'saurait pas, ça s'rait-y pas tout pareil?

Brave homme qui, sans le savoir, se rendait bien compte qu'il devait exister des paysagistes en chambre!

Et cette aventure en Hollande, qui a fortement ébranlé ma confiance dans les mœurs modestes et timides des jeunes Néerlandaises.

Notre peintre commençait une étude au bord de la mer, à Scheveningue, près de la Haye. Un moment debout, il se baissait pour ramasser une brosse lorsqu'il reçut à l'endroit où le dos change de nom deux formidables claques appliquées avec une furia toute française. Il se retourna furieux, la main levée, prêt à venger son honneur si lâchement attaqué par derrière, mais il ne vit que deux jeunes fillettes de seize ans qui se sauvaient à toutes jambes en éclatant de rire (1).

Le temps marche. Je quitte mon aimable hôte en lui disant seulement au revoir, car à l'exposition des pastellistes nous retrouverons huit études qui figureront à la vente de jeudi.

De la rue Lepic à la rue Volney, quel voyage et surtout quel changement de pays!

(1) La vente Yon, faite le 4 février par Me Tual et G. Petit, a produit 34,355 francs : La *Rafale*, Salon de 1883 : 1,530 fr., à M. Muret. — *Le Trou aux carpes* : 1,620 fr., à M. Laurent. — *Petit bras de la Seine*, aux Andelys : 620 fr., à M. Château. — *Rosée du matin* : 600 fr., à Mme Salomon de Rothschild. — *Entre Compiègne et Ribecourt* : 300 fr., au peintre Zuber. — *La Promenade* : 490 fr., au paysagiste Camille Bernier. — *Fin de septembre* : 500 fr., au même. — *Terrains brûlés* : 505 fr., au même. — *A Carrières-sur-Seine* : 470 fr., à M. Hertz. — *Prairies sur l'Oise* : 400 fr., à M. Moreau Chaslon. — *A Ourscamps, Oise* : 700 fr., à M. Gauchez.

Parmi les aquarelles : *Le moulin de Zwijndrecht* : 350 fr., à Mme S. de Rothschild. — *En famille* (Hollande) : 510 fr., à M. Cosson. Et parmi les pastels : *Embouchure de l'Orne* : 1,400 fr., à M. Gauchez. — *Bords de la Dive* : 410 fr., à M. Pontremoli. — *Bords de la Seine* (Montereau) : 450 fr., à M. Gauchez.

A la porte du cercle artistique et littéraire stationnent d'aristocratiques voitures dont les chevaux de sang font, d'un coup de tête, sonner les étincelants harnachements. Immobiles et irréprochables sous la livrée de gala, des valets de pied jettent un coup d'œil sur les cartes présentées par les arrivants. Une foule élégante monte l'escalier de bois et s'entasse dans la salle de l'exposition où l'on commence à étouffer et où l'on ne voit vraiment bien que les toilettes des dames.

Les méchantes langues prétendent d'ailleurs qu'il n'y a que cela d'intéressant dans ces exhibitions et que les naïfs seuls auraient la prétention excessive de contempler de la peinture.

A trois heures, la *réception* bat son plein. Les deux cents personnes, dont le vrai nom est Tout-Paris, sont à leur poste et sous les armes.

Nos adorables mondaines coquettent et caquettent avec une grâce inexprimable. En marchant sur leur sillage, on nage au septième ciel dans un océan de parfums troublants. C'est tout simplement délirant. Je ne leur reproche qu'une chose, à ces aimables visiteuses, c'est, pour flirter, de s'adosser négligemment à la cimaise et d'empêcher absolument de jeter le regard le plus furtif sur certaines toiles, qui ont alors le tort grave de ne pas posséder les dimensions du *Jugement dernier* de Michel-Ange.

— Vous avez vu le Cazin ? me dit un des membres de la commission en me frappant sur l'épaule.

— Pas encore, j'arrive.

— Venez et vous me direz ce que vous pensez de cette œuvre, remarquable selon moi.

Ah ! quelle puissance magique possèdent donc les pinceaux de l'artiste pour transformer ainsi en poème recueilli, tendre, ému, un coin de nature banale ! Une chaumière au bord de la mer, des haies vives, des

herbes folles, des arbres trapus, un bout de terrain qui dérobe « l'éternelle grondeuse » qu'on aperçoit à peine dans une échancrure de terrain, et c'est tout. Mais que d'enthousiasme ardent, que de poésie élevée dans ce rien dont le talent d'un homme sait faire une page de maître!

Décidément, le sujet tient une bien modeste place en art. Avec son portrait de femme, si simple et si peu ambitieux dans la sévérité austère des vêtements de deuil, M. Lerolle n'obtient-il pas aussi un succès très vif et très vrai?

Que représente cette vaporeuse fantaisie de M. Besnard, inspiration délicate dont le charme étrange jette le spectateur dans le pays du rêve? *Souvenir de Hampton Court*, dit le livret. Cela m'est égal. Sonate, symphonie, *lied*, musique, donnaient autrefois pour titres les grands musiciens à leurs compositions. — *Peinture*, devraient souvent inscrire les peintres dans les catalogues.

M. Pasini, avec le *Canal des Saints-Apôtres*, une Venise vraie; M. Montenard, avec une *Bastide en Provence;* M. Damoye, avec une *Étude en Normandie;* M. Auguste Flameng, avec une *Arche du pont de Londres;* M. Barillot, avec l'*Abreuvoir*, attirent, eux aussi, l'attention des connaisseurs par leur virile personnalité et leur incontestable talent.

Est-ce par modestie que les peintres les plus en nom et les mieux cotés sont restés, cette année, dans leurs envois au-dessous de leur réputation? Je le souhaiterais, car sans cela je ne vois pas pourquoi, aussi bien à la *Crèmerie* qu'aux *Mirlitons*, des maîtres comme MM. Carolus Duran, Bonnat, Henner, Delaunay, Gérôme, et même Meissonier, sont représentés par des œuvres qui ne les mettent pas au premier rang comme d'habitude.

Aucun règlement, je suppose, n'oblige ces artistes à exposer. Dans leur intérêt, ce serait réellement plus sage de s'abstenir. A moins, je le répète, qu'il n'y ait, là-dessous, le désir on ne peut plus délicat de ne pas écraser les jeunes. En ce cas, on n'aurait plus qu'à applaudir à cette heureuse inspiration.

Avant de quitter le petit salon de la rue Volney, un compliment au portrait de M. Frantz Jourdain, par M. Henri Langlois, au Méphistophélès de M. Garnier, l'esprit fait homme, et au portrait du docteur Harzé, de M. François Schommer, compliment d'autant plus sincère et spontané pour ce dernier que certains de ses tableaux ne m'avaient jusqu'ici que médiocrement séduit.

Au cercle de l'Union artistique, le grand art est représenté par quelques portraits desquels,

Imitant de Conrart le silence prudent,

je préfère ne rien dire. Passons promptement.

M. Gervex est, lui, un odieux intransigeant, mais quel talent! Son *Escalier de l'Opéra*, une nuit de bal masqué, est peut-être la perle de l'Exposition. Dessin serré, touche légère, coloration spirituelle, composition brillante, toutes les plus rares qualités se trouvent réunies sur cette toile d'un des peintres les mieux doués de l'époque.

M. Roll, un autre champion de l'école moderne, n'est pas lui-même resté en arrière. Il expose son portrait, qui est bien remarquable avec cette exécution en pleine pâte et cette brutalité vigoureuse dont il a le secret.

M. Japy, un peintre qui voit juste, se présente avec deux frais et lumineux paysages. Je retrouve

MM. Montenard, Barillot et Flameng et je les renvoie aux éloges si mérités que j'ai eu le plaisir de leur adresser tout à l'heure. *Bis repetita placent.*

Je regrette cependant que tant d'artistes s'appliquent trop fréquemment à eux-mêmes la maxime du poète latin. Si ce n'était que *bis*, mais, hélas! c'est *in æternum.* Lorsqu'une manière est trouvée, on ne la quitte qu'avec la vie. Quand on n'arrive pas à en décrocher une, on prend celle d'un voisin arrivé, et le tour est joué.

Nous avons eu le *faire* de Gérôme, de Fortuny, de Regnault, de Henner, de Bastien-Lepage, de Millet. Depuis quelque temps, la formule Puvis de Chavannes est très demandée. On se l'arrache.

A côté de ces pasticheurs, quelqu'un qui cherche, c'est M. Pierre Lagarde. Je n'affirme pas que ses efforts soient toujours couronnés de succès; du moins, on ne peut méconnaitre en lui un désir tenace de faire mieux et de trouver sa voie. La *Nuit d'été* est loin d'être irréprochable. La tonalité générale me parait trop bleue, et néanmoins cette étude dénote une consciencieuse nature d'artiste et marque un nouveau pas dans une carrière déjà fort bien remplie.

L'exposition de M. Blanche, dont le nom, je le confesse, m'est totalement inconnu, a longuement attiré mon attention. Extrêmement personnelles, ces deux toiles, représentant l'une un portrait de jeune fille, et l'autre ane enfant accoudée à un balcon au milieu d'hortensias. Les amateurs de *brio*, les passionnés de *chic* ne trouveront pas là leur compte, car l'exécution, influencée par Whistler et Sargent, est d'une naïveté extrême. Mais la jeune fille respire un modernisme exquis, et la tête de la petite fille, peinte avec une grande souplesse, dans la demi-teinte, sans ombres ni lumières violentes, sans ficelles, sans procédés

à effet, est d'une harmonie et d'une réalité charmantes.

Les peintres, ce mois-ci, vont tenir le haut du pavé. Hier l'exposition de la rue Volney et de la place Vendôme, prochainement l'exposition des pastellistes, aujourd'hui ouverture chez Georges Petit du Salon des aquarellistes.

Très intéressante, cette dernière exposition ; si j'avais pu emmener avec moi mes lecteurs dans la visite hâtive que je viens de faire rue de Sèze, je suis certain qu'ils n'auraient pas regretté leur matinée.

MM. Laurens, Tissot, Morot, Delort, Worms, Harpignies, Zuber, Heilbuth, James Tissot, Roger Jourdain, de Baumont et beaucoup d'autres, ont envoyé des œuvres qui présentent, sous un jour fort typique, les talents de tendances très différentes d'artistes remarquablement doués.

Heureux peintres! Il n'y en a que pour eux. Et dire que je commençais cette chronique en les plaignant! Où avais-je la tête? Mais Paris est à eux, ce sont les enfants gâtés du succès.

XV

Le musée japonais. — Tokio à Paris. — Une Soroban. — Le Shippo. — La tohri. — Un Djinrikiska. — *Faire Hara-Kiri.* — Le Samouraï. — Le Kak-daï-ko. — Les *Guecha.* — Les miniatures de la rue Caumartin. — Isabey et son *Escalier du Louvre.* — Hall. — Trop grand pour un art trop petit. — Mme Leloir. — Portrait de Guillotin. — Retour sur le passé.

10 *février.*

Aimez-vous les chimères grimaçantes, les divinités ventrues et terribles, les dragons aux carapaces dentelées, les monstres aux mille pattes, aux gueules menaçantes, aux griffes acérées; les masques balafrés de rouge, de noir et de blanc, au rictus méchant et au regard diabolique?

Êtes-vous un amateur passionné de bronzes fauves aux yeux d'escarboucle, de netzkés délicats jaunis par les siècles, de vases épiques ciselés dans le cauchemar, de kakemonos aux paysages mystérieux, aux oiseaux hiératiques, aux épopées furieuses, aux amoureux colloques, aux envolées poétiques enfantées par l'opium?

Préférez-vous le rêve à la réalité?

Dans ce cas, évitez une désillusion. N'allez pas visiter le musée japonais du boulevard des Capucines. Vous y chercheriez en vain la vision de l'extrême

Orient qui flotte indécise, vaporeuse ou brillante dans votre imagination.

Brusquement vous quitteriez le pays de la fantaisie pour entrer d'un seul coup dans la vie intime et pratique de ce peuple à peine soupçonné et dont l'influence se fait si victorieusement sentir parmi nous depuis quelques années seulement.

Et cependant comme il est attachant, ce spectacle inattendu ! Avec quelle curiosité on surprend, en plein boulevard, les mœurs, les habitudes, les usages, les goûts des habitants de Tokio, dont le musée montre un quartier tout entier, car chaque maison possède un caractère spécial et renferme des hôtes différents.

A peine entré, je me heurte contre une équipe de charpentiers japonais en train de lever les chevrons d'une toiture. Attiré immédiatement par un riche étalage d'étoffes, je m'approche afin de faire une acquisition dans une élégante boutique dont la façade est en bambous. Mais le marchand, absorbé par les grains de sa *Soroban* ou table des quatre règles et par les notes qu'il trace de son pinceau sur un gros livre, ne répond à aucune de mes offres. Froissé de cette attitude indifférente qui se rapproche si peu des habitudes engageantes de nos commerçants parisiens, je me rabats sur le voisin.

Lui ne vend rien, il fabrique seulement, mais avec quelle perfection ! des cloisonnés de toutes formes et de toutes nuances. Les ouvriers se divisent le travail du *shippo*. L'un trace le dessin sur une plaque de cuivre ; un autre incruste sur un plat des filigranes arachnéens ; un troisième remplit de couleurs brillantes les légères cloisons ; un quatrième, plié en deux, passe à la ponce les pièces terminées.

Non loin de là, près de la porte sacramentelle (*tohri*), un mendiant me tend la main en silence. Allons ! ce

n'est pas seulement en France que les affaires sont dans le marasme. Serait-ce une victime du krach réfugiée au Japon? Sous ses guenilles blanches, son teint hâlé, sa face caractéristique, il me semble reconnaître un boursier célèbre, ruiné par des spéculations véreuses.

— Tenez, mon brave homme, et ne jouez plus!

Méfiez-vous du premier mouvement, a dit Théophile Gautier, c'est le bon. Ma générosité a failli me porter malheur. En cherchant mon porte-monnaie, ahuri par l'aspect nouveau de cette rue exotique, je n'ai pas pris garde à une voiture, qui a bien manqué de me renverser. Je me range à la hâte, et je regrette presque l'accident auquel je viens d'échapper. Peut-être aurait-il attiré sur moi l'attention de deux élégantes placées dans un *djinrikiska*, et qui, l'éventail à la main, traînées à bras par un *kouli*, passent dédaigneusement sans me faire l'aumône d'un regard.

Ah! cet équipage, il aurait un succès fou au Bois, et je le recommande, pour faire le tour du lac, aux femmes sur le déclin qui redouteraient prochainement une faillite galante. Pour elles quelle réclame!

La réclame, on ne doit pas en avoir besoin au Japon, car on y vit en plein air. Portes et fenêtres sont ouvertes. Cela nous change de nos verrous, de nos serrures Fichet et de nos devantures métalliques. Heureuse ville de Tokio, qui ne craint ni les brigands ni les attaques.

Diable! j'ai parlé trop vite. Là-bas, à ce carrefour désert, un homme du peuple, terrassé, semble passer un mauvais quart d'heure, en tête à tête avec un gaillard qui, le sabre au poing, est en train de le dévaliser. Dans de pareils cas, Européens et Asiatiques sont frères. Je m'élance sur le lâche agresseur, la canne

levée, mais on m'arrête en m'affirmant que l'incident n'a pas d'importance. Au Japon, paraît-il, l'emploi de voleur est ordinairement tenu par des officiers en disponibilité qui appartiennent aux classes privilégiées de la société.

Décidément les Japonais ont des idées très particulières sur l'honneur, comme le prouve l'horrible et étrange duel auquel j'ai fortuitement assisté.

On sait que là-bas l'homme qui en a insulté un autre doit se tuer et qu'il est obligé, sous peine de forfaiture, de s'ouvrir le ventre avec un sabre court.

Voici la scène qu'il m'a été donné de contempler avec un véritable frisson :

Le patient en train de faire *Ha-a-Kiri* se tient accroupi sur ses talons. La lame entière du *Kosun-Gobu* disparait dans le ventre dont la plaie est encore agrandie par la main restée libre. Un des assistants, ployé sur les genoux, le corps en avant, regarde, en dessous, la figure contractée du *Samouraï*, afin de constater son énergie et son courage. Deux autres témoins contemplent, impassibles, cette boucherie intime, tandis qu'un bourreau guette, le sabre levé, prêt à faire voler d'un seul coup la tête de la victime au moindre signal de faiblesse qu'elle laisserait échapper.

En France, ce genre d'escrime rendrait, j'en suis persuadé, les querelles, les insultes, les attaques violentes beaucoup moins fréquentes. La perspective de faire Hara-Kiri calmerait bien des colères et réconcilierait promptement les adversaires les plus féroces.

Le fer joue toujours le rôle prépondérant dans les morts tragiques japonaises.

Le mikado ne pratiquant pas toujours le droit de grâce, j'ai pu assister à une exécution capitale dans la cour d'une prison. Cette opération suprême va se

faire à l'aide d'un sabre. Délicatement, d'ailleurs, le bourreau a trempé son arme dans l'eau pour que la décollation s'opère sans hésitation. Vraiment, il est impossible d'employer en pareille occurrence des procédés plus délicats.

Une musique bizarre change heureusement le cours des idées noires où m'ont jeté ces sanglants spectacles. Coiffés de bonnets rappelant le casque national et revêtus de somptueux vêtements, des prêtres jouent de la flûte traversière, de la conque marine, des timbales et du *kak-daï-ko*, dans un temple resplendissant de lumière, où brille, sur l'autel, au milieu d'un rayonnement sourd, la statue de Bouddha en or massif.

Ce concert original attire moins de monde que ceux de la Patti, et les pauvres bonzes que l'aumône fait vivre m'ont l'air de jeter vainement leurs notes aux échos d'alentour.

La chapelle sacrée de Kioto a, il est vrai, un redoutable voisinage. N'est-ce pas une Maison de Thé qui est devant moi? Par les fenêtres entr'ouvertes, se voit une pièce meublée avec une élégance raffinée, imprégnée de molles senteurs et dans laquelle une société épicurienne festoie gaiement, groupée autour d'un plateau chargé de riz, de poissons frits, de soya et de saki. Les mets dégustés à l'aide de baguettes me paraissent exquis et savoureux. Les belles de nuit, les *guecha*, ainsi qu'on les appelle dans le pays, me semblent extrêmement affriolantes sous leurs robes soyeuses aux broderies merveilleuses. Leur visage est bien d'un luisant de stéarine, mais ce maquillage ne leur messied pas. N'ayant pas comme les femmes mariées à donner des gages de fidélité à leurs époux, leurs sourcils ne sont pas arrachés, leurs dents ne sont pas noircies. Ce sont des perles qui brillent entre leurs lèvres de corail.

Certainement, si je n'étais obligé d'aller voir l'exposition des miniaturistes de la rue Caumartin, je solliciterais sans hésiter une tasse de thé de cette mignonne guecha, demi-mondaine japonaise, aux longs yeux de gazelle, au teint d'ambre clair, à la taille de lotus, aux mains d'enfant, qui marivaude si gracieusement avec son heureux voisin. Uniquement par amour de la couleur locale, bien entendu. Mais

Il faut marcher, sans balancer,

car l'inflexible devoir m'appelle ailleurs.

Elle n'est ni de premier ordre ni extrêmement intéressante, cette exhibition organisée au profit de l'Orphelinat des arts. Comme disait Saint-Germain dans le monologue du *Monsieur en habit noir*, c'est une toute petite exposition. Seulement, elle a le mérite d'être la première de son espèce et d'attirer l'attention sur un art qui, malheureusement, tend à disparaître.

La miniature doit son nom au minium. Ses premiers essais, alors qu'elle se nommait l'enluminure, furent faits avec cette couleur qui rappelait à Berlioz la fanfare éclatante des trompettes.

C'est, en effet, dans les missels et les manuscrits du moyen âge qu'il faut aller chercher son berceau. Plus tard, la découverte de l'imprimerie porta un coup fatal à l'art des Jean Poyet, des André Beauneveu et Jean Fouquet. Nouveau phénix, elle renaquit pourtant de ses cendres sous sa nouvelle appellation de *miniature* et son éclat augmenta de jour en jour jusqu'au xviiie siècle, époque de son apogée et de sa véritable grandeur. La Révolution donna le signal d'une décadence que la photographie, avec ses procédés perfectionnés, a depuis accentuée d'une façon navrante.

Pendant près de cinq siècles, les miniatures fu-

rent exécutées sur vélin avec des couleurs opaques.

Sous la Régence, les artistes commencèrent à employer l'ivoire, non pas pour l'utiliser par transparence, comme on le fit depuis, mais uniquement parce que la matière était plus précieuse. Ce n'est guère qu'un quart de siècle plus tard que les miniaturistes, s'apercevant enfin du parti à tirer de cette délicate substance, réservèrent la gouache pour les fonds, les draperies, et se contentèrent de laver d'une teinte légère les chairs et les étoffes qui dès lors perdirent l'aspect lourd et blafard dont ne pouvait les délivrer le talent le plus exercé.

Isabey attacha son nom à la troisième et dernière évolution de la miniature, en substituant le papier à l'ivoire. Le succès colossal remporté par l'*Escalier du Louvre* au Salon de 1817 fit d'emblée adopter le nouveau procédé auquel restèrent toutefois réfractaires Augustin, Aubry, Guérin et Saint.

Il faut d'ailleurs le reconnaître, la vogue obtenue par le nouveau système eut pour cause réelle sa facilité et sa rapidité d'exécution. L'emploi de l'ivoire exige des précautions infinies. On ne peut s'imaginer ce qu'il faut d'expérience et de légèreté de main pour reprendre un endroit sans enlever les dessous. Avec le papier ces difficultés disparaissent, car les retouches n'offrent aucun danger et mettent, au contraire, à la disposition de l'artiste des ressources nouvelles et des effets certains.

C'est en partie le XVIIIe siècle qui vous reçoit à la rue Caumartin. Il est regrettable cependant de n'y pas retrouver les meilleurs spécimens de certains collectionneurs dont le nom est au bout de ma plume et de n'y point voir quelques-unes des œuvres émanant des

artistes qui comptent parmi les plus forts miniaturistes de l'école moderne.

Tirés de la collection du baron Pichon, une ravissante miniature signée Marolles représentant Louis XV, puis Mme d'Orléans, femme de Philippe-Égalité, attribuée à Soiron, et un curieux éventail de Coypel.

M. Panhard n'a pas sorti les perles de son écrin. A noter toutefois une bien jolie miniature de femme qui doit être de Mlle Capet et surtout un émail de Hall, pièce d'autant plus rare et précieuse qu'il est extrêmement difficile aujourd'hui d'en trouver une d'une authenticité incontestable.

De l'avis de tous les amateurs compétents, Hall fut le maitre de la miniature. Né en 1736, en Suède, où il fit ses études de médecine, l'artiste, attiré par l'éclat de la cour de Versailles, vint en France et s'y fixa en 1760 pour s'adonner entièrement à la peinture. Son talent, sa touche ferme et large, la grâce de ses arrangements, la façon étonnante dont il attrapait la ressemblance de ses modèles lui attirèrent une popularité inouïe. Toutes les grandes dames s'inscrivaient à l'avance chez lui. Le miniaturiste exécutait un portrait par semaine et gagnait 25,000 livres par an, somme énorme pour l'époque, étant donnée surtout son existence fastueuse et mondaine, constamment occupée par les parties de chasse, les voyages, les fêtes et les invitations de toutes sortes. C'est au moment de sa plus grande vogue, en 1781, que parurent sur lui les vers suivants :

> Monsieur Hall est trop grand pour un art trop petit,
> En raccourci chez lui Van Dyck revit.
> Brillant, léger, facile et rempli de finesse,
> Je le trouve admirable Il me charme sans cesse.

La chute de la royauté mit brusquement fin à cette vie de grand seigneur. Obligé de s'exiler comme sus-

pect, Hall mourut subitement à Liège, presque pauvre, loin de sa femme et de ses filles qu'il adorait.

Il disparut dans la tempête sans qu'on fît même attention à sa mort.

Parmi les œuvres des artistes vivants qui ont exposé rue Caumartin, je crois qu'il faut surtout signaler : le *Jeune René*, de M. Charles Caminot ; un portrait de jeune homme, par Mme Leloir, la mère de Louis et Maurice Leloir, et la tante d'Édouard et Gustave Toudouze, une belle famille d'artistes, comme vous voyez ; les miniatures de Mlle Camille Isbert ; et par Mlle Odérieu, deux fraîches copies de tableaux de Chaplin, l'une sur émail et l'autre sur porcelaine, qui sont, avec leurs roses et leurs bleus, comme un reflet de l'éternelle jeunesse du maître. — Et puis c'est tout. Rien de Mme de Villeneuve, de MM. Defeuille, Cournerie et Coblentz.

J'ai bien été arrêté au passage par des lavis de Baudoin et de Gillot, par des dessins de l'école de Clouet, par de délicieux portraits de Guillotin et de sa femme, au crayon noir rehaussé d'aquarelle, mais ce ne sont plus des miniatures, et je tiens aujourd'hui à laisser à l'art d'Augustin de Siccardi et de Mme de Mirbel une place d'honneur à laquelle il n'est pas habitué depuis longtemps.

C'est cependant avec un sentiment de mélancolie qu'on dit adieu à ces adorables portraits un peu maniérés, un peu prétentieux, mais pleins de distinction, d'élégance, de grâce, d'amabilité, d'esprit, types brillants d'une société à son déclin, dont les vertus actives étaient si étroitement mêlées aux vices aimables que de loin on finit par confondre les uns avec les autres.

Ils ne tiennent pas rancune, du reste, aux rares visi-

teurs qui les examinent, ces petits morceaux d'ivoire, du dédain dont ils sont victimes. Au contraire, ils semblent vous sourire dans leur cadre d'or émaillé et narguer les grands portraits solennels faits sur le mannequin dans une pose théâtrale. Les yeux de ces belles romanesques restent doux, tendres et vifs. Malgré leur âge, les petits maîtres paraissent toujours désireux de placer une saillie spirituelle ou une déclaration brûlante. En regardant de très près, on voit battre le cœur des uns et des autres sous le velours embrumé de poudre à la Maréchale et sous le satin fleurant la verveine.

Voir un cœur qui bat ! Cela, certes, n'est pas commun en l'an de grâce 1886, où tant de sceptiques ont pris le parti de le supprimer ! Pauvres modèles des miniatures d'autrefois, ils s'en servaient si bien ! Ils le mettaient partout ! Quels innocents !

XVI

Quelques feuilles de mon carnet. — Chez Munkacsy. — La peinture en musique. — *Memoires* des Goncourt. — Cagliostro. — Lavater. — Desbarolles. — Exposition des femmes peintres. — L'album du *Chat-Noir*. — Barye défini par Ed. de Goncourt. — Paris vendu en détail à l'Hôtel. — Venise, par Amédée Rosier. — Projet Chassin pour le centenaire de 89. — Envois de la villa Médicis. — Classiques avant, intransigeants après.

17 *février*.

Simples notes écrites au jour le jour, heure par heure, en style télégraphique sur mon carnet, afin de garder précis le souvenir des événements de la semaine et de pouvoir leur donner plus tard les développements qu'ils comportent.

Lundi 8. — Ne pas oublier de parler du tableau du peintre hongrois, M. de Munkacsy, les *Derniers moments de Mozart*. Il parait que c'est un pur chef-d'œuvre.

A l'hôtel Drouot, vente Alex. Marcel : de beaux dessins de Ingres. Parmi eux, les portraits de M. et de Mme Benard, depuis baronne de Papenheim. Exécution naïve et puissante. Authenticité indiscutable. On imite un ton. Impossible de copier le caractère d'un coup de crayon. M. Benard : houppelande à brandebourgs, debout, de face, appuyé sur une canne.

Beaucoup de style. Étonnant de vérité et de vie. Mme Benard : bien de son époque avec sa large capote et son cachemire brodé. Œuvres de maître, certainement supérieures à la *Jeanne d'Arc* du même auteur. Comme dans le sonnet d'Oronte, le temps ne fait rien à l'affaire. Ni les dimensions non plus.

Rencontré dans la salle le peintre A... Causerie sur Ingres. Souvenir raconté par mon ami de sa première visite, quai Voltaire, à l'auteur de l'*Apothéose d'Homère :* M. Ingres est-il visible ? — Non, monsieur. — Est-il sorti ? — Non, monsieur. — Serait-il malade ? — Non, monsieur. — Il a séance, alors ? — Non, monsieur. — Dans ce cas, pourquoi ne peut-on pas le voir ? — Impossible, M. Ingres est en train de transpirer !...

Bonnat achète le portrait de femme 3,550 francs. M. Veil-Picard, 2,100 francs le portrait d'homme.

En courant, jeté un coup d'œil dans la salle voisine. Exposition du peintre de marines Émile Vernier.

· La mer, la vaste mer, console nos labeurs.

Pinceau éloquent, bavardant agréablement. Une réelle dépense de talent dans la plupart des toiles accrochées au mur (1). Note curieuse à prendre dans la préface de M. André Theuriet :

Vernier, cet amant passionné et fidèle de la mer, est né en pleines montagnes du Jura.

Et l'influence prépondérante du milieu, que devient-elle ? L'amiral suisse a peut-être existé ?

(1) Citons quelques prix : *Grande marée d'octobre*, Salon de 1885 : 1,120 fr. — *Vue de la Tamise à Londres*, bois : 740 fr. — *L'arrivée du poisson à Saint-Yves*, bois : 410 fr. — *Flottille de barques de pêche à Concarneau*, bois : 435 fr. — Les autres 90 numéros, toiles ou bois de 40 sur 60 centimètres, ont été vendus de 200 à 400 francs. — Produit total : 24,550 francs.

Avant de quitter l'Hôtel, relevé quelques prix de la liquidation du magasin d'Antoine Fournier que dirigent MM. Chevallier et Gandouin : une *Baigneuse* en biscuit d'après Falconnet, Sèvres excellent, 1,350 francs ; une assiette pâte tendre, 340 francs. (Pas à la portée de toutes les bourses, le service complet.) Dans les porcelaines du Japon, deux potiches ventrues, rutilantes, rouge et or, 1,055 francs. Quatre autres de la Chine, les unes, décorées de rochers, fleurs et fong-hoang, 750 francs ; les autres, du Kien-Long, fond rose, 615 francs. Ce n'est pas de la hausse, mais ce n'est pas de la baisse non plus.

Mardi 9. — La presse est remplie d'indiscrétions à propos du *Mozart* de M. de Munkacsy. En dire un mot discret dans ma prochaine chronique. Surtout pas de lyrisme. On dirait que c'est de la réclame. Le grand artiste n'en a nul besoin. Ni moi non plus.

Le bruit court, au concert de la Patti, que M. Pillaut, érudit et musicien distingué, va remplacer à « son cher musée du Conservatoire » mon pauvre et vieil ami Gustave Chouquet, mort d'une laryngite. Un aimable homme et un collectionneur passionné de moins. Il laisse une *Histoire de la musique* et une précieuse encyclopédie des instruments.

Des vides, beaucoup de vides dans la salle. La diva ne vieillit pas. Sa voix non plus. Ses programmes non plus ne changent pas. Je préférerais le contraire. Trop connus *Il Baccio* et la romance de Mme de Rothschild. Quant aux autres compositeurs inscrits au programme, quelques-uns inconnus dans mon quartier. Paris est si grand !

Minuit. Feuilleté, avant de m'endormir, le coquet volume d'Alfred Stevens. « L'homme est un roseau pensant. » Stevens, lui, utilise le roseau des deux bouts.

Il le taille en plume d'un côté, il emmanche un pinceau de l'autre. Un cumulard d'esprit et de talent, ce d'Artagnan de la brosse. Noté, au crayon, les réflexions suivantes :

Il faut être de son temps, subir l'influence du soleil et du pays où l'on vit et de son éducation première.

Toute une esthétique en deux lignes. En une phrase le programme de l'art contemporain. Un début très crâne. Il empêchera seulement bien des gens de tourner le bouton de la porte. La réunion sera plus choisie. — Les gens bécarres diraient : *select*. — Tant mieux.

L'art est fait pour les délicats et passe par-dessus la tête du vulgaire ; sans cela, ce ne serait plus l'art.

Sévère, mais terriblement juste.

Il est plus difficile de mettre de l'air dans un intérieur que de faire du plein air.

En latin, cela s'appelle plaider *pro domo sua*.

Qu'eût dit le public si, sous le règne de Louis-Philippe, on lui avait prédit que cinquante ans plus tard on élèverait une statue à Delacroix et qu'on se souviendrait à peine de Delaroche ?

La belle demande ! Le public aurait lapidé le prophète. Delaroche serait resté pour lui un Titan et Delacroix aurait été considéré comme indigne de lui broyer ses couleurs.

Géricault, avec une seule figure, raconte toute l'armée du premier Empire.

Très forte, avec son air modeste, cette remarque.

En peinture, on peut se passer du sujet. Un tableau ne doit pas avoir besoin d'une notice.

D'accord. A huit jours d'intervalle, nous nous sommes rencontrés. Voir dernier chapitre ; envoi Besnard au cercle Volney.

Il est toujours dangereux de faire un portrait pour rien, car celui qui a posé ne le défend jamais lorsqu'on le critique.

Voilà le philosophe qui parle. Est-ce par expérience? Est-ce par déduction ?

C'est un crime de faire gratter Notre-Dame. C'est un bienfait de faire nettoyer Notre-Dame-de-Lorette. Cela prouve qu'il ne faut pas faire rafraîchir les chefs-d'œuvre et que décidément le temps est un grand maître.

Renvoyé à l'examen du cénacle du quinzième siècle. Prière de nommer un rapporteur. Ed. Bonaffé broderait là-dessus de bien curieuses variations.

Au tour de l'humoriste :

Les mouches ne se gènent pas sur la mauvaise peinture ; elles respectent la bonne. Mystère!

S'y connaîtraient-elles mieux que le gros public passablement malmené dans ces *Impressions sur la peinture ?* Mystère et discrétion.

Une sentence à faire inscrire en lettres d'or sur le fronton du ministère des beaux-arts :

On ne doit pas trop encourager l'art de la peinture. Il faudrait plutôt faire le contraire.

Nous aurions ainsi moins de peinture et plus de peintres. J'ai aussi écrit cela dans l'un de mes derniers volumes. Livre V, chapitre v.

Conclusion avant de souffler ma bougie : l'État devrait rendre obligatoire pour les élèves de l'École des beaux-arts la lecture de ce spirituel petit bréviaire.

Mercredi 10. — L'écho est devenu un son, le son un bruit, le bruit un tapage infernal. Toutes les gazettes annoncent que l'auteur du *Christ devant Pilate* va faire jouer le *Requiem* de Mozart derrière son tableau. M. de Munkacsy est désolé. On raconte partout à l'avance la fête qu'il donnera demain. Voilà des reporters informés ! — Qu'on les décore !

A l'Hôtel, vente de la collection de M. Meynard.

Aimez-vous l'aquarelle, on en a mis partout.

Eugène Lamy *for ever*. Trente-deux aquarelles pour une illustration inédite de Molière adjugées 14,200 fr., à M. Hottinguer. Cinq pour *Marion Delorme*, 2,150 fr. Les quatorze pour *Gil Blas* vendues 5,500 francs, à M. Olry. M. G. de Rothschild préfère M. Jacquet à M. Lamy. Affaire de goût. Il paye 2,700 francs six petites aquarelles de pages et de jeunes filles réunies dans un même cadre.

Jeudi 11. — C'est le grand jour. M. de Munkacsy, qui a en horreur la publicité, s'arrache les cheveux de désespoir. Il n'a que deux cents places, et il a reçu plus de mille demandes d'invitation pour sa soirée. Sans colère, mais sans faiblesse, il les a toutes refusées. Nombreuses descriptions du tableau. Mozart mourant, le visage envahi par la pâleur, se soulève de son fauteuil, tandis que des musiciens exécutent

son œuvre au clavecin et que dans la pénombre pleurent les siens. En somme, une page puissante et dramatique.

Reçu une convocation des *Incohérents*. Ils préparent un bal monstre pour le 31 mars, « en l'honneur de la gaieté et de l'esprit français », et ils demandent une bonne idée. Encore plus rare qu'un Rembrandt authentique, une bonne idée! Quand, par hasard, j'en ai une, je la garde pour moi. Tant pis pour Jules Lévy et les Arts Incohérents, je n'irai pas à sa réunion.

Les morts vont vite. Pauvre Baudry! on parle déjà de son remplaçant sous la coupole du quai Conti. Jules Breton, Henner, Laurens, Lefèvre, Moreau, Puvis de Chavannes. A qui la pomme? A qui la palme, plutôt? M. Puvis de Chavannes remplaçant Baudry au conseil de l'École des beaux-arts annonce qu'il ne se présentera pas. Sans beaucoup d'espoir, je vote pour M. Mathurin Moreau. Mon candidat paraîtra trop jeune pour ceindre l'épée à poignée de nacre. M. Jules Lefebvre décrochera sûrement la timbale.

Les enchères marchent grand train à la vente de la bibliothèque de M. E. Colin : un Béranger de 1847 avec la suite des figures dessinées par Grandville, Charlet, Lemud, Johannot se vend 1,606 francs; les cinq années de la *Caricature* de Philippon seulement 999 francs, personne n'ayant voulu dire le *mot* si cher aux crieurs. Les poésies de François Coppée avec eaux-fortes, dessins et gravures de Boilvin, 380 francs. Une *Histoire de Napoléon* par Norvins sur papier de Chine provenant de la bibliothèque de San Donato, 1,053 fr. *Notre-Dame de Paris*, exemplaire de l'édition originale reliée sur brochure par Cuzin, 1,500 fr. *Journal de l'Exposition des Portes de fer*, dessins de Raffet, exemplaire du duc d'Orléans, 2,651 fr. M. Paul Galimard, un bibliophile amoureux des romantiques,

paye 1,000 francs les *Français peints par eux-mêmes*. Édition donnée par Curmer à son avoué. Sous certaines planches de Gavarni, des légendes écrites à la main par l'artiste. Pièce exceptionnelle.

10 *heures du soir*. — Salle comble avenue de Villiers, dans le somptueux hôtel de M. de Munkacsy. Légère critique de détail : les cheminées en pierre du château de Blois sont représentées en bois. On refuse du monde. C'est plus que le maximum. Avant le *Requiem*, le lustre s'éteint, et le tableau resplendit de lumière. L'orgue prélude. Le chœur attaque l'hymne sacrée. Par une illusion d'optique, tous les personnages du tableau semblent chanter. Succès formidable. Enthousiasme indescriptible. Dans son émotion, l'un de mes confrères se trompe et proclame M. de Munkacsy un grand musicien.

Musique sur toute la ligne. C'est décidément la mode. A l'autre extrémité de Paris, rue Bellechasse, chez M. Alphonse Daudet, ce sont les tziganes qui opèrent. Un joli mot dit sur eux par M. Leconte de Lisle, l'académicien de l'après-midi : — Étonnants, ces tziganes ! il ne leur manque que la parole.

Très grosse nouvelle : sur les instances de ses intimes du dimanche, M. Edmond de Goncourt annonce dans la presse qu'il renonce à la publication d'outre-tombe de ses mémoires. Ils vont paraître au mois d'août avec quelques coupures. Quatre volumes en deux séries. Un délicat régal littéraire sur la planche.

Vendredi 12. — Réfléchi cette nuit à la soirée Munkacsy. Être enthousiaste paraîtrait vouloir envoyer un remerciement dicté par la politesse. Rester froid serait d'un esprit chagrin que rien ne saurait contenter. Jamais je n'ai mieux compris l'âne métaphysique de

Buridan. Pour en sortir, m'étendre sur le tableau, qui est bien.

Un ami m'apprend la mort de Desbarolles, sorcier rêveur, mais sincère. Cagliostro multiplié par Lavater. Ce pauvre devin est parti à quatre-vingt-cinq ans en pleine lucidité d'esprit! Il avait encore réglé le duel de Didier et de Saverny dans *Marion Delorme* à la Porte-Saint-Martin. Type sympathique au suprême degré. Un des rares romantiques. Serrez les rangs, encore un vide!

On raconte chez X... que M. Le Barbier de Tinan, le collectionneur macabre, resté bibliophile par le cuir, a fait, il y a quelque temps, une véritable conquête. Il a acheté un prix fou à Ch. Stein une boîte ronde en cuir, italienne, œuvre d'un grand gainier du quinzième siècle. Il y a assez longtemps qu'il la filait, cette merveille, depuis la vente Castellani! Les petits camarades envient son bonheur.

Samedi 13. — Ouverture de l'exposition des femmes peintres, cinquième tentative de Mme Berthaux, une vaillante qui fait de la bonne sculpture. Très remarquée une petite tête d'enfant, sa fille Marianne, sculptée par Mme Clovis Hugues. Œuvre digne du Salon. Envoyé au *Temps* une très courte nomenclature des meilleurs morceaux, — mais le reste? S'abstenir. La critique est aisée, mesdames, et l'art est difficile. Aussi soyons galants, n'abusons pas de nos avantages.

Trouvé, en rentrant dîner, le dernier fascicule de l'album du *Chat-Noir*. Il retarde un tantinet, mon fulgurant voisin. Plus romantique qu'intransigeant, quoi qu'il en dise. En tout cas, beaucoup de talent jeune, original et primesautier sous cette blague empanachée. Très brillant état-major : Rivière, le Rollinat du crayon; Pille, un Hollandais des Batignolles;

Caran-d'Ache, un Detaille gai ; Willette, un Puvis de Chavannes incohérent ; Mery, un Giacomelli de mansarde et un Lambert fantastique. J'en passe et des meilleurs pour arriver à Henri Somm, l'aquafortiste, le Houssaye de la Parisienne. Auteur d'une scie d'atelier qui se chante en chœur aux vendredis du cabaret célèbre :

Un escalier qui n'aurait pas de marches
Ne serait pas du tout un escalier.

Dimanche 14. — Jour de calme et de repos. J'en profiterai pour lire l'éloquente et colorée préface de M. de Goncourt, qui ouvre le catalogue de la collection Sichel, formée en grande partie de rarissimes épreuves des bronzes de Barye. Un puissant fouilleur de métal et de marbre, ce sculpteur incomparable. — « S'il était Anglais, a dit Herbert, on verrait ses statues sur toutes les places de Londres. »

Jamais Barye n'a été mieux analysé. Jugez-en par ce coup de ciseau dans la prose de Goncourt :

« Le Maître, en ces œuvres qui n'ont souvent que le format d'un presse-papier, montre la passivité sereine des éléphants, l'intelligence espiègle des jeunes chiens, les fureurs cabriolantes des taureaux, les effarements peureux des lièvres, la mélancolie des biches couchées, le cou paresseusement allongé à terre ! Oh ! la robuste et puissante créature ! le surprenant bestiaire que ce petit monde de bronze pouvant tenir sur des étagères ! »

Avec des descriptions ciselées de la sorte, les expositions deviendraient inutiles.

Lundi 15. — M. Sedelmeyer m'invite à aller voir, dans sa galerie de la rue La Rochefoucauld, le *Mozart mourant* de M. de Munkacsy, qu'il a acheté. C'est un

service de seconde réservé à la critique. A quoi bon? Tout a été dit sur ce tableau qui va voyager. Ne vaudrait-il pas mieux le réserver pour le prochain Salon? Dans l'intérêt de M. Sedelmeyer j'irai le lui dire aujourd'hui.

Nouvelle exposition de *Blanc et Noir*, décidée pour le mois de mars. Cette fois l'aquarelle fraternisera avec le crayon et le burin.

Paris en détail à l'hôtel Drouot. Une série de jolies esquisses enlevées de verve : Montmartre, l'Odéon, les boulevards extérieurs, la place Clichy, le Carrousel, le pont Notre-Dame. Toutes ces toiles étincelantes de soleil ou embuées de brouillard, bien vivantes, bien personnelles, sont signées Lotis Dumoulin. Peinture claire, coloration fine, observation juste, impressionnisme aimable, mais petites enchères probablement (1).

Chez Bernheim jeune, rue Laffitte, exposition avant le départ pour l'Hôtel des vues de Venise d'Amédée Rosier. Tual ne doute pas du succès. Je le veux bien. Un tableau représentant des barques sortant du bord de Choggia m'arrête un instant (2); c'est bien, mais trop de *Lagune*, de *Piazetta*, de *Grand Canal*, de *Saint-Georges majeur* et de *Santa Maria della Salute*. Mes yeux se fatiguent, je fuis.

Dans la préface d'une vente peu importante, une fin très heureusement trouvée (Georges Duval *inventavit*), « les collections ont leur automne et l'heure arrive où fatalement elles se dispersent, mais, comme la nature,

(1) En effet les quatre tableaux vendus le plus cher ont obtenu : *Le port de Rouen*, haut. 92 cent., larg. 1m,30 : 370 fr. — *La place de la Bastille*, haut. 64 cent., larg. 1m,02 : 300 fr. — *Auteuil. Point du Jour*, haut. 67 cent., larg. 95 : 235 fr. — *A la barrière*, haut. 67 cent., larg. 95 : 230 fr.

(2) Ce tableau, exposé au Salon de 1885, a été vendu 680 francs. C'est le prix le plus élevé de cette vente. Les autres toiles se sont placées de 100 à 350 francs.

l'art recommence toujours, c'est pourquoi il porte avec lui une éternelle consolation. »

Ch.-L. Chassin m'envoie un projet du centenaire de 1789 qu'il a présenté à M. Édouard Lockroy. Il veut, pour l'Exposition de 1889, créer un musée et une bibliothèque de la Révolution française. Sur le fronton se lirait la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Tout autour, en statues, bustes et médaillons, seraient évoqués les grands hommes. Quatre voies conduiraient au monument : l'avenue de l'*Humanité*, l'avenue de la *France*, l'avenue des *Nations* et l'avenue du *Travail*. Ce serait une manifestation grandiose du large mouvement inauguré par le serment du Jeu de Paume. Le ministre, premier élu de Paris et petit-fils d'un conventionnel, a déclaré que ce projet lui inspirait la sympathie la plus profonde. Mais l'Exposition se fera-t-elle ? Ne pas oublier de mettre MM. le pasteur Dide, Étienne Charavay, Victorien Sardou et Jules Claretie de cette commission. Ils ont recueilli de précieuses curiosités, livres, gravures et médailles, sur la grande épopée.

Mardi matin 16. — Lu avec étonnement le rapport de l'Académie sur les envois de Rome de cette année. Littérature instructive. L'élève Doucet, de quatrième année, est tancé d'importance. On le menace d'un terrible pensum : vingt torses sans exemption. Qu'a-t-il donc fait? Un *Harem*. Fi ! des femmes sans pudeur. Pas de pitié non plus pour les élèves Pournier, Popelin et Baschet : faiblesse de dessin, pauvreté des lignes, ombres trop bleues, affectation archaïque du style florentin. L'Académie ne leur mâche pas les mots. Quels enfants terribles ces pensionnaires de la villa Médicis! Classiques avant le prix, émancipés après !

Compulser les rapports de l'époque à la Bibliothèque, pour examiner si des reproches semblables n'ont pas été adressés à Regnault et à Carpeaux. Chercher, par la même occasion, si certains peintres, complètement oubliés aujourd'hui, n'ont pas été encouragés pour des envois fort médiocres. Constater enfin si...

. . . .

— Monsieur, on vient du journal chercher la copie.

— Diable! Je n'ai pas eu le temps de faire ma chronique. Je vais déchirer les feuilles de mon carnet, sans rien y changer. Pour aujourd'hui pas de transition, pas de période, pas d'épithète, pas de prose bien peignée. C'est ma vie vécue pendant huit jours que je vais offrir à mes lecteurs. Adieu vat ! comme disent les marins en quittant la terre. Pourvu que je n'aie pas trop parlé du *Requiem*.

XVII

Protestation des architectes. — *Patentez les peintres.* — La taxe de 33 p. 100 en Amérique. — Enquête à New-York. — L'école de Barbizon. — Auguste Sichel. — Grands prix des bronzes de Barye. — Le C couronné. — Roentgen, *ébéniste méchanicien.* — Les *Lavandières*, de Boucher. — M. Ravaisson. — Les surmoulés du Trocadéro.

3 *mars.*

Il ne manquait plus que cela.

Pendant longtemps le baromètre a marqué le beau fixe pour les peintres. Il est à tempête aujourd'hui : M. Turquet propose de leur imposer une patente.

Si elle n'est pas d'une application bien facile, l'idée au fond ne manque peut-être ni de justesse ni de justice.

Pourquoi donc les architectes payent-ils un impôt comme le premier épicier venu, lorsque leurs camarades du pinceau, de l'ébauchoir et du burin ignorent les couleurs variées, mais désagréables, des *Avertissements* dont le fisc accable sa clientèle ?

Ce sont cependant, eux aussi, des artistes. Ils travaillent côte à côte à l'École des beaux-arts. Ils concourent aux Grands Prix de Rome. Ils vont consciencieusement utiliser ou perdre leur temps pendant quatre ans à la villa Médicis, et ils exposent ensuite aux Salons annuels, dans des salles, il est vrai, complètement désertes. — Ne font-ils pas ainsi de l'art pur tout comme les autres?

Que veut-on de plus ? Pourquoi ces infortunés sont-ils forcés d'entrer chez le percepteur, tandis que leurs heureux confrères dans le sein d'Apollon passent fièrement, les mains dans les poches, devant son bureau?

Criante injustice ! me disait dernièrement l'un des aimables successeurs d'Ictinus, et il me semblait qu'il n'avait pas tout à fait tort.

Grâce aux expositions mensuelles, annuelles, triennales et universelles, les peintres ont la chance de se faire connaître en un jour, d'arriver à la fortune en quelques mois, à la gloire en quelques années et d'être décorés au troisième envoi aux Champs-Élysées, tandis que ces pauvres diables d'architectes, eussent-ils autant de talent que Viollet-le-Duc et Vaudremer, mangent le plus souvent de la vache enragée, tant que ne leur arrive pas « d'un riche particulier », comme on dit dans les programmes de concours, la commande d'un somptueux hôtel ou d'un fastueux château.

C'est égal, nos amis les peintres ne sont pas contents. Ils se défendent tant qu'ils peuvent du coup qui les menace et je ne saurais les en blâmer. Ajoutez à cela qu'elle est encore béante la blessure faite en plein cœur par les Yankees. Oh ! cet impôt de trente pour cent *ad valorem* établi depuis trois ans, quel coup droit et profond !

Être traités comme des marchands de toiles d'emballage en France. Voir ses œuvres assimilées au bœuf fumé en Amérique, tandis que dans tout l'univers les productions de l'esprit sont affranchies de tout droit ! Franchement, reconnaissez-le, c'est dur, et n'avais-je pas raison de dire en commençant que le vent soufflait décidément en tempête sur les peintres?

Elle est, du reste, fort grave, cette question américaine, on ne peut le dissimuler, et le temps n'en a pas encore atténué l'acuité.

J'ai voulu me renseigner auprès de quelques peintres français, tels que MM. Oudinot et Constant Mayer, qui sont installés définitivement là-bas.

Des lettres que j'ai reçues et des documents que j'ai réunis, il résulte, avant tout, que le malencontreux et trop fameux impôt sur les œuvres d'art sera certainement, un jour ou l'autre, si ce n'est supprimé, du moins très amoindri.

Par malheur, nos artistes ne retrouveront plus au nouveau monde, je le crains, les débouchés importants d'autrefois. Car soyez persuadés que, le jour, fort éloigné heureusement, où les Américains croiront leurs artistes capables de lutter avec les étrangers, ils s'adresseront à eux de préférence. C'est une erreur de croire qu'ils possèdent l'indifférence sceptique que nous leur supposons. Ils sont au contraire beaucoup plus chauvins que nous, ils pratiquent le vieil adage que les nations ne se doivent pas de reconnaissance et qu'il n'y a entre elles que des intérêts. En effet les deux ou trois peintres qui se sont fait un nom à Paris, à l'aide des conseils et du contact de nos maîtres, que nous avons traités en enfants du pays dans les écoles de l'État et à qui nous avons distribué des médailles et des récompenses largement à nos Salons annuels, sont déjà très appréciés et très recherchés dans leur patrie.

Actuellement, il n'y a pas d'école américaine proprement dite. On rencontre là-bas des imitateurs français et des imitateurs allemands, mais, à part quelques paysagistes qui n'ont jamais quitté leur pays et qui ne manquent pas de talent, je ne vois, dans les renseignements qu'on m'envoie, aucun peintre possédant une personnalité et une originalité de nature à préparer la création d'un art national.

En somme, les toiles françaises continuent à garder

la vogue, sans conteste. L'école dite de Barbizon, avec Corot, Diaz, Millet et Rousseau, reste toujours fort estimée, quoi qu'on en ait dit, des grands amateurs qui ont une influence prépondérante sur le marché.

Toutefois, les transactions ont subi un ralentissement sensible. La question des faux tableaux n'est pas étrangère à ce malaise. Elle a jeté dans les esprits le doute et l'indécision. Les collectionneurs éclairés, les vrais connaisseurs, sont encore plus rares au delà de l'Atlantique qu'en France. En général, un maître n'est estimé en Amérique que d'après le prix courant de ses œuvres, d'après sa réputation, d'après ses titres et ses récompenses. Sa valeur réelle entre pour bien peu de chose dans son succès. Rien d'étonnant, par conséquent, que des fraudes aient jeté un désarroi terrible parmi certains acheteurs qui payent uniquement la signature.

En outre, l'engouement et la fièvre paraissent un peu calmés depuis que certains tableaux de maitres secondaires, il est vrai, n'ont pas trouvé d'acquéreurs à des prix non seulement égaux à ceux des premières ventes publiques, mais même similaires à ceux pratiqués à notre hôtel Drouot.

Cependant on prévoit un grand mouvement de reprise pour la vente Morgan qui aura lieu à New-York en mars prochain, le catalogue est un véritable livre d'or de notre art contemporain. Il comprend onze Millet, seize Diaz, trois Delacroix, trois Henner, sept Rousseau, huit Corot, trois Jules Breton, cinq Jules Dupré, trois Fromentin, trois Meissonier, six Troyon, trois Rosa Bonheur, trois Gérôme.

Un pareil événement va révolutionner l'ancien et le nouveau monde et mettre en mouvement autant de capitaux que pour l'émission d'une grande compagnie de chemins de fer.

Une vente moins retentissante, mais dont le succès m'inspire autant de confiance, c'est celle de M. Sichel, qui a lieu depuis samedi devant un public d'élite. Elle a commencé par une série de bronzes de Barye, parmi lesquels un *Jaguar dévorant un lièvre*, groupe d'une belle patine verte, est monté en quelques instants à 9,400 francs. Il est vrai qu'il s'agissait d'une belle épreuve ancienne, d'une dimension rare, d'un mètre de longueur sur 41 centimètres. Il avait été payé 2,900 francs en 1876. Comme d'autres de ces bronzes il avait figuré à la vente après décès de l'artiste. Il est assez curieux du reste, de comparer les prix obtenus en 1876, et ceux qui viennent d'être pratiqués. *Lion assis*, 2,120 fr. ; en 1876, 220 fr. *Lion avec serpent*, 2,880 fr. ; en 1876, 120 fr. *Eléphant écrasant un tigre*, 1,700 fr. ; en 1876, 230 fr. *Lion qui marche* 1,900 fr. ; en 1876, 300 fr. *Tigre qui marche*, 2,200 fr. Cette épreuve venait de la collection de Mme de Balzac. En 1876, elle avait été payée 925 fr. et à la même époque les modèles de ces deux bronzes avaient été vendus l'un 1,800 fr., l'autre 2,350 fr.

A citer encore : *Tigre dévorant une gazelle*, 1,050 fr. ; en 1876, 141 fr. *Taureau terrassé par un ours*, 2,400 fr. Épreuve numérotée. *Thésée combattant le minotaure*, 3,900 fr. ; en 1876, 90 fr. *Amazone en costume de 1830* : 1,050 fr. ; en 1876, 220 francs.

On dit que la plus grande partie des acquisitions qui précèdent ont été faites pour compte américain. Déjà à Baltimore M. Walters, un homme d'un goût personnel et brave, a dit Edmond de Goncourt, a ouvert chez lui un musée spécial en l'honneur de Barye.

Voici en outre quelques prix intéressants à conserver pour l'œuvre complet du grand animalier : *Cheval demi-sang*, 300 fr. *Cheval turc*, 460 fr. *Ours assis*, 450 fr. *Panthère de Tunis*, 560 fr. *Chat assis*, 200 fr. *Faisan*,

260 fr. *Epagneul en arrêt sur un lapin*, 600 fr. *Gazelle debout*, 140 fr. *Bouquetin*, 180 fr. *Lion de la colonne de juillet*, 785 fr. *Cigogne sur une tortue*, 155 fr. *Aigle tenant un chamois*, 200 fr.

Une des deux seules épreuves connues de la médaille exécutée en 1819 par Barye pour le concours annuel du prix de Rome à l'École des Beaux-Arts : *Milon de Crotone dévoré par un lion*, a été vendue 240 francs.

Sympathique figure, celle du galant homme qui faisait cette vente dont le total s'est élevé à 64,140 francs. Aux prises avec une maladie grave et cruelle, il était forcé par les circonstances de se défaire d'objets d'art qu'il avait réunis en amateur affiné plutôt qu'en brocanteur bien avisé.

M. Auguste Sichel fut longtemps employé chez M. Joseph Halphen, le joaillier. Très intelligent, très doué, très artiste, il sentit, pendant ses voyages en Espagne, en Égypte et en Turquie, naître peu à peu en lui le goût du bibelot. Il se mit à collectionner avec passion, et vers 1865 il quitta sa première profession pour s'installer comme marchand de curiosités. Il commença d'abord par réunir des objets de l'extrême Orient. Puis, agrandissant le cercle de ses recherches, il s'attaqua au dix-huitième siècle dont il possède surtout de merveilleux meubles.

Il y a quelques années, pour des raisons tout à fait privées, M. Sichel abandonna à son père et à ses deux frères, qu'il avait jadis appelés auprès de lui, sa maison de la rue Pigalle, et s'installa rue de Clichy. L'appartement, arrangé avec un goût extrême, est trop connu des collectionneurs et du tout-Paris bibelotier pour en essayer la description. C'est là que venaient fureter et causer avec le maître de la maison les intimes, dont les

principaux étaient MM. Jourde, de Goncourt, Havard, Ludovic Halévy et Mayrargue.

M. Sichel, qu'on rencontrait fréquemment aux premières, se tenait au courant du mouvement intellectuel de Paris. D'une délicatesse extrême, d'une droiture rigoureuse, il comprenait les transactions d'une façon toute spéciale, malheureusement exceptionnelle par le temps qui court. Il n'entendait rien aux trafics louches, aux basses concessions, aux honteux tripotages ; aussi les pièces sortant de chez lui étaient-elles d'une authenticité absolue et réellement de choix.

Voici, portant le premier numéro de ce catalogue, dont les numéros se sont détaillés devant le public d'élite de Me Chevallier et de Charles Mannheim, une superbe commode de la Régence en laque noire dont les cuivres très mouvementés, à la ciselure grasse et large, sont poinçonnés du C couronné. Un indice, mais un indice douteux que ce poinçon. Longtemps on a considéré le C couronné comme la signature de Philippe Caffieri ; malheureusement, on le rencontre sur des bronzes vulgaires, à peine ébarbés, et, comme le dit avec raison M. Maze Sencier dans son curieux *Livre des Collectionneurs*, les signatures qui donnent aux bons ouvrages un attrait de plus cessent d'être intéressantes sur des œuvres sans valeur. Vendue 11,600 francs à M. Seligman.

L'ébénisterie du dix-huitième siècle est représentée par deux excellents morceaux : un chiffonnier, signé *H.-J. Riesener*, en bois satiné et bois de violette avec frise en bronze doré de Gouthière et entrée de serrure au chiffre des Gontaut-Biron, que le musée des arts décoratifs a acheté 8,050 francs ; et un régulateur à musique, en bois des îles d'un ton gris, orné de bronzes un peu pâlots qui pourraient bien avoir été trop net-

toyés, ce qui ne diminue en rien leur mérite artistique. Cette gaine fort belle, marquetée comme de la mosaïque, a été exécutée par Roentgen, le célèbre David, qui prenait le titre « d'ébéniste-méchanicien de la reine ». C'est à cet artiste incomparable que Louis XVI paya 80,000 livres un secrétaire destiné à son cabinet. De tout temps, comme on le voit, les belles choses ont coûté cher.

Ce régulateur a été adjugé 4,055 francs à M. Seligmann.

A signaler aussi : un secrétaire louis-seize en acajou orné de bronzes, vendu 2,900 francs; un bureau à dos d'âne louis-quinze en ébène et marqueterie de bois de violette, de petite dimension, 2,000 francs; une adorable petite table à ouvrage décorée de fleurons inscrits dans un damier de bois de couleur. Ses pieds sont si légers qu'ils semblent jaillir du sol. Des bronzes ravissants, d'une finesse extrême, encadrent ce bijou de grâce, d'exécution, de légèreté, qui mériterait de ravager toutes les épithètes gracieuses du dictionnaire, vendu 2,750 francs.

A citer encore :

Un très beau tapis persan du seizième siècle en velours de soie d'une grande richesse d'ornementation, payé 1,100 francs; une bouteille arabe en verre incolore décorée en émaux de couleurs; des bronzes japonais de la bonne époque; des laques d'un éclat et d'une finesse incomparables; de belles porcelaines de Chine, famille verte et rose, et deux jolies gouaches : les *Lavandières* et les *Marchandes de fleurs*, par le miniaturiste van Blarenberghe, qui ont été adjugées au prix de 4,000 francs.

Par exemple, dussé-je être seul de mon avis, je fais mes réserves pour une pendule louis-seize dont le cadran s'élève entre deux figures en marbre blanc : l'*Étude* et la *Méditation*, qui ne me plaisent guère. Le

catalogue les attribue à Falconnet. Que l'expert me permette, pour cette fois, d'être en désaccord avec lui. Nous sommes bien loin de l'admirable pendule des *Trois Grâces*, de M. Double; les draperies seraient plus légères, les bras et les mains mieux modelés, si nous étions en présence du maître de la grâce et de l'élégance. Quant aux bronzes, je les trouve d'un goût médiocre. Le trophée avec son coq gaulois et la frise où se jouent des amours agitant des sonnettes se retrouvent sur des pendules ordinaires. Je crains bien que M. Sichel n'ait pas retrouvé dans l'adjudication faite à 4,000 francs à M. Stettiner le grand prix qu'il avait jadis payé, dit-on, cette conquête.

Parmi les tableaux, avec deux Debucourt : *Une danse champêtre* et le *Concert après le repas*, un portrait d'homme de Toqué, une étude de Fragonard, je ne vois guère que les *Lavandières* qui soient dignes du souvenir des connaisseurs. C'est une réduction assez fraîche du grand tableau de Boucher qui a fait partie de la collection du baron d'Ivry.

Ah ! le brillant et verveux décorateur, avec son faire spécial et sa couleur bleue, que ce « peintre de la volupté et des grâces »! Comme son paysage de théâtre légèrement brossé encadre à ravir ses villageoises enrubannées, qui ont l'air de marquises travesties. Charme maniéré, convention absurde, extravagante, soit, mais composition aimable qui vous attache et dont l'ensemble vous séduit toujours. Diderot disait que Boucher avait tout, excepté la vérité et il le comparait à l'Arioste en poésie.

Pour aimer Boucher, il est indispensable d'étudier jusque dans ses dessous intimes la société blasée du dix-huitième siècle, dont il n'a été, en résumé, qu'un étincelant et inconscient corollaire. Il n'y a d'ailleurs pas fort longtemps que l'auteur de l'*Aurore et Céphale*

a reconquis la place d'où l'avait arraché une critique injuste. Sous l'influence de la réaction classique, il passa tout à coup pour un corrupteur de la jeunesse. On l'accusa d'être responsable de la décadence du goût et même des mœurs de son époque. Original dans son esprit de dépravation, disait-on, il n'avait aiguisé son crayon et broyé ses couleurs que pour charmer les yeux du vice.

Bien plus, dans un accès de lyrisme pudique, Grault de Saint-Germain s'écriait en 1808 :

> Son pinceau bas et trivial a perdu toute espèce d'idée de pudeur et de délicatesse, ses tableaux sont justement tombés dans le galetas de la brocante.

Il devint comme un nouveau bouc chargé des péchés d'Israël, et la réprobation fut si unanime contre celui qui portait à ses toiles

> Les caresses de l'art, essence de baisers,

que dans l'intéressante et très complète étude de M. André Michel, sur Boucher, je trouve qu'en 1806 une *Vénus sur les eaux*, contenant onze figures grandeur nature, était retirée des enchères sans trouver acquéreur. En 1822, à la vente Saint-Victor, un paysage de Boucher était adjugé 22 francs, et le *Berger apprenant à jouer de la flûte à sa bergère* montait péniblement à 41 francs.

On croit rêver en lisant de pareils documents, dont l'authenticité n'est cependant pas contestable.

Les *Lavandières* se sont vendues toutefois un peu mieux. Me Chevallier, à 1,905 francs, a laissé tomber son marteau. C'est bien bon marché.

Afin d'éviter des sautes d'opinion aussi déplorables

et aussi absurdes, j'estime qu'il est indispensable de laisser constamment sous les yeux du public les manifestations si diverses et parfois si opposées des siècles passés. On arrive ainsi à faire, pour tous, un cours permanent de l'histoire de l'art, et on habitue la foule aux qualités personnelles qui sont inhérentes aux œuvres d'après l'époque où elles ont été faites et suivant le pays qui les a conçues.

Les services incalculables que le Louvre a rendus dans ce sens trouveront un puissant auxiliaire dans le *Musée de sculpture comparée* créé, il y a quelques années, par Viollet-le-Duc et continué par M. Ravaisson. Tout en éloignant des antiques l'érudit conservateur, le gouvernement a eu le tact de lui laisser achever, au Trocadéro, l'œuvre dont il s'était occupé jusqu'ici avec autant de zèle que d'intelligence.

Comme le remarque avec esprit l'un de nos confrères de la presse artistique, le titre officiel de *Musée de sculpture comparée* est peut-être d'une vérité discutable :

Tout au moins pour devenir saisissables à l'œil nu, ces comparaisons entre origines différentes de l'art architectural, à des époques séparées par quelques milliers d'années, demanderaient-elles à être soutenues par quelques spécimens un peu plus nombreux ; ce serait le strict nécessaire. Quant à remplir largement le programme tracé, il faudrait pour cela adjoindre de nombreux exemples empruntés à l'art égyptien, persan, indien, arabe, cambodgien, mexicain, maure, espagnol, russe, flamand, italien, allemand, sans parler du chinois et du japonais. C'est ce qui n'est pas fait encore.

M. Planat a raison absolument.

Néanmoins, cette exposition, quelle que soit son enseigne, renferme une réunion de chefs-d'œuvre incom-

parables dont la plupart sont inconnus et seront, pour bien des gens, une révélation inattendue.

Je l'ai souvent écrit, et je le redis encore, si les principaux spécimens de la statuaire et de la sculpture monumentale de l'antiquité romaine, grecque et même égyptienne sont populaires, il n'en est pas ainsi pour les œuvres de notre vieille France, dont on ignore quelquefois jusqu'à l'existence. — Ce sont ces œuvres admirablement surmoulées que M. Ravaisson, l'ex-conservateur des antiques au Louvre, a groupées dans une desailes du Trocadéro et que nos jeunes artistes apprendront enfin, je l'espère, à étudier et à admirer.

Le côté typique et vraiment novateur de ce musée, c'est l'importance presque prépondérante donnée à la sculpture ornementale et à l'architecture. Cette excellente idée ne saurait être trop vigoureusement encouragée. J'engage fort les organisateurs à étendre davantage encore dans cette voie leur courageuse et remarquable tentative.

Lorsqu'on connaîtra les chefs-d'œuvre grandioses des treizième, quatorzième, quinzième siècles dont le musée renferme d'importants fragments, le bon sens national finira par amener une réaction salutaire contre certaines théories aussi radicales que dangereuses. On s'apercevra que les artistes du moyen âge n'étaient pas « si barbares » qu'on voudrait le faire croire et pour ceux-là aussi la justice sonnera, comme elle a sonné pour Boucher et nos gracieux maitres du siècle dernier.

XVIII

Les dîners de Paris. — Le *Bon-Bock*. — La *Soupe aux choux*. — La *Pomme*. — Les *Bourguignons*. — L'*Alouette*. — La *Cigale*. — Les *Anciens élèves du lycée de Nantes*. — La *Polenta*. — Les *Parisiens de Paris*. — L'*Hippopotame*. — Les *Moliéristes*. — La *Soupe à l'oignon*. — Les *Spartiates*. — Le *Pot-au-feu*. — La *Macédoine*. — La *Marmite*. — Les *Timides*. — L'*Homme qui bêche*. — Les *Auteurs sifflés*. — La *Boulette*. — Les *Pris de rhum*. — Les *Têtes de bois*. — La *Vrille*.

10 *mars*.

Le roi est mort, vive le roi!

A peine un dîner a-t-il disparu qu'un autre aussitôt, frappant les trois coups, entre en scène.

Le faire part du pauvre Bellot a, je le crois, annoncé en même temps la fin du dîner du *Bon-Bock* en sa dixième année d'existence. Pour cette fois, le glas funèbre a remplacé le grelot gigantesque du président. Le lendemain, un nouveau-né, le *Dîner des Bons Cosaques*, jetait son premier cri et portait son premier toast en présence de MM. Paul Bourget, Richepin, Huysmans, Grosclaude et moult hauts et puissants seigneurs de la plume.

La mère, l'enfant et les parrains se portent bien.

Une mode, plus qu'une mode, une habitude, plus encore, un impérieux besoin, une nécessité sociale que ces diners d'hommes.

A Paris, l'existence est une véritable machine pneumatique. Sans pitié et sans relâche elle aspire : cœur, cerveau, sang, nerfs, chair, tout y passe. Pour lutter contre ce tourbillon, pour se reprendre soi-même, pour ne pas serrer la main uniquement à des inconnus, des indifférents ou des antipathiques, pour échanger quelques paroles et quelques idées avec des amis dont les nécessités implacables de la vie pratique vous éloignent sans cesse, on a inventé le *Dîner*.

Laissons la journée au travail, s'est-on dit, et sans rien changer au courant habituel de notre vie, réunissons-nous pour dîner, entre amis, dans un restaurant quelconque. Tout en mangeant n'importe quoi, nous deviserons à notre aise autour de la table ronde, et nous pourrons ainsi nous revoir ailleurs qu'à l'église pour un mariage ou un enterrement.

Cette heureuse et bonne idée a fait son chemin, et il ne pouvait en être autrement. N'a-t-elle pas l'avantage de ne pas rompre avec les habitudes de famille, beaucoup plus ancrées dans notre pays qu'on veut bien le dire? En effet, ces réunions, presque toutes mensuelles et par conséquent assez rares, n'obligent pas à une présence régulière; aussi n'ont-elles rien de commun avec l'indépendance que procure le club et les dangers qui parfois l'accompagnent.

Si la femme, restant seule à la maison, fait la moue au cercle qui accapare le mari et lui fait passer ses soirées autour du tapis vert, en face d'un croupier somnolent, devant des plaques d'ivoire, elle pardonne volontiers le dîner qui le distrait sans l'éloigner trop souvent du foyer domestique.

On ne veut plus du cercle. Aussi les agapes fraternelles où l'on sait rire sans grossièreté, s'amuser sans licence et causer avec esprit, foisonnent-elles de tous côtés à Paris.

On ne peut aller à sept heures chez Brébant, chez Douix, chez Corazza, chez Véfour, chez Notta, au Lion d'Or ou à l'Hôtel Continental, sans qu'un garçon zélé vous demande si vous n'êtes pas du *Bœuf nature*, des *Pannés* ou de la *Poêle à frire*. C'est qu'en effet ces réunions se divisent et se subdivisent à l'infini. Chaque nappe a sa couleur, chaque potage sa tendance, chaque poularde son école, chaque bombe glacée sa nationalité, chaque menu sa cocarde.

Un peu effarés, un peu perdus dans cet immense Paris où l'on se bouscule pour parvenir, les provinciaux, qui le peuplent en grande partie, ont d'instinct cherché à se sentir les coudes. Ils se sont groupés pour monter à l'assaut de la capitale et s'en partager les dépouilles. Les aînés, déjà dans la place, tendent la main aux plus jeunes encore dans les fossés. Ce sont de véritables sociétés de secours mutuels. Pour cela, supprimant les départements, les provinciaux sont revenus aux divisions géographiques de la vieille France.

La table est dressée, le couvert est mis. Les Auvergnats fondent la *Soupe aux choux* avec M. Melchissédec, de l'Opéra, et le peintre Franc-Lami comme tête de colonne. Normands et Bretons fraternisent, le pot de cidre en main, lançant la *Pomme* qui n'en est pas une de discorde, car j'aperçois côte à côte MM. Jules Simon et Laisant, Jobbé Duval et René Brice, A. Vacquerie et Martin-Feuillée. Plus loin, dégustant des tripes à la mode de Caen et des filets de sole à la normande, M. E. Boursin, directeur du journal *Le Père Gérard*, et M. de Marcère, le président de cette année; quelques généraux et parmi eux le général Lucas et le général Lecointe, ex-gouverneur de Paris. Beaucoup d'artistes et de littérateurs. M. Paul Sébillot, Louis Enault et Canivet, E. Frébault, H. de la Pommeraye; Luminais, le peintre et le sculpteur Etienne Leroux, le céramiste Mi-

chel Bouquet, Got, Maubant, Montrouge et Charles Monselet, à qui devrait revenir de droit, en sa qualité du plus lettré des gourmands, la présidence de tous les dîners de France et de Navarre. Bien Tarasconnais, n'est-ce pas?

Les *Pommiers* ont leur marseillaise, chant pacifique que tous les convives répètent en chœur au moment où le premier service s'achève par le *trou Normand*, un verre de vieille eau-de-vie de cidre destiné à préparer la place au second service. Elle fut chantée pour la première fois par l'auteur, M. Edmond Henry, ancien député de Caen, le 12 avril 1877, jour de la fondation de la société.

Les Provençaux, gens de progrès,
Ont fondé dans la capitale
Un dîner qui marche au succès
Au cri de *Vive la Cigale!*
Apprenez, Normands et Bretons,
A ces gens si fiers de leur vigne,
Que le cidre dans ses flacons
D'être fêté n'est pas moins digne!

Ce n'est qu'au pays de Jasmin,
Disent-ils, *que l'esprit pétille;*
Mais, ailleurs, on le cherche en vain
Si la grappe d'or n'y scintille.
— Qu'ils sachent donc que Basselin,
Ce chantre du cidre au franc rire,
Par ses vers charma le ravin
Tout verdoyant du val de Vire.

En naissant, si j'eusse des Dieux
Reçu le don de la peinture,
Pour exprimer d'un homme heureux
La joyeuse et franche figure,
J'aurais pris les traits d'un Normand
Qui déguste le jus de pomme,
De la tête dodelinant,
S'il boit d'un cru que l'on renomme.

On s'est demandé, bien souvent,
Pourquoi la verte Normandie

Compte un plaideur par habitant
Et de Thémis est si chérie.
Chez les déesses, autrefois,
La discorde vint... d'une pomme :
Comment ne pas plaider cent fois,
Quand nous les comptons à la somme?

En l'honneur de ce jus exquis,
Normand, je bois à la Bretagne
Et proclame ici mon mépris
Pour les vins impurs de Champagne.
On nous vante la Côte d'Or
A tout instant et sans vergogne :
Opposons les Côtes du Nord
A tous les côteaux de Bourgogne!

Les Bordelais ont la *Cadichonne*, avec MM. Aurélien Scholl, Dumilâtre, Galipaux, John-Lewis Brown. Les Angevins, le *Vin d'Anjou*, avec MM. Legludic, député ; Motet, l'aliéniste ; Sylvain, des Français ; Lelong, des archives nationales et M. Blavier, sénateur. Les Francs-Comtois, les *Gaudes*, leur mets chéri, avec MM. Gérôme, Rapin, Jean Gigoux et Pasteur. — Saluez !

Les Alsaciens et les Lorrains se réunissent dans le *Dîner de l'Est*, dont MM. André Theuriet et Henner sont les plus illustres convives. Les voisins de Chambertin, de Nuits, de Beaune, de Chablis appellent leur dîner sans périphrase les *Bourguignons*. Les races latines ont créé l'*Alouette*. Mais ce modeste repas est éclipsé par son ardent et glorieux rival *la Cigale*, dont les tambourins et les félibres vont révolutionner au printemps la petite ville de Sceaux, qui ne comprend rien à ce tapage et qui se venge généralement en commandant pour ce jour-là une pluie torrentielle.

Ah! le Midi nous envahit. Il marche à la conquête du Nord. Croyez-moi, on parlera bientôt partout le patois méridional. Avant peu, nous aurons une chaire de vieille langue d'oc à Paris. M. Paul Arène a, du reste, expliqué fort spirituellement le but du dîner en

des vers amusants que j'ai retrouvés dans le curieux et très intéressant volume publié en 1884 par M. Auguste Lepage sur les *Dîners artistiques et littéraires :*

C'est pour ne pas perdre l'*assent*
Que nous fondâmes la Cigale,
On parle cent à la fois, cent!
C'est pour ne pas perdre l'*assent*.
Mais cette Cigale, on le sent,
De rosée à l'ail se régale.
C'est pour ne pas perdre l'*assent*
Que nous fondâmes la Cigale.

Faut-il citer les principaux cigaliers? Je n'ose pas; il y en a trop. Et puis, ils sont tous principaux, tous connus, tous charmants et sympathiques d'ailleurs. N'est-ce pas à la Cigale qu'à la fin du dîner on appelle à haute voix les hommes célèbres qui n'ont pas répondu à la convocation, et qu'on les inscrit tout de même parmi les présents en ajoutant en note : *absents d'honneur?* Bien Tarasconnais, n'est-ce pas?

La colonie nantaise se groupe dans le *Dîner des anciens élèves du lycée de Nantes*. Ces fils de l'Université ont pour les présider ma modeste personnalité et pour secrétaire le commandant Jacques Georgin. Le mois dernier, on a fêté l'arrivée au ministère du général Boulanger. La politique y est représentée par MM. Georges Clémenceau, Ch.-Louis Chassin et Treille, député; l'industrie, par MM. Jules Aubron, Georges Allard et Crosnier, directeur des raffineries Say; la finance, par MM. Remy Bernard et Leboterf; le journalisme, par MM. Léon Guillet, Fernand Xau, Gouin, George Bastard; la musique, par MM. Bourgault-Ducoudray et Toulmouche; la médecine, par les docteurs Vallin, Crimail et Dehoux; le professorat, par M. Grégoire, ancien professeur d'histoire; les fonctionnaires, par MM. Lallemand, du ministère de la guerre, le colonel

Chanu, du ministère de la marine, et Alex. Legros, un gros bonnet du ministère des finances; en tout une centaine de membres, mais je m'arrete là. Qu'il vous suffise de savoir que l'on fait venir de Nantes, pour les festins trimestriels, des fouaces, des échaudés et des bigorneaux.

Quoi encore? L'*Encensoir*, qui tient ses assises mensuelles à l'auberge des Adrets. On y rencontre MM. Paul Bourde et Aderer du *Temps*, les sculpteurs Allard, Soldi, Lefebvre, le peintre Raffaëlli, Penel et Jacques de Biez de la *République Française*, Georges Duval de l'*Evénement*, Paulhiat de la *France*, Roll du *Paris*, Badin de la *Nouvelle Revue*, l'aimable secrétaire de Mme Adam. — La *Polenta*, composée d'Italiens, se réunissant chez Lemardelay, sous la présidence de M. Apponi, correspondant de *La Fanfulla*, de Rome. Pour en faire partie, il faut avoir un nom se terminant par une voyelle. Aussi, les signori polentani s'appellent-ils Giuseppi, Palizzi, Cortazzo, Cesaro Detti, Sivori Braga, Pittara, Mariotti, Chaliva, Marchatti. L'écusson de la *Polenta* exécuté en mosaïque par Salviati porte une devise énigmatique composée de six *p* qui veulent dire *per patria prima, per polenta pio*, patriotisme et gourmandise. — Le *Dîner celtique*, présidé par M. Renan, et le *Dîner des Parisiens de Paris*. Il en existe donc ? Certainement. Vous vous figuriez sans doute que tous les Parisiens étaient nés en province ou à l'étranger. Les vrais Parisiens sont rares, mais il y en a.

Il ne faut pas croire que le souvenir du pays natal suffise au bonheur de tous ces convives. Beaucoup cumulent. Après avoir démoli un pâté comme Bordelais, Auvergnats, Nîmois ou Nantais, ils vont, quelques jours plus tard, attaquer un perdreau comme peintres, sculpteurs, littérateurs, députés, sénateurs,

ou même simplement comme hommes du monde.

Plusieurs de ces dîners se spécialisent. Alors, pour manger là une douzaine d'huîtres, il faut être de « la partie », comme dit Brasseur.

Tels sont le *Dîner des cinquante*, composé exclusivement d'architectes diocésains, d'archéologues et de moyenâgistes; le *Dîner de la critique dramatique;* les *Secrétaires des théâtres;* le *Dîner des peintres*, fondé en 1849 au café de Fleurus; les *Fiévreux*, créés par les habitués du « Chat-Noir », MM. Villette, Caran d'Ache, Mellandri, Alphonse Allais, Henri Rivière, Albert Tinchant, le poète ; les *Burinistes*, où se glissent cependant quelques profanes de choix, comme MM. Delaborde, Conquet et Charles Chincholle ; le *Dîner de la Société des gens de lettres*, à prix doux, 6 francs par tête, chez Richard, au Palais-Royal ; les *Têtes de pipes*, personnifiées par Robert Caze, Émile Goudeau, Georges Lorin, Jean Moreas, Émile Cohl le caricaturiste et le poète Haraucourt ; l'*Hippopotame*, où ne sont admis que les grands prix et quelques amis de la villa Médicis ; le *Dîner des dix*, réservé aux Romains — en art ; les *Moliéristes*, dont les convives jurent respect et admiration à Molière ; la table doit être vaste si tous les admirateurs du grand comique sont présents.

D'autres festins, au contraire, ont écrit sur leur invitation : « A l'alliance des arts », comme celui de l'Association internationale fondé en 1878. Secrétaire M. Jules Lermina. Ce dîner présente cette particularité de réunir des écrivains, artistes et diplomates de toutes les nations. C'est un acheminement vers les États-Unis d'Europe, le rêve de Charles Lemonnier.

La plus ancienne réunion, fondée, je crois, en 1824, fut la *Soupe à l'oignon*, dont les adhérents visaient un but : l'Institut. Tous, pour arriver sous la coupole du

quai Conti, devaient s'aider les uns les autres : « C'est l'oignon qui fait la force, » disaient-ils. Et le plus curieux, c'est que tous endossèrent l'habit aux palmes vertes. En 1845, si je suis bien renseigné, le dernier dîneur franchit les portes de l'Institut.

Le *Dîner Bixio* a un but moins pratique et des visées moins hautes. Il est vrai que la plupart des convives possèdent déjà le chapeau à deux cornes : ce sont MM. Alexandre Dumas, Bertrand, Labiche, Meissonier, John Lemoinne, Charles Garnier, un des rares architectes qui se mêlent au mouvement parisien et dont on voit la tête caractéristique partout où l'intelligence est en vedette sur l'affiche.

Personnel moins académique au dîner des *Spartiates*, qui ressemble beaucoup au fameux *Dîner Magny*, l'un des rares, avec celui des *Bibliophiles* et du *Pot-au-feu*, où se soit assise une femme. George Sand était du premier, Mme Adam est du second, et Mme Judith Gautier préside le dernier.

Un moment « la table Magny », comme l'appelle la dédicace de *Manette Salomon*, eut un éclat incomparable. Quand on pense que les convives se nommaient Sainte-Beuve, Renan, Flaubert, les frères de Goncourt, Taine, Charles Edmond, Charles Blanc, Cherbuliez, Gavarni, Théophile Gautier, Baudry, G. Pouchet, Paul de Saint-Victor et bien d'autres encore, on regrette qu'un sténographe n'ait pas reproduit les mots heureux, les aperçus fins et délicats, les fusées d'esprit qui ont dû pétiller dans l'entresol de la rue Mazet.

Du dîner de *Ma mère l'oye* qui se fait au cercle Saint-Simon et dont Paul Sébillot, le charmant conteur breton, est le secrétaire dévoué, est sortie, au mois de decembre dernier, la *Société des traditions populaires*. Cette association a pour objet de faciliter l'étude et la publication de tout le vaste immeuble de croyances,

de coutumes et de superstitions populaires que l'on désigne depuis quelques années sous le nom de « Folk-Lore ». A citer parmi les adhérents : MM. Edouard Charton, sénateur ; Cordier, professeur à l'Ecole des langues orientales; Charles Fremine, Ernest Hamy, conservateur du Musée d'ethnologie; de Quatrefages, membre de l'Institut; Hersart de la Villemarqué. Les fondateurs ont adressé un appel à tous ceux qui s'occupent des contes, des légendes, des chansons, des devinettes, des formulettes et des proverbes, afin de pouvoir publier dans le *Bulletin-Revue* des documents nouveaux.

La *Macédoine*, dont le nom accuse le programme, est d'un éclectisme aimable. Dans la personne de M. Carolus Duran, elle tend la main au talent quelle que soit son origine, sans parti pris d'école. Peintres, comédiens, éditeurs, littérateurs, architectes, musiciens, sculpteurs, graveurs, proclament l'égalité des arts devant le parfait glacé.

Et la quantité est loin de nuire à la qualité. Jugez plutôt : MM. Paul Dubois, Jules Claretie, Déroulède, Georges Charpentier, Couturier, Feyen-Perrin, Tirard, Henner, Delaplanche, Paladilhe, Massenet, Mercié, Sully-Prudhomme, Armand Silvestre, Lucien Marc, Edouard Pailleron, R. de Saint-Marceaux.

Avec une galanterie toute française, la *Macédoine* donne des fêtes auxquelles les Macédoniennes sont invitées. Très goûtée des dames, cette innovation est aussi pratiquée par la *Marmite*, dîner politique républicain fondé sous le 16 mai, et que préside cette année un avocat célèbre, M. Emile Durier. Mais tout lasse et tout passe. Bien que profondément républicaine, la *Marmite* est aujourd'hui plutôt artistique. L'élément artiste est un assaisonnement qui paraît du reste indispensable pour tous ces festins.

La *Marmite* a sa médaille, gravée par M. Roty, ancien prix de Rome. Elle a aussi son livre d'or, dans lequel on trouve comme présidents MM. Lepère, Paul Bert, Bartholdi le sculpteur, le docteur Bouley, mort président de l'Académie des sciences, et comme invités MM. Ferdinand de Lesseps, le général Tcheng-Ki-Tong, représentant de la Chine à Paris. Les invitations sont de gracieuses et spirituelles vignettes dues au crayon de MM. Maxime Lalanne et Henri Pille. Fort recherchés des amateurs, ces menus et surtout celui du dîner offert à M. de Brazza, où l'explorateur du Congo présente la marmite au roi Makoko. Très intéressantes aussi les séances où, sous la direction de M. Julien Tiersot avec le concours de MM. Cabillot, Jacquin et Jousseaume du Conservatoire, on fait revivre les chants patriotiques de la première révolution, paroles des citoyens Marie, Joseph Chénier, Brillat-Savarin et musique de Gossec et de Chérubini.

L'été, marmiteux et marmiteuses s'embarquent, non pour Cythère, mais sur un bateau à vapeur frété pour la circonstance, et les joyeux touristes, descendant la Seine, vont festoyer dans un endroit quelconque.

D'être gai vraiment on ait la liberté.

Les artistes des Français, les Coquelin, Lebargy et Prudhon, puis Mlles Godard, la violoniste, et Caristie Martel de l'odéon. les poètes Haraucourt, Grandmougin, Fabre des Essarts, font la joie de ces fêtes nautiques.

Heureux poètes! Comme les peintres, nous les trouvons partout. Ce n'est pas pour m'en plaindre, tant s'en faut, mais je constate que dans ces réunions de camarades le dessert se passe rarement sans que l'un d'entre eux accorde sa lyre.

Les petits-fils d'Orphée ont d'ailleurs leurs agapes

à eux, le *Dîner des Timides*, la *Lyre chansonnière* et celui de l'*Homme qui bêche*, où les édités de Lemerre se partagent le turbot sauce hollandaise et le caneton aux pois, entre un triolet et un sonnet.

Les comédiens qui redoutent tant un sifflet et qui considèrent ce bruit strident comme l'insulte suprême se doutent-ils qu'il exista jadis un dîner des *Auteurs sifflés?* On n'y était admis qu'avec les plus grandes difficultés. MM. Alphonse Daudet, Emile Zola, de Goncourt, Flaubert en étaient à la fois les membres et les organisateurs. Pour en faire partie, Tourgueneff dut affirmer sous serment qu'il avait été outrageusement sifflé en Russie pour une pièce dont il avait oublié le titre.

L'entrée de certains dîners, comme on le voit, n'est pas précisément facile. Quelques-uns ont un nombre d'adhérents limité, de sorte qu'il faut attendre un décès, comme à l'Académie, pour avoir les honneurs de l'admission. D'autres exigent des candidats des qualités si nombreuses et si exceptionnelles que les malheureux postulants sont le plus souvent honteusement blackboulés.

A la *Boulette*, l'unanimité des voix pour l'entrée d'une nouvelle fourchette est indispensable. Le vote est formulé par une boulette de mie de pain jetée dans un chapeau. De là le nom du dîner. Sur la présentation d'un nom honorable, mais antipathique, que je n'ai jamais pu connaître, un pain entier fut déposé, un soir, dans l'urne improvisée. C'était plus que l'unanimité.

Les *Pris de rhum* sont moins féroces, car le règlement veut qu'une demande ait au moins huit voix contre pour être repoussée. Mais l'esprit général des convives est si homogène, si intransigeant, qu'il est devenu presque impossible d'être jugé *dignus intrare*. Adver-

saires comme artistes des prix de Rome et des tendances académiques, les dîneurs appuient d'ailleurs leur radicalisme sur un incontestable talent : MM. Fourcaud, Roll, Gervex, Rodin, Damoye, Barillot, de Maupassant, d'Indy, Hennique, Cazin, forment l'état-major de cette phalange triée sur le volet.

Ces réunions sont, du reste, vieilles comme le monde. C'est autour d'une table qu'Athénée fait converser les personnages qu'il met en scène. « Cependant Brillat-Savarin est rarement de l'affaire. Maigres en ragoûts et riches en histoires. L'anecdote tient lieu d'entrée, la discussion de rôti, et la poésie de dessert, » a dit mon ami Saint-Juirs. Cependant quelques associations ne dédaignent pas de mêler l'utile à l'agréable.

Ainsi sont les *Têtes de bois*, présidées, non par un invalide, mais par Jean Dolent, le critique d'art. Les invitations pour « les grandes rigoulades gastronomiques » sont dessinées avec esprit par Ferdinandus et V.-A. Ponsin, et rédigées en un vieux français de haute fantaisie. »

« Les joyeulx, adroits et doctes garçonnets et aultres bien cognus pour estre Testes de bois (lesquels pour ce ne sont testes vuides) sont advisés par icelle feuille du festin de haulte gresse qui se tiendra le...

« Et à icelui disner seront, tost après la faim apaisée, récités carmes tant folastres que de mode pindarique, et aussi debvront auteurs conter joyeulses facéties, desquelles les assistants feront rire comme cent de mouches, tant que iceulx pour soy soulager la rate, empeschés ne seront de roter, vesser et peder comme harquebuzades. »

Mais c'est là une licence rabelaisienne qui reste, croyez-le bien, en fait, absolument platonique.

Les *Têtes de bois* sont des gens d'esprit et de goût

qui ont eu l'excellente idée de publier, en 1883, chez Charpentier, un intéressant et luxueux volume écrit, illustré par les convives et présenté dans une étincelante préface par René Delorme. Comme suite à cet ouvrage, il y aura un almanach dont l'impression a été récemment votée. C'est là une mine féconde à creuser, pour tous les dîneurs. Avec quelques efforts, on pourrait attirer et intéresser le public en lui présentant les manifestations variées de jeunes talents que viendrait soutenir le voisinage de noms déjà connus. On mettrait ainsi en lumière des littérateurs et des dessinateurs à qui il ne manque pour être lancés qu'un coup d'épaule et un peu de publicité.

C'est ainsi que la *Vrille*, un dîner de jeunes qui, au début, voulaient « percer, » et qui sont presque tous arrivés, a pour président notre confrère Roger Ballu, pour vice-président Jules Germain le peintre, et pour secrétaire Gustave Toudouze le romancier. La *Vrille* a prouvé, du reste, la puissance de volontés étroitement unies pour atteindre un même but.

Il y a cinq ans, lorsque M. Turquet rendit, ou plutôt donna, sans crier gare, la liberté aux artistes, il y eut un moment général de stupeur. Le dîner de la *Vrille* qui suivit l'arrêté du sous-secrétaire d'État fut fort orageux, d'après ce que l'on m'a raconté.

On n'était pas organisé pour le Salon annuel. Pris ainsi à l'improviste, on ne pouvait l'être, assurait-on. L'un des convives apporta une pétition couverte de signatures pour demander au ministre de revenir sur sa décision : quelques rares dissidents conseillèrent de tenter au moins un effort. La pétition fut par eux énergiquement combattue. Après une longue discussion, on décida de tâter l'opinion des camarades avant de s'arrêter à une décision définitive.

Le texte d'une circulaire écrite derrière un menu

fut arrêté. Huit jours plus tard, une réunion importante avait lieu dans les salons de la librairie de l'Art ; on se groupa autour des vrilleurs, on se compta, on se rassura, on prit courage. Séance tenante, les premières bases des statuts d'une association en vue des expositions annuelles furent arrêtées. Un incident important se produisit : sur la proposition de MM. Emile Boilvin et Frantz Jourdain, il fut décidé que, dorénavant, les graveurs et architectes auraient, dans chaque section, une médaille d'honneur spéciale en remplacement de la médaille d'honneur unique qui, vu la majorité des peintres et des sculpteurs dans le jury, leur revenait toujours.

Un mois après cette réunion préparatoire, une assemblée générale avait lieu. Des délégués étaient nommés, l'Association des artistes français existait.

Certes, le soir où la *Vrille*, croyant à la possibilité d'une organisation pratique, revendiqua hardiment l'autonomie des artistes, le vaillant dîner mérita bien son nom. Quel trou dans la porte des préjugés! La petite vrille était devenue une tarière.

XIX

Paris n'est plus dans Paris. — L'art à Nice. — Un carnaval artistique. — Les *Analcades*. — Une tapisserie mise en action. — *Pends-toi, Grévin!* — Le Salon avant la lettre. — Portrait de Pasteur, par Bouvet. — *Justinien et son conseil.* — *La femme au masque.* — On imite le bois doré. — Listz chez Munckacsy. — L'œuvre de Leconte du Nouy. — *Le livre des collectionneurs.* — *Monsieur, j'ai mes pauvres.* — Prix de la vente Maze Sencier.

25 *mars.*

Pour bien des gens, Paris est une ville peuplée de près de deux millions d'habitants et située dans le département de la Seine. C'est du moins ce qu'on m'a appris dans ma verte jeunesse et c'est probablement ce qu'on enseigne encore à nos collégiens.

Je regrette de détruire des illusions respectables, mais les définitions données dans les géographies sont tout ce qu'il y a de plus fantaisiste.

Paris sur les bords de la Seine ?

Quelquefois, souvent même si l'on veut, mais toujours ?

Quelle erreur !

Paris est à Trouville, à Dieppe, à Luchon, sur le lac Léman, à Pau, un peu partout excepté à l'endroit où les savants l'ont placé. Notre capitale, je l'ai trouvée au carnaval de Nice la semaine dernière et elle est revenue avec moi dans le même train, le mercredi des cendres.

Je vous garantis que la promenade des Anglais était sensiblement plus parisienne, il y a quelques jours, que la rue Brochant ou le boulevard Bourdon. Et, il faut l'avouer, on comprend ce déplacement momentané de notre centre de gravité. Rien de plus gai, de plus lumineux, de plus mouvementé que ce carnaval multicolore, sous le soleil joyeux et le ciel bleu qui mettent, sans motif, la joie au cœur et le rire aux lèvres, de même que le brouillard et le pavé boueux inspirent des idées à rendre jaloux le sombre Hamlet.

Tout le monde connaît aujourd'hui ces fêtes. Inutile de décrire les curieux avec leur casque grillagé, leur pelle en fer, le sac de confetti en bandoulière, les marchands criant : Bonbons ! Bonbons ! et débitant des montagnes de cette mitraille en plâtre dont on use de quoi bâtir des maisons sur toute la Corniche. Aussi, sans parler du côté brillant, luxueux, mondain, vraiment amusant de ce corps carnavalesque, il y a une note artistique, unique en son genre, et par conséquent très intéressante à observer.

Incontestablement les costumes qui ont défilé dans la tribune du comité ne possèdent ni le style ni le caractère des somptueuses cavalcades historiques dont la Belgique et l'Autriche sont si fières et à juste titre, mais elles ont une fraîcheur, une grâce, un goût des plus séduisants. Je vois encore devant mes yeux une cavalcade pittoresque : les *Pantins de Violette*, des demoiselles masculines montées sur des ânes et vêtues de violet des pieds à la tête. Avec leurs perruques poudrées sur lesquelles étaient campés de petits paniers remplis de violettes, ce groupe était d'une tonalité exquise. A citer aussi, pour leur aspect charmant parmi les mascarades, les *Pages du roi Dagobert*, en maillot de soie rose avec crevés bleu de ciel, les *Chevaliers du Pince-nez*, les *Fèves*, les *Têtes de pipes* et

les *Chevaliers du Loto*, dont le titre me dispense d'une description.

La conception, l'arrangement de quelques chars étaient aussi fort heureux. Le premier prix, le *Char de la Cigogne et du Renard*, mise en action de la spirituelle fable de Lafontaine ; la *Noria*, distribuant à l'aide d'un ingénieux mécanisme des grenouilles, des crapauds et des sangsues, le *Moulin à vent de Don Quichotte* et le *Char des Singes savants*, une vraie ménagerie où les artistes à quatre pattes dansaient, cabriolaient, montaient à la corde lisse, faisaient du trapèze comme dans certaines tapisseries de Buain.

Remarque curieuse : Nice se nourrit de sa propre substance et fièrement se passe de l'aide de Paris, ordinairement l'*alma parens* de toutes les solennités imaginables. Nice se suffit à elle-même. Ce sont des dessinateurs du cru qui composent les costumes, et ce sont des tailleurs et des couturières de la ville qui les exécutent. Dût mon orgueil d'habitant de la Babylone moderne en souffrir, la vérité m'oblige à reconnaître que ces essais de décentralisation sont couronnés d'un plein succès. Pends-toi, Grévin, aucun de ces gracieux chiffons ne sent la poussière. Tous ou presque tous ces masques ont au contraire un cachet pimpant, coquet, spirituel, moderne, et capiteux au suprême degré.

Si le tout Paris, le jour du mardi gras, puisait à pleines mains dans des sacs de confetti et des paniers de violette, sous un ciel italien et devant les flots bleus de la Méditerranée, les valises à peine débouclées, on le rencontrait la semaine dernière dans les ateliers d'artiste, furetant comme le chien de chasse qui cherche du gibier. Encore une mode nouvelle! La soif de l'inédit torture notre génération inquiète. Autrefois le *chic* suprême consistait à assister à l'ouverture du

Salon annuel. Peu à peu on a voulu devancer l'heure du lever de rideau et se trouver parmi les rares privilégiés qui se faufilaient dans le palais des Champs-Élysées le jour du vernissage par la porte entre-bâillée. Aujourd'hui tout le monde en est, de ce fameux vernissage, et surtout ceux qui n'ont aucun titre pour y figurer. Aussi ne s'en tient-on plus là. L'ambition a grandi, et le dernier mot du *bécarre* est de courir, chez les peintres et les sculpteurs, passer en revue les tableaux et les statues destinés à la prochaine exposition.

Cela tourne à la fête. Que cela gène ou non le maître de la maison, peu importe. On vient si peu pour lui et — entre nous — si peu pour ses œuvres! Les femmes font de la toilette, les hommes de l'esprit ; on lit, on flirte, on potine, on éreinte le voisin d'où l'on sort et l'on couvre de fleurs l'ami chez qui l'on se trouve, on fume d'excellents cigares, on sirote un verre de madère ou de champagne en grignotant un pain fourré ou un gâteau sec. Puis lorsqu'on rentre chez soi les jambes cassées par d'incalculables ascensions de cinq étages, les yeux brûlés par le papillotement de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, le cerveau vide, la mémoire troublée par un kaléidoscope fou, on est très fier en pensant qu'on a assisté à la répétition générale, à la vraie répétition générale et que les invités du vernissage n'auront que des restes.

A peine descendu du wagon du P.-L.-M., je suis monté dans une voiture de l'Urbaine pour faire une tournée d'ateliers, car on parle déjà du Salon dans tous les salons, mais j'ai été si vite que je ne réponds pas des erreurs. Si j'attribue une nature morte à M. Cabanel et la *Mort de Pyrrhus* à M. Vollon, que le lecteur me pardonne. On ne s'imagine pas combien les souvenirs restent confus après une semblable course au clocher.

M. Henner va envoyer l'*Orpheline*, une page superbe, appartenant à M. Chauchard, et un autre merveilleux tableau représentant une nymphe assise sous le feuillage épais d'une forêt où le jour pénètre discrètement, tandis que la belle mire à ses pieds, dans un ruisseau, ses formes superbes. C'est un des plus beaux tableaux du maître coloriste, à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre.

De M. Bonnat, nous verrons le *Portrait de M. Pasteur et de sa petite-fille*, M[lle] Valérie Radot, portrait commandé par un brasseur de Copenhague qui doit sa fortune aux procédés scientifiques de l'illustre savant.

De M. Bompard un épisode de la campagne des Anglais au Soudan. Des rebelles apportent au mahdi des têtes qu'ils viennent de moissonner dans un combat. Le prophète assis sous sa tente, à demi nu, les regards tournés vers le ciel, paraît en extase comme un saint de pierre d'une cathédrale.

M. Boulanger expose le *Marchand d'esclaves* à Rome, beaucoup de femmes nues, naturellement. M. Benjamin Constant a terminé à la dernière heure une immense toile d'un bel effet, *Justinien et son conseil*, puis un tableau moins important intitulé : *Judith*.

Un anonyme a commandé à M. Cabanel le portrait de l'abbé Le Pailleux, fondateur de l'ordre des petites sœurs des pauvres, et de sœur Marie-Augustine Jamet, supérieure générale et fondatrice du même ordre. Tous les deux sont représentés dans leur costume sévère, dans leur cellule au mobilier sommaire. Ces deux portraits sont très remarquables et seront très remarqués.

De M. Puvis de Chavannes, l'unique décorateur que nous possédions encore depuis la mort de Baudry, nous aurons une magistrale composition commandée par le musée de Lyon : *Vision antique* et *Inspiration chrétienne;* puis deux figures, le *Rhône* et la *Saône*, symboli-

sant la Force et la Grâce. De M. Dagnan-Bouveret, le *Pain bénit*. De M. Vollon, une nature morte du plus prodigieux effet : des œufs roulant sur une table couverte d'objets de ménage. De M. Carolus Duran, une femme nue couchée sur un lit de repos. De M. Benedict Masson, un vieux lutteur, le *Passage des Alpes par l'armée d'Annibal* et *Eve chassée de l'Eden* — pas celui de la rue Boudreau, bien entendu.

Continuons notre nomenclature : de M. Fichel, le *Toast* et le *Corps de garde* ; de Jules Breton, la *Bretonne* et le *Repas des Moissonneurs ;* de Léon Comerre, un fragment de la décoration de la mairie du 4e arrondissement : l'*Eté* et l'*Automne*, et le portrait de Mme Louise Théo en pied et en soubrette Louis XIV.

Nous tombons avec M. Worms sur des sujets moins graves : *Sous le charme* représente une de ces scènes andalouses où excelle le spirituel conteur. Le genre aura d'ailleurs de brillants champions au Salon. Voici M. Delort avec une *Fête à Venise* au siècle dernier ; M. Adrien Moreau, avec *Mme de Longueville haranguant la population dieppoise ;* M. Brispot avec le *Barbier du village* rasant en plein vent aidé par sa femme, et le *Dernier bouton :* un suisse gonflé d'importance boutonnant son gant et faisant boutonner les attaches de son genou par un enfant de chœur ; M. Jean Béraud, avec les *Prostituées de Saint-Lazare ;* M. François Flameng, avec le *Bain ;* M. Damour, un débutant plein de talent, avec un *Intérieur de forge ;* M. Frédéric Régamey, une aquarelle traitée avec autant d'esprit que d'habileté : l'*Assaut du comte de Bondy et de Lafauchère*, le maître d'armes célèbre en 1816, assaut auquel l'auteur fait assister, par une convention ingénieuse, les maîtres, les amateurs et les écrivains de l'épée au dix-neuvième siècle. La place me manque pour parler de cette œuvre fine et aimable. C'est dommage, car du

même coup il y aurait eu de piquants documents à glaner dans la petite exposition d'escrime du *Figaro*, où figurait l'aquarelle de M. Frédéric Régamey. Disons en passant que le spirituel dessinateur a illustré d'une façon ravissante un exemplaire unique du *Théâtre à la campagne*, exemplaire que j'ai la bonne fortune de posséder, grâce à l'étrange indifférence de M. Pailleron à qui il avait été naturellement tout d'abord présenté.

La *Folie de Nabuchodonosor*, par M. Rochegrosse, nous ramène aux grandes toiles. A peu près dans les mêmes dimensions, M. Bompard envoie une scène tirée de la campagne des Anglais au Soudan. Nous voilà maintenant en plein élément guerrier. N'en sortons pas avant d'avoir signalé le *Branle-bas de combat sur un vaisseau de guerre*, par M. Couturier, et la *Bataille de Saint-Privat*, par M. Jeanniot, à qui il faut prédire un des gros succès de l'exposition. Le peintre, qui a récemment troqué le sabre de capitaine contre la palette et l'appui-main, assistait comme sous-lieutenant à cette lutte héroïque, dans laquelle il fut blessé. Aussi l'impression est-elle d'une vérité simple et brutale qui vous prend aux entrailles. L'aspect général n'est nullement celui des tableaux militaires de Neuville. C'est quelque chose de plus terrible. L'exécution de cette œuvre audacieuse est d'une originalité intelligente, d'une personnalité qu'on ne saurait trop louer. Avec la *Bataille de Saint-Privat*, qui aura vraisemblablement l'honneur d'etre violemment attaquée, M. Jeanniot vient de faire un pas gigantesque en avant, et il prend place d'un coup dans les premiers rangs.

Continuons nos indications :

M. Gervex expose la *Femme au masque*; un loup de velours noir et pas de vêtement. Elle se tient nue devant une psyché, le dernier voile a glissé de son corps et floconne à ses pieds; sa tete inclinée paraît se con-

templer avec orgueil et sourire à sa beauté. Mlle Abbéma, la *Tragédie et la Comédie;* M. Cormon, un *Déjeuner dans l'atelier;* M. Montenard, un panneau décoratif; M. Duez, le *Repos;* M. Besnard, une *Herborisation*, très étrange pour l'École de pharmacie, et un portrait de Mme Roger Jourdain, dont le mari envoie le *Lawn-Tenis;* M. Barillot, *Soirée d'automne en Lorraine* et *Matinée d'été dans le Cotentin:* un troupeau de vaches se dirige au petit jour vers un abreuvoir. Un taureau marche en tête, aspirant l'air à pleins naseaux et se retournant vers le troupeau comme pour y chercher sa favorite. La buée du matin fond sur les premiers rayons du soleil levant. Il paraît malheureusement que l'un de ces tableaux a été crevé par un commissionnaire maladroit.

Avec M. Barillot le naturiste, nous arrivons aux paysagistes, dont les œuvres sont pour la plupart extrêmement remarquables. Il faudrait citer presque tout le monde. Prenons au hasard: l'*Été de la Saint-Martin* et le *Soir*, de M. Rapin: le premier paysage pris en novembre à la Hague; le second, une mare garnie de plantes reflétant les vivacités du ciel encore très embrasé; un *Soleil couchant*, par M. Damoye, dont M. Roll vient de terminer le portrait; le *Hameau de Landener*, de M. Guillemet; un *Effet de neige au soleil couchant*, de M. Lavieille; le *Vallon*, de M. Camille Bernier; les *Nénuphars*, de M. Hanoteau; le *Menhir*, de M. Lansyer; l'*Ilot aux oies*, de M. Pelouse, etc., etc.

C'est le cas ou jamais de placer ce cliché: nous en passons et des meilleurs. Arrêtons-nous, car la liste devenant trop longue serait transformée bientôt en un véritable livret.

« Un chapitre nouveau à ajouter au *truquage* de M. Paul Eudel, » écrit dans un journal M. Jos. Hessel.

Ma foi non, au lieu de le mettre dans mes cartons pour le cas d'une nouvelle édition refondue et considérablement développée, je préfère citer immédiatement l'aventure telle que la raconte mon jeune et aimable confrère. Mes lecteurs perdraient trop en attendant.

On a fait grand tapage ces temps-ci à l'hôtel Drouot autour d'une aventure arrivée récemment à un marchand d'antiquités des plus connus et dont la compétence en matière d'art n'avait jamais été discutée.

M. Perdreau, qui habite la rue Meyerbeer, avait acheté chez M. Veil-Picard par l'entremise de MM. Boislève et Franck, une table louis-quatorze, en bois sculpté et doré, portant en relief les armes du duc de Richelieu, et l'avait payée 30 000 francs.

Croyant avoir acquis une pièce unique d'une grande valeur, il s'empressa de la montrer au baron Gustave de Rothschild qu'il savait fort amateur d'objets de cette rareté et lui en demanda 40 000 francs.

— 40 000 francs! lui répliqua le baron, mais il y a un mois à peine qu'un de vos confrères est venu me proposer cette même table à 18 000 francs.

— Êtes-vous bien certain que ce soit la même, lui demanda M. Perdreau stupéfait?

— Absolument, lui répondit le baron.

Le marchand dut garder son meuble, mais il n'était nullement persuadé que le meuble fut truqué.

Or, il y a quelques jours, le marchand apprit qu'il existait au Garde-Meuble une table pareille à la sienne, il s'informa et finit par apprendre que la *merveille* qu'il avait payée 30 000 francs n'était qu'une imitation moderne d'une table du Garde-Meuble.

M. Perdreau s'empressa d'informer son vendeur de ce fait et lui réclama les 30 000 francs qu'il avait payés.

Celui ci refusa de rembourser la somme reçue, prétendant que son acquéreur devait savoir en l'achetant si la table était ancienne, que lui-même du reste l'avait achetée de bonne foi comme étant de l'époque de Louis XIV à M. André, un marchand habitant une rue avoisinant le cimetière Montmartre.

M. Perdreau, ne se rendant pas à ces raisons, l'assigne devant le tribunal et lui réclame la résiliation du marché.

Où allons-nous? jusqu'ici les meubles en bois, sculptés et dorés, du XVIIIe siècle, avaient échappé à l'habileté des imitateurs.

A quand les tapisseries? Après, il faudra tirer l'échelle. La contrefaçon se sera emparée de toutes les branches de la curiosité.

— Brillante réunion avenue de Villiers, chez le peintre Munkacsy, en l'honneur de son compatriote Liszt, le grand pianiste, arrivé depuis quelques jours à Paris.

Le maître hongrois est aujourd'hui un beau vieillard au teint bronzé, au nez fortement accentué, au sourire fin et pénétrant. L'âge a un peu voûté sa taille. Ses grands cheveux blancs tombant sur ses épaules encadrent toujours sa physionomie comme au temps de sa jeunesse, tandis qu'une longue houppelande, un peu semblable à une soutane, rappelle qu'il est dans les ordres. Liszt portait hier pour toute décoration la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

A part le duo de *Mireille*, chanté par Mme Conneau et M. Faure, le programme préparé avec intelligence par la maîtresse de la maison, Mme Munkacsy, ne contenait que des œuvres du maître hongrois, exécutées par des interprètes hors ligne, comme MM. Saint-Saëns, Burger, Diemer et Marsick.

A minuit, au milieu d'une profonde émotion, Liszt s'est mis au piano pour jouer une *Fantaisie hongroise* de sa composition.

Il semble vraiment que l'instrument se transforme sous ses doigts, qui paraissent à peine s'agiter. Toujours souriant, regardant à peine le clavier, le grand pia-

niste arrive sans effort à produire des effets d'une incroyable puissance ou d'une douceur infinie. Sa méthode est un secret qui disparaîtra avec lui.

A la fin du morceau, une ovation dont il gardera le souvenir lui a été faite par les assistants, appartenant en grande partie à la colonie étrangère.

— Dans les galeries Tripp, rue de Provence, vient de s'ouvrir une exposition des œuvres principales du peintre Leconte du Nouy.

M. Leconte du Nouy appartient surtout à la tribu des orientalistes, qui compte aujourd'hui de nombreux représentants à Paris : MM. Berchère, Guillaumet, Benjamin Constant et beaucoup d'autres encore. Aussi beaucoup de ses sujets sont-ils empruntés à la Turquie, à l'Algérie et à la Palestine, comme la *Vision d'Abraham*, une grande toile très décorative; la *Mauresque*, un souvenir de la Casbah d'Alger; *Pharaon dans son gynécée*, fragment d'un triptyque tiré du *Roman de la Momie*, de Théophile Gautier. A citer de nombreux cartons, des dessins études pour la plupart qui possèdent un charme particulier, et plusieurs portraits ne manquant pas de caractère, comme ceux de Mme Everard, Mme P. Crémieux, parente de l'artiste, si nous ne nous trompons pas; M. Genest, le docteur Proust, de la Faculté de Paris, pour lequel l'auteur s'est inspiré de la manière d'Holbein.

Cette exposition non payante ne prépare pas une vente prochaine. Elle n'est pas, comme d'habitude, l'antichambre de l'hôtel Drouot. Élève de Signol et de Gérôme, M. Leconte du Nouy appartient à cette école qui lutte avec persévérance contre les impressionnistes. — Il veut rendre le public juge de son œuvre. Tel est son but, et nous ne pouvons qu'applaudir à la résolution qu'il a prise

En faisant strictement mon devoir, je devrais rester sur le territoire de la peinture, car il y aurait à mentionner encore l'exposition fort intéressante des études vénitiennes de M. Pasini chez MM. Boussod et Valadon; mais je demande grâce, et les chevaliers de la brosse me pardonneront si je les abandonne pour aller jeter en courant un coup d'œil à l'hôtel Drouot.

Ils seraient d'ailleurs mal venus de se plaindre. Une vente importante, celle de la collection Maze Sennès, s'y prépare. Le vendeur n'est pas un inconnu dans le monde des amateurs. En 1870 il a publié ses recherches sur la céramique, et il vient d'achever un magnifique volume, *Le livre des collectionneurs*, qui est un véritable trésor d'érudition.

Les faïences de Rouen sont représentées dans cette collection par de beaux types. Cinq aiguières louis-seize, des plats, des assiettes aux armes de Louis Poterat, d'Herbenville, d'Asselin de Villequier, de la baronne de Suze, etc.

Une fontaine figurant en relief un Neptune entre deux dauphins, est un chef-d'œuvre de maîtrise.

Deux jardinières demi-circulaires de Sceaux décorées de sujets de chasse peuvent être comparées avec certaines peintures de Sèvres.

Grès peu nombreux, mais choisis.

Quant aux miniatures, elles sont fort remarquables. Voici les portraits de M[me] Deshoulières, de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, par Petitot; d'Amédée II, roi de Sardaigne, de Maurice de Saxe, de la marquise de Tourzel, par Violet; du duc d'Enghien, par Hall; de la duchesse de Polignac, par Dumont, sur une riche tabatière.

De toutes ces miniatures la plus étonnante me paraît être le portrait de Rosalie Duthé par Augustin, de cette adorable et célèbre Duthé, qui fut la maîtresse

du comte d'Artois. C'est à son sujet que courut l'épigramme connue. « Lorsque le prince a une indigestion de gâteau de Savoie, il va prendre *du thé* à Paris ». On sait que le frère du roi avait épousé une princesse de Savoie.

A noter enfin un ravissant portrait de M[lle] Dervieux, la spirituelle pécheresse qui répondait un jour à un amoureux suppliant de lui faire l'aumône de son amour.

— Mais, Monsieur, j'ai mes pauvres !

De pareilles réponses ne sont, paraît-il, plus à la mode, car on n'en entend plus de semblables.

Eh bien ! franchement, c'est dommage.

PRIX PRINCIPAUX DE LA VENTE MAZE-SENCIER : *Miniatures.* — Petitot : *Marie-Thérèse d'Autriche*, miniature sur vélin, 400 francs, à M. Boas Berg. — Augustin : Portrait de *Rosalie Duthé*, vue à mi-corps, vêtue de blanc, le sein et le bras gauche découverts, signé Augustin, 1793, 2,900 francs. — Jules Vernet : *Marquise de Croy*, coiffée d'un grand chapeau à la Paméla, 460 francs, à M. Panckoucke. — Blondel (attribué à) : *Marie-Thérèse d'Autriche*, assise, portant le grand cordon de son ordre, cadre allemand en bronze ciselé, 400 francs, à M. Boasberg. — Hall (Pierre-Adolphe) (1739-1793) : Son portrait par lui-même. Il est drapé dans un grand manteau rouge. Cadre vénitien écaille et argent, 1,080 francs, à M[me] de Courval (quelques amateurs prétendent que c'est le portrait de Georges III, roi de Suède, et la copie du portrait acheté 3,000 francs par M. Panhard à la vente de La Béraudière). — Du même (mais attribution contestable et contestée) : Portrait de jeune femme (un peu refait). Fleur et ruban vert dans les cheveux, fichu dénoué. Cadre en or à réverbère, 3,020 francs, à M. Mannheim. — Vestier (Antoine)

(attribution contestée) : Jeune femme coiffée d'un bonnet de tulle échancré sur le front, 510 francs, à M. Legrand. — Dumont (attribution contestable) : Portrait de *M. de Calonne*. Habit et gilet noirs, cravate et jabot de dentelle, 1,020 francs, à M. de Sancy. — Isabey : Jeune femme coiffée d'un grand voile blanc. Écharpe jaune autour du cou (on prétend que cette miniature était une simple imitation moderne faite il y a 30 ou 40 ans, d'après une gravure anglaise), 640 francs. — G. Van Spaendonck : Tabatière en vernis martin. Dessus, fleurs et fruits, 1,180 francs, à M. de Ganay. — Van Pol : Tabatière en poudre d'écaille, ornée d'une gouache, corbeille de fleurs, 410 francs, à Mme de Courval. — Dumont (François) : Boîte rouge vernis martin. Portrait de *De la Rive* l'acteur, 1,520 francs, à M. Coblence. — Du même : Tabatière en écaille jaspée. Portrait de la *duchesse de Polignac* (bien belle pour Mme de Polignac qui était fort laide!), 4,220 francs, à M. Mannheim. — Mosnier : Boîte en poudre d'écaille moulée, de couleur lie de vin. Portrait de femme. Robe mauve décolletée, traçant une lettre sur laquelle on lit : *N'écrivez plus et venez* : 2,900 francs, à M. Mannheim. — Hall : Tabatière en poudre d'écaille. Portrait de la tante de l'artiste (la tante Adolphine), 1,900 francs, à M. Perdreau. — Bonbonnière à secret, louis-seize. Portrait de femme portant un vêtement à capuchon, 1,420 francs, à M. Malinet.

Faïences de Rouen. — Plat octogone oblong, à anses tigrées, décor rayonnant de lambrequins, guirlandes et pendentifs; au centre, une corbeille de fleurs entre deux cornes d'abondance, haut. 315 millim., long. 450 millim., 1,020 francs, à M. Weinberg. — Assiette à bordure d'arabesques et de quadrillés noirs sur fond jaune d'ocre; au milieu, un grand médaillon découpé de même fond, chargé de deux Amours dansant; de fines guirlandes bleues entourent ce médaillon. Cette assiette date de la régence de Philippe d'Orléans, 2,570 francs, à M. Cussac.

Faïences de Nevers. — Grands cornets octogones, à décor hollando-japonais, en émaux bleu et violet manganèse, 620 francs.

Assiette décorée sur le marli de guirlandes se reliant à huit médaillons décorés d'oiseaux, bustes et figures de divinités; au centre, un sujet biblique : *Saint Michel terrassant le dragon*, émaux polychromes, 900 francs, à M. Panckoucke.

Jardinières semi-circulaires à pilastres et bordures d lauriers et rinceaux. Les médaillons représentent des sujets de chasse, haut. 130 millim., larg. 240 millim., 800 francs, à M. Boucheron.

Meubles. — Un coffre en chêne sculpté décoré de douze portraits séparés par des colonnettes ; ce beau meuble, rare spécimen de la transition du gothique à la Renaissance, est le corps d'une crédence dont les pieds ont été détruits par le temps; il date du commencement du xvie siècle, 1,900 francs.

Canapé louis-seize, couvert en tapisserie de Beauvais. Le siège représente une chasse au sanglier, et le dossier, des Amours dans un paysage, 2,500 francs, à M. Chappey.

Deux fauteuils louis-seize, à dossier ovale, couverts de tapisserie de Beauvais à sujets chinois, 2,450 francs, à M. Chappey.

Deux chaises louis-seize, en bois finement sculpté, à siège ovale et dossier droit, en gaine. La tapisserie, de Beauvais, représente des vases et des bouquets de fleurs. Estampille J.-B. Séné (Jean-Baptiste Séné était fournisseur de la couronne sous Louis XVI), 999 francs.

Cette vente a produit la somme de 85,831 francs.

XX

La vente Morgan à New-York. — Chickering Hall. — Sir Thomas Kirby. — Le *Signal*, de Haquette. — *Dans la bibliothèque*, de Meissonier. — Dollars contre dollars. — Le *Menu du cardinal*, par Vibert. — Un lapsus d'auctioneer. — Les *Communiantes*, de Jules Breton. — Une adjudication de 227.500 francs! — *Le récit du missionnaire*, par Vibert. — 487.925 dollars en trois vacations! — *Peintres, reprenez vos pinceaux.* — Les concours pour l'Exposition universelle. — La gare de 1878. — La tour Eiffel. — Les projets Raulin, Dutert, Formigé, Eiffel et Sauvestre. — Pas de réminiscences antiques en 1886! — Le colosse de Rhodes. — Inconvénients des concours entre architectes.

30 *mars.*

Ce n'est pas à l'hôtel Drouot que je transporterai aujourd'hui mes lecteurs, mais à New-York, où va se vendre la magnifique collection de tableaux de Mme Mary J. Morgan, propriétaire de la ligne de bateaux à vapeur faisant le service avec la Nouvelle-Orléans.

Nous sommes le 6 mars. Il est sept heures. Une foule compacte, après avoir longtemps attendu, le ticket à la main, l'ouverture des portes, vient d'envahir le « Chichering hall ». Tout est plein, du parterre aux galeries. Chicago, Saint-Louis, Boston et Philadelphie, ont envoyé, pour la circonstance, leurs principaux marchands avec les commissions des amateurs. C'est un véritable événement qui va se passer dans le monde

artistique. Il aura un retentissement considérable de tous les côtés.

Au fond de la salle, une draperie large laisse tomber ses plis mous sur lesquels se détache la toile de Renouf : *Réparant son canot*, qui sera vendue la dernière de la vacation.

Un chevalet tournant doit recevoir les uns après les autres les tableaux destinés à passer sous le marteau.

Quand sir Thomas Kirby, le célèbre auctioneer, paraît, des applaudissements réitérés le saluent avec enthousiasme.

Il remercie l'assistance par le petit speech d'usage en pareil cas.

— Votre attention, dit-il, est très respectueusement invitée à suivre, avec soin, les enchères. C'est une vente sérieuse que nous allons faire, de la galerie que Mme Mary Morgan avait commencée, il y a quatre ans à peine. Quoi qu'on ait pu dire, aucun objet étranger n'a été ajouté à cette collection, l'une des plus belles qui aient été formées en Amérique.

La première toile présentée aux enchères est le *Signal*, par Haquette.

— 10 dollars (1), dit un plaisant, dans la salle.

— Je vous préviens, répond M. Kerby, que je ne prendrai que des enchères de 25 dollars. Qui offre 25 dollars ?

— 50 dollars, crie quelqu'un.

— Deux à 50. J'attendrai. Bien : 75 dollars ; 100 dollars. Allons, ce sera un honneur et un souvenir d'avoir acheté le premier numéro de la collection Morgan.

Et l'on monte jusqu'à 575 dollars, prix auquel est adjugé le tableau de Haquette, à M. Henry Wilson, de Stock Echange.

(1) Le dollar vaut cinq francs.

Vient ensuite un *Paysage* de Corot qui décroche rapidement 5,000 dollars.

M. John T. Martin fait un signe de tête pour ajouter 100 dollars.

L'un des spectateurs appuyé sur la balustrade de la galerie, M. Harry Havemayer, indique d'un geste qu'il met 100 dollars de plus.

M. Knoedler, le grand marchand de New-York, agite son gant et couvre l'enchère de 100 dollars.

C'est ainsi que le premier Corot présenté va rapidement jusqu'à 8,900 dollars.

— Allons, un dernier effort pour arriver à 9,000, dit M. Kirby en fascinant du regard son auditoire.

M. Charles Crocker, le millionnaire de l'Ouest, qui a acheté « Billy » le manoir de Hutchinson, connue comme le château de Chattenooga, se décide enfin.

A 9,000 dollards, il est l'adjudicataire du Corot.

Mais le clou de la soirée est le tableau de Meissonier, *Dans la bibliothèque*, que les commissionnaires viennent d'apporter sur le chevalet.

Tous les marchands ont des ordres pour le pousser ; MM. S. P. Avery, J. Herman, Schaus, Roland Knœdler, Christ Delmonico et M. E. Glaenzer de Paris représentant de MM. Boussod et Valadon de la rue Chaptal qui vient d'arriver par le steamer « la Gallia. »

Les amateurs qui doivent soutenir la lutte eux-mêmes sont : MM. John T. Martin de Brooklyn, James et Claghorn de Philadelphie, Cabanel Cook de Californie, Henri Havemayer, W. B. Dickerman, Philip van Vakenbergt, Edward Kearny, Daniel Chauncey, docteur Willing, directeur de la *Galerie artistique* à Washington et MM. Kauffman et Magrane, ses deux collaborateurs.

L'instant est solennel. Les crieurs se disséminent dans la salle. Les dames laissent tomber sur leurs genoux

leur catalogue couvert de maroquin rouge et imprimé en lettres d'or.

Le silence devient profond.

— Je suis marchand à 10,000 dollars, prononce lentement l'auctioneer en regardant un acquéreur placé en face de lui.

— 11,000, envoie un amateur dans une autre partie de la salle.

— 12,000, clame M. Garland.

Les enchères partent de droite et de gauche, rapides et animées.

Le tableau monte ainsi jusqu'à 16,500 dollars, puis s'arrête brusquement.

M. Knœdler, après un moment d'hésitation, met 10 dollars.

— Non, dit encore M. Kirby. Je ne veux pas prendre cette enchère. Mettez 25 dollars. Voyons, est-ce dit, 25?

— Allez, répond M. Knœdler, et le tableau de Meissonier lui est adjugé à 16,525 dollars.

On pousse encore jusqu'à 8,100 dollars les *Côtes près de Villers*, de Troyon; 5,300 la *Leçon de chant*, de Zamacoïs; 6,500 le *Cupidon*, de Bouguereau; 4,500 la *Sapho*, de Lefebvre; 4,800 des *Nymphes au bain*, de Corot; 4,600 le *Marchand de poteries au Caire*.

Les Diaz s'enlèvent avec succès : La *Femme d'Orient*, 1,550. *Le chemin près de Fontainebleau*, 2,500. *Étude de nu*, 1,375. *Enfant jouant avec une chèvre*, 2,750. *Concert au clair de lune*, 2,400.

A citer encore les tableaux suivants : *Suzanne*, de Jacquet, 1,075. *Vaches à l'abreuvoir*, de Van Marcke, 1,325, acheté par M. J.-T. Woodward et le *Printemps*, du même, 4,625. *La leçon de musique*, de Willems, 1,250, à MM. Knœdler and C°. *Bergères et moutons*, de Millet, 1,525, à M. Henry Havemayer *La récolte de pommes*, du même, 2,575. *Une prise de tabac*, de Bonvin, 2,550.

La proposition, de Jules Worms, 1,175, à MM. Schaus et Cie, et un *Jour de marché en Espagne*, du meme, 2,300, à M. R.-H. Halstead. *Trois Scènes de la vie*, aquarelles de L. Leloir, 1,900. *Bateaux en rivière*, de Daubigny, 1,325. *Vestale endormie*, de M. Hector Leroux, 1,675. *Temps orageux*, de Jules Dupré, 1,700. *Paysage avec maisons*, de Th. Rousseau, 3,300. Le *Jour des Rameaux*, de J. Vibert, 2,000. *Nymphe endormie*, de Henner, 2,075.

M. Knœdler clòt la séance en achetant 3,600 dollars *Le nid*, de Jules Breton. La dernière enchère s'arrète à 5,050 dollars, pour le tableau de Renouf : *Réparant son bateau*, l'un des succès du Salon de 1884, à Paris.

C'est ainsi que dans la première soirée 80 tableaux produisent 171,200 dollars, soit en moyenne 2,140 dollars chacun, beaucoup plus, par conséquent, disent les habitués des ventes publiques de New-York, qu'à la vente John Taylor Johnston, où dans la même salle, en 1876, les 93 tableaux de la première vacation ne formèrent qu'un total de 135,945 dollars, et ils ajoutent que lors de la vente Seney, en 1881, 98 tableaux ne furent vendus que 54,895 dollars.

A cette époque, on croyait que ces résultats ne seraient jamais dépassés.

DEUXIÈME VACATION.

A peu près le même public à Chieckring Hall. On se foule, on se dispute, on se bat presque pour entrer. Les policemen ont un service difficile pour maintenir l'ordre. C'est à New-York la *great attraction* du moment.

A l'intérieur, beaucoup de dames en toilettes élégantes, la lorgnette d'une main, le catalogue de l'autre.

Au premier rang des fauteuils on remarque l'un des doyens parmi les collectionneurs des États-Unis : le

vénérable M. Walters, de Baltimore. Il passe pour un acheteur habile, restant froid et toujours maître de lui. Il se fixe un prix pour un tableau et ne le dépasse jamais.

Cette fois, c'est la *Récolte de noix*, de William Bouguereau, qui forme la toile de fond.

La première peinture à passer sous le marteau de l'auctioneer Kirby est le *Violoniste*, par Dagnan-Bouveret, qu'il adjuge, après les trois sommations, 1,000 dollars, pour se faire la main.

Le *Menu du cardinal*, par Vibert, passe après devant les yeux du public.

On commence à 5,000 dollars.

M. Mc Coskrey Butt met 50 dollars.

M. Havemeyer agite son gant et pousse ainsi doucement, mais avec fermeté jusqu'à 9,000.

Puis le Vibert arrive vivement à 11,000, et monte ensuite plus lentement à 12,000, par soubresauts de 200 et 300 dollars. Il est enfin adjugé 12,500 à M. J.-H. Arnott, qui l'achète pour sa sœur, Mme H. Ogden.

On vend après un autre tableau de Vibert, *Yeux et oreilles*, qui fait 3,500 dollars.

Le défilé continue par la *Cléopâtre*, de Delacroix, 1,250 dollars ; par *Vache et veau*, montagnes d'Écosse, de Rosa Bonheur, payé 12,200 par M. R.-G. Dun. Mme Morgan l'avait payé, dit-on, 22,000 dollars.

Un lancier français, de Detaille, obtient 1,950, de M. J.-S. Wilson. Un *Cuirassier français* de Neuville 6,000 dollars.

Les Th. Rousseau continuent à obtenir les faveurs du public. *La Cascade* se vend 1,100, le *Mont Saint-Michel* 3,650 à M. S.-P. Avery. L'*Etang*, 4,500, au même.

Toujours recherchés les Diaz : *Etang sous bois*, 2,600. La *Toilette de Vénus*, 3,300, à MM. Knœdler et Cie. L'*Isle des Amours*, 3,900, à M. J.-A. Garland. *Groupe de femmes persanes*, 2,925, à MM. Schaus et Cie. *Sainte*

famille, 4,100, à M. Moore. *Enfant jouant avec une chèvre*, 2,750.

Continuons à citer quelques prix :

Jacque, *Bergère et moutons*, 1,850.

Millet, le *Cardeur*, 3,650, à M. M. Knœdler et Cie. *Fermière donnant du grain aux poules*, 4,000 à M. S. Avery. La *Préparation du lin*, 4,975.

Jules Dupré, *Vaches descendant à la rivière*, 1,850, acheté par M. J. Wysong et *Temps couvert*, par M. J.-A. Garland, pour la somme de 2,500 dollars.

Corot, le *Soir sur la rivière*, 4,050, à M. M. Knœdler et Cie. *Paysage et animaux*, 4,200.

Léon Escossura, le *Prince convalescent*, 2,600.

Pasini, *Jeune fille de Venise*, aquarelle, 1,650, à M. Garland.

Eugène Fromentin, *Cheval arabe*, 4,050 dollars, à M. J. Abner-Harper. Ce tableau avait été acheté 1,800 dollars en 1880.

Cabanel, *Desdemone*, 1,400.

Troyon, *Retour à la ferme*, 6,550 dollars. Mme Morgan l'avait payé 2,000 dollars à M. Bernheim jeune, de Paris, le marchand de la rue Laffitte.

Roybet, le *Retour de la chasse*, 2,000 dollars, à M. Havemeyer.

Henner, le *Repos*, 3,100 à M. R. S. Halstead.

Bonnat, *Chef Arabe*, 2,350.

Gerôme, *la Tulipe*, 6,000.

La *Halte du tonnelier*, de Daubigny, qu'achète 5,300 dollars M. S. M. Vose de Providence, avait été payée 4,500 dollars par Mme Morgan. La *Récolte des noix*, de Bouguereau, qui monte à 7,250, avait été vendue la parité de 3,600 dollars seulement par la maison Goupil. Le *Retour des champs*, de Jules Breton, qui s'enlève à 9,500 dollars, n'avait été payé que 15,000 francs à l'artiste.

Décidément c'est une forte hausse sur les tableaux qui éclate à New-York.

Mais le plus haut prix de la séance est encore celui de 15,000 dollars donné par les marchands Kœndler and C° pour le *Porte-drapeau* de Meissonier.

La vacation dure deux heures et demie et produit 226,275 dollars, c'est-à-dire beaucoup plus que la précédente.

TROISIÈME VACATION.

Les amateurs paraissent soucieux. Les marchands triomphent. Jusqu'ici la victoire leur reste. La soirée qui se prépare sera chaude. On doit vendre les plus beaux tableaux.

Dans la galerie M. Harry Havemeyer appuie ses mains et son menton sur sa canne. A l'orchestre M. Huntington a mis son petit bonnet de soie noire, M. Walters a placé son fils près de lui. Le banquier Garland et le richissime M. Arnott paraissent nerveux et agités. Quant à M. Richard Halstead, mieux connu sous le nom de Dick Halstead, il est assis au premier rang, tout près de l'auctioneer.

M. Kirby monte à sa petite tribune et débite un court boniment.

— Les tableaux seront vendus, dit-il, au plus haut prix (*to the highest price*).

Le public rit.

M. Kirby s'aperçoit qu'il s'est trompé.

— A la plus haute enchère (*to the highest bidder*), reprend-il vivement pour corriger sa bévue.

Le clou de cette dernière soirée est le tableau de Jules Breton, les *Communiantes*, du salon de 1884, qui est exposé au fond de la salle. Un grand silence se fait au moment de son adjudication.

— 10,000 dollars, dit M. Kirby pour ouvrir le feu.

— 20.000, répond M. Avery junior.

A la vente Seney, le *Hameau du Finistère* de Jules Breton avait été adjugé à 18.200 dollars. Cela paraissait alors un prix colossal.

M. Avery pense avec cette seule enchère de 10.000 dollars porter à ses concurrents un coup terrible, quelque chose comme le

Procumbit humi bos

du poète.

Il regarde la salle d'un air triomphant ; mais il a affaire à forte partie. Après quelques minutes d'hésitation les enchères partent comme un feu de file. Bientôt les 20.000 dollars sont loin.

A 25.000 un tonnerre d'applaudissements éclate dans la salle. Chacun se lève pour mieux voir la bataille des dollars.

28.000! dit M. Avery.

29.500! jette négligemment M. Rockefeller.

35.000 ! riposte M. Huntington.

D'enchères en enchères les *Communiantes* passent rapidement à 40.000 dollars.

Bientôt M. Avery lâche pied. La lutte se poursuit entre deux obstinés qui continuent seuls à se jeter violemment des dollars à la tête.

Chacun retient sa respiration. On entendrait une mouche voler.

A 44.000 dollars, les deux lutteurs s'arrêtent.

— Allons, un peu de courage, dit M. Kirby pour animer les combattants. Reprenez haleine. Il ne faut pas hésiter pour une telle peinture.

45.000 dollars ! lance un des concurrents.

Cette fois le tableau est adjugé. Il est à M. Walter Watson, qui a poussé, pour le compte de M. Donald Smith, de la banque de Montréal.

Hip! hip! hourrah!

Toute l'Amérique avec accompagnement de dollars vient de chanter la gloire de l'art français.

227,500 francs les *Communiantes* de Jules Breton!

C'est l'enchère la plus considérable qui ait été mise sur le tableau d'un artiste vivant.

A la vente Wilson en 1881, l'*Angelus* de Millet n'avait obtenu que 165,000 francs et la *Halte de cavaliers* de Meissonier 125,000 francs.

L'élan est donné. M. C.-P. Huntington, qui n'a pu avoir le Breton, achète 25,000 dollars le *Récit du Missionnaire*, de Vibert. La galerie Corcoran de Washington représentée par MM. Kauffman, Willing et Magrane, prend à 15,000 dollars les *Ramasseurs de bois* de Corot, tandis que M. Thomas Newcomb se fait adjuger à 14,000 dollars le lac *Nemi*, qui était jadis dans la collection de M. Forbes de Londres. Jamais les œuvres du grand paysagiste n'étaient arrivées aussi loin.

La *Vedette de 1812*, de Meissonier, est adjugée 15,000 dollars à M. S.-P. Avery; la *Diseuse de bonne aventure*, de Jules Worms, 2,050 à M. A. Garland. Le *Porte-drapeau*, de Detaille, 7,150 à MM. Knoedler et Cie. Le *Prisonnier*, de Berne-Bellecour, 3,900 à M. R.-H. Halstead. *Tigre et Serpent*, de Delacroix, 4,450. Il avait été vendu 1,400 dollars en 1879 à Paris. *Italienne et son enfant*, de William Bouguereau, 3,050 à MM. Knoedler and C^o^. *La Vierge, l'Enfant Jesus et saint Jean*, du meme, 9,000 à M. J.-F. Sutton. L'*Amateur*, de Roybet, 3,000. *La Conversation*, de Stevens, 3,500 dollars.

Deux beaux Rousseau obtiennent de grands prix : *Jean de Paris*, 9,700 dollars à M. Knoedler et Cie, et le *Crépuscule*, 15,500 dollars à Mme H. Ogden.

La célèbre *Symphonie* de Jules Dupré, qui fut adjugée

18,100 francs à la vente de M. Faure en 1873, est achetée 8,100 dollars par M. Knoedler. Le *Matin*, du même peintre, obtient 8,100 dollars.

Une aquarelle de Fortuny, le *Vase précieux*, est longuement disputée et reste pour 7,100 dollars à M. W.-E. Walters de Baltimore.

Tout le reste à l'avenant. Jugez-en :

Fabiola, de Henner, 4,100

Au Louvre, de James Tissot, 1,600.

Orphelins dans une église, de Dagnan-Bouveret, 2,300 dollars.

Maisons à Constantinople, de Pasini, 2,300.

La Prière, de Th. Frère, 2,150.

Le *Bazar au Caire*, de Decamps, 2,450. Les *Pèlerins d'Emmaüs*, 2,100.

Chevaux valaques, de Schreyer, 3,500.

Un café au Caire, de Gérôme, 4,800.

Infanterie, par de Neuville, 5,300.

Sur le Nil près de Philæ, par Fromentin, 5,000.

Ce pauvre Bargue, mort dans la misère à Paris, il y a deux ans, obtient un véritable triomphe posthume. Son tableau *La Sentinelle* se vend 12,300 dollars.

Et les Diaz, on se les arrache. Le *Repos après le bain*, 1,600 à M. Edouard Kearny. *Sainte Famille*, 4,100 à M. Moore. *Persane et son enfant*, 3,500 à Mme Ogden. *Coucher du soleil après l'orage*, 8,650 à M. S.-V. White; *Baigneuses*, 2,400. *Enfants et chiens de chasse*, 4,500.

Il en est de même pour tous les Millet que M. Kirby présente : La *Baratteuse*, 8,100 à MM. Knoedler et Cie. La *Récolte des haricots*, 6,300 à M. J. Eastman Chase, de Boston. *Hommes bêchant*, 3,800. Le *Fileur*, 14,000 à M. J. Sutton.

Les Troyon partagent le même sort : Le *Pâturage*, 7,100. *Retour à la ferme*, 2,550. *Pâturage en Normandie*, 6,350. *Vache poursuivie par un chien*, 9,100 à MM. Knoedler

and C°. M. Sedelmeyer avait vendu cette toile en 1877 pour 2,400 dollars.

Les Van Marke aussi : *Vaches au bord de l'étang*, 4,550. *Sur les rochers*, 4,050. Le *Moulin de la ferme*, 11,500. *Allant paître*, 8,600 à M. C. Huntington.

A citer pour finir :

De Daubigny : *Sur la Seine*, 6,200, et du même : *Sur la Marne*, 5,500 à M. R.-H. Halstead.

De Rosa Bonheur : *Daims sous bois*, 7,150.

De Henner : la *Source*, 10,100 à M. Walter Watson pour M. Donald Smith, de la banque de Montréal.

Décidément le syndicat de banquiers qui a acheté, dit-on, cinq millions les collections de Mme Morgan en estimant les tableaux trois millions et les objets d'art autant, a réussi dans son coup hardi, car la dernière vacation produit 487,925 dollars, ce qui donne, sans compter les 20,000 dollars des entrées, lors de l'exposition, un total général de 885,300 dollars pour les trois soirées.

Soit *quatre millions quatre cent vingt-six mille cinq cents francs*.

Et l'on affirmait que l'art était dans le marasme, qu'il y avait crise dans le tableau, que la misère régnait dans les ateliers.

Quel est l'esprit chagrin qui a dit cela ?

Rien n'est plus faux. Les amateurs français feront toujours un placement de premier ordre en achetant de bons tableaux de l'École moderne. Quant aux Américains, malgré les 30 p. 100 de droits prohibitifs, ils auront encore longtemps besoin de nous pour orner leurs galeries.

Peintres de l'avenue de Villiers et du boulevard des Batignolles, l'avenir est à vous, reprenez courage, mettez vous devant votre chevalet et travaillez avec énergie !

5 *juin.*

Le jugement est rendu. Le jury a fait son choix sur les projets du concours pour l'Exposition de 1889.

Sur les cent sept projets envoyés à l'hôtel de ville, il en a retenu dix-huit dont trois, ceux de MM. Eiffel et Sauvestre, de M. Formigé et de M. Ferdinand Dutert, ont obtenu la première prime *ex æquo*.

Viennent ensuite MM. de Perthes, Cassien-Bernard et Francis Nachon, Raulin. qui toucheront la deuxième prime de 2,000 francs. Puis MM. Pierron, Paulin, Ballu, Fouquiau, Vaudoyer, Hauchereau et Girault, dont le classement donne droit à la troisième prime de 1,000 francs.

Enfin MM. Simil, Claris et Morel, Walwein et Bertin-Proust, Hénard, Blondel, François Roux, n'ont recueilli qu'une mention honorable comme fiche de consolation.

Dans les concours ordinaires les concurrents classés les premiers tentent une dernière épreuve pour savoir à qui reviendra la palme définitive. Cette fois M. Lockroy a procédé d'une tout autre façon. Le ministre du commerce se réserve absolument de disposer à son gré des projets récompensés. Cependant s'il se décide à un concours ultérieur, les douze auteurs primés seront seuls admis à y participer.

En résumé, comme le dit le programme que j'ai sous les yeux, ce concours n'a eu pour effet que de provoquer une manifestation d'idées d'ensemble, d'en faciliter la comparaison et d'en dégager le meilleur parti à adopter.

Le champ reste donc libre à la critique, puisque les dernières décisions sont réservées.

En entrant dans la salle où sont exposés les châssis des heureux lauréats, on est frappé de la pauvreté

d'imagination et de la pénurie d'idées des artistes qui ont concouru. C'est une première et fâcheuse impression.

On sent que nos architectes, élevés à l'École des beaux-arts, n'ont appris qu'à dessiner des monuments grecs ou romains absolument incompatibles avec nos mœurs, nos usages, nos institutions, notre climat, nos industries et la science contemporaine. Il est aisé de reconnaître que nos modernes Ictinus ont été totalement déroutés devant un programme compliqué et implacablement pratique, pour l'exécution duquel une formule nouvelle est indispensable.

Fort intelligents tous et Français quand même, c'est-à-dire pleins de bon sens et d'esprit, ils ont compris que les plans de villas italiennes, de casinos au bord de l'Adriatique et de musées classiques dont on les a saturés, seraient d'un placement difficile dans des circonstances semblables. Ils ont voulu autre chose. Malheureusement, désorientés, indécis, ahuris, sans études préalables, ils n'ont, pour la plupart, rien pu trouver. Ils se sont alors rejetés, au hasard, sur ce qui leur tombait sous la main, et c'est le parti et la façade de M. Hardi, l'architecte de l'Exposition de 1878, qui ont fait, d'une façon presque générale, les frais du concours.

Cette immense gare n'était cependant pas un chef-d'œuvre, mais que voulez-vous, au moins n'était-ce ni le temple de Jupiter Stator, ni les Procuraties ; et faute de mieux, il fallait bien s'en contenter.

Sous ce rapport l'unanimité est donc vraiment touchante. Parmi les dix-huit projets exposés devant lesquels la foule s'est promenée sans enthousiasme pendant trois jours, je n'en distingue guère que quatre ou cinq gardant un cachet personnel et se détachant des autres au point de vue de l'aspect décoratif et des dispositions générales.

Parmi cette vaillante minorité, il faut, en première ligne, citer M. Raulin, qui n'a obtenu, à ma grande surprise, qu'une seconde prime. En donnant plus d'élévation, plus d'ampleur à ses galeries, lui seul a su relier ses constructions à cette trop fameuse tour de 125 mètres de côté et de 300 mètres de haut qui était imposée aux concurrents. M. Raulin a pu ainsi faire disparaître de l'ensemble de l'œuvre le désagréable aspect de dislocation qui choque dans presque tous les projets. Chez lui le côté décoratif, le plus important peut-être dans ces bazars cosmopolites qui doivent plaire à tout le monde, apparaît avec un goût parfait et une virtuosité excellente. Rien de vraiment beau comme ces larges arcades en plein cintre d'une harmonieuse proportion dont les fonds sont remplis par d'imposantes peintures murales.

Quant à la décoration du quai d'Orsay, des Invalides au Champ de Mars, où dans une revue rapide du genre humain, l'artiste a groupé les principaux types de toutes les architectures du monde, le dolmen gaulois, l'autel arien, le temple égyptien, la pagode chinoise, la mosquée arabe, le gynécée grec, les thermes romains, le castel moyen âge, le harem turc, la chapelle russe et bien d'autres spécimens pittoresques et curieux, j'espère que cette savante et brillante évocation ne restera pas sur le papier comme une fantaisie charmante de poète, et que nous la verrons, en 1889, élever sa gracieuse réalité sur les bords de la Seine.

M. Blondel, lui aussi, a rompu le cercle étroit dans lequel se débattent ses autres confrères. Son projet, moins serré d'étude que celui de M. Raulin, se tient cependant dans un joli sentiment d'art. Son péristyle égyptien, d'un archaïsme curieux, produit un heureux effet. La tour est arrangée avec une grande adresse et un rare bonheur. M. Blondel est peut-être le seul qui

soit parvenu à donner au gigantesque chandelier en métal un aspect architectural. Et Dieu sait si le problème était facile à résoudre! Cette sèche, longue et ennuyeuse silhouette prend avec lui la forme d'un fuseau coupé très habilement par des proues de vaisseau qui forment balcon et qui s'avancent audacieusement dans le vide. C'est charmant.

Une simple mention pour tant de talent! Voilà les étonnements des concours.

Un autre mentionné, M. Hénard, a eu l'heureuse idée de traiter le palais presque complètement dans le style indien. La brillante architecture orientale serait certes ici d'un bel effet. Malheureusement la tour, la malencontreuse tour, exécutée dans un style tout autre, bien que supportée par des éléphants, rompt brusquement l'harmonie générale et nuit d'une manière fâcheuse à l'ensemble.

Ah! cette tour si inutile, si encombrante, si peu décorative, deux fois plus haute que la pyramide de Chéops, et six fois plus élevée que la colonne de la Bastille, a-t-elle dû, véritable cauchemar, faire passer des nuits blanches à ces pauvres architectes!

Il paraît que, malgré les protestations de M. Charles Garnier, ce phare colossal était indispensable. A notre époque de confusion, la prochaine exposition universelle ne pouvait s'ouvrir sans cette tour de Babel, car le projet de l'inventeur — j'allais dire du coupable — a reçu une première prime.

Personnellement j'avoue que je troquerais volontiers ce lourd échafaudage en fer, pour la chapelle d'Amboise, les portes de Saint-Maclou, le campanile de Pise, la flèche de la Sainte-Chapelle ou l'escalier de Chambord, mais, en bonne justice, je dois toutefois reconnaître qu'il y a là une idée neuve et audacieuse qui ne peut germer dans la tête du premier venu. Cette

tour copiée et même calquée avec la plus respectueuse exactitude par la plupart des concurrents est d'ailleurs le *clou* de l'esquisse de MM. Eiffel et Sauvestre. Le reste chavire dans la banalité : c'est de la gare de chemin de fer au mètre. Malgré une incontestable virtuosité de rendu, l'ingénieur, beaucoup plus que l'artiste, passe la tête derrière les châssis. Il paraît même tout entier dans son chemin de fer aérien qui glisse dans les galeries comme le poids sur le levier d'une bascule.

Ainsi que je l'ai déjà dit en commençant, c'est avec M. Ferdinand Dutert, à qui l'administration de M. Proust avait confié le soin de rédiger les avant-projets, M. Formigé, chargé à l'hôtel de ville du service des promenades, que MM. Eiffel et Sauvestre ont conquis les premiers rangs dans l'exhibition solennelle des projets.

Je ne reprocherai pas à M. Formigé de ne pas être un artiste, car il a jeté sur son œuvre une jolie poudre d'or. Les coupoles coloriées joyeusement, les piles et les arcs de la façade principale en briques de couleur, les fers rehaussés de teintes éclatantes, tout indique des recherches et des préoccupations de délicat; mais son plan paraît un peu trop touffu et manque d'air.

M. Formigé met les machines contre l'École militaire et les sections de l'industrie au centre. Transversale et parallèle au fleuve, une galerie internationale ouvre à gauche sur l'avenue Rapp, à droite sur la porte de Grenelle. L'élévation du côté de la Seine, placée sur le quai même, ne me semble pas disposer du recul suffisant.

Quant à l'emplacement de la tour qui gâte toutes les façades, M. Formigé a fort adroitement contourné la difficulté. Dans un plan spécial il a indiqué par une

sorte d'ombre bleue la grande silhouette, et il a spirituellement écrit :

« Une commission spéciale étant chargée d'étudier la tour, elle ne figure ici que pour répondre aux exigences du programme. »

M. Dutert, ancien directeur de l'enseignement au Ministère des beaux-arts, doit son succès à son plan, qui est nettement et sagement conçu. Le jury n'a pas longuement délibéré à son égard, car tout se tient comme ensemble. C'est un des meilleurs projets. Sur le devant, deux pavillons, accompagnés de galeries se développant en hémicycle, laissent apercevoir au centre la perspective d'un vaste jardin anglais et les façades du palais. Mais quelle étrange idée d'isoler la tour au milieu du projet et surtout d'installer dessous, dans un amphithéâtre antique, une salle de concert mal protégée du soleil et ouverte à tous les vents comme le théâtre de Bacchus à Athènes !

Oh ! les réminiscences antiques en plein Paris et en 1889 !

MM. Bertin-Proust et Walwein, MM. Claris et Morel, M. Simil ont d'agréables rendus, mais ils abusent des souvenirs de l'Exposition de 1878.

Quant à M. François Roux, il n'a pas compris la note lumineuse et joyeuse qui doit dominer dans des constructions de ce genre, aussi a-t-il exécuté avec un rendu terne une véritable halle. Malgré son talent, il s'est trompé complètement.

J'en dirai autant à M. de Perthes et à M. A. Ballu. Je crois que, pour cette fois, il fallait carrément renoncer aux pilastres corinthiens, aux entablements et aux frontons. — M. Paul Fouquiau est resté indécis entre l'architecture antique et l'architecture moderne. Pour contenter tout le monde, il a pris un peu à l'un et à l'autre. J'ai bien peur que M. Fouquiau n'ait fait,

dans la commission, plaisir à personne. Sa vue à vol d'oiseau est cependant intéressante et il faut lui tenir compte d'avoir su trouver, dans son plan, une conception ingénieuse en plaçant les générateurs dans des galeries découvertes, transformées en jardins et servant ainsi à l'aération des autres galeries. M. Bourdonnay, ingénieur civil qui faisait partie des 107, avait eu également cette heureuse idée.

Afin d'éviter des redites dans lesquelles je serais fatalement obligé de tomber, je me contenterai de nommer : MM. Hochereau et Girault, dont les façades sont trop confuses pour être nettement appréciées; M. Paulin, ancien pensionnaire de l'Académie à Rome, chez qui l'on reconnaît cependant quelques velléités d'indépendance et de personnalité; M. Pierron, qui abuse des réminiscences; MM. Cassien-Bernard et Francis Nachon, qui ont exposé une perspective d'une bien spirituelle exécution avec leur tour à cheval sur les deux rives, laissant, comme le colosse de Rhodes, couler entre ses voûtes les eaux de la Seine.

En résumé ce concours a-t-il donné tout ce que l'on espérait ? J'en doute fort. Je trouve, en tous cas, qu'il n'ajoute rien au prestige d'une institution que j'ai préconisée naguère, mais dont l'expérience me détache tous les jours, parce que je reconnais qu'elle présente les plus graves inconvénients. Les jugements des jurys ne peuvent porter que sur des esquisses incomplètes, dans lesquelles les détails échappent. Dans le cas grave qui nous occupe, rien ne devrait être laissé à l'imprévu.

XXI

Dans la bibliothèque. — *Le cartonnage.* — Pas de moderne sur de l'ancien. — *Les lieurs de livres.* — Les pointillés de Le Gascon. — *Le livre unique.* — *Utilisez nos artistes pour votre bibliothèque.* — Éditions princeps. — Comment se font les tirages à part. — Papier à chandelle, mais paillettes d'or. — *Le Chine se pique!* — Le Voltaire de Lorier de Lisle. — Un in-128. — Relié avec la peau de Campi. — Le cuir humain. — *Faites illustrer vos livres à la main.*

10 juin.

Le domestique s'effaça après m'avoir annoncé, et je pénétrai dans la bibliothèque.

Je la vois toujours avec plaisir cette jolie salle louis-seize, recueillie et calme comme une église, coquette et aristocratique comme une galerie princière, gardant ce parfum indéfinissable, parfum moitié mondain et moitié sacré que devaient avoir les abbés musqués du siècle dernier.

De hautes vitrines peintes en blanc, délicatement sculptées au fronton, garnissent jusqu'à la corniche trois côtés de la pièce. Sur les rayons droits, serrés, pimpants comme des soldats à la parade, s'alignent des livres de tous les formats et de toutes les époques. Deux larges fenêtres à petits carreaux laissent librement filtrer la lumière qui vient se refléter sur un parquet à points de Hongrie plus brillant qu'un miroir.

La cheminée en brèche d'Alep dans laquelle pétille un feu joyeux supporte une mignonne pendule de Caffieri, des flambeaux d'argent ciselés par François Thomas Germain, et deux vases de Sèvres en pâte tendre ornés de fleurs peintes par Aloncle.

En face une grande table surchargée d'albums, de journaux, de revues et de brochures. A côté, dans un X en ébène, un portefeuille en maroquin rouge, encadré d'une fine dentelle d'or, renfermant des estampes précieuses. Des fauteuils aux bois sculptés encore sur leur vieille dorure et recouverts de tapisseries de Beauvais, sont placés au hasard de la conversation. Une haute échelle mobile en acajou dans un coin.

Un médaillon orné de cuivre, œuvre de l'ébéniste Jacob, s'appuie entre deux fenêtres, drapées d'ancien lampas rayé. Par ces ouvertures on voit un parc à la française, peuplé de grands arbres dont la masse tranquille et imposante cache les cheminées en brique et les murs blafards du voisinage, tout en donnant l'illusion reposante de la campagne.

Au moment où j'entrai, la bibliothèque, contrairement aux habitudes de la maison, était loin d'être silencieuse. Jamais ses paisibles lambris n'avaient dû entendre pareil tapage.

On ne causait pas ; je crois, Dieu me pardonne, qu'on se disputait ferme.

Adossé à la cheminée, le maître de la maison brandissait un in-quarto et semblait haranguer les personnes groupées près de la table. Au reste elles avaient l'air de n'apporter aucune attention à ce qu'il disait, trop occupées elles-mêmes à crier très fort et toutes à la fois.

Mon entrée inattendue fit diversion.

— Ah ! vous arrivez bien, me dit un de ceux qui

paraissaient les plus animés. Vous allez donner votre avis et nous départager.

— Volontiers, mais...

— Un seul mot : préférez-vous les reliures anciennes aux reliures modernes ?

L'ami chez qui je me trouvais est un amateur érudit, un bibliophile de goût dont les décisions font loi même auprès des deux sociétés rivales qui se partagent à Paris le culte officiel de sa divinité : *le livre*. Me doutant de ses convictions sur la matière en litige, je craignais de paraître à ses yeux un véritable Philistin si j'avouais trop franchement ma manière de voir et mes sympathies.

Après une seconde d'hésitation, je pris cependant héroïquement mon parti, acceptant d'avance la responsabilité de ma franchise.

— Vous tombez mal, répondis-je, et je crains bien de ne contenter personne, car pour moi la reliure préférable est... le cartonnage. Ne criez pas au paradoxe et laissez-moi essayer de vous prouver que mon idée est fort sage.

Comme vous tous, j'ai la passion des livres et des beaux livres. Tout aussi bien que vous, je suis atteint de la maladie que nous nommons *bibliophilie* et que les mauvaises langues appellent *bibliomanie;* certes oui, et j'en suis fier : mais croyez-moi, il est temps de réagir contre la fâcheuse tendance qui donne de jour en jour, dans une bibliothèque, une place trop importante à la reliure.

Est-ce, en effet, prouver beaucoup de goût que de charger Allo, Joly, Cuzin, Marius-Michel, Simier, Lortic, Chambolle-Duru, Engel de couvrir somptueusement et à grands frais, par exemple la première édition de *Notre-Dame de Paris?* fût-ce même un des rarissimes exemplaires où se trouve la cathédrale re-

produite en vignette sur la couverture? Avec ses caractères bâtards, son papier à chandelle, son interlignage, son affreuse justification, ce livre de cabinet de lecture fera triste figure sous cette toilette d'apparat. Vous aurez beau faire, elle rappellera ces vieilles coquettes qui se fardent, portent perruque et se couvrent de robes tapageuses

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Je trouve prudent de n'employer ni reliure pleine ni demi-reliure, qui perdent sans remède un volume, et de me contenter du simple cartonnage qu'inventa Bradel. Les marges d'un livre restent de la sorte intactes. Si le volume ne prend pas de valeur, vous avez évité une dépense inutile. Si, au contraire, il devient rare et recherché, vous pouvez, à un moment donné, le revêtir de la couverture la plus luxueuse, puisqu'il reste à l'état de brochure.

Ne concluez pas de mes paroles que l'art charmant du relieur me soit indifférent. J'aime, des romans de chevalerie, les reliures anciennes recouvertes de velours ou de soie. Les *lieurs de livres* du XIIe siècle n'étaient pas de petits compagnons. Je ne verrais pas sans émotion le *Psautier* de Charles le Chauve et la *Messe des fous*, du XIIe siècle, dans leurs plaques d'ivoire si merveilleusement sculptées. La reliure triangulaire du livre d'heures de Diane de Poitiers a droit à toute mon admiration. Et, sans nous arrêter aux reliures recouvertes de peau de truie et de cuir de cerf, des monastères du moyen âge, j'avoue que je raffole des œuvres exquises sorties de la main des Eve, de Boyet, Du Seuil, Derome, Padeloup et surtout de celles créées par le grand, l'unique, l'incomparable Le Gascon, dont les pointillés d'or, si merveilleusement dessinés, si habilement composés, si artistement poussés, ajoutent un

style et une allure exceptionnels aux livres que le maître a décorés.

— Vous le voyez, souligna un des assistants, vous êtes partisan des vieilles reliures.

— Incontestablement, mais *distinguo*, comme disait Molière, seulement lorsqu'elles recouvrent des ouvrages anciens. D'autant plus qu'à de très rares exceptions près, une reliure de luxe annonce un morceau de choix. Ainsi le plus bel exemplaire que je connaisse des *Baisers*, de Dorat, est enfermé dans une gaine de maroquin vert ornée de fers exquis, signés de Padeloup.

Mais au lieu de nous jeter, suppliants et la corde au cou, aux pieds des relieurs en renom qui gardent dix-huit mois ou deux ans un volume avant de le rendre et qui font payer au poids de l'or les services qu'ils rendent, ne vaudrait-il pas mieux se contenter d'un cartonnage soigné et posséder le livre unique?

— Le livre unique?

— Eh! oui, le livre qui n'aura ni frère ni pareil, le livre dont vous serez, et sans conteste, l'unique propriétaire.

Achetez un exemplaire à grandes marges et sur Waltmann d'une belle édition; faites-le illustrer selon votre gré et d'après sa fantaisie, par un artiste que vous choisirez avec discernement de façon que le sujet convienne bien à son genre de talent. Vous aurez ainsi, non seulement une curiosité et une rareté, mais encore une œuvre d'art de réelle valeur et de haut goût, ce qui n'est certes pas à dédaigner.

Voyez-vous *Marianne*, de Marivaux, enjolivé ainsi à l'aquarelle par Delort et le théâtre de Beaumarchais, par Maurice Leloir? Vous représentez-vous *Germinal* interdrété par Roll, *Nana* par Gervex, l'*Œuvre* par Toupouze? Figurez-vous un *Gil Blas* illustré par Worms,

les *Maîtres d'armes* de Vigeant, par Frédéric Régamey; les *Névroses* de Rollinat, par Willette; la *Mare au Diable* de George Sand, par le paysagiste Yon.

Jeanniot ne ferait-il pas une merveille du *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier? Cazin, l'adorable poète, n'apporterait-il pas un charme de plus à la *Vie de Jésus ?* *Salambo* n'aurait-elle pas un merveilleux interprète dans Gustave Moreau, cet extatique qui transcrit en pluie de diamants ses rêves d'illuminé? Le moderniste Besnard n'accentuerait-il pas de son étrange crayon les pages amères de *Sapho?* Collin ne jetterait-il pas une note fraîche et émue sur la *Chanson des rues et des bois* qui n'a jamais été illustrée? Rops ne procurerait-il pas une impression intense en mêlant son âcre fantaisie aux *Diaboliques ?*

Tenez, un libraire intelligent a mis ce projet à exécution, il s'appelle Conquet, et vous savez comme moi qu'il s'est exclusivement consacré aux belles éditions des modernes. Il a donné à Mas la *Dame au Camélia*, à Scott l'*Abbé Constantin*, à Henriot *Divorçons*, à Morland *Jean Mornas*, à Draner les *Contes du lundi*, à Cortazzo le *Théâtre chez Madame*, de Pailleron, à de Sta *Le* 101e *régiment*, à Goutzviller les *Emaux et camées*, et chacun de ces volumes couvert de dessins s'est enlevé, par les habitués de l'officine de la rue Drouot, comme les petits pâtés de Frascati.

Le *Myosotis* illustré par Giacomelli, mis par Cuzin dans un beau maroquin bleu doublé, ce qui après tout ne gâte rien, avait été vendu par Conquet 2,200 francs à un amateur bien inspiré. Il a dernièrement passé dans la vente Eugène Collin. A peine mis sur table, il a été adjugé 3,900 francs à un intelligent bibliophile à qui j'adresse mes félicitations.

Croyez-moi, certains ateliers chôment en ce moment et les peintres mangent difficilement la chair coriace

des sept vaches maigres qui ont remplacé les sept bœufs rebondis des jours heureux. Pour le prix excessif d'une reliure à mosaïque d'un relieur en vogue on pourrait facilement s'offrir de fort belles illustrations signées d'un nom connu et même célèbre. Franchement le choix ne devrait pas être long à faire.

Nous reviendrions presque, de la sorte, aux errements du moyen âge, et nous verrions refleurir, sous une autre forme, cette merveilleuse enluminure française qui a laissé des monuments d'une incomparable et inoubliable beauté. Rappelez-vous le manuscrit du livre d'heures d'Anne de Bretagne, où de vrais tableaux se détachent sur fond d'or. Souvenez-vous des encadrements des pages, par Jean Poyet, chefs-d'œuvre de génie et de patience représentant les fleurs et les plantes que la bonne duchesse aimait et qui se trouvaient dans son jardin du château de Blois.

Et puis, franchement, montrer à des amis, à des femmes, de jolies vignettes, d'agréables aquarelles et de beaux dessins, semés dans le texte et sur les marges, n'est-ce pas rendre facile à tous l'amour des livres? Ne serait-ce pas plus agréable que de posséder de superbes reliures, souvent dissimulées dans des étuis en carton, qui se morfondent serrées sur les rayons les unes contre les autres, et qui n'intéressent qu'un nombre restreint de spécialistes sachant apprécier les difficultés que présente la mise au point des plats, des nerfs, du mors et des tranche-files.

— C'est une véritable croisade que vous nous prêchez là, mon cher, me répondit le maître de la maison, et une croisade d'autant plus dangereuse que votre idée est extrêmement séduisante. En tout cas, homme terrible, si vous ne cherchez rien moins que de frapper au cœur la reliure, votre révolution respecte-t-elle notre culte pour les éditions princeps et les papiers de luxe?

— Ma foi, oui, quoiqu'il y ait une certaine naïveté de notre part à y attacher une trop grande importance. De nos jours, presque tout le monde est ou a la prétention d'être tant soit peu bibliophile. Je connais nombre de bureaucrates, de commerçants, de modestes rentiers qui se trouveraient déshonorés s'ils lisaient le livre nouveau dans une troisième ou seconde édition.

Or, officiellement le premier tirage est de quinze cents, le second de mille. Mais pour obéir à la manie courante, pour répondre aux demandes des libraires et des correspondants de province qui exigent un certain nombre d'exemplaires de la première édition, quelques éditeurs tirent de suite deux, trois et quelquefois quatre mille, quand ce n'est pas encore beaucoup plus, suivant le chiffre inscrit à l'avance sur le livre des commandes. Les éditions *princeps* peuvent donc fort souvent être sujettes à caution.

Quant aux tirages à part qui, croit-on, précèdent tous les autres, je sais de bonne source qu'il existe encore là une grosse mystification, car le plus souvent ils ne viennent qu'après l'impression de la première édition. Jadis on se donnait la peine de modifier l'imposition et de tirer les in-12 en in-8°, et les in-8° en in-4°. Aujourd'hui on change tout simplement le papier sous la machine. C'est ainsi que l'on obtient les Hollande, les Chine et les Japon. Comme on le voit, on a tout simplifié.

Mais puisque l'ignorance d'un malheur fait le bonheur, affirme un philosophe, passons et voyons ensemble si les papiers méritent la grosse réputation qui leur a été faite.

La plupart des bibliophiles, même les plus exaltés, n'en sont pas encore arrivés aux recherches du Des Esseintes, d'A. Rebours. Comme vous vous en souvenez, le héros de l'extraordinaire et curieuse étude de

M. Huysmans, dégoûté des papiers fabriqués à la mécanique, charge une ancienne usine de Vire de confectionner, pour lui seul, des vergés à la forme en n'employant que des pilons usités pour broyer le chanvre. Afin de varier sa collection, cet assoiffé d'originalité se fait expédier de Londres des papiers à poil, des papiers reps et il commande à Lubeck un papier à chandelle bleuté, sonore, un peu cassant, dans la pâte duquel les fétus sont remplacés par des paillettes d'or.

Aucun de nous, n'est-ce pas, ne pousse aussi loin l'horreur du banal? Jules Janin lui-même n'est pas allé jusque-là. Mais, suivant notre tempérament, tous nous professons un culte pour le Chine ou le Hollande. Eh bien! je suis au désespoir de troubler sur ce point votre douce quiétude, c'est horrible, il n'y a plus à se bercer d'illusion, le Chine se pique et le Hollande se tache! Un chimiste de mes amis m'a dernièrement annoncé cette mauvaise nouvelle, en l'appuyant de preuves, hélas! incontestables.

Pourquoi ne pas essayer autre chose? Pourquoi ne pas imiter M. Lorier de Lisle, le propriétaire de la belle manufacture de Langlée? En 1786, il réunit en un volume quelques œuvres choisies de Voltaire, qu'il fit imprimer sur du papier de tilleul, d'ortie, de houblon, de mousse, de roseaux, de racines de chiendent, de bois de fusain, de coudrier, de chêne, de feuilles de bardane, de chardon et de différentes écorces de saule, de peuplier et de chêne. L'effet devait être bien inattendu.

— Ce serait seulement rechercher plutôt la bizarrerie que la beauté des éditions.

— Peut-être, mais le désir de se singulariser ou, du moins, de posséder ce que d'autres n'ont pas, c'est un peu, entre nous, le péché mignon des collectionneurs.

Un ancien conseiller à la Cour d'appel de Toulouse avait bien passé trente ans à réunir une bibliothèque de cinq cents volumes qui auraient tenu dans un coffre à bois : le plus grand de ces livres ne mesurait pas 8 centimètres de hauteur, presque toutes les impressions microscopiques s'y trouvaient depuis la Bible Vatable de 1545 jusqu'aux mignonnes éditions que les fondeurs en caractères, MM. Laurent et Deberny, offraient jadis à leurs meilleurs clients.

Le pauvre amateur mourut de chagrin parce qu'il n'avait pu acheter le *De Amoris generibus* de 1492 qui aurait eu à peine les proportions d'un in-8° dans le royaume de Lilliput.

Quant à moi, je n'ai jamais vu plus folle joie que celle de M. Nauroy, lorsque je lui offris un in-128, relié en maroquin, illustré par Desrais, trouvé dans un bonbon de la Restauration et qui manquait à ses séries.

Du reste, ce n'est pas seulement dans le livre que les bibliophiles blasés cherchent l'originalité : pour une classe d'entre eux, la reliure, et une reliure qu'on ne pourrait souvent se procurer à n'importe quel prix, devient l'objet unique de leurs préoccupations.

Ainsi le volume dont M. Flandinette, le monteur de l'Ecole de médecine, est propriétaire et qui est, affirme-t-on, relié avec la peau du bras droit de Campi, l'assassin, vaudrait son poids d'or pour certaines gens. Je connais un Américain qui montre avec orgueil, dans sa bibliothèque, un livre recouvert de la peau d'un Indien dépecé encore vivant.

— Ce que vous racontez là ne m'étonne pas, reprit le maître de la maison : j'ai lu dans la *Halle aux cuirs* que la peau humaine donne un cuir très solide, épais et grené. Supérieur à l'ours, l'homme pourrait vendre sa peau de son vivant.

— Mais revenons à notre point de départ. Croyez-moi, renoncez à la reliure et faites cartonner. Songez sérieusement à ce que je vous ai dit du livre illustré à la main. Mettez-en beaucoup dans votre bibliothèque. Mais n'oubliez pas que le talent de l'illustrateur doit concorder avec l'esprit du livre, comme l'ont fait certains éditeurs, en confiant à Meissonier le soin de faire les gravures de la *Chaumière indienne* et des *Contes rémois;* à Jean Gigoux celles du *Gil Blas;* et à Grandville celles des *Animaux peints par eux-mêmes*. Il faut bien reconnaître que texte et illustrations se marient merveilleusement ensemble dans ces ouvrages.

Ah! si l'on m'écoutait, les beaux livres amusants à feuilleter que l'on pourrait avoir ainsi! et comme ils tiendraient bien leur place à côté des plus grandes raretés des siècles passés! Ne vaudraient-ils pas mieux en tous cas que ces lamentables pastiches du dix-huitième siècle, qui rappellent ces imitations de tapis de Smyrne, imprimées sur feutre, que l'on voit pendre tristement aux étalages des magasins de nouveautés?

Sur ce, je pris une dernière cigarette dans un grand plat de Chine de la famille verte et je me retirai après avoir serré la main à chacun des membres de l'aréopage que je n'avais sans doute nullement persuadés.

AIMÉ PERRET

TABLEAUX ET AQUARELLES. — M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. GEORGES PETIT, EXPERT.

18 février.

Les Salons annuels ont familiarisé les amis des arts avec le talent franc et sincère de M. Perret. Ceux mêmes qui ne connaissent pas l'homme aimable et loyal, à qui sa barbe blonde en pointe donne quelque ressemblance avec Manet, n'ont pas oublié le nom du peintre dont les scènes paysannes ont la grandeur du vrai. Aux deux croquis de la main de l'artiste qui ornent le catalogue, un charmant conteur et poète, Armand Silvestre qui, comme presque tous les poètes, sent admirablement l'art, a ajouté une excellente préface dans laquelle il établit une affinité entre Aimé Perret et le maître d'Ornans, Gustave Courbet.

« Il est, dit-il, en parlant de Perret, de ceux qui osent peindre comme ils voient, transformant leur mode d'exécution selon l'objet qu'ils interprètent, comme cela était sensible au Salon de l'an dernier pour ces personnages dont les grossiers habits de laine étaient rendus en touches robustes et martelées, tandis que le décor, plein d'une fraîcheur d'idylle, était caressé d'un pinceau plein de mystérieuses voluptés. Ces audaces sont pour étonner un public corrompu par l'éducation de l'École et que ces recherches de vérité inquiètent. Ce sont elles pourtant qui donnent un prix aux toiles des maîtres et qui les font reconnaître entre toutes. »

TABLEAUX.

La Dénicheuse en Bourgogne. Haut. 46 cent., larg. 56 cent., 1,130 francs.

Le Faucheur. Haut. 60 cent., larg. 73 cent., 1,020 fr.

Tambour de village. Haut. 56 cent., larg. 46 cent., 1,150 francs.

La Rentrée au village. Haut. 73 cent., larg. 92 cent., 1,000 francs.

Idylle champêtre. Haut. 32 cent., larg. 41 cent., 1,750 francs.

L'Aveu dans les blés. Haut. 32 cent., larg. 41 cent., 1,080 francs.

Le Semeur (Réduction du tableau du Salon de 1881, acheté par l'État). Haut. 73 cent., larg. 92 cent., 1,420 francs.

Moissonneurs. Haut. 46 cent., larg. 54 cent., 1,000 fr.

Chevaux de halage. Haut. 95 cent., larg. 1^{m},25, 570 fr.

Le Rhône en Savoie. Haut. 62 cent., larg. 1 mètre, 350 francs.

L'Été. Haut. 32 cent., larg. 41 cent., 610 francs.

AQUARELLES.

Bourguignonne au rouet. Haut. 52 cent., larg. 45 cent., 640 francs.

Bourguignon du dix-huitième siècle. Haut. 38 cent., larg. 25 cent., 520 francs.

Le Ruisseau. Haut. 30 cent., larg. 45 cent., 590 francs.

Cette vente, comprenant trente-quatre toiles et sept aquarelles, a produit 19,440 francs.

GEORGES RACT

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ, TABLEAUX ET DESSINS, CATALOGUES ILLUSTRÉS. — M. CAILLEUX, COMMISSAIRE-PRISEUR. M. B. LASQUIN, EXPERT.

26 février.

Il n'est personne, parmi les fidèles habitués de l'hôtel Drouot, qui n'ait conservé la mémoire du pauvre et intéressant possesseur de cette petite collection soigneusement formée. M. Georges Ract avait, pendant vingt-cinq ans, été attaché à l'étude de M. Charles Pillet, et par suite avait prêté son concours à la plupart des ventes célèbres de l'époque. Si son nom était ignoré de la plupart, sa figure était bien connue de tous. C'était lui qui prêtait aux experts et principalement à M. Mannheim une intelligente assistance.

« Debout derrière eux, a dit en parlant de lui, dans le *Courrier de l'art*, M. Pillet, un peu taciturne dans sa barbe noire, mais toujours occupé, il mettait, pour ainsi dire, dans leur main, l'objet qui devait être vendu, et cela avec une merveilleuse intelligence du moment psychologique. Jamais expert n'eut plus habile lieutenant. Dans les expositions auxquelles il présidait, la veille de chaque vente, il déployait une science d'arrangement et un goût incomparables. Les objets les plus rares et les plus précieux ont passé par ses mains; on peut dire que, sous cette forme, il a remué des millions. »

Malheureusement, un jour, la plus horrible des maladies, la démence, le délire de la persécution s'empara de lui. Il fallut le mettre dans une maison de santé et vendre, en raison de son incapacité constatée, la petite collection qu'il avait formée avec amour et dans laquelle quelques objets seulement ont obtenu des prix intéressants.

Deux lampes en bronze italien du XVIe siècle, formées chacune d'un sphinx ailé et accroupi, dont la tête garnie de cornes de bélier est surmontée d'un dragon et paraît souffler sur le bec de la lampe fixé au poitrail de chacun d'eux. Ces deux pièces ont figuré

à l'Exposition universelle de 1878, dans la section des Arts rétrospectifs : 3,105 francs.

Deux petits médaillons ronds en émaux de basse taille, translucides et champlevés sur argent, du XIVe siècle. Le premier représente un personnage couronné et nimbé ; près de lui, un moine debout ; en exergue on lit ces mots : *Rex S. Benedict*, en lettres onciales. Le second représente une femme également nimbée et couronnée, assise, vêtue d'une robe bleue et d'un manteau vert : 710 francs.

Boîte louis-quinze, oblongue, en émail de saxe à gouttelettes translucides et rehauts d'or ; sur le couvercle, une figure de femme et un Amour, le tout entouré de fleurs : 305 francs.

Grand hanap en forme de vase de vermeil repoussé à bossages, orné de consoles découpées, couvercle surmonté d'une figurine XVIIe siècle : 1,450 francs.

Petit coffret rectangulaire gothique en ivoire, garni de ferrures en cuivre, avec fermoir formé d'une main : 250 francs.

Triptyque du XVIe siècle, en ivoire sculpté, offrant huit sujets tirées de l'histoire de la Passion : 302 francs.

COURT

QUATRE TABLEAUX DU PEINTRE COURT VENDUS A ROUEN, SALLE DES AUGUSTINS, PAR L'UN DES COMMISSAIRES-PRISEURS DE LA VILLE.

11 mars.

C'est surtout par l'étrangeté de son résultat, qu'il faut citer cette vente qui fera époque dans l'histoire des transactions artistiques. Les journaux rouennais avaient annoncé quelque temps auparavant cette vacation. Il n'y a donc pas eu surprise. La curiosité avait même amené, rue de la République, le 11 mars, un assez grand nombre de dilettantes, sinon d'amateurs et d'acheteurs. Voici cependant les quatre singulières enchères qu'ont obtenues les toiles du pauvre Court.

Portrait de Dupin au fauteuil de la présidence, à l'Assemblée législative, adjugé sur une enchère de 5 francs, à M. Moïse Bloch. Cette toile avait à supporter 155 fr. de frais préparatoires.

Portrait du maréchal Pélissier, duc de Malakoff (né à Maromme près Rouen), adjugé à M. Lecœur sur une enchère de 1 franc. Frais préparatoires: 150 fr.

La fuite de Ben-Aïssa, lieutenant d'Achmet, gouverneur de Constantine. — Haut. 4^m,85, larg. 2^m,95: acquis par M. Plumet sur une enchère de 1 franc. Frais préparatoires : 350 francs.

Le rachat des prisonniers russes par les Français. Épisode de la guerre de Dalmatie (juin 1807), haut. 5^m,20, larg. 7^m,50: adjugé à M. Plumet sur une enchère de 1 franc. Frais préparatoires: 600 fr.

En résumé les enchères de cette vente bizarre ont produit, réunies, 8 *francs* alors que les frais préparatoires atteignaient 1,255 francs.

J. NOILLY

LIVRES RARES ET CURIEUX, ANCIENS ET MODERNES; LIVRES DE L'ÉCOLE ROMANTIQUE. — M. MAURICE DELESTRE, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. EM. PAUL, EXPERT.

15, 16, 17, 18, 19 et 20 mars.

M. Em. Paul a donné en tête du catalogue de cette bibliothèque, une des plus complètes sous le rapport de l'école romantique qui aient passé depuis bien longtemps en vente publique, une notice qui résume, en quelque sorte, la collection. Il est malheureux que le nombre considérable de livres réunis avec goût par M. Noilly ne nous permette de citer que ceux qui ont obtenu des enchères élevées. Il y aurait, pour l'histoire du romantisme, intérêt à retracer bien des prix moindres et pourtant déjà élevés, qui établissent en quelle estime les bibliophiles tiennent certains littérateurs et surtout certains poètes de cette période que l'on pourrait appeler, comme chez les Latins, *poetæ minores*.

Contes et Nouvelles, en vers, par M. de la Fontaine. *A Amsterdam.* (*Paris*), 1762, 2 vol. pet. in-8, port. fig., vignettes et culs-de-lampe d'Eisen, mar. r., dos orné, fil. doublé de tabis bleu, tr. or. (*Rel. anc.*)

Édition des *Fermiers généraux;* 500 fr., à M. Labitte.

Recueil des meilleurs contes en vers, par MM. de La Fontaine, Voltaire, Sénécé, Perrault, Moncrif, Grécourt, Autereau, Saint-Lambert, Champfort, Piron, Dorat, La Monnoye et Fr. de Neufchâteau. *A Londres.* (*Paris Cazin*), 1778, 4 vol. in-18, fig., mar. vert, dos orné, fil. dent. int., doré en tête, non rog. (*Marius Michel*).

Exemplaire du *premier tirage* on y a ajouté : 1° le tirage à part des vignettes pour le *Gascon puni*, les *Qui-proquo*, et les *Petits-Bateaux;* 2° 24 vignettes de Desrais et le portrait de La

Fontaine, avec le *Loup et l'Agneau* en bas, publié par Cazin, en 1780; 3° un portrait de Duplessis-Bertaux. H. 183 millim., 699 fr., à M. Rouquette.

Les contes rémois, par M. le comte de Chevigné, dessins de E. Meissonier, 3e édition, *Paris, Michel Lévy frères* (*impr. J. Claye*). 1858; in-8, fig., mar. bleu foncé jans doublé de mar. citron, avec entrelacs de mar. bleu et branchages de fleurs en mosaïque, gardes en moire bleu foncé, tr. dor (*Marius Michel*).

Plusieurs artistes se sont réunis pour assurer la parfaite exécution de cet exemplaire : on y remarque un portrait du comte de Chevigné gravé par Baland, d'après Foulquier; le portrait de Meissonier, gravé à l'eau-forte par lui-même; le portrait de Lavalette, gravé par Baland, d'après Meissonier; un frontispice gravé d'après Foulquier, avec envoi autographe du graveur à M. Chatain; deux lettres autographes, l'une de Meissonier, l'autre de M. de Chevigné; 800 fr., à M. Conquet.

Bréviaire de Table rédigé par Cupidon et Comus, contenant les offices journels, nocturnes et hymnes en l'honneur de Bacchus et de l'Amour, à l'usage des abbëues et monastères de l'ordre de Cypris, pour être seul usité dans le diocèse de Cythère. *A Cocagne*, chez les frères *Joyeux, rue de la Sensualité*, sous les piliers *des Plaisirs, au Temple du Goût*. Écrit, noté et dessiné à Paris, par Sylvestre, en janvier 1770, in-4, mar. r. dent., dos orné, fil. tr., dor. doublé de moire. (*Au chiffre et aux armes de la comtesse du Barry*, avec sa devise : *Boutez en avant*.

Manuscrit sur papier de 325 pages; son chiffre, composé de lettres, formé de fleurs, et placé au centre de rayons solaires, se trouve à la page 310; 1,520 fr., à M. Labitte.

Les œuvres de monsieur de Molière. Paris, Denys Thierry et Claude Barbin, 1674-75, 7 vol. in-12, mar r. jans., doublé de mar., r. fil. tr., dor. (*Thibaroa-Joly*).

Édition rare, préparée par Molière lui-même; le septième volume, portant la date de 1672, contient l'*Ombre de Moliere*, par Brécourt, et le *Malade imaginaire*, H. 153 mil.; 920 fr., à M. Morgand.

Romans et contes de M. de Voltaire, à Bouillon, aux dépens de la Société typographique, 1778, 3 vol. in-8, port. et fig. de Marillier, Martini, Monnet et Moreau, mar : r. jans. doublé de mar.; citron avec large dent., style XVIII, gardes en moire bleue, tr. dor. (*Marius Michel*).

Bel exemplaire, *Avant les numéros*. Haut. 224 mil.; 950 fr., à M. Labitte.

Le Décameron de Jean Boccace (trad. par Le Maçon). *Londres*, 1757, 5 vol. in-8, mar., r. fil. tr., dor. (*Rel. anc.*)

Bel exemplaire contenant les *Estampes galantes;* 1,065 fr., à M. Morgand.

Alfred de Musset, amis et contemporains. Recueil de portaits, figures et pièces autographes, in-4; mar. rouge, jans. dent. int., tr. dor. (*Allô*).

Recueil important renfermant 152 portraits des personnages les plus illustres de notre siècle, 16 figures et *treize pieces autographes* de célébrités contemporaines; 760 fr. à, M. Martin.

Les Fleurs du mal, par Charles Baudelaire, *Paris-Poulet-Malassis et de Broise* (*Alençon, imprimerie des mêmes*); 1857, in-12, olive, dos orné, encadrement de filets et branches de chardons enlacés au centre dont les tiges et les boutons sont poussés en or, et les feuilles et les fleurs à froid, doublé de mar. citron avec comp. de fil. et une tige de chardon également en or et à froid courant sur un des côtés, gardes en joie olive, tr. dor. (*Marius Michel*).

Exemplaire sur *papier de Hollande*, avec autographe de Baude-

laire à Paul de Saint-Victor et portrait à l'eau-forte de Baudelaire, par Braquemond. Provient de la vente de la bibliothèque de Paul de Saint-Victor; 525 fr., à M. Piégu.

Poésies de Théophile Gautier, Paris, Charles Mary, librairie; Rignoux, imprimeur-libraire; 1830, in-18, mar. rouges, riches comp. avec branches de feuillage terminées par de petites fleurs en mosaïque de mar. blanc et citron, doré en tête, non rog., couverture (*Marius Michel*).

Précieux exemplaire contenant des dessins originaux et des pièces de vers autographes de Théophile Gautier. Ce volume aurait été donné en 1832, par Théophile Gautier à mademoiselle Damarin, d'après une note inscrite sur un feuillet de garde, à la date du 7 mars 1831, et signée du vicomte de Spœlberch de Lovenjoul. Haut. 163 mil.; 2,370 fr., à M. Saint-Jorre.

Mademoiselle de Maupin. — Double amour, par Théophile Gautier, auteur des *Jeunes France. Paris, Eugène Renduel* (*impr. de M. Poussin*), 1835, 2 vol. in-8; mar. bleu foncé, jans. dent. int., doré en tête, non rog. couverture (*Marius Michel*).

Édition originale très rare; la préface contient des passages supprimés dans les éditions suivantes. Haut. 225 mil.; 810 fr., à M. Fichoz.

Le conservateur littéraire (*Paris, de l'imprimerie d'Anth. Boucher*). 1819-1820, trente livraisons en 3 vol. in-8, jans. dent. int. tr. dor. (*Marius Michel*) : 810 fr. à M. Conquet.

Notre-Dame de Paris (par Victor Hugo). (*Paris, Ch. Gosselin* (*imprimerie de Cosson*), 1831, 2 vol. in-8; mar. bleu foncé, dos orné, 10 fil. sur les plats et 6 à l'intérieur, tr. dor. (*Cuzin*).

Édition *originale* très rare. Haut. 212 mil. 1/2; 695 fr. à M. Rouquette.

Album de lettres et pièces autographes de Victor Hugo, de sa famille et de ses amis. in-4°; mar. rouge, jans. dent. int. (*Marius Michel*).

Précieux recueil de quinze lettres ou pièces autographes et de huit portraits; en tête de l'album, huit dessins représentant V. Hugo à divers âges, depuis *Hernani* jusqu'au dernier volume de la *Légende des siècles*, par Devéria, en 1829, une lithographie in-folio de G. Motte, gravée à l'eau-forte par Courty, d'après le buste de David d'Angers, épreuve sur *Chine avant la lettre*, etc.; 1,220 fr., à M. Martin.

Alfred de Musset. — Album de portraits et de gravures. Gr. in-8, mar., rouge, jans. dent. int., tr. dor. (*Cuzin*).

Recueil unique; 800 fr., à M. Claudin.

Félicien Rops. Œuvre gravé à l'eau-forte, rassemblé par Poulet-Malassis et continué par M. J.-N. Noilly, 1863-1882. In-folio mar., rouge jans, doublé de mar., bleu avec riches comp. de filets, gardes en satin broché, tr. dor. (*Cuzin*).

Cet album se compose de *cent cinquante-trois eaux-fortes*. Les 122 premières forment la tête de la collection de Poulet-Malassis; en tête de cet album se trouvent un portrait photographie de Félicien Rops et une lettre autographe du même à M. Cadart; 2,280 fr., à M. Dethomas.

Dessins. — Gr. in-4° mar. bleu jans. doublé de moire grise, encadré de mar. bleu avec filets et comp., gardes en moire, tr. dor. (*Marius Michel*).

Album composé de *quatorze dessins;* en tête, une lettre autographe de F. Rops relative à ces dessins; 1,520 fr., à M. Dethomas.

Inter amicos. — In-4. mar. rouge jans. doublé de satin broché avec fleurs, gardes de même, larg., dent. int., tr. dor.

Album orné d'un portrait photographié de F. Rops et composé de *vingt-un dessins;* 1,100 fr., à M. Claudin.

Album amicorum. — Gr. in-4, mar. rouge jans. doublé de satin broché avec fleurs, gardes de même, large dent. int., tr. dor.

Album de *vingt-un dessins* inédits, avec portrait photographié de F. Rops; 1,250 fr., à M. Claudin.

Album des Cent croquis. — Cent légers croquis sans prétention pour réjouir les honnêtes gens, 1880, 2 vol. in-folio, mar. rouge, riches comp. avec chiffres aux angles, doublé de satin broché, gardes de même, tr. dor., double étui. (*Marius Michel*).

Cet album contient *cent quatorze dessins* à l'aquarelle, considérés comme le chef-d'œuvre de Félicien Rops; 15,000 fr., à M. Schiff.

La vente Noilly a produit la somme de 114,639 fr.

AUG. COURTIN

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES, DESSINS, PASTELS.

M. ESCRIBE, COMMISSAIRE-PRISEUR. — MM. HARO FRÈRES, EXPERTS.

29 mars.

Dans le cabinet de M. Courtin, un véritable collectionneur dans le sens élevé du mot, les tableaux étaient peu nombreux, mais de premier ordre, signés de noms éclatants et presque toujours de provenance illustre. C'est ainsi que les Fragonard étaient issus de la collection Walferdin. Dans une magistrale préface au catalogue, M. Paul Mantz, le plus autorisé de nos critiques d'art ancien, a passé en revue les principales œuvres qui étaient l'honneur de la galerie que les enchères ont dispersées.

TABLEAUX ANCIENS.

FRAGONARD (Jean-Honoré). — *Les Amants heureux.* scène d'amour passionnément rendue. Haut. 0m,55, larg. 0m,65, 12,600 francs.

— *Les Charlatans.* Des seigneurs et des villageois assistent à la représentation donnée dans un parc. Haut. 0m,49, larg. 0m37 ; 4,250 francs.

— *Le Rocher.* A gauche, un chemin montant et escarpé, gravi par des paysans et des bestiaux ; au centre, le rocher, à droite, un abreuvoir ; une colline boisée ; ciel nuageux. Haut. 0m,53, larg. 0,62 ; 2,550 francs.

— *Renaud dans la forêt enchantée, scène de la Jérusalem délivrée.* Haut. 0m,72, larg. 0m,91 ; 2,750 francs.

Fyt (Johannes). — *Les Provisions de l'office.* Dans une grande salle sont entassées des pièces de gibier. Au coin, à droite, un chat cherche à saisir des oiseaux placés sur un banc. A gauche, sur la table, deux pigeons se becquètent amoureusement, dans le fond, un page et une servante. Haut. 1m,70, larg. 2 mètres ; 9,100 francs.

Goyen (Jan Van). — *Village près de Harlem.* Au premier plan, sur la grand'route, plusieurs personnages et animaux. Dans le fond, des cabanes entourées d'arbres, pigeonniers, etc., ciel nuageux et d'un grand effet. Haut. 1m,22, larg. 1m,65 ; 3,900 francs.

Honthorst (Gérard). — *Les Joueurs de cartes.* Quatre joueurs assis autour d'une table; la carte que l'on va jeter semble devoir décider du fort de la partie. Haut. 0m,98, larg. 1m,22. (Collection de la Malmaison, vente Pourtalès) : 2,100 francs.

Ostade (Isack Van). — *La Mort du cochon.* Devant une chaumière, des paysans tuent leur porc, dont une vieille femme recueille le sang dans une poêle; autour d'eux, des enfants joyeux regardent curieusement cette scène familière. Haut. 0m,26, larg. 0m,23; 2,500 francs.

Ruysdael (Jacob). — *L'Hiver.* La neige enveloppe le paysage. Au premier plan, un fossé couvert de glace est bordé de quelques arbres dépouillés; un petit pont jeté sur ce fossé donne accès à une chaumière délabrée d'où s'échappe un mince filet de fumée; à droite, une rivière gelée sur laquelle patinent de petits personnages. Haut. 0m,45, larg. 0m,54 ; 14,700 francs.

Prud'hon (Pierre). — *La Paix, allégorie.* Bonaparte, au

milieu de la Victoire et de la Paix, est suivi des Muses, des Arts et des Sciences; son char est précédé des Jeux et des Ris. » Haut. 0^m98, larg. $1^m,20$. 5,005 francs.

SEGHERS (Daniel). — *La Vierge et l'enfant Jésus.* Haut. $0^m,90$, larg. $0^m,65$, 1,200 francs.

STEEN (Jan). — *Fête de village en Hollande.* Devant une auberge, sous une tonnelle, des paysans dansent au son du violon et de la musette; au premier plan, des buveurs autour d'un tonneau renversé. Dans le fond, de nombreux personnages de tout sexe Haut. $1^m,10$, larg. $1^m,38$ (vente Oudry); 4,000 francs.

WERFF (Adrien Van der). — *Le Jeu de cartes.* Trois petits garçons jouent aux pieds de ruines. Haut. $0^m,27$; larg. $0^m,28$ (collection Schvenborn, galerie Pommerffelden, vente Khalif Bey); 2,100 francs.

WOUWERMAN (Philips). — *Marché aux chevaux.* Le groupe principal occupe le centre et l'avant-scène du tableau; il représente un maquignon armé d'un fouet et un amateur en marché pour un cheval gris; au premier plan, un petit garçon et un chien. A droite, un cheval gris et un cheval bai, le dernier monté par un homme en jaquette jaune; au loin, une chaise de poste. Dans la campagne, on distingue des personnages et des chevaux. Haut. 12 pouces, larg. 14 pouces (extrait du catalogue de Smith, collection du baron de Varange, vente du comte d'Yvon). En 1818, ce tableau se trouvait chez sir J.-F. Tuftin; en 1826, il fut acheté par Smith; en 1829, il appartenait à sir Charles Bagot; il a été gravé par Lalauze. Haut. $0^m,30$, larg. $0^m,37$; 16,000 francs.

WYNANTS (Jan). — *Paysage.* Une passerelle jetée sur

un canal donne accès dans une propriété particulière. A droite, deux personnages se dirigent vers le petit pont; des cygnes dans la nappe d'eau du premier plan. Haut. 0m,26, larg. 0m,20 (vente Boissière); 3,300 francs.

TABLEAUX MODERNES.

BROWN (John-Lewis). — *Changement de garnison; les Adieux.* Haut. 0m,55, larg. 0m,45, 820 francs.

— *Postillon, haut le pied.* Haut. 0m,60, larg. 0m,75; 1,000 francs.

CABAT (Louis). — *La Moisson.* Très joli paysage avec figures et animaux. Haut. 0m,38, larg. 0m,60, 1,500 fr.

CHINTREUIL (Antoine). — *Les Herbes sèches, fin d'août, La Tournelle*, 1872. « Sentier dans une clairière de bois, sur un plateau d'où l'on découvre les fonds de Mantes; toute la flore des champs est réunie là, souple et ondoyante; quelques bluets poussent au milieu des herbes folles. (Gravé par Paul Roux.) Haut. 0m,60, larg. 1m,00; 1,500 francs.

COROT. — *Paysage.* Au premier plan, une prairie où paissent plusieurs vaches; à droite et à gauche, des bouquets d'herbes; au fond, une rivière derrière laquelle se dresse une colline couronnée de maisons. Haut. 0m,41, larg. 0m,61; 13,500 francs.

— *Le soir.* Au premier plan, un pêcheur dans une barque; à droite, un grand bouquet d'arbres borde la rivière; au fond, des coteaux baignés dans la vapeur du soir, derrière lesquels on voit les dernières lueurs du soleil couchant. Haut. 0m,28, larg. 0m,40; 5,150 francs.

— *Le lac de Garde.* Première manière du maître. Haut. 0^m,34, larg. 0^m,45 ; 3,150 francs.

Diaz. — *La forêt de Fontainebleau, au Gros-Fouteau.* Une futaie de grands hêtres dont les troncs se détachent sur le vert sombre des feuillages et des terrains. Au fond, une palissade séparant de la futaie un taillis qui forme les derniers plans. Haut. 0^m,34, larg. 1^m,04 ; 43,000 francs.

— *Diane chasseresse.* Diane s'avance, tenant son arc de la main gauche ; de la droite, elle prend dans un carquois une flèche que lui tend un Amour ; derrière elle ses nymphes. Hauteur 0^m,53, largeur 0^m,37 ; 17,000 francs (Gravé par Müller).

— *Le Petit Pêcheur.* Un jeune paysan, les jambes nues, est appuyé contre un arbre, et pêche à la ligne. Au fond, un bateau. Haut. 0^m,21, larg. 0^m,15 ; 3,000 fr.

— *L'Orage.* Au premier plan, une mare, des bouquets d'arbres. Dans le fond, la pluie. Haut. 0^m,48, larg. 0^m,59 (Gravé par G. Greux) ; 7,300 francs.

— *Chemin sous bois : Forêt de Fontainebleau.* Un étroit chemin. Au premier plan, une clairière où se joue la lumière, et dans laquelle s'avance une femme portant du bois. Haut. 0^m,42, larg. 0^m,57 ; 6,000 francs.

Dupré (Jules) *La Saulaie.* Étang de Viveray près l'Isle-Adam. A gauche, des saules au bord d'un ruisseau, à droite, de grands chênes sur un terrain en pente couvert d'herbes vertes. Haut. 0^m,90 ; larg. 1 mètre ; 10,100 francs.

— *Le Ruisseau.* Vue prise à Coussac. Au milieu, un ruisseau qui roule entre des roches en contournant un monticule dont les lignes s'élèvent à droite. A

gauche, une vaste plaine parsemée d'arbres. Au fond, des montagnes. Le paysage est éclairé par un ciel semé de nuages blancs produisant, sans effet de soleil, une remarquable intensité de lumière. Haut. 0m,77, larg. 0m,97; 19,000 francs.

— *Le Chemin*. Près d'Argenton-sur-Creuse. Au centre une route montante que suit un paysan; à gauche, sur une éminence, une maisonnette. Au fond, le terrain s'abaisse et on n'aperçoit que la cime des arbres. Haut. 0m,43, larg. 0m,60; 9,500 francs.

— *Le Tournant de la rivière*. Vue prise à Hurt, près Cayeux. Haut. 0m,60, larg. 0m,74; 3,000 francs.

— *Le Marais. Village près de Cayeux-sur-Mer.* Une route bordée à droite et à gauche de chaumières entremêlées d'arbres; au premier plan une mare. Haut. 0m,45, larg. 0m,55; 2,250 francs.

— *La Mare*. Vue prise près Cayeux. A gauche, une route sur laquelle on aperçoit au loin des bœufs; au milieu une mare; à droite une prairie; dans le fond, une femme entourée de haies. Haut. 0m,40, larg. 0m,46; 2,050 francs.

— *Plaine aux environs du Creusot*. Haut. 0m,48, largeur 0m,56; 2,675 francs.

— *Une rue du Crotoy*. Au premier plan, une mare où viennent se baigner des canards; à droite de grands arbres; à gauche, plusieurs chaumières. Haut. 0m,48, larg. 0m,38; 4,000 francs.

GENDRON (Auguste). — *Le Tribut d'Athènes au Minotaure*. Chaque année Athènes envoyait en Crète sept jeunes filles destinées à être dévorées par le Minotaure. Haut. 1m,10, larg. 1m,65; 5,000 francs.

JACQUET (Gustave). — *Tête de jeune femme.* Elle est représentée de trois quarts, tournée vers la droite, une écharpe verte nouée sur l'épaule. Haut. 0^m,30, larg. 0^m,23; 1,900 francs.

JONGKIND (Eugène). — *Vue prise en Hollande.* Sur un cours d'eau à gauche, deux péniches; plus loin, des moulins; à droite dans le fond, une église. Haut. 0^m,42, larg. 0^m,57; 2,320 francs.

KREYDER (Alexis). — *Pavots dans un vase et panier de cerises.* Haut. 1^m,03, larg. 0^m,75; 2,600 francs.

ZIEM. — *Promenade en gondole.* Haut. 0^m,57, larg. 0^m,95; 1,900 francs.

DESSINS ET PASTELS.

DELACROIX (Eugène). — *Lion et Lionne* (Dessin à l'encre); 930 francs.

LATOUR (Maurice-Quentin de). — *Son portrait par lui-même* (Pastel). Haut. 0^m,45, larg. 0^m,33; 2,250 fr.

La vente Aug. Courtin, pour 73 tableaux et 15 pastels et dessins, soit 78 numéros, a produit la somme de 291,925 francs.

DE SAINT-ALBIN ET JUBINAL

(APRÈS DÉCÈS).

TABLEAUX, DESSINS, AQUARELLES,

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ ; COLLECTION ORIENTALE.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

MM. CH. MANNHEIM ET E. FÉRAL, EXPERTS.

11, 12, 22, 23, 29 et 30 mars.

En trois ventes distinctes, l'une réservée aux tableaux et aquarelles, les deux autres aux objets d'art, cette double collection qui avait une renommée justement méritée a passé au feu des enchères. On sait avec quel soin elle avait été formée, à la bonne époque, par ses créateurs, M. Achille Jubinal, ancien député au Corps législatif sous l'empire, et M. Philippe de Saint-Albin, son beau-frère, ancien bibliothécaire de l'impératrice. Madame Achille Jubinal, née de Saint-Albin, sœur du comte Hortensius de Saint-Albin, à la fois poète et magistrat et du vicomte Philippe de Saint-Albin, dont nous venons d'évoquer le nom, était elle-même une femme de goût qui avait présidé à la formation de la collection de son frère et de son mari.

Cruellement éprouvée par les morts successives de ses frères, de son mari et enfin de son fils, elle ne put survivre à ces pertes. Elle laisse une fille unique mariée à un jeune romancier plein de talent, M. George Duruy, fils cadet du célèbre historien qui fut ministre de l'instruction publique.

Qui, des Parisiens du vieux temps, ne se rappelle la physionomie curieuse de M. Jubinal, député sous le gouvernement impérial? Court et trapu avec la barbe et les yeux très noirs qui décelaient son origine méridionale, le collectionneur-député était un érudit très réel. Sa réimpression des œuvres de *Rutebœuf*, trouvère du XIII[e] siècle, l'a classé avec maints autres ouvrages parmi les savants acceptés par l'opinion publique. L'aimable érudition et l'aménité proverbiale de M. Philippe de Saint-Albin, assidu des fêtes de l'empire, sont également restées dans le souvenir de tous ses contemporains.

PREMIÈRE VENTE.

TABLEAUX, DESSINS ET AQUARELLES.

DESGOFFE (Blaise). — *Nature morte.* 1,480 francs.

GOYA. — *Le Marchand de poupées*, 600 francs.

RENOU. — Deux dessus de porte; *Instruments de musique*, 350 francs.

TAUNAY. — *Le Retour du conscrit*, 420 francs.

FRAGONARD. — *Vue de parc avec bosquets* (Dessin), 600 francs.

— *Taureau dans son étable* (Dessin), 380 francs.

LE BARBIER. — *La mort du général Marceau* (Dessin), 380 francs.

— *La mort du jeune Desilles* (Dessin), 355 francs.

LESPINASSE. — *Vue de la cour d'entrée du palais de Versailles* (Dessin), 1,350 francs.

Quelques-uns de ces dessins ont été acquis pour le le musée Carnavalet.

SECONDE VENTE.

ORFÉVRERIE.

Calice du XVe siècle, en vermeil, sur pied à six pans arrondis, perlés à leur base, avec nœud repoussé à ornements gravés en spirale; le pied est incrusté de deux écussons armoriés émaillés, 305 francs.

Calice du xve siècle, avec coupe en vermeil et pied lobé et à pans en cuivre gravé et doré, décoré de personnages saints et portant des inscriptions gravées, 305 francs.

Jeu d'échecs et son échiquier en argent doré en partie, 370 francs.

BIJOUX.

Étui louis-quatorze, de forme triangulaire en émail à fond blanc, décoré de figures sous des dais. Monture en argent, 200 francs.

Porte-crayon du temps de Louis XV, en agate, garni d'ornements rocaille en or repoussé, 230 francs.

Bague juive large en or, avec rosaces filigranées au pourtour et entre-deux formé de feuillages émaillés vert, 235 francs.

TABATIÈRES ET BONBONNIÈRES.

Boîte oblongue à angles coupés du temps de Louis XVI, en or émaillé, à fond rosé; le dessus est décoré de trois médaillons à fond bleu, représentant, dans celui du centre, une nymphe et un Amour, et dans les deux autres, une nymphe debout, 450 francs.

Boîte de l'époque de Louis XVI, en or guilloché, à mille raies et à cordons ciselés, composés de feuillages et d'ornements, 340 francs.

MINIATURES.

Miniature ronde sur ivoire du temps de Louis XVI; portrait d'homme vêtu d'un habit noir, les cheveux poudrés et portant le grand cordon bleu. Cadre en velours grenat : 390 francs.

Miniature ronde sur ivoire : portrait d'homme, de trois quarts à droite, vêtu d'un habit brun et d'un gilet rouge. Époque révolutionnaire; cette miniature est montée sur une boite en poudre d'écaille rayée noir et vert : 265 francs.

SCULPTURES, PAR BONZANIGO.

Modèle de panneau d'appartement à colonnettes détachées en bois finement sculpté, à attributs, vases, corbeilles de fleurs et bas-reliefs représentant le *Triomphe de Minerve*, 550 francs.

Boîte ronde en racine de buis. Le dessus représente, en bois sculpté de diverses nuances, un sarcophage surmonté des insignes de la royauté, et présentant sur sa face, deux miniatures en grisaille qui offrent les portraits de Louis XVI et de Marie-Antoinette. A droite et à gauche, les figures de la Douleur et de la Religion. On lit au-dessus : *Proh Dolor! illis non tvmvlvs alter*, 200 francs.

OBJETS VARIÉS.

Petite coupe ronde à côtes, en émail de Limoges, par J. Laudin. Au fond, Amour montant un lion, portant l'inscription en or : *Omnia vincit amor*. Cette pièce est placée dans un étui en maroquin rouge, couvert de fleurs de lis dorées au fer. 370 francs.

SCULPTURE.

Ivoire peint. Petit écran en forme de paravent à huit feuilles en ivoire sculpté en bas-relief. Six de ces feuilles sont sculptées sur leurs deux faces, et présentent, sur l'une, des paysages accidentés avec cours d'eau et per-

sonnages, sur l'autre, des figures de divinités debout dans des paysages, 255 francs.

BIJOUX.

Boîte ronde à lobes en or, couverte d'un treillis travaillé au grènetis et enrichie de fleurs, de rosaces incrustées et exécutées en turquoise. Travail chinois. Cette boîte provient du Palais d'été, 550 francs.

Amulette à double face en or travaillé au grènetis, repercé à jour et incrusté de lapis, de turquoises, de corail formant deux papillons reliés par deux rosaces et portant au centre deux caractères chinois, 340 fr.

ARMES.

Kathar indien avec manche adhérent à la lame, formé de deux branches droites reliées par une double traverse en fer, couvert de feuillages finement incrustés en or, 255 francs.

Sceptre en or couvert d'ornements et d'inscriptions damasquinés en argent. Travail chinois, 170 francs.

OBJETS VARIÉS DE L'ORIENT.

Album renfermant douze dessins chinois peints sur soie, représentant des animaux et des intérieurs de ferme; à ces dessins sont joints des tableaux portant des inscriptions. Travail chinois ancien. (Collection du duc de Morny), 450 francs.

TROISIÈME VENTE.

BIJOUX.

Coffret oblong du temps de Louis XIII, à moulures

d'écaille et enrichi, sur chacune de ses faces, de deux peintures sur émail, l'une représentant des sujets mythologiques, et l'autre un paysage avec figures, le tout peint en couleurs, 735 francs.

ÉVENTAILS.

Curieuse feuille d'éventail en gaze, couverte de fines découpures de papier simulant la dentelle et enrichie de petites miniatures en couleurs. XVII[e] siècle, 255 francs.

ARMES. FERS.

Marteau de porte gothique, en forme d'anneau oblong et à recouvrement à jour. L'attache supérieure se compose d'ornements gothiques. Le pourtour extérieur est formé d'une corde et de dents découpées. XV[e] siècle, 420 francs.

Serrure gothique à ornements découpés et figures rapportées. Le cache-entrée porte les armes de France. 200 francs.

Fer à repasser à poignée formée de cariatides humaines en cuivre, et lion debout sur une plaque gravée, découpée à jour, 220 francs.

OBJETS VARIÉS.

Coffret formant écritoire, couvert en maroquin doré au fer et formant mosaïque, avec ferrures et crochets portant des traces de dorure. XVI[e] siècle, 510 francs.

Coffret couvert en peau de chagrin et garni en argent gravé et découpé. Époque Louis XIII, 300 francs.

Trente étiquettes à vin en cuivre émaillé et en porcelaine, décorées de fleurs et d'ornements, 170 francs.

Figure de Triton à tête de faune. Bronze italien du XVIe siècle, 800 francs.

MEUBLES.

Écran en bois sculpté et doré. XVIIIe siècle, 205 fr.

Pendule du temps du Directoire en bronze doré au mat et marbre blanc, représentant une scène tirée de l'histoire de Bélisaire, 185 francs.

Modèle de dressoir en bois à colonnettes, du temps de Louis XIII; il est accompagné d'une infinité de petits ustensiles en étain et en faïence, 245 francs.

Cette vente a produit, comme total général des collections de Saint-Albin et Jubinal, la somme de 83,558 fr.

RICHARD LION

DESSINS ANCIENS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE. — M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR. — MM. FÉRAL ET BOUILLON, EXPERTS.

3 avril.

Le catalogue de cette vente, qui s'est faite sous la désignation de : « Superbe collection de dessins anciens de l'école française formant le cabinet d'un amateur », a été luxueusement imprimé par Pillet et Dumoulin sur papier teinté de format in-4°. Il est orné de sept planches en noir ou à la sanguine gravées par Lalauze d'après les dessins originaux. L'excellente qualité des dessins qui formaient la collection de M. Richard Lion a eu sur le public des amateurs une influence déterminante. Les prix ont dépassé tous ceux qu'on avait enregistrés jusqu'alors.

Borel (Antoine). — *La Bascule. Le Charlatan.* Deux dessins à l'aquarelle faisant pendants et signés. Ils ont été gravés en couleur par Léveillé. Haut. 0^m,32, larg. 0^m, 47, cadres sculptés, 3,350 francs.

Boucher (François). — *Mme de Pompadour.* Représentée en buste, vue de face, avec quelques fleurs dans les cheveux. Dessin aux trois crayons, paraissant être une étude pour le tableau *La Toilette de Vénus.* Haut. 0^m,31, larg. 0^m,21. Cadre en bois sculpté, 3,050 francs.

— *Retour des champs.* Jeune fille vue de face, tenant un panier rempli de fleurs. — *La Toilette.* Jeune fille assise au bord d'une rivière, les pieds dans l'eau, accompagnée de deux autres jeunes filles qui lui mettent des fleurs dans les cheveux. Ces deux dessins à la pierre d'Italie, faisaient pendants; ils ont été

gravés par Huguier. Haut. 0^m,23, larg. 0^m,19. Cadres en bois sculpté, 1,650 francs.

COCHIN (Ch.-Nicolas). — *Mme Fréron.* Portrait en buste, de profil à droite, avec dentelle dans les cheveux, relevés et poudrés, au cou un ruban bouillonné, le corsage décolleté avec broderies. Signé en bas C.-N. Cochin *filius delin.*, 1751; plus bas au crayon: *Première femme de M. Fréron. Cette pièce n'a jamais été gravée.* Dessin au lavis d'encre de Chine et mine de plomb. Haut. 0^m,17, larg. 0^m,12. Cadre en bois sculpté, 2,760 francs (avait été vendu, à la vente des dessins du comte de la Béraudière, en avril 1883, 1,600 francs seulement).

— *Concerts d'Anges sur des nuages.* Deux dessins à la sanguine. Signés: *C.-N. Cochin delin.* 1782. Ces deux dessins, qui se font pendant, font partie d'une suite d'illustrations pour un *Missel.* Ils ont été gravés. Haut. 0^m,28, larg, 0^m,16. Cadres en bois sculpté, 1,550 francs.

DEBUCOURT (Philibert-Louis). — *Partie de campagne.* Plusieurs personnages élégamment vêtus se livrent au plaisir de la danse dans un riche paysage. A droite et à gauche, quelques groupes complètent la composition. A la plume, lavé en couleur. M. Guichardot cite ce dessin dans la collection Van den Zande, comme l'œuvre la plus remarquable de ce maître. Haut. 0^m,29, larg. 0^m,35. Cadre en bois sculpté, 3,400 francs.

FRAGONARD (Honoré). — *Le Petit prédicateur.* Un enfant à droite, debout sur un coffre, soutenu par une jeune femme, semble parler à un groupe de personnages assis vers la gauche. A été gravé avec

variante. Haut. 0m,35, larg. 0m,46. Cadre en bois sculpté, 2,000 francs.

— *Satyre et Bacchantes.* A droite, un vieux satyre, les mains attachées derrière le dos, est lutiné par trois bacchantes à demi nues. A la sépia. Haut. 0m,24, larg. 0m,37, 4,900 francs.

— *Les Lessiveuses.* A droite sur le devant, deux hommes étendus à terre regardent des jeunes filles debout sur le rebord d'une fontaine, où elles lavent. Dans le fond, du même côté, derrière une colonne, on aperçoit un groupe de figures et d'animaux. Dessin à la sépia, signé. Haut. 0m,23, larg. 0m,37. Cadre en bois sculpté, 1,460 francs.

FREUDEBERG (Sigismond). — *Le Marchand de chansons.* Dans un intérieur rustique, une jeune mère repasse du linge, tout en chantant une chanson qu'un violoneux vient d'apporter et qu'il accompagne de son instrument. La grand'mère tient le livre de chansons. Un des enfants, sur le côté droit de la composition, retient un chien que la musique fait aboyer. Au lavis d'aquarelle, signé et daté 1770. Haut. 0m,18, larg. 0m,23. Cadre en bois sculpté, 3,800 francs.

— *La Toilette.* Jeune femme assise à sa toilette, une soubrette lui poudre les cheveux. Devant elle, un jeune homme assis lui parle. *Le Repentir.* Jeune femme évanouie ; deux soubrettes lui portent secours ; à ses pieds un jeune homme à genoux, implore son pardon, en bas de chaque dessin quatre vers sur une tablette. Deux dessins faisant pendants au lavis d'encre de Chine et d'aquarelle. Haut. 0m,19, larg. 0m,23 (Vente La Béraudière en avril 1883, 1,605 fr.), 1,650 francs.

HUET (Jean-Baptiste). — *Le Retour du marché.* Au milieu de la composition, un paysan dirige un âne chargé de provisions ; à droite, un groupe de personnages et d'animaux. Dessin aux trois crayons, signé et daté 1776. Haut. 0m,32, larg. 0m,47. Cadre en bois sculpté, 2,150 francs.

LAVREINCE (Nicolas). — *Mrs. Merteuil and miss Cecile Volange.* A gauche, une femme debout, les seins nus, le corset complètement défait, les yeux baissés, tenant un mouchoir à la main ; près d'elle, une femme assise, en chapeau, de profil à gauche, tenant d'une main le lacet du corset de la jeune femme ; à droite, une harpe et un chiffonnier, à gauche, une table de toilette. Sujet tiré des *Liaisons dangereuses.* Dessin de forme ovale, rehaussé de blanc. A été gravé en noir et en couleur par Romain Girard. Haut. 0m,33, larg. 0m,27. Cadre en bois sculpté (Vente La Béraudière en avril 1883, 1,200 fr.), 1,850 francs.

LE PRINCE (Jean-Baptiste). — *Le jeu de Collin-Maillard.* Au milieu de la composition, une jeune fille debout, les yeux bandés, les bras étendus, est entourée de jeunes garçons et d'enfants. A gauche, deux musiciens assis ; à droite un jeune homme fait des caresses à une jeune fille. Au lavis d'encre de Chine. Signé. Haut. 0m,13, larg. 0m,24. Cadre en bois sculpté, 3,300 francs.

MOREAU (le jeune) (Jean-Michel). — *L'Amour enchaîné par les Grâces.* L'Amour est enchaîné à droite à un arbre, par des guirlandes de fleurs qui lui lient le corps, les deux pieds et les mains. Les trois Grâces sont autour de lui. L'une est à droite debout, l'autre à gauche assise sur un tertre. La troisième a une

guirlande de fleurs en écharpe sur la poitrine. Cette vignette signalée par M. E. Bocher dans son *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Moreau le jeune*, fait partie de la suite de cinq vignettes illustrant l'ouvrage de Querlon, *Les Grâces*, à Paris, chez Laurent Prault, 1789. Elle a été gravée par Massard. Haut. 0^m,12, larg. 0^m,07. Cadre en bois sculpté. 1,580 francs (Vente Mahérault, en mai 1880, 2,500 francs.)

Portail (Jacques-André). — *Le Concert*. Jeune femme à genoux sur une chaise, tenant ouvert un livre de musique, et ayant à sa droite une jeune fille et un homme qui joue de la flûte. A droite. un homme debout les regarde. Les quatre personnages qui figurent dans ce dessin semblent représenter les portraits d'une famille noble de l'époque. Dessin aux trois crayons. Haut. 0^m,32, larg. 0^m,25. Cadre en bois doré (Vente La Béraudière, en avril 1883, 3,000 fr.), 7,300 francs.

— *Jeune Femme assise*. Elle est représentée de trois quarts, le bras gauche relevé et posé sur le dossier de sa chaise. Dans le haut, à droite, une ébauche de figure et une étude de main. Sanguine et pierre d'Italie. Haut. 0^m,34, larg. 0^m,30, 1,120 francs.

Queverdc (François-Marie-Isidore). — *La Terre*. Un jeune homme à genoux, aux pieds d'une jeune femme assise à droite dans un parc. Au fond, un vase sur un piédestal. Sanguine et lavis soigné et daté 1770. Gravé par Dambrun. Haut. 0^m,18, larg. 0^m,13. Cadre en bois sculpté, 1,560 francs.

Rowlandson — *Le chevalier d'Éon* faisant une passe avec le sergent Léger, soldat des gardes. La salle

d'armes où cette scène est représentée, est celle d'*Angelo*, célèbre maître d'escrime du siècle dernier. Elle se trouvait en quelque sorte une dépendance du théâtre de Heymarket, puisqu'elle fut détruite dans l'incendie de ce théâtre. Parmi les spectateurs, on voit au milieu, le marquis de Buckingham, un peu plus à droite, Ch. Fox, le marquis de S..., et Angelo lui-même qui est debout. A gauche, Lebrun, maître d'armes français; le personnage accroupi du même côté est Angelo père avec le fils d'Angelo, debout derrière lui. Tout à fait à droite, on voit Rowlandson qui regarde attentivement cette scène. Dans le fond, vers la droite, est pendu au mur le portrait du chevalier de Saint-Georges, seul objet qu'Angelo put sauver de l'incendie de la salle. Dessin à l'aquarelle signé et daté de 1788. A été gravé en couleur. Haut. $0^m,35$, larg. $0^m.51$. Cadre en bois sculpté (Vente du comte de La Béraudière, en avril 1883 3,250 fr.), 4,400 francs.

VINCENT (François-André). — *A la promenade.* Jeune femme en grande toilette, chapeau à larges bords, garni de plumes, assise sur une chaise dans un jardin. Dessin au crayon noir, rehaussé de blanc, signé et daté 1790. Haut. $0^m,54$, larg. $0^m,32$. Cadre en bois sculpté, 2,450 francs.

Le total de la vente a été de 91.381 francs.

DE LAFAULOTTE

(APRÈS DÉCÈS).

OBJETS D'ART, DE CURIOSITÉ ET D'AMEUBLEMENT,

TABLEAUX ANCIENS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE, TAPISSERIES.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

M. CHARLES MANNHEIM, EXPERT.

Du 5 au 13 avril.

Le catalogue de cette vente a été tiré luxueusement sur un format in-4° par l'imprimerie de l'Art. Il contient quinze planches hors texte, reproduites par l'héliogravure et représentant les objets principaux de la collection. Il est précédé d'une préface de M. Ch. Pillet.

C'était un homme de loisir que M. de Lafaulotte. Appartenant à une vieille famille parisienne, riche, élégant, amateur et connaisseur, il était de ceux qui, il y a une vingtaine d'années, fréquentaient assidûment l'hôtel Drouot. Il appartenait à ce petit nombre de curieux tendant chaque jour à disparaître et pour qui les petites ventes ne semblaient pas avoir moins d'attrait que les grandes. On cherchait alors moins les pièces à sensation que les acquisitions faites avec discernement. C'est ainsi que purent se former quelques collections devenues célèbres, parmi lesquelles la sienne occupait un bon rang.

M. Ernest de Lafaulotte mourut presque subitement le 14 décembre 1872, et la collection formée resta aux mains de sa veuve telle qu'il l'avait laissée. C'est seulement après le décès de madame de Lafaulotte, survenu l'automne dernier, que cette belle galerie dont se souvenaient les gens de goût, mais qui n'avait pas fait parler d'elle depuis quatorze ans, subit la loi commune et dut être dispersée aux enchères.

A l'époque de la mort de M. de Lafaulotte, M. Edmond Bonnaffé, l'érudit bien connu, traça en ces quelques mots le portrait du collectionneur qui venait de disparaître :

« C'était un curieux de la vieille école. Il avait commencé sa carrière dans le bon temps, à l'époque des ventes Humann, Rattier, Daugny, Debruge-Duménil, etc. Bien qu'il s'attachât de

préférence aux maîtres du XVIe siècle, il aimait le beau sous toutes ses formes et passait de Clouet à Watteau, d'Étienne Delaulne à Germain, de l'Italie à la Chine et au Japon, écrémant un petit nombre d'échantillons choisis avec un goût sûr et délicat. Sa collection était peu connue; M. de Lafaulotte n'en donnait pas la clef à tout le monde : il collectionnait, comme Grolier, pour lui et ses amis seulement, et — fidélité bien rare aujourd'hui — ce qui était entré dans son cabinet n'en sortait plus.

« Tel était le collectionneur, tel était l'homme. Réservé, timide, d'un abord parfois difficile, il se livrait peu et n'ouvrait pas son cabinet plus volontiers que son cœur; mais, une fois la porte franchie, il se donnait tout entier et sans réserve. Il est resté fidèle jusqu'au bout à ses amitiés comme à ses belles choses. »

Empruntons encore à la préface que M. Charles Pillet a écrite pour le catalogue de la vente de Lafaulotte un passage où il rappelle quelques-unes des principales acquisitions du regretté amateur :

« Il achetait sans bruit et discrètement; chaque jour il emportait, conquête nouvelle, l'objet convoité : aujourd'hui le beau vase de Venise émaillé de la collection de Soltykoff et le plat célèbre si merveilleusement exécuté par Bernard Palissy sur un des modèles de Briot; demain un fermoir d'escarcelle en acier ciselé incrusté d'or, et le délicat bijou d'or émaillé de la collection Rattier; un plat de maestro Giorgio, un émail de Nardon Pénicaud, une plaque en cristal de roche gravée par Valerio Belli; tantôt une belle tapisserie du XVIe siècle, représentant l'Ascension, un ivoire du XVe siècle ou le beau cippe de la collection Pourtalès en ivoire sculpté, par François le Flamand; ou bien encore de belles boîtes en vernis Martin, en or ciselé; une soupière Louis XV en argent que lui recommandaient sa forme et le fini de sa ciselure; des porcelaines de Sèvres de la meilleure époque : jardinières en forme d'éventail, écuelles, plateaux ou tasses du décor le plus charmant, ou des bronzes d'ameublement et des meubles du XVIIIe siècle, aujourd'hui surtout l'objet de toutes les convoitises; voire même un petit modèle de carrosse du temps de Louis XV, orné de peintures que Boucher ne désavouerait pas, et mille autres raretés dont, en ces temps privilégiés, la *curiosité* n'était point avare. »

Enfin le souvenir de M. de Lafaulotte ne serait pas complet si, quelques jours après la vente, M. Bonnaffé dont nous avons déjà cité quelques lignes n'avait pas rappelé dans une causerie du *Courrier de l'art*, la mémoire de l'amateur si distingué. Nous

lui empruntons encore ce tableau du petit clan de curieux dont M. de Lafaulotte faisait partie :

« Dans ce temps-là, nous nous retrouvions presque tous les soirs, avant dîner, chez le père Topenas, un marchand de curiosités de l'ancien régime, qui s'était marié sur le tard et avait mis la main sur une charmante fille, brave au travail, honnête, avenante et intelligente. Elle ne savait pas grand'chose du métier, mais les femmes et la curiosité sont faites pour s'entendre; celle-ci ne tarda pas à prendre la direction de la maison. Nous étions là une douzaine : le comte de Briges, qui n'achetait que la curiosité colossale pour l'appartement gigantesque de ses rêves; Soultzener, le plus excellent cœur que j'aie jamais rencontré; le baron Dejean, qui courait les boutiques, remarquait un objet, le marchandait, ne l'achetait pas et mettait en rentrant, le prix dans une bourse, pour acheter, quand la bourse était pleine, une belle pièce, coûte que coûte; Mahou et Francis Gérard, beaux comme des demi-dieux; le docteur Camus, qui n'avait pas encore jeté la lancette pour l'ébauchoir; le grand Louis, Danyau, Grandidier et les autres. Vers 6 heures arrivait un homme encore jeune, la tête un peu dans les épaules, l'œil bleu, fin et bienveillant, portant toute sa barbe et la chevelure bouclée tombant sur ses épaules; c'était Lafaulotte, un amateur, très dilettante, très riche et priseur enragé. Il revenait de l'hôtel des ventes, rapportant toujours quelque objet dans sa poche, une tasse de Chine, un émail, une assiette, un rien, mais un rien de la bonne marque et du bon coin. Il racontait l'historiette du jour de sa petite voix nasillarde, enchanté toutes les fois qu'il avait pu jouer quelque bon tour à messieurs de la *révision.* »

Dans cette vente les prix d'adjudication ont généralement été élevés. On pourra s'en rendre compte par la comparaison des dernières enchères avec les prix payés il y a vingt ou vingt-cinq ans par M. de Lafaulotte et que nous citerons quand il y aura lieu.

ÉMAUX CHAMPLEVÉS.

Petite châsse, en forme de grange, décorée de plaques de cuivre champlevé et émaillé sur fond bleu. Les têtes des saints personnages qui ornent la face principale sont rapportés en relief (Limoges, XIIIe siècle) (collection Daugny 440 fr.) ; 1,500 fr. à M. Cottreau.

ÉMAUX DE LIMOGES.

Plaque rectangulaire en hauteur, peinture en émaux de couleur sur fond vert, attribuée à Jean II Pénicaud. Portrait d'homme portant toute sa barbe, que l'on croit être Rabelais (vente Humann, 775 fr.); 6,500 fr. à M. Cottreau.

Petite plaque rectangulaire peinte en grisaille représentant le martyre de saint Laurent, d'après la gravure de Marc-Antoine. Le faire de cette plaque qui porte le monogramme MP rappelle celui de Jean II Pénicaud (collection Louis Fould, 3,720 fr.): 8,300 francs.

Plaque rectangulaire, peinte en grisaille sur fond noir avec quelques détails dorés. Mars, Vénus, l'Amour et divers personnages. Cette plaque signée KIP a également le faire de Jean II Pénicaud, d'où l'on est porté à croire que les lettres IP, indépendantes du K étaient le monogramme de cet émailleur; 2,100 francs.

Plaque ovale attribuée à Léonard Limousin. Guerrier romain à cheval tenant un sceptre couronné en émail de couleurs et de paillons sur fond bleu, 2,100 fr. à M. Ducatel.

Couvercle de coupe en grisaille, chairs teintées, attribué à Jean Courtois. Sujets tirés de la Genèse à l'extérieur. Animaux grotesques à l'intérieur, 2,200 fr. à M. Lœwenstein.

Plaque oblongue représentant Apollon et les Muses en émaux de couleurs, attribuée à Jean Courtois (collection Louis Fould, 830 fr.), 3,500 fr. à M. Spitzer.

Deux assiettes, peintes en grisaille, chairs teintées

avec rehauts de dorures par Pierre Raymond. Sujets : Adam et Ève dans le Paradis ; les mêmes chassés du Paradis (collection Humann, 2,150 fr.), 3,150 fr. à M. Moizan.

ÉMAUX VÉNITIENS.

Buire à panse sphérique repoussée à godrons, en émail de Venise à fond bleu, couvert d'ornements et de fleurs de lis dorés (XVIe siècle), 1,900 francs.

FAÏENCES ITALIENNES.

Plat rond et creux en faïence de Gubbio à reflets métalliques rouge rubis et bleu nacré, portant la date de 1525, et les initiales de *Georges Andreoli* dit maestro Giorgis. Le fond du plat représente un Amour jouant de la flûte, et le marli des Amours dansant une ronde dans un paysage ; 9,200 fr. à M. Fanien.

Plat rond à décor polychrome en faïence de Caffagiolo : saint Jérôme en extase, le marli décoré d'ornements variés sur fond jaune d'ocre. Pièce remarquable par sa dimension et la vivacité du décor, mais cassée et restaurée ; 2,100 fr. à M. Spitzer.

Petit plat rond de Faenza : Amour dans un paysage soufflant à l'aide d'un tube. Au pourtour, encadrement de rinceaux *bianco sopra bianco*. Marli à fond bleu décoré de palmettes, cornes d'abondance, etc., exécutées à l'enlevé ; 2,350 francs.

FAÏENCES DE PERSE.

Plat rond et creux en faïence de Perse, à bords festonnés, décoré, au fond, de larges fleurs en bleu, vert, violet et noir, et au marli, d'ornements en bleu et noir, beau plat fendu en deux ; 3,010 fr. à M. Sichel.

FAÏENCES DE BERNARD PALISSY.

Plat rond exécuté par Palissy sur l'un des modèles en étain de François Briot. L'ombilic présente une figure allégorique de la tempérance. Quatre cartouches oblongs au pourtour, séparés par des cariatides et des rinceaux, contiennent les quatre éléments représentés par des figures allégoriques. Au marli, huit médaillons contiennent les allégories des sciences et des arts. Tous les reliefs de cette pièce sont émaillés en couleur.

Ce plat provenait de la célèbre collection du prince Soltykoff. M. de Lafaulotte l'avait acheté 10,000 fr. en 1861, à la vente de cette collection. Le prince Soltykoff l'avait payé quelques années auparavant 5,000 fr. à M. Malinet, marchand de curiosités qui l'avait trouvé lui-même chez un amateur à Nevers, au prix de 500 fr.; 25,700 fr. à M. Lowengard.

Panse de buire de forme ovale sur piédouche avec figure allégorique de la terre et de l'eau, dans des cartouches donnant naissance à des rinceaux, en émail de couleurs sur fond bleu. Deux mascarons saillants aux extrémités et culot godronné; 4,500 fr. à M. Lowengard.

VERRERIE DE VENISE.

Verre à boire sur piédouche en verre bleu, la coupe couverte d'imbrications à fond d'or. Premières années du XVI[e] siècle, 2,400 francs.

Buire à panse ovoïde et col trilobé en verre incolore, ornements gravés à la pointe, écusson armorié, XVI[e] siècle, 2,100 francs.

VITRAUX.

Quatre panneaux de croisées comprenant ensemble seize vitraux des XVIe et XVIIe siècles : huit en camaïeu à scènes bibliques, huit à armoiries en couleur, 5,600 francs.

SCULPTURES EN IVOIRE.

Haut relief-applique représentant le *Lavement des pieds* (XVe siècle) (collection Debruge-Duménil, 189 fr.), 1,850 francs.

Cippe sculpté en bas-relief représentant des jeux d'enfant, attribué à *François Duquesnoy* dit François Flamand (collection Pourtalès, 5,000 fr.), 4,400 francs.

Bas-reliefs représentant des enfants nus près d'un bouc, attribué au même, 1,380 fr. à Mme la baronne Salomon de Rothschild.

Crucifix du temps de Louis XIV, pris dans un seul bloc d'ivoire, dans un cadre de marqueterie de même époque, 1,930 francs.

SCULPTURES EN BOIS ET DIVERSES.

Cuiller et fourchette en bois dont les manches se terminent par des cariatides d'hommes barbus, travail français du XIVe siècle, 1,360 francs.

Fragment d'un vase antique en marbre blanc qui rappelle la forme du célèbre vase Borghèse, aujourd'hui au Louvre. Figures de bacchante et de danseuse (collection Louis Fould, 1,160 fr.), 1,150 fr. à M. Mannheim.

Buste de femme, bas-relief sans fond, travail italien du XVIe siècle, en cire peinte, incrusté de demi-perles et de pierreries, 1,500 fr. à M. Bourdin.

OBJETS EN FER ET EN ÉTAIN.

Fermoir d'escarcelle en acier ciselé en bas-relief et incrusté d'or, décoré de deux médaillons renfermant chacun une figure d'homme nu ; poussoir formé d'une tête fantastique. Travail italien du XVIe siècle, 5,500 fr. à M. Curry.

Plaque carrée en fer repoussé damasquiné d'or et fond doré ayant servi à décorer un meuble, travail milanais du XVIe siècle dont le cartouche central représente Mars, Vénus et l'Amour surpris par Vulcain, 3,800 francs.

Buire en étain de forme antique, avec anse en S, décorée d'une cariatide de femme. La panse couverte de médaillons, cariatides, etc. Attribuée à François Briot ; 1,500 francs.

Grand plat rond en étain, œuvre d'Enderlein. Figures allégoriques des quatre parties du monde et des guerriers célèbres de l'antiquité dans des compartiments séparés par des cariatides ailées. A l'ombilic, figure du dieu Mars ; 2,005 fr. à M. Seligmann.

ANTIQUITÉS ET MÉDAILLES.

Statuette de mime debout, en bronze, 2,600 fr.

Médaillon rond en bronze, par G. Dupré, représentant Henri IV donnant la main à Marie de Médicis, tous deux debout, vêtus à la romaine. A l'exergue : PROPAGO IMPERI et signature G. DUPRÉ, superbe exem-

plaire de la médaille bien connue qui passe pour le chef-d'œuvre de Dupré ; 1,020 à M. Schiff.

BIJOUX.

Bijou pendentif, en forme de gland composé d'ornements en or émaillé découpé à jour et enrichi de pierreries et de perles fines. Groupes de fruits reposant sur des rinceaux et séparés par des cornes d'abondance à la partie inférieure, et à la partie supérieure, par trois petites consoles émaillées bleu et blanc.

Travail italien du XVIe siècle (ce bijou, aussi remarquable par sa forme que par son exécution, avait fait partie de la collection de M. Rattier qui l'avait acheté 1,200 fr. à M. Weterhan. M. de Lafaulotte l'avait acheté, en 1859, 4,000 fr. à la vente Rattier); 33,000 fr. à M. Spitzer.

Médaillon ovale en or repoussé, émaillé et garni de perles fines; il représente en bas-relief, Jupiter, Vénus et l'Amour; au revers un repoussé, sur or, représente une femme et un guerrier à cheval dans un paysage; travail du milieu du XVIe siècle, complété postérieurement par une perle fine forme poire à la partie inférieure; 10,000 fr. à M. Lœwenstein.

ijou formé d'un cylindre en sardoine orientale, monture en or émaillé simulant une gourde; sur les faces latérales, les bustes en or émaillé d'Abraham et de Jonas. Travail français du XVIe siècle, 10,200 fr. à M. Goldschmidt, de Francfort.

Plaque carrée en or rehaussé d'émail vert et noir, représentant des scènes tirées de la vie du Christ, qui ne contiennent pas moins de vingt-cinq figures. Dans la

partie supérieure de droite un château fort, à gauche le Calvaire, 1,550 francs.

Enseigne de chapeau de forme circulaire en or repoussé et émaillé en partie, représentant un cavalier vêtu à la romaine et attaquant un lion. Travail italien du XVIe siècle. On sait que la mode de ces bijoux vint en Italie à la suite de la descente du roi Charles VIII, 3,000 fr. à M. Lowengard.

Bijou de col du XVIe siècle, composé d'un petit camée ovale représentant une tête de profil, monture en or émaillé et découpé, orné de trois perles fines formant pendeloques, 1,450 fr. à M. Bourgeois.

Bijou pendentif en or ciselé et émaillé enrichi d'émeraudes : l'Enfant-Jésus bénissant, vêtu d'une tunique émaillée bleu, avec étoiles réservées en or, et portant dans la main gauche la boule du monde, formée d'une perle fine. Support décoré d'émeraudes incrustées ; XVIe siècle ; 1,750 fr. à M. Lœwenstein.

Plaque rectangulaire en hauteur, en verre églomisé, représentant la mise au tombeau en couleurs avec rehauts d'or sur fond rouge. Cadre en argent doré et émaillé, incrusté de pierreries. Italie, XVIe siècle ; 2,400 fr. à M. Boy.

Anneau de mariage israélite allemand du XVIe siècle, or émaillé, chaton en forme de maison avec imbrications d'émail vert, 1,020 fr. à M. Rosembaum.

Étui louis-quinze, en or émaillé et gravé, en forme de cœur. Le dessus et le fond forment deux médaillons. Cœurs décorés de bouquets de fleurs peints en couleurs sur émail ; 1,920 francs.

Monocle du temps de Louis XVI, en or de couleur, ciselé, à feuilles et rosaces, 1,140 francs.

Montre ovale en cuivre gravé et doré du XVI[e] siècle, enrichie de plaques de cristal gravé et d'ornements en or émaillé blanc, vert et rouge. Le mouvement, dont le cadran est décoré de cariatides et de rinceaux, porte le nom de *Garandeau à Paris;* 6,000 fr. à M. Mannheim.

Montre du temps de Louis XIV, en or émaillé par les frères Huant, représentant le roi Louis XIV en costume de guerrier romain assis près d'une dame de qualité. Au pourtour paysages reliés entre eux par des ornements jaunes sur fond bleu, 3,520 fr. à M. Mannheim.

MATIÈRES PRÉCIEUSES.

Plaque en cristal de roche gravée en entaille et attribuée à *Valerio Belli* dit *le Vicentino*. Elle représente la Vierge assise sur un trône et tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Divers personnages lui offrent des présents, 2,200 fr. à M. Bourgeois.

Béquille de canne en cristal de roche du temps de Louis XV; figure de Léda supportée par une cariatide d'homme et garnie en or. Elle repose sur un pied de coupe en cristal de roche uni monté en argent doré et garni de pierreries de l'époque de Louis XIII, 1,480 francs.

Vase à panse évasée taillée à pans et à godrons saillants à sa base, en cristal de roche, époque Louis XIII. Il est garni de deux anses à rinceaux reliées à la panse par des montures en argent doré ; 1,620 fr. à M. Goldschmidt, de Francfort.

Pulvérin du XVI[e] siècle, de forme lenticulaire en sardonyx orientale de belle nuance, transformé en pipe postérieurement par l'application d'une monture en

or, gravé avec lézards et grenouilles émaillées, rapportés en relief; 1,170 francs.

TABATIÈRES BONBONNIÈRES MINIATURES.

Boîte ronde en vernis Martin à fond rouge décorée de sujets champêtres encadrés d'ornements dorés. Sur le dessus, la leçon de flûte, d'après Boucher; sur le fond, jeune berger faisant danser son chien au son de la musette. Elle est doublée en écaille; 4,000 fr. à M. Cottreau.

Boîte ovale allongée en vernis Martin à fond d'or décorée de jeux d'enfants et d'Amours encadrés d'ornements verts : 1,900 fr. à M. Lion.

Bonbonnière forme ballon du temps de Louis XV, en écaille de l'Inde, piquée, posée et incrustée d'ornements rocaille et d'imbrications en or : 1,650 fr. à M. Perdreau.

Boîte louis-quinze à deux tabacs, en forme de baril, en en écaille blonde posée et piquée d'or, à branches et feuilles de vigne. Monture en or : 1,800 fr. au même.

Boîte ronde en sardonyx orientale, époque Louis XV, taillée à cuvette et montée en or uni : 1,250 fr. à M. Mannheim.

Boîte carrée, montée à cage, doublée en argent gravé et doré; époque Louis XV. Elle est ornée de dix plaques en acier ciselé rehaussé de parties plaquées et incrustées d'or. Celle du dessus représente le triomphe de Neptune. Les autres des ornements rocaille, fontaines, feuillages, etc. : 1,400 fr. à M. Grimberghs.

Boîte ovale du temps de Louis XVI, en or de couleur,

ciselé; signée sur la gorge : *Auguste à Paris*. Sur le dessus, médaillon encadré de rinceaux représentant Vénus couchée à demi dans un paysage, avec groupes d'enfants lui présentant des fleurs. Au pourtour les quatre saisons figurées dans des médaillons par des jeux d'enfants : 5,400 fr. à M. Bérard.

Grande boite ovale du temps de Louis XVI; en or ciselé à cannelures, guirlandes, etc. ; au fond, médaillon ovale encadré de fleurs et décoré d'attributs champêtres. Sur le dessus, portrait de jeune homme en perruque à rallonges avec l'armure et le grand cordon bleu, émail attribué à Petitot : 2,000 fr. à M. Perdreau.

Médaillon ovale peint sur émail par Weyler, portrait présumé de Pierre le Grand, en armure en partie couverte par une écharpe rosée : 2,000 fr. à Mme Bénard.

Miniature ovale sur ivoire, par Augustin, 1790 (signée). Portrait de femme vêtue de blanc et d'une écharpe noire; dans un médaillon en or à double face : 6,000 fr. à Mme Leite.

TABLEAUX.

Boilly. Scène d'intérieur du temps de Louis XVI : 2,550 fr. à M. Morgan.

Molenaer (Jean Miense). Scène d'intérieur : 1,000 fr., à M. Brame.

Nattier. Grand portrait de femme. Mme Victoire, fille de Louis XV (?) attribué à Nattier : 7,000 fr.

Sneyders. Combat de chiens et de loups, catalogué sous le nom de Sneyders, mais en réalité dû au pinceau de P. de Vos : 1,700 fr., à M. Salomon.

École française du xvie siècle. Portrait de femme vêtue d'un corsage rouge brodé d'or avec chemisette brodée et collerette plissée : 3,100 fr. à M. Barre.

École française. Deux panneaux de voitures en vernis de Martin, du temps de Louis XV; sujets allégoriques de l'hymen : 1,650 francs.

ORFÈVRERIE.

Vase en forme de verre à boire, sur pied élevé, en or ciselé, par Vechte (signé). La panse offre en bas-relief les figures d'Apollon, de diverses Muses et des Amours. Le pied, dont la tige est entourée d'un serpent, présente à sa base une frise composée de rinceaux et de figurines d'enfants : 5,550 francs.

Statuette en argent dorée en partie. Le roi David, assis et couronné, pinçant de la lyre. Travail allemand du xvie siècle : 17,000 fr. à M. Goldschmidt.

Vase à boire en argent repoussé, ciselé et doré. La coupe profonde présente trois médaillons offrant des sujets de chasse. Incription allemande donnant la date de 1597 au bord supérieur : 2,000 fr., à M. Egger.

Monture de coupe ovale en argent ciselé et doré, composée d'une moulure formant pied, d'un nœud à consoles et d'un couvercle à gorge, le tout décoré de mascarons, fruits et rinceaux. Le couvercle est surmonté d'une Minerve debout (xvie siècle) : 1,920 fr. à M. Rosembaum.

Soupière ronde en argent du temps de Louis XV, exécutée en 1757 par Louis Regnard. Ornements rocailles, coquilles, rubans, etc. Boutons en forme de chou-fleur : 13,000 francs, à M. Perdreau.

Deux flambeaux du temps de Louis XV, en argent ciselé à oves, ornements et coquilles. Tige à huit pans, enrichis de rosaces dans des petits médaillons ovales : 4,200 francs, à M. Lœwengard.

Cafetière du temps de Louis XV, en argent repoussé et ciselé, modèle surbaissé et à côtes. Ornements rocaille, festons de fleurs, écusson contourné : 1,600 fr.

Trois corbeilles en argent, ajourées, avec ornements et festons de feuillages gravés, reposant sur des griffes de lion et enrichies chacune de quatre médaillons représentant des têtes laurées en bas-relief et suspendus à des nœuds de ruban. Travail hollandais du XVIII[e] siècle : 2,485 francs.

CUIVRE ARGENTÉ.

Surtout de table en cuivre argenté du temps de Louis XV, en trois parties, à fond de glace, richement garnies de montures rocaille en cuivre ciselé et argenté : 5,600 francs, à M. Perdreau.

Deux girandoles du temps de Louis XV, en cuivre ciselé et argenté, composées chacune d'un flambeau à tige à balustre et à godrons en spirale et d'un bouquet à trois branches contournées reliées au centre par un bouquet de fleurs : 1,620 francs.

PORCELAINE DE SÈVRES.

Pâte tendre.

Jardinière, forme éventail, sur socle mobile découpé à jour, à bandes verticales et rubans vert-pomme, à entrelacs et ornements dorés, décoré, sur la face principale,

d'une fillette assise dans un paysage, et mettant un oiseau dans une cage; sur le revers, d'un paysage avec cours d'eau et pêcheurs, et sur les faces latérales, de trophées d'armes et d'instruments de musique. Époque Louis XV : 1,580 francs à Mme la baronne Salomon de Rothschild.

Deux jardinières de même forme, décorées de jeux d'Amours, de fleurs et d'attributs camaïeu rose (Lettre B. : 1754) : 5,800 francs, à M. Boudin.

Deux vases à col évasé et lobé, en ancienne porcelaine de Vincennes, pâte tendre, à cannelures simulées, fond bleu marbré d'or, entre-deux décorés de branches de fleurs en couleurs. Époque Louis XV : 5,200 francs, à Mme la vicomtesse de Courval.

Pot à eau et cuvette ovale en ancienne porcelaine de Sèvres pâte tendre. Époque Louis XV; fond gros bleu à décor d'oiseaux dans des médaillons : 500 francs, à M. Desfontaines.

Petit vase en forme de balustre, en sèvres, pâte tendre, à deux anses enroulées, dorées; fleurettes et branchages en relief, pied entouré de coquilles gaufrées et décoré de jetées de fleurs : 550 francs.

Plaque ronde décorée d'arbustes et d'oiseaux : 800 francs, à M. le comte d'Estradt.

Lot d'anciennes fleurs en porcelaine de Sèvres et de Saxe : 2,010 francs, à Mme Chaumont.

Statuette de jardinière debout en robe rose et jupon rayé, portant des fleurs dans son jupon relevé : 1,000 fr. à M. Ben Aïad.

Deux statuettes en porcelaine blanche de Sèvres, pâte

tendre, époque Louis XV. Jeune villageoise et jeune garçon jouant de la musette : 500 fr., à M. Debois.

Écuelle ronde à deux anses enlacées, couvercle surmonté d'un citron, plateau à bords festonnés. Fond bleu turquoise pointillé d'or avec oiseaux dans des médaillons (Lettre A, 1753, et marque du peintre Ledoux) : 1,350 fr., à M. Perdreau.

Écuelle ronde à festons de fleurs polychromes. (Lettre X, 1775) : 950 fr., à M. Davoust.

Écuelle ronde décorée de jeux d'Amours sur des nuages en camaïeu carmin : 1,280 fr., à Mme la baronne Salomon de Rothschild.

Cabaret solitaire, fond gros bleu, décor d'oiseaux dans des paysages, ornements, quadrillages et fleurs dorés : plateau, tasse et soucoupe, pot de crème et sucrier (Lettre F, 1758 et marque du peintre Moiron fils) : 2,200 fr., à M. Fournier.

Les tasses ont été vendues à des prix variant de 200 à 900 francs.

PORCELAINE DE SÈVRES.

Pâte dure.

Deux coupes évasées à panse renflée en porcelaine de Sèvres, fond gros bleu marbré, montées en bronze doré à trépied. Chaque vase repose sur un plateau à bords évasés, également en gros bleu marbré, monté en bronze doré; à griffes de lion et rinceaux : 4,000 fr., à M. Fanien.

Tableau sur porcelaine de Sèvres : la *Maîtresse du Titien* par Mme Jaquotot, d'après le Titien : 1,000 fr., à M. Bonynge.

PORCELAINES DE SAXE.

Le char d'Apollon, groupe en ancienne porcelaine de Saxe. Le dieu du jour est sur un char que traînent quatre chevaux au galop. Monture en bronze ciselé et doré reliant les diverses parties du groupe : 2,700 fr.

Deux grands groupes en ancienne porcelaine de Saxe, composés chacun d'un oiseau sur un tronc d'arbre : 1,200 francs.

Deux chevaux au galop, montés sur socles oblongs composés d'ornements rocaille en bronze doré : 1,380 francs.

PORCELAINES DE CHINE.

Trois vases en céladon fleuri, forme balustre, arbustes, oiseaux et fleurs sur fond bleu empois, montés en bronze doré : 1,700 francs.

Deux vases de la même forme en céladon bleu turquoise, décorés de fleurons et d'ornements gravés sans émail, montés à anses en bronze doré : 1,650 francs.

Deux cache-pots couverts, décorés en émaux de la famille verte, médaillons de paysages avec personnages et entre-deux à fleurs. Montures du temps de Louis XV : 1,310 francs.

Deux vases en forme de potiche à jour et à couvercle, arbustes fleuris, émaillés en couleur sur fond blanc; monture rocaille en bronze doré : 1,020 francs.

Potiche ovoïde à feuillages verts sur fond noir et fleurs en émaux de la famille rose : 3,650 fr., à M. P. Fould.

BRONZES D'ART.

Femme assise, grandeur petite nature, tenant un coquillage de la main droite, bronze italien du XVIe siècle : 4,000 francs.

Groupe en bronze du XVIIIe siècle : *le Temps et l'Amour :* 1,300 francs.

BRONZES D'AMEUBLEMENT.

Coupe en marbre noir, à couvercle et à panse godronnée en spirale. Monture rocaille en bronze doré, travail français du temps de Louis XV : 10,800 fr., à M. le comte Pillet-Will.

Deux vases en albâtre oriental, de forme ovoïde, à côtes en spirale. Monture Louis XVI en bronze doré, avec Amours tenant les attributs de la peinture : 12,000 fr., à M. Perdreau.

Deux vases ovoïdes louis-seize, en marbre blanc, avec monture en bronze ciselé et doré, têtes de satyres formant les anses : 5,800 fr., à Mme la vicomtesse de Courval.

Pendule louis-quinze, modèle rocaille, en bronze ciselé et doré. Cadran d'*Étienne le Noir*. Poinçon de *Caffieri :* 2,500 fr., à M. Thomy-Thierry.

Pendule louis-seize. *La Liseuse*, en bronze vert, attributs en bronze ciselé et doré. Cadran de *Julien le Roy :* 2,500 fr., à M. de Pracomtal.

Petite pendule louis-seize, bronze ciselé et doré au mat. Le Temps renversant une colonne. Cadran d'*Augustin Moré*. Socle en marbre rougeâtre : 3,300 fr., à M. Miallet.

Pendule louis-seize, en bronze doré et marbre blanc, sur socle en marbre noir. Cadran de *Aubert l'aîné* : 2,000 francs.

Deux grands candélabres du temps de Louis XVI, composés chacun d'un vase ovoïde en bronze verdâtre, avec monture de bronze doré, à frise ornée de rosaces découpées à jour, anses à têtes de femmes, les lumières formées de quatre branches reposant sur des têtes de coq : 12,000 fr., à Mme la vicomtesse de Courval.

Deux autres grands candélabres louis-seize, à sept branches de lis s'échappant d'un vase ovoïde de bronze vert garni de deux anses formées de satyres, bronze doré : 6,300 francs.

Deux candélabres louis-seize, composés chacun d'une nymphe debout portant des lumières : 2,350 fr., à M. Perdreau.

Deux girandoles louis-quatorze, en bronze ciselé et doré, mufles de lion, médaillons décorés de bustes d'empereurs romains : 2,700 fr., à Mme Brunet.

Deux autres même époque, à quatre lumières, tige ornée de bustes d'empereurs romains, base reposant sur trois sphinx : 3,000 fr., à M. Perdreau.

Deux bras-appliques louis-seize, en bronze doré au mat à festons de laurier et vase ovoïde : 2,300 francs.

Deux chenets louis-quinze, en bronze doré ornés chacun d'une cariatide de femme ailée : 2,410 fr., à M. Thomy-Thierry.

Deux chenets louis-seize, en bronze doré formés d'une cassolette sur base oblongue : 1,400 fr., à M. Miallet.

Microscope à miroir du temps de Louis XV, monture rocaille de bronze ciselé et doré, dans son étui du temps. Cette pièce très rare passe pour avoir appartenu à Mme de Pompadour : 4,100 fr., à Mme la vicomtesse de Courval.

MEUBLES ET TAPISSERIES.

Cabinet en ancienne laque du Japon, paysages à nombreux personnages en or et couleur sur fond de bois naturel. Il repose sur une table de style Louis XIV : 3,300 fr., à M. de la Narde.

Bureau de dame du temps de Louis XV, à dos d'âne, forme à contours, riche marqueterie de bois avec oiseaux, fleurs, attributs champêtres, garniture rocaille de bronze ciselé et doré : 19,500 francs.

Table louis-quinze, de marqueterie de bois; 2,200 fr., à Mme Adam.

Commode louis-seize, de forme arrondie, en bois d'acajou ronceux signée de *Morlan* et ornée de riches bronzes dorés, feuilles de chêne et festons de fleurs. Marbre blanc : 5,500 francs.

Table-bureau louis-seize, en marqueterie de bois, fleurs et rubans en camaïeu vert sur fond clair de *David Rœntgen* dit *David de Neuwied*, 3,700 francs.

Petit modèle de carrosse, bois sculpté rehaussé de dorure, du temps de Louis XV. La caisse en vernis Martin à fond d'or est ornée de peintures dans le genre de Boucher : 5,150 fr., à Mme la baronne Adolphe de Rothschild.

Cadre du temps de la régence en bois sculpté et

doré, coquilles et rinceaux : 1,700 fr., à M. Loyer.

Petit modèle de table de salon en bois sculpté et doré. Travail français du temps de Louis XV, 1,020 fr., à M. Perrin.

Grand cartel-thermomètre du temps de Louis XVI, bois sculpté et doré : 1,600 francs.

Piédestal cintré louis-seize, en noyer sculpté représentant le triomphe de Vénus : 1,750 francs.

Deux fauteuils louis-quinze, à oreilles en bois sculpté et doré, couverts en velours bleu à fleurs et feuillages sur fond jaune clair : 4,400 fr., à Mme Bénard.

Canapé louis-quatorze, en bois sculpté et doré, couvert de velours de Gênes : 1,450 francs.

Deux chaises louis-quatorze, en bois sculpté et doré, couvertes de velours grenat, et huit bois de chaises analogues : 2,650 francs.

Tapisserie rehaussée de parties tissées en fin. Elle représente neuf personnages en riches habits du xve siècle, groupés au premier plan pendant l'ascension du Christ. Bordure d'ornements et de fleurs. Travail flamand du xvie siècle : 3,200 fr., à M. Vail.

Tapisserie des Gobelins du temps de Louis XIV. Scène tirée de l'histoire de *Psyché* d'après un carton de Raphaël. Bordure dans le goût de Bérain : 2,600 fr., à M. Lévy.

Deux tableaux en tapisserie xviiie siècle ; l'un représente un chat avec du gibier et des fruits ; l'autre un chien et un perroquet au milieu de fruits et d'orfèvrerie : 2,020 francs.

Grand tapis de la Savonnerie avec médaillons de paysages, rinceaux, fruits et fleurs de lis : 2,150 fr.

Avec la vacation des estampes la vente de la collection Lafaulotte a produit un total de 797,369 fr.

PREMSEL

(APRÈS DÉCÈS).

TABLEAUX MODERNES, ARGENTERIE, ORFÈVRERIE, OBJETS D'ART,
MARBRES, BRONZES, IVOIRES,
TAPISSERIES ANCIENNES, MOBILIER DE STYLE.

MM. ERNEST GIRARD ET DESAUBLIAUX, COMMISSAIRES-PRISEURS.

MM. FÉRAL, A. BLOCHE ET MARTIN, EXPERTS.

12, 13, 14, 15 avril et jours suivants.

Cette vente dépendant de la succession de M. Premsel, un financier israélite dont on se rappelle la fin tragique, avait lieu à la requête de M. Edmond Moreau, liquidateur judiciaire. Parmi les tableaux modernes, elle comprenait surtout une œuvre importante de Troyon. Il semble probable que si ce tableau avait été entouré d'ouvrages de même importance, il aurait atteint un prix encore supérieur à celui qu'il a atteint. D'ailleurs les prix des tableaux modernes qui l'accompagnaient ont été très honorablement tenus.

TABLEAUX MODERNES.

DAUBIGNY. *Les bords de l'Oise.* — Au premier plan, des nénuphars ; des canards se jouent dans la rivière, d'autres volent au-dessus des joncs qui poussent au pied des arbres de la rive opposée. Signée à gauche. — Bois. Haut. 0^{m},24 ; larg. 0^{m},34 : 6,700 francs, à M. Arnold.

DETAILLE (Édouard). *Soldat de la garde impériale, sous le premier empire.* — Debout, tourné vers la gauche, tenant son épée ; la main droite dans son gilet. Signé à droite. — Toile. Haut. 0^{m},21 ; larg. 0^{m},16 : 3,000 francs.

Delacroix (Eugène). *Attaque de cavaliers arabes.* — L'un d'eux gît sur le sol; un second décharge au galop de son cheval son fusil sur un Arabe caché dans le feuillage. Signé au centre. — Toile. Haut. 0m,23; larg. 0m,35 : 4,150 francs.

Fromentin (Eugène). *Arabes en voyage.* — Ils marchent auprès de leurs chameaux. Au second plan un cavalier vient les rejoindre au galop. Signé à gauche. — Bois. Haut. 0m,25; larg. 0m41 : 9,400 francs à M. Georges Petit.

Heilbuth (Ferdinand). *Villa aux environs de Rome.* — Un cardinal, suivi de deux valets, cause avec trois jeunes abbés. Signé à gauche et daté 1876. — Toile. Haut. 0m,81; larg. 0m,60 : 10,000 francs.

Rousseau (Théodore), *Paysage avec rivière ;* au centre un homme assis sur un tertre pêche à la ligne. Signé à gauche. — Bois. Haut. 0m,24; larg. 0m,31 : 5,000 fr.

— *Clairière dans la forêt de Fontainebleau.* — Vivement éclairée par le soleil, elle est traversée par un sentier sinueux qui passe au bord d'une mare où des vaches se désaltèrent. Signé à droite. — Bois. Haut. 0m,14; larg. 0m,22 : 9,400 fr., à M. Émile Barre.

Troyon (Constant). *L'abreuvoir.* — Dans un paysage accidenté et verdoyant qu'éclaire un soleil doré, des vaches, sous la garde d'une petite paysanne, traversent une mare. Au second plan, arbres se détachant sur un ciel nuageux. Signé à gauche. — Toile. Haut. 0m,76; larg. 1m,02 : 52,000 fr., à M. Bague.

ARGENTERIE.

Surtout de table composé de huit coupes en argent et

cristal gravé, deux grands candélabres à cariatides de femmes et bouquets à dix lumières, en argent, deux grandes coupes à étagères en argent et cristal gravé; trois coupes à cariatides de femmes, en argent et cristal gravé, provenant de la maison Odiot: 10,894 francs.

MEUBLES ET OBJETS D'ART.

Tapisserie de Bruxelles, paysage avec perspective de montagnes, personnages et carrosses: bordure à fleurs: 2,300 francs.

Trois panneaux en tapisserie d'Aubusson, parcs, fleurs et volatiles: 1,370 francs.

Panneau en tapisserie de Bruxelles, festins champêtres d'après Téniers, époque Louis XIV: 7,000 francs.

Ameublement de salon en bois sculpté et doré, couvert en velours de Gênes, fond blanc à dessins de vases, fleurs, oiseaux; style Louis XVI: 6,900 francs.

La vente a produit la somme de 260,000 francs.

CHARLES VOILLEMOT

TABLEAUX, AQUARELLES, DESSIN , SANGUINES, ÉVENTAILS, OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ.

M. LÉON TUAL, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. CHARLES MANNHEIM, EXPERT POUR LES CURIOSITÉS.

M. BERNHEIM JEUNE, EXPERT POUR LES TABLEAUX.

16 et 17 avril.

« Un éventail de Voillemot, c'est un printemps de poche qui exhale, en se déployant, la brise de mai et les enivrements des premiers lilas. »

C'est ainsi que s'exprime le chroniqueur parisien et spirituel par excellence, M. Aurélien Scholl qui a mis quatre ou cinq jolies pages empreintes de sa verve ordinaire en tête du petit catalogue annonçant, pour cause de départ, la vente de l'atelier du peintre des roses, du peintre des grâces.

Car Voillemot a quitté Paris, pas tout à fait, heureusement. « Après toute une vie d'un labeur incessant, l'artiste va s'asseoir à côté de la lutte sous un toit qui lui appartient, ayant devant les yeux sa pelouse, ses fleurs et sa basse-cour où le coq et les poules retournent du bec le fétu de paille tombé de la mangeoire d'un petit âne gris — cheval à ses heures. Le pied-à-terre devient l'atelier et l'atelier devient le pied-à-terre. La vente de Voillemot est bien une vente d'adieu, non sans doute un adieu définitif, inexorable, sans appel. L'artiste reparaîtra plus d'une fois à Paris, car il est de ceux que le repos tue. »

Élève de Drolling, Voillemot débuta au Salon de 1849 par une *Phœbé*, bientôt suivie d'années en années par de nombreux ouvrages qui tous respirent le parfum du XVIIIe siècle avec une grâce élégante et moderne dans les jeux de la lumière, les feuillages clairs, les bleus, les roses et les tons nacrés.

Il ne s'agit pas ici de raconter la longue carrière, difficile d'abord, puis bientôt rayonnante, du peintre qui devait devenir le décorateur nécessaire des salons et des boudoirs de notre époque, depuis le palais de Fontainebleau jusqu'aux riches hôtels des particuliers. Son œuvre est connue.

Constatons seulement que ce genre charmant qui a permis d'assimiler Voillemot à un Watteau de notre temps, revit dans le coquet petit catalogue pour lequel le maître a dessiné lui-même un gentil frontispice qu'une photogravure habilement faite a reproduit, ainsi que trois beaux panneaux et trois gracieux éventails.

TABLEAUX.

Le Renouveau, Salon de 1872. Haut. 2m,35; larg. 1m,05: 1,020 francs.

La femme aux oranges, Salon de 1884. Haut. 1m,15; larg. 0m,88: 520 francs.

Fuyant l'amour. Haut. 1m,00; larg. 0m 55 : 545 francs.

L'automne; l'Hiver; deux panneaux décoratifs. Haut. de chaque 2m,00 ; larg. 1m,00 : 600 francs.

AQUARELLES.

Le rappel des amoureux. Éventail : 750 francs.

Flore, éventail : 325 francs.

Les jeux, éventail : 515 francs.

Le réveil des Amours, éventail : 520 francs.

Avril, salon de 1885. Haut. 0m,60; larg. 0m,45: 355 fr.

La cigale. Haut. 0m,57 ; larg. 0m,34 : 415 francs.

Primevère. Haut, 0m,57 ; larg. 0m,30: 385 francs.

Fuyant l'amour. Haut. 0m,50 ; larg. 0m,30: 360 francs.

Coquetterie. Haut. 0m,74 ; larg. 0m,54 : 330 francs.

Innocence. Haut. 0m,42; larg. 0m,30 : 470 francs.

Chiffons. Haut. $0^m,44$; larg. $0^m,29$: 340 francs.

DESSINS.

Rappel des amoureux, fragments à la sanguine : 170 fr.

Jeune femme, sanguine : 91 francs.

La jolie Andalouse, camaïeu : 125 francs.

Séphora, encre de Chine : 115 francs.

TABLEAUX ET AQUARELLES ANCIENS ET MODERNES.

GÉRICAULT. *Tête d'étude* : 150 francs.

HERVIER. *Paysage* : 156 francs.

MADAME LUCILE MANGIN

MOBILIER DES XVIe ET XVIIIe SIÈCLES, TAPISSERIES, PORCELAINES DE SAXE, TABLEAUX.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

MM. CH. MANNHEIM, A. BLOCHE ET HARO FRÈRES, EXPERTS.

14, 15, 16 et 17 avril.

Le catalogue est illustré de cinq planches au trait rappelant l'ensemble des pièces d'habitation de l'hôtel occupé par madame Lucile Mangin, 28, rue de la Bienfaisance, hôtel où a eu lieu la vente.

Beau panneau en tapisserie, représentant un paysage pittoresque avec scènes champêtres : *Le Marchand de fruits et de légumes, le Jardinier et la Petite Chevrière ;* bordure havane, fleurs et volatiles ; époque Louis XVI : 3,400 francs.

Décoration murale composée d'une suite de tapisseries anciennes à sujets mythologiques dans des paysages, époque Louis XVI : Long. 9 mètres ; haut 3^m,05 : 6,400 francs.

Deux grandes portières formées d'une tapisserie, jeux d'enfants, et au fond, en perspective, un village sur des montagnes, avec bordures à guirlandes de fleurs et de fruits, corbeille et lambrequin, époque Louis XVI. Haut. 3^m,40, larg ; 3^m,60 : 4,525 fr. à M. Mégessier.

Décoration en ancienne tapisserie du temps de Louis XIV se composant de sept panneaux et deux portières, sujets d'enfants se livrant aux travaux de l'horticulture, dans un parc de châteaux royaux, dessinés

d'après Le Nôtre : 25,900 francs à M. Lœwengard.

Grands rideaux et portières en satin jaune avec bandes et anciennes tapisseries du temps de Louis XIV. Haut. 1^m,90; haut. 3^m,40 : 8,200 francs.

Meuble de salon en bois sculpté et doré, couvert de tapisseries louis-quatorze, à sujets champêtres, comprenant un canapé et dix fauteuils, le canapé, long. : 2 mètres, haut. : 1 mètre; fauteuils, long. : 70 centimètres, haut. : 95 centimètres : 7,250 fr., à M. Oppenheim.

Canapé couvert en ancienne borderie d'or et d'argent, en haut-relief représentant des corbeilles de fruits, fleurs, arabesques à pivoines, marguerites et tulipes sur fond de satin rose. Monté sur fond de velours vert ancien et garni de soie rose : 3,000 francs.

Une très belle épinette décorée à l'intérieur d'une composition mythologique, et sur un autre panneau un couple d'amoureux, gentilhomme et grande dame se promenant dans un parc. Cette épinette est signée : *Joannes Ruckers fecit*, *Antverpiae*, 1612. Long. 2^m,22; haut. 1 mètre : 3,750 francs.

Garniture de cheminée, pendules et candélabres en marbre blanc, bronzes ciselés et dorés style louis-quatorze : 3,600 francs.

Deux portières en tapisserie du temps de Louis XIV, enfants dans des jardins, figures d'Hercule et du dieu Pan. Haut. 3^m,40, larg. 2^m,45 : 6,100 francs, à M. Vail.

Deux grands rideaux en drap bleu, encadrés de tapisseries de l'époque de Louis XIV. Larg. 1^m,60; haut. 3^m,40 : 4,100 francs.

Trois belles tapisseries, époque Louis XIV. *Le jar-*

linier galant, *Amoureux au pied d'un arbre*, et *Diane à la chasse*. Long. 3m,20 ; 2,200 fr., à M. Vail.

Magnifique tapisserie représentant une série de sujets mythologiques, allégories à la vie de la belle Hélène. Long. 9m,30 ; haut. 3m,10 : 4,600 fr., à M. Vail.

Deux portières en velours rouge, encadrées de bandes de tapisserie des Gobelins, époque Louis XIV : 1,925 francs.

Décoration formée de quatre panneaux, scènes allégoriques aux amours de Diane, époque Louis XIV : 2,500 francs.

Tenture de salon renaissance et broderies de soie sur fond filet vénitien avec transparents en soie rouge. Deux panneaux représentent des femmes supportant des brûle-parfums enrichis de cabochons. Ces panneaux se relèvent de chaque côté en portières. Des bandeaux à lambrequins forment dais au-dessus des portes et des croisées. Remarquable travail du XVIe siècle : 10,100 fr.

Deux fauteuils en broderie et tapisserie, henri deux, *David et Abigail;* bois sculptés à ornements, pieds à pilastres. Revers gainés en velours rouge. Larg. 0m,67 ; haut. 1m,25 : 2,050 francs.

Meuble-crédence en bois sculpté, du XVIe siècle, orné de compositions inspirées par Jean Goujon ; forme monumentale à perspective de colonnes. Larg. 1m,18 ; haut. 2m,40 : 2,150 francs.

Lit de milieu en soie crème, brodé or, argent et soies diverses ; rideaux style louis-quatorze ; l'intérieur du lit représente des gerbes de fleurs élégamment disposées, et le tour du baldaquin est formé d'une draperie

en velours rouge et d'un bandeau de soie offrant une suite de branchages enguirlandés de fleurs. Lit : long. 2^m,60 ; larg. 1^m,84 : Rideaux : haut. 3^m,30 : 3,050 francs.

Couvre-lit en velours rouge, richement orné de broderies d'or et d'argent, offrant au milieu un superbe écusson armoirié, avec banderole à droite : *Garde bien !* 3,150 francs.

Deux décorations de croisées et de portes, rideaux en soie crème et velours rouge, lambrequins à draperies en velours rouge, ornés d'une bande de broderie, et bandeaux en soie crème bordée de fleurs et de branchages. Style louis-quatorze. Haut. 3^m,40 : 5,250 francs.

Garniture de trois vases, forme balustres sur piédouche et à couvercles, gaufrés en relief à ornements rocaille, décorés de fleurs polychromes et accostés chacun de deux figurines debout, acteurs de la comédie italienne et autres. Haut. 2^m,09 et 2^m,08 : 3,100 francs.

Cabaret décoré de sujets de chasse, orné de fleurs. Haut. 0^m,07 : 2,000 francs.

Deux grandes portières en ancienne tapisserie, enfants dans un paysage cherchant des nids d'oiseaux ou greffant des arbres : 3,125 francs.

Couvre-pied en satin crème, broderie de fleurs, rosaces et rinceaux, époque Louis XIV : 2,250 francs.

TABLEAUX.

HOBBÉMA (attribué à). *La forêt.* — Sur la lisière d'une

forêt à gauche, au premier plan, des arbres de haute futaie; au second plan, un pâtre et un berger. Ciel nuageux. — Toile. Haut. 1m,21 ; larg. 1m,02 : 3,200 fr.

RUYSDAËL (Salomon). *L'abreuvoir, paysage avec figures et animaux*. — Bois. Haut. 0m,84; larg. 1m,16: 9,250 francs.

La vente de Mme Lucile Mangin a produit 321,775 fr.

A. FEYEN-PERRIN

TABLEAUX ET ÉTUDES PAR A. FEYEN-PERRIN
APPARTENANT A M. H... — M. TUAL, COMMISSAIRE-PRISEUR.
M. BERNHEIM, JEUNE, EXPERT.

21 avril.

Le petit livret qui contient la désignation des quarante-quatre tableaux et études du peintre des *Cancalaises* est précédé d'une charmante préface de M. Armand Silvestre, à laquelle nous emprunterons les lignes suivantes :

« A ses premiers envois au Salon, parmi lesquels je rappellerai a *Barque de Caron*, Feyen-Perrin s'était annoncé comme un de nos meilleurs peintres de mer. A un sentiment élevé de la forme, il joignait une vigueur dans le rendu qui en faisait un exécutant hors ligne de morceaux.

« Puis la modernité, sans laquelle il n'est pas d'art vivant, le tenta, non pas la modernité vulgaire à laquelle un si grand nombre sacrifient, mais celle où la grandeur du décor rachète l'humilité apparente des acteurs et des choses. La mer lui fut une tentation irrésistible, la mer avec son ciel qui en double l'infini, avec ses horizons grandioses, mais aussi avec ses hôtes hasardeux, avec ses riverains pauvres et pittoresques, ses pêcheurs et ses belles filles aux pieds nus « paovres gens guaignant cahin caha leur chétive vie », comme dit Rabelais. »

Les tableaux et études de Feyen-Perrin rassemblés dans cette vente, représentaient les deux périodes de sa manière artistique. C'était comme une synthèse de l'œuvre varié du maître qui occupe dans l'art contemporain une place si originale.

La femme aux deux paniers. Haut. $0^m,92$, larg. $0^m,73$; 1,000 francs.

Les deux vanneuses. Haut. $0^m,92$, larg. $0^m,73$; 1,250 fr.

Vieille tricoteuse. Haut. $0^m,75$, larg. $0^m,53$; 1,030 francs.

Armorica. Haut. $0^m,39$, larg. 0^m76; 900 francs.

Le chemin du marché. Haut. 0^{m},52, larg. 0^{m},73 ; 980 francs.

A Scheveningue. Haut. 0^{m},67, larg. 0^{m},92 ; 1,400 francs.

La vente a produit un total de 25,225 francs.

HENRY

(APRÈS DÉCÈS).

ARMES ET ARMURES EUROPÉENNES ET ORIENTALES
DU XVe AU XVIIIe SIÈCLE, TABLEAUX ANCIENS, TAPISSERIES,
COSTUMES ET ÉTOFFES.

M. GEORGES BOULLAND, COMMISSAIRE-PRISEUR.
MM. HARO FRÈRES, EXPERTS POUR LES TABLEAUX.
M. EUGÈNE SORTAIS, EXPERT POUR LES ARMES ET OBJETS D'ART.

19, 20, 21 et 22 avril.

L'intérêt de la collection de feu M. Henry résidait surtout dans les armes et armures que ce patient antiquaire avait réunies.

Le catalogue de la vente ne contient pas toutes les indications qu'exigent ordinairement les amateurs. Il est orné de sept planches, d'après les dessins de M. Deville, représentant les armures, épées, boucliers et pièces d'armement les plus remarquables. La couverture est ornée d'un joli dessin d'Henri Pille, où la fantaisie se donne carrière dans un amoncellement d'armures de toute sorte.

Une note extraite du *Journal des arts* sert de préambule au catalogue, avant la désignation des objets. Elle rappelle qu'avant d'être antiquaire, M. Henry fut chapelier, rue de la Paix et que la révolution de 1848, en lui faisant perdre la fourniture attitrée des princes de la famille d'Orléans, le força en quelque sorte à changer d'industrie. Après s'être mis, au commencement de l'empire, à vendre des épées de cour, il en arriva peu à peu à rechercher toutes les armes et armures et devint un collecitonneur intelligent et passionné.

Armure complète du xve siècle, dite gothique, en fer poli et articulé, 4,500 francs.

Plastron et dossière en cuivre repoussé, figures et ornements dorés, 555 francs.

Bouclier à fond uni; l'ombilic présente une tête de monstre, frise gravée et dorée, 3,400 francs.

Bouclier à fond uni damasquiné d'arabesques d'argent, 6,030 francs.

Arbalète du xv[e] siècle, arbrier en ivoire de morse gravé de sujets de chasse, 540 francs.

Arquebuse allemande à rouet, double détente, batterie gravée de personnages; le chien est formé d'un dauphin ciselé dans la masse. Travail du xvi[e] siècle, 500 francs.

Arquebuse de chasse à rouet, batterie ornée d'animaux gravés, fut incrusté de plaques d'ivoire, xvi[e] siècle, 700 francs.

Très riche carabine de la fin du xviii[e] siècle; bois incrusté d'ornements d'argent et garnis de trophées d'armes orientales ciselées en relief, 1,095 francs.

Épée de la Renaissance, ornée de médaillons et figurines ciselés, damasquinée d'or et d'argent, 3,060 francs.

Épée à triple garde, pas d'âne, xvi[e] siècle, 1,000 francs.

Épée de la Renaissance, ornée de médaillons et figurines ciselés, damasquinée d'or et d'argent, 3,060 fr.

Épée, lame ornée de trophées et armoiries, 1,000 fr.

Rapière, garde à corbeille festonnée, quillons droits, damasquinée et incrustée d'oiseaux et rinceaux en argent, 630 francs.

Rapière espagnole, garde à corbeille repercée et ajourée, 1,200 francs.

Rapière espagnole, garde à corbeille unie, contre-

corbeille intérieure ajourée et gravée, longs quillons droits, XVIIe siècle, 1,050.

Épée esclavonne à pommeau en fer noirci, figurant une tête de nègre, quillons droits, XVIe siècle, 1,020 fr.

Kriss malais, lame fin damas noir incrusté d'or, poignée en or figurant une idole, garnie de pierres précieuses, 665 francs.

MARQUIS

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT, PORCELAINES DE CHINE, DU JAPON, DE SAXE ET DE SÈVRES, FAÏENCES ITALIENNES, BIJOUX, MINIATURES, MEUBLES ET SIÈGES.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

M. CHARLES MANNHEIM, EXPERT.

30 avril, 1er mai.

Ce n'est pas la première fois que M. Marquis convie le public à la dispersion de son importante collection. Déjà, il y a trois ans, les 12, 13, 14 et 15 février 1883, une vente importante de porcelaines orientales et autres, d'émaux et de verreries sortis de son cabinet avait eu lieu à l'hôtel Drouot. Il y a mieux, un certain nombre de pièces offertes aux enchères cette année avaient déjà figuré dans cette première vente d'où l'amateur avait dû les reprendre, faute d'offres suffisantes. Cette circonstance jointe à la sorte de défaveur qui s'attache depuis quelques années aux porcelaines de l'extrême Orient, était un précédent défavorable. Aussi les prix devaient quelque peu s'en ressentir.

Hâtons-nous de dire, cependant, que la plupart des porcelaines de M. Marquis étaient d'une qualité remarquable. Sa collection est depuis longtemps célèbre en ce genre. La provenance du cabinet d'un tel amateur suffit à donner une véritable consécration à tous les objets qu'il offre au public.

PORCELAINES DE CHINE.

FAMILLE VERTE.

Figure de Kouan-Inn debout sur une fleur de nélumbo et tenant une perle dans la main droite posée sur la gauche; sur la tête, un voile retombant sur les épaules, fond vert à rinceaux noirs et grosses fleurs de pivoine. Haut. $0^{m},42$, 1,200 fr. à M. Grandidier.

Lanterne octogone en porcelaine mince, à corps légèrement renflé, décorée, au pourtour, d'un paysage, partie supérieure conique, fond vert pailleté de noir avec médaillons. Haut. 0m,33, diam. 0m,20 (elle avait atteint, il y a deux ans, le prix de 18,000 fr. environ); 8,250 francs.

Vase lancelle à corps turbiné, fond rouge, décoré de rinceaux fleuris réservés en blanc et de médaillons en réserve, avec animaux et paysages. Haut. 0m,735, diam. 0m,25 ; 800 fr., à M. Bing.

Vase lancelle décoré en plein; sur le corps, réunion nombreuse de personnages, dans un paysage. Haut. 0m,69, diam, 0m,26 ; 900 fr. à M. Sichel.

Vase à corps ovoïde, fond rouge corail, décoré en réserve, de personnages regardant un crapaud. Haut. 0m,45, diam. 0m,17 ; 3,500 fr. à M. Rochard.

FAMILLE ROSE.

Grande potiche à corps ovoïde et couvercle bombé; fond émaillé rouge d'or formant lambrequins et décoré de volubilis bleus avec feuillage. Haut. 0m,63, diam. 0m,34 ; 1,500 francs.

Paire de grosses potiches, fond émaillé noir, décoré de fleurs; sur chaque face, grand médaillon rectangulaire en réserve, scène familière dans un paysage. Haut. 0m,695, diam. 0m,35 ; 3,450 fr. à M. Mannheim.

Vase turbiné, couverte rouge flambé, décor en relief; à la base, les flots de la mer d'où émergent des tiges de nélumbo. Haut. 0m,37, diam. 0m,19 ; 3,500 fr., à M. Guérin.

PORCELAINES DU JAPON.

Paire de potiches à corps ovoïde et couvercle en dôme; fond noir, décor de branches de chrysanthèmes à tiges d'or et de fleurs rouges et blanches. Fizen. Haut. 0^m,89, diam. 0,48 ; 4,600 fr. à M. Guérin.

PORCELAINES DE SÈVRES ET AUTRES.

Deux petits vases à six lobes, à corps ovoïdes, fond lilas à œils-de-perdrix à points bleus, porcelaine tendre de Vincennes. Haut. 0^m,165, diam. 0^m,90 ; 1,950 fr. à M. Guérin.

Paire de petits vases à corps ovoïde sur piédouche, col cannelé et deux anses latérales formées par des palmettes, couverte gros bleu et décor de guirlande en or de deux tons ; porcelaine tendre de Sèvres ; monture en bronze ciselé et doré. Haut. 0^m,21, diam. 0^m,115 ; 2,000 fr., à M. Guérin.

Coupe hémisphérique ornée d'une bordure de dentelle d'or ; et, sur la panse, des guirlandes polychromes en relief. Haut. 0^m,12, diam. 0^m,115 ; 1,200 fr., à M. Ben Aïad.

Plateau quadrangulaire à bord relevé et ajouré au fond, paysage avec personnages en camaïeu rose. Porcelaine tendre de Sèvres. Diam. 0^m,15 ; 1,000 fr., à M. de Thuisy.

Écuelle couverte et plateau fond gros bleu, décoré de guirlandes. et réserves à paysages maritimes, porcelaine tendre de Sèvres. Diamètre de l'écuelle 0^m,12. Diamètre du plateau 0^m,20, 1,900 fr., à M. Guérin.

FAÏENCES.

Pichet couvert en faïence de Rouen, décor de rocailles et fleurs polychromes; sur la face un jeune homme surprenant une femme au bain, Haut. $0^m,39$; 1,220 fr., à M. Caillot.

SIÈGES.

Six fauteuils du temps de Louis XVI, en bois sculpté, couverts de tapisseries à médaillons, fond vert d'eau, 3,150 fr., à M. Barrot.

Petit canapé d'angle, en bois sculpté et doré, du temps de la régence, couvert de soie à fond blanc; 1,720 fr., à Mme Chaumont.

Deux fauteuils et deux chaises louis-seize, en bois sculpté et doré couverts comme le canapé, 2,300 fr., à M. Perdreau.

BRONZES D'AMEUBLEMENT.

Pendule du temps de Louis XVI, signée *Osmond*, en bronze doré, sur un socle en marbre noir et bronze doré, figures d'Amours assis, reliées par des festons de fleurs. Le cadran porte le nom de *Charles Le Roy, à Paris*. Haut. $0^m,51$, larg. $0^m,56$, 1,580 francs.

Pendule du temps de Louis XVI, en bronze ciselé et doré au mat, surmontée d'un vase oblong, avec appliques. Haut. $0^m,47$, larg. $0^m,26$, 1,000 francs.

MEUBLES.

Grande horloge astronomique à cadrans multiples et à cage monumentale en bois sculpté, peint et doré,

Allemagne, XVIIIe siècle ; cette pièce a été restaurée en 1868, par *Auguste Pointaux, à Paris*. Haut. 3^{m},10, larg. 0^{m},86 : 3,400 francs.

Meuble à deux corps du temps de Louis XIV, en marqueterie de cuivre et écaille rouge. Il ferme à quatre portes séparées par deux tiroirs. Haut. 2^{m},15, larg. 1^{m},15 : 1,600 francs.

Commode du temps de Louis XVI, en acajou, garnie d'ornements et de retombées de feuillages en bronze ciselé et doré. Haut. 0^{m},82, larg. 1^{m},20 : 2,100 francs.

Table tric-trac du temps de Louis XVI, en fine marqueterie de bois sur fond de citronnier. Long. 0^{m},99, larg. 0^{m},54 : 1,850 fr., à M. Bourdin.

Coffret oblong du temps de Louis XV, en nacre de perle gravée, avec des appliques en or de couleur, ciselé à sujets champêtres. Haut 0^{m},075, larg. 0^{m},14 : 13,000 fr., à M. Ben Aïad.

La vente Marquis, comprenant 237 numéros, a produit une somme de 104,154 francs.

BARON DE SCHWITER

TABLEAUX ANCIENS, PORTRAITS ET DESSINS ANCIENS,

BUSTES EN TERRE CUITE.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

M. EUG. FÉRAL, EXPERT.

3 mai.

Une toile magistrale de Tiepolo qui a été le clou de cette vente est photogravée dans le catalogue imprimé en format gr. in-8° sur papier teinté par Pillet et Dumoulin. Mais aucune préface n'indique au public des dilettanti ce que fut le baron de Schwiter non plus qu'elle ne célèbre la présence des œuvres merveilleuses de ce Giambattista Tiepolo, artiste hors ligne que tant de critiques d'art ont négligé.

Peintre et surtout portraitiste de talent, M. le baron de Schwiter, aujourd'hui octogénaire, a été frappé de cécité. Il a fallu ce terrible malheur pour le décider à se séparer d'œuvres réunies avec amour et qui, pendant tant d'années, ont été l'enchantement de son atelier et de son salon.

Ami fidèle de Delacroix, il ne fut pas seulement un artiste dans son art, il le fut encore dans ses goûts de curieux auxquels il dut de comprendre Tiepolo, que M. Paul Leroi appelait naguère dans le *Courrier de l'art* « ce grand méconnu ».

M. de Schwiter, en véritable raffiné, s'attacha de bonne heure à conquérir, où il pouvait les rencontrer, les inspirations si variées, si décoratives, que Tiepolo a fixées sur la toile avec l'esprit le plus inépuisable, avec le coloris le plus souple, le plus riche, le plus fin, le plus harmonieux, le mieux approprié à ses sujets et à l'emplacement qu'ils devaient occuper.

TABLEAUX ANCIENS.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon). — *La Fontaine.* Une ménagère est occupée à remplir un cruchon en terre vernie; au second plan, une porte ouverte donne

dans une pièce où se trouvent une femme et un enfant. A gauche, un fourneau, un poèle auprès d'un tonneau sur lequel sont posés un linge et un chaudron. Ce tableau est identique à la gravure de Ch. Cochin qui a pour titre : *La Fontaine*, d'après le tableau original du cabinet de M. le chevalier de La Roque. Haut. 0m,37 ; larg. 0m,44 : 6,000 francs.

— *Fruits.* — Une pêche, des raisins, une poire, des noix posés à terre, auprès d'une cafetière en terre vernie. Haut. 0m,45 ; larg. 0m,54 : 900 francs.

LARGILLIÈRE (Nicolas de). — *Portrait de M. Esnault, curé de Saint-Martin-des-Grès.* Il porte l'ample robe doublée d'hermine des docteurs en Sorbonne. Haut. 1m,36; larg. 1m,05 (collection du comte de Cipière) : 710 francs.

— *Portrait de Mme la duchesse de Berry, fille du Régent.* Vue à mi-corps ; les cheveux relevés et poudrés, ornés de fleurs ; robe de satin blanc décolletée ; manteau de velours cramoisi qu'elle retient de la main gauche. Haut. 0m,81 ; larg. 0m,65 : 4,600 fr., à Mme Roussel.

LAWRENCE (sir Thomas). — *Portrait de jeune dame* Vue en buste, les cheveux blonds bouclés, robe blanche décolletée. Haut. 0m,55 ; larg. 0m,46 : 1,600 francs.

ROSLIN (Alexandre). — *Portrait de Perronet et de sa femme.* M. de Perronet est debout, tourné vers la droite ; il tient un plan en relief des bâtiments en tête du pont de Neuilly, qu'il a construit ; sa femme est assise sur la gauche auprès d'une fenêtre. Haut. 0m,32 ; larg. 0m,40 : 1,420 francs.

TIEPOLO (Giambattista). — *La Vierge et l'Enfant Jésus.*

La Vierge, vue à mi-corps, a la tête couverte d'un voile; elle soulève dans ses bras l'enfant Jésus, et paraît vouloir le montrer au monde. Haut. 0m,70; larg. 0m,53 : 2,150 francs.

— *Le Temps enlève la beauté.* Le Temps, sous la figure d'un vieillard ailé, sa faux jetée à terre, tient dans ses bras une jeune femme qu'il enlève; au-dessous, un petit amour appuyé sur un sablier renversé, posé sur une sphère; à droite, de grandes draperies attachées à des colonnes, un vase de marbre à têtes de satyres, sur lequel est perché un ara à plumage flamboyant.

Par décret en date du 30 juin 1865, signé du comte Bembo Podesta et du comte Giustiniani, la municipalité de Venise défendit au baron de Schwiter, possesseur de cette toile, de l'exporter, l'Académie l'ayant regardée comme un chef-d'œuvre et l'estimant un des meilleurs ouvrages de *Tiepolo*. Pendant l'espace de quinze années, pareil fait ne s'est produit que pour ce tableau et la *Famille de Darius*, de Paul Véronèse, acquis au prix de 500,000 lires italiennes, par la galerie nationale de Londres. La cession de la Vénétie à l'Italie permit de faire passer cette toile à Vienne et de là à Paris. Haut. 2m,30, larg. 1m,65 : 20,000 francs.

— *L'Assomption.* La Vierge, les mains croisées sur la poitrine, tenant le serpent sous ses pieds, s'élève vers le ciel, accompagnée d'anges et de chérubins. Cette composition magistrale provient d'une chapelle de la famille du doge Tiepolo. Haut. 1m,85; larg. 1m,10 : 10,000 francs.

— *L'Eté et l'Automne.* Deux amours voltigeant symbolisent les deux saisons; l'un, aux cheveux bruns,

tient un cep de vignes où pendent plusieurs grappes de raisins, l'autre, à la chevelure blonde, tient une gerbe de blé. Haut. 1^{m},04 ; larg. 0^{m},77 : 3,700 francs.

WATTEAU (Antoine). — *L'Enseigne.* Jeune femme, vue de dos, causant avec un gentilhomme et regardant des emballeurs mettre des tableaux dans une caisse. Fragment d'une enseigne peinte par Watteau pour la boutique de son ami Gersaint, marchand de tableaux. Haut. 0,98 ; larg. 1^{m},30 : 8,700 francs.

— *Satire contre les médecins.* Toile remarquable gravée par Cochin, et terminée au burin par F. Joullain. Haut. 0,29 ; larg. 0,38 : 2,220 francs.

— *Détachement faisant halte.* Haut. 0^{m},23 ; larg. 0^{m},37 : 1,960 francs.

BUSTES EN TERRE CUITE.

PIGALLE. — *Portrait du maréchal de Saxe.* Haut. 0^{m},60 : 2,300 francs.

J.-B. LEMOINE (attribué à). — *Portrait d'enfant.* Haut. 0^{m},40 : 4,300 francs.

Le montant de la vente de la collection du baron de Schwiter, dessins et bustes compris, a atteint la somme de : 88,581 francs.

BARON DE TRIQUETI

(PAR SUITE DU DÉCÈS DE Mme L. C***, SA FILLE).

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT, TABLEAUX.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR. — MM. E. FÉRAL, GEORGES PETIT ET CHARLES MANNHEIM, EXPERTS.

4 mai.

Le catalogue de la collection du baron de Triqueti, sorti des presses de l'Imprimerie de l'*Art*, est orné de trois planches photogravées, représentant les pièces hors ligne de cette excellente galerie, c'est-à-dire deux peintures sur bois de Fra Beato Angelico, une Sainte-Famille de Sandro Boticelli, puis deux buis sculptés, médaillons de profil de Sigismond Malatesta et de l'électeur Frédéric le Sage, enfin un curieux bas-relief finement sculpté sur pierre lithographique : les *Danseurs de noces*, de l'œuvre d'Aldegrever (XVIe siècle).

La vente de cette collection avait lieu par suite du décès de la fille du baron de Triqueti, mariée à un Américain.

PEINTURES DE LA RENAISSANCE.

FRA BEATO ANGELICO. — *L'Adoration de la Vierge.* La Vierge Marie, en robe rose et manteau bleu doublé de vert, la tête couverte d'un voile de gaze, est assise sur un trône de marbre à dorsal de drap d'or. Elle tient dans ses bras l'Enfant Jésus qui se penche pour bénir un donataire agenouillé au pied du trône et vu de profil. A droite, saint Georges debout, bardé de fer, la main gauche appuyée sur son épée, la main droite portant un étendard crucifère. A gauche, saint Pierre tient les clefs du ciel; derrière lui, saint Paul, les mains jointes. Quatre anges debout, sur la marche du trône. Les nimbes et le dorsal sont gra-

vés et dorés. L'expression pure et divine des figures, la conservation des ors, le coloris général qui a la transparence d'un émail, tout dans cette ravissante composition d'une exquise fraîcheur rappelle la touche magistrale du maître. Cette peinture sur bois de forme octogone est bordée d'une moulure. Diam. : 0m29 : 11,600 fr., à M. Henri Hecht.

BOTICELLI (Sandro). — *Sainte-Famille.* La Vierge est drapée dans un manteau vert émeraude bordé de galons et de franges d'or; sa tête est enveloppée d'un voile de gaze. Elle porte son divin fils qu'elle entoure de ses bras avec amour. A gauche, le petit saint Jean joignant les mains. Au fond, la campagne avec une rivière; à l'horizon, les flèches d'une église qui se découpent sur le ciel. Cette peinture sur bois est de forme circulaire. Diam. : 0m,85 : 3,500 francs.

— *Portrait de jeune Florentin.* Il est vu de trois quarts en longs cheveux blonds, coiffé d'une barrette rouge et vêtu d'un pourpoint marron bordé de fourrure blanche. Il tient la main droite sur la poitrine (galerie Pourtalès). Bois. Haut. 0m,40; larg. 0m,30 : 3,500 francs.

SCULPTURES.

MÉDAILLONS EN BUIS. — Deux portraits, celui de Sigismond Malatesta, duc de Rimini, en buste, de profil, tourné vers la gauche; celui de l'électeur Frédéric le Sage, en buste, de profil, tourné à droite, portant l'armure. Ces deux médaillons proviennent de la célèbre galerie hollandaise de Brancaamp, où ils furent acquis avant 1785. Ils étaient alors attribués à Albert Durer ; diam. 0m,116 : 56,000 francs.

Pierre lithographique. — Petit bas-relief très finement sculpté, représentant un jeune seigneur et une dame debout et se tenant par la main. Cette composition fait partie de la suite des douze sujets, gravée par *Aldegrever* en 1538, sous le titre : *Les danseurs de noce*. Dans l'angle supérieur, à droite, un feuillet porte le monogramme d'Aldegrever et la date, 1538. Haut. 14 centimètres; larg. 9 centimètres : 5,000 francs.

La vente de la collection Triqueti a produit 120,682 francs.

A. DE NEUVILLE

(APRÈS DÉCÈS).

TABLEAUX, AQUARELLE ET DESSINS, ARMES DE GUERRE, COIFFURES MILITAIRES ET PIÈCES D'ARMEMENT.

MM. P. CHEVALLIER ET E. ROUSSEAU, COMMISSAIRES-PRISEURS.

MM. GEORGES PETIT ET CH. MANNHEIM, EXPERTS.

5 et 6 mai.

Imprimé avec soin sur papier teinté de format gr. in-8°, par Renou et Maulde, le catalogue des œuvres d'art et des objets d'équipement militaire provenant de l'atelier du regretté Alphonse de Neuville est orné du portrait de ce maître, par P. Mathey et de cinq planches d'après ses principales œuvres, reproduites par le procédé de l'héliogravure. Bien que forcément de proportions trop réduites, à l'exception du portrait, ces reproductions donnent une idée juste de l'œuvre de ce grand peintre militaire.

Une préface de M. Gustave Goetschy, pleine d'émotion et de sincérité, retrace la vie du peintre des *Dernières cartouches* depuis sa sortie de l'atelier Picot jusqu'à sa mort, survenue il y a déjà un an passé.

C'est dans ces pages si vivantes qu'il faut retrouver la trace du courageux élan de Neuville pour le travail, de la facilité avec laquelle il s'assimilait les épisodes de la vie militaire, de l'influence que de grands artistes tels que Delacroix et Detaille eurent sur sa production, et de la tendre amitié qu'il ne cessa de porter à celle qui est aujourd'hui sa veuve.

« L'artiste en de Neuville, dit M. Goetschy, se doublait d'un poète. Il n'était pas seulement un peintre puissant et sincère, un dessinateur savant, habile jusqu'au prodige; il était encore et par-dessus tout, un émouvant conteur. Je ne crois pas qu'aucun écrivain, chez nous, ait publié jusqu'ici, sur la lutte franco-allemande, un ensemble de récits égal en intérêt et en importance à la belle série de ses tableaux militaires. Ils sont, à la fois, d'irréprochables œuvres d'art et de précieux documents. En même temps qu'ils content la guerre et sa stupide horreur, —

les troupiers enguenillés suant la fièvre et crevant la faim, les blessés hurlant d'angoisse et suppliant qu'on les achève, et les morts qui fixent le ciel de leurs yeux éteints — ils font aussi l'histoire de la bataille, avec plans, enquêtes et tout le reste à l'appui. »

Le Parlementaire. — Un officier de uhlans, un bandeau sur les yeux est introduit comme parlementaire dans une ville assiégée; il marche la tête haute, suivi d'un trompette et du drapeau parlementaire fixé à une lance que porte un uhlan. Un groupe d'habitants se forme sur son passage; une femme en deuil, son enfant dans les bras, se précipite à la rencontre de l'officier, l'insulte et le menace du poing. Haut. 1^m,40, larg. 2^m,10 : 27,800 francs, à M. Humbert.

Héricourt. — L'ennemi occupe le village où les obus ont mis le feu. Une batterie d'artillerie française se porte sur une éminence où elle va prendre ses nouvelles positions. Debout sur ses étriers, un officier s'arrête au milieu de la fusillade, et, le bras levé, donne l'ordre de se mettre en batterie. Au fond du tableau, le village, avec ses toitures couvertes de neige, sous un ciel sillonné d'obus. Haut. 1^m,18, larg. 0^m,82 : 9,800 francs.

La batterie en danger. — Attaque d'une batterie d'artillerie française par un escadron de dragons allemands, le revolver au poing, l'officier tire à bout portant sur un cavalier qui tombe à la renverse. Mêlée générale, combat à la baïonnette ; écrasés par le nombre, les artilleurs vont succomber, quand arrive à leur secours un escadron de cuirassiers qui débouche au galop sur la droite du champ de bataille. Haut. 1^m,20, larg. 0^m,83 : 6,600 francs, à M. Georges Petit.

Une embuscade. — Une reconnaissance de hussards allemands est surprise par une compagnie de chasseurs à pied masquée dans un bois ; la fusillade éclate ; les cavaliers pouvant à peine riposter se débandent plusieurs tombent frappés à mort ; et leurs chevaux affolés s'enfuient dans toutes les directions. Haut. 0m,83, larg. 1m,20 : 5,000 francs, à M. Boussod.

Charge de cavalerie à Gravelotte. — Charge à fond de train d'un régiment de dragons sur un régiment d'infanterie prussienne. En tête de l'escadron, tombe à la renverse un officier frappé d'une balle ; à droite, le village ; à gauche, débouche le gros de l'infanterie allemande. Haut. 0m,36, larg. 0m,40 : 11,600 francs, à M. Guiard.

La Passerelle de la gare de Styring. — Les Allemands se sont emparés de la gare, défendue par quelques chasseurs du 3e bataillon. Un combat acharné a pour théâtre les quais et la passerelle jetée sur la tranchée du chemin de fer de Sarreback ; l'arrivée d'un renfort du 74e de ligne permet aux Français de reprendre l'offensive, mais accablés par de nouvelles masses prussiennes, bientôt ils sont forcés de battre en retraite. Haut. 0m,68, larg. 1 mètre : 7,200 francs, à M. Knœdler, de New-York.

Episode de la bataille de Rézonville. — Le 16 août, sur la route de Rézonville à Villiers, après un brillant combat livré dans la journée, la brigade Murat se reforme, la droite appuyée au bois de Villiers. Le 7e cuirassiers et le 16e ulhans prussiens se brisent sous le choc des dragons et des cuirassiers du général de Forton dont la division occupe l'angle du bois de Villiers. A gauche du tableau, le général prince Murat examine le terrain de la charge ; au

premier plan, un officier de chasseurs à pied, blessé, serre la main d'un officier de dragons. Haut. 1^m,28, larg. 2^m,10 : 8,600 francs, à M. Bernheim jeune.

Le départ du bataillon. — Dans un village d'Alsace. Un clairon de chasseurs à pied parcourt les places, sonnant le ralliement pour le départ. Un paysan offre à un soldat le coup de l'étrier, tandis qu'un sergent tient par la taille une jolie Alsacienne qu'il embrasse à pleines joues. Au second plan, apparaît le gros du bataillon et un officier qui presse les retardataires. Haut. 1^m, larg. 0^m,73 : 9,100 francs, à M. Bartholdi.

Mobiles réfugiés dans une grange à Bapaume. — Une compagnie de mobiles s'est réfugiée dans une grange. Debout contre la porte, l'œil au guet, un officier observe les abords du village et les maisons voisines ; l'ennemi reste invisible ; d'un geste énergique, l'officier recommande le silence à ses hommes. Haut. 0^m,75, larg. 0^m,92 : 8,020 francs, à M. Lange.

Surprise au petit jour. — Haut. 0^m,37 ; larg. 0^m53 : 6,200 francs, à M. Barthélemy.

Le Bourget (30 octobre 1870). — Criblé d'obus et assailli par une division prussienne, le Bourget venait de retomber au pouvoir de l'ennemi. Tout semblait fini, mais dans l'église du village, huit officiers français et une vingtaine d'hommes résistèrent jusqu'à la dernière extrémité. (Réduction du célèbre tableau *le Bourget*.) Haut. 0^m,50, larg. 0^m,75 : 15,000 francs, à M. Turquet, au nom de l'État.

Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée (armée de l'Est, Villersexel, 9 janvier 1871). — Après une lutte sanglante, Villersexel était repris définitivement par nos soldats. Les Allemands conti-

nuant leur feu meurtrier, les Français, n'ayant pu parvenir à enfoncer les portes barricadées, amoncelèrent contre elles paille et fagots auxquels ils mirent le feu. Tout ce qui restait d'Allemands fut pris, tué ou brûlé. (Première pensée du tableau exposé au Salon de 1875.) Haut. 0m,62, larg. 0m 82 : 10,000 francs, à M. Turquet, au nom de l'État.

Attaque des redoutes de Tel-el-Kébir. — Les troupes écossaises arrivent dans les derniers retranchements de l'ennemi et essuient un feu de mousqueterie. Haut. 0m,83, larg. 1m,20 : 1,850 francs, à M. Georges Petit.

Sous-officier de Hussards. — Haut. 0m,49, larg. 0m,39 : 4,600 francs, à M. Bernheim jeune.

Turco sur un champ de bataille. — Haut. 0m,51, larg. 0m,29 : 3,100 francs, à M. Georges Petit.

Poste de vedettes de hussards. — L'une des vedettes, sur un petit pont, surveille la vallée, tandis que l'autre, sur une hauteur, observe l'horizon. Haut. 0m,60, larg. 0m,92 : 2,950 francs.

Prise de Tel-el-Kébir. — Les troupes écossaises arrivent dans les derniers retranchements de l'ennemi et essuient un feu de mousqueterie. Haut. 0m,83, larg. 1m,20 : 3,000 francs. M. Petit.

Défense de la porte de Longboyau. L'ennemi occupe le parc de la Malmaison et cherche à enfoncer la porte de Longboyau. Une poignée d'artilleurs et de gardes mobiles se rue contre la porte pour empêcher qu'elle ne cède avant que l'artillerie n'ait eu le temps d'abandonner la place et de se porter hors d'atteinte. Haut. 0m,52, larg. 0m,80 : 5,000 francs.

En Avant ! — Un commandant de mobiles, à la tête de son bataillon, entraîne ses hommes à l'ennemi, d'un geste énergique. Devant eux, déployés en tirailleurs, les Allemands soutiennent un feu nourri, en se repliant sur le village qui occupe le fond du tableau. Au premier plan, sur le flanc de la colonne, éclate un obus. Haut. 0^m,83, larg. 1^m,20 : 5,600 francs.

Combat sur une voie ferrée (armée de la Loire, 1870-71). — Des mobiles viennent soutenir une attaque engagée par des chasseurs à pied. (Réduction du tableau exposé au Salon de 1874.) Haut. 0^m,35, larg. 0^m,52 : 2,000 francs, à M. Brame.

Poste de fantassins en observation. — Haut. 0^m,23, larg. 0^m,14 : 1,400 francs, à M. Barthélemy.

Halte d'un escadron de cuirassiers. — Haut. 0,26, larg. 0^m,30 : 1,650 francs, à M. Laurent.

Artilleur porte-fanion. — Haut. 0^m,32, larg. 0^m,24 : 2,100 francs, à Me Rambourg.

La vente de l'atelier de feu Alphonse de Neuville, en y comprenant les armes, coiffures militaires et pièces d'armement, a produit la somme de 304,575 francs.

TECHENER

LIVRES PRÉCIEUX.

M. MAURICE DELESTRE, COMMISSAIRE-PRISEUR.

M. EM. PAUL, EXPERT.

4, 5, 6, 7 et 8 mai.

Le nom seul du célèbre libraire bibliophile Léon Techener suffisait à garantir l'intérêt que pouvait offrir aux véritables amateurs la vente de sa bibliothèque. A l'exemple de Didot, Techener gardait pour son cabinet une part notable des trésors qu'il rencontrait et dont s'inspirait ensuite son goût dans les réimpressions et les éditions de sa maison. La maladie seule a pu le contraindre à se séparer d'une société si précieuse. La plupart des livres qui formaient cette collection étaient des pièces uniques.

La Sainte-Bible, traduite en français, avec l'explication tirée des Saints Pères et des auteurs ecclésiastiques. *Paris*, Desprez, 1725, 32 vol. in-8°, mar. fil. tr. dor. (*Rel. anc.*)

Bel exemplaire en *grand papier*, aux armes et au chiffre de *Colbert;* 582 fr., à M. Porquet.

Les sept Psaumes de la pénitence, in-12, relié en velours vert, tr. dor., fermoirs en vermeil, où se trouvent gravés sur l'un une macle et sur l'autre, une hermine surmontées d'une couronne ducale.

Précieux manuscrit sur vélin, avec une épître dédicatoire signée R. D. L. J. P. Sur le feuillet blanc qui suit la fin de l'ouvrage, on lit : *Fait à l'hostel Royal des Invalides*, 1691. Ce livre a été exécuté pour *Anne-Rohan-Chabot, Princesse de Soubise;* il est orné de *sept belles miniatures;* 4,900 fr., à M. Labitte.

Histoire sacrée en tableaux avec leur explication et

quelques remarques chronologiques (par Brianville), *Paris*, 1670-71-75, 3 vol. in-12, fig. de Séb. Le Clerc mar. r. doublé de mar. r., dent., tr. dor. (*Boyet.*)

Provenant de la bibliothèque du duc de la Vallière et de celle de Beckford; 1,460 fr., à M. Morgand.

Horæ Beatiss. virginis secudum consuetudinem romanæ curiæ. Septem psalmi pænitentiales cum lætaniis et orationibus (græce), in-16 de 112 ff. mar. bleu, milieu doré, doublé de mar. r., guirlande de feuillage, dor. à petits fers, tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*).

Imprimé par Alde Manuce en 1497, rarissime, de la bibliothèque du comte de Sauvage; 1,510 fr., à M. Morgand.

Les Provinciales (par B. Pascal). Cologne, P. de la Vallée, 1657, gr. in-4, mar. La Vall. jans. non rog. (Trautz-Bauzonnet).

Célèbre exemplaire de la collection de M. Basse annoncé au prix de 6,000 fr. au n° 16 de sa *Monographie;* 800 fr., à M. Labitte.

De Imitatione Christi libri quatuor. Parisis, 1697, in-32, mar. bleu doublé de mar. r., dent., tr. dor. (*Rel. anc.*).

Exemplaire de *Longepierre*, avec les insignes de la Toison répétés sur le dos, les plats et la doublure; 985 fr., à M. Labitte.

Les Fors et Costumas de Béarn. Imprimidac à Pau, per John de Vingles, et Henry Poyure, 1552, pet. in-4°, v. ant. marb.

Imprimé sur vélin, complet et avec la table; 710 fr., à M. Labitte.

Musica nova di Adriano Willaert, all' illust. et eccell. Signor D. Alphonso d'Este. *In Venetia, appresso di Antonio Gardano*, 1559, 7 parties en 7 vol. in-4°, v. ant. fil. tr. dor.

Exemplaire réglé aux armes de la maison d'Este, collection Sauvage; 1,310 fr., à M. Morgand.

La Vénerie de Jacques du Fouilloux. A Poitiers, par les de Marnefz et Boucher frères, s. d., in-4, brun, comp. de fil. tr. dor.

Exemplaire de Firmin-Didot; 710 fr., à M. Saint-Jorre.

Quinti Calabri derelictorum ab Homero, lib. XIV, Jodoco Valaræo interp. *Lugduni, apud Seb. Gryphium*, 1541, in-8, mar. noir, riches compart. tr. dor. (*Rel. anc.*).

Exemplaire de *Canevarius*, médecin du pape Urbain VIII, avec sa devise et son médaillon représentant Apollon sur son char gravissant le Parnasse; 800 fr., à M. Piat.

Lucretius (A la fin). *Venetiis in ædibus Aldi;* 1515, in-8, mar. r. fil à comp., fleurons, tr. dor. (*Rel. anc.*)

Précieux exemplaire de Grolier avec son nom sur un des plats de la reliure et sa devise sur l'autre; 6,050 fr., à M. Morgand.

Virgilius. Aldus, 1541 (A la fin). *Apud Aldi filios, Venesiit MDXII mense januario* (1541), in-8, lettres init. en or, mar. f. comp., tr. dor. (*Rel. anc.*).

Exemplaire de Grolier avec son nom et sa devise; 2,010 fr., à M. Morgand.

Les Œuvres de maistre Francoys Villon : le monologue au Franc-Archier de Baignollet; le Dyalogue des seigneurs Mallepayé et Baillevent. *Imprimé à Paris, par Antoine Bonnemère*, 1532, in-16, lettres rondes, mar. brun, dos orné. fil. doublé de mar. r., large dent à petits fers, tr. doré (Trautz-Bauzonnet).

Édition très rare; 1,005 fr., à M. Conquet.

Les Fantaisies de mère sotte. Imprimées à Paris, par Jehan Petit ayant par transport le privilège dudict mere sotte, autrement dit Pierre Gringore... s. d., pet. in-4, fig. sur bois, mar. bleu, fil. tr. dor. (*Rel. anc.*).

Exemplaire du duc de La Vallière, acheté par A. Techener à la vente Beckford. (Hamilton-Palace), 6,595 fr.

Amoureux repos de Guillaume des Autelz, gentilhomme Charrolois, *Lyon, par Jean Temporal*, 1553, pet. in-8, part. gravés sur bois, mar. r., dos orné, dent., tr. dor. (*Bauzonnet*). A la fin se trouve la pièce : *De l'accord de messieurs de Saingelais et de Ronsart.*

Exemplaire de Ch. Nodier et Yéméniz. Haut. 155 mill.; 655 fr., à M. Morgand.

Les Baisers, précédés du mois de mai, poème par Dorat. *Paris*, 1770, papier de Hollande, titre rouge et noir, mar. bleu, doublé de moire rose (*Rel. anc.*)

Composé en l'honneur du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et orné de figures, vignettes et culs-de-lampe gravés sur les dessins d'Eisen; 1,250 fr., à M. Morgand.

Fables choisies, mises en vers, par M. de la Fontaine, *Paris*, Denis Thierry, 1668: in-4 de 28 ff. prél. 284 pp. et 1 f. non chiff. fig. de Chauveau, v. ant.

Édition originale; exemplaire provenant de la vente *Sunderland;* 1,865 fr., à M. Morgand.

L'Occasion et le moment, ou choix des épigrammes de M. Mérard de Saint-Just chevalier, maitre d'hôtel de monseigneur le comte de Provence, petit-fils de France. *A Bonhomiopolis, chez l'Ingénu, libraire de l'académie des quatre, à l'enseigne de la Harpe bien pincée, en* 1771, *et pour tous les temps*, petit in-8, mar. vert, dos orné, dent., doublé de moire, tr. doré (*Derome*).

Manuscrit sur vélin, exécuté par *Fijot;* reliure à *l'oiseau;* 1,205 fr., à M. Rouquette.

Les Triumphes excelles et magnifiques du très élégant poëte Francoys Petrarcque, traduyctz de lãgaige italien en langue frãçoyse, nouvellement imprimez, 1532. *On*

les vend à Lyon, en la boutique de Romain Morin, libraire demourant en la rue Mercière, pet. in-8 de 208 ff. chiff., fig., mar. r., dos orné, fil. milieu doré, doublé de mar. vert, dent., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet.)

Exemplaire orné de curieuses figures gravées sur bois, reliure élégante; 701 fr., à M. Morgand.

Mistère de la Passion A la fin : *imprimée à Paris par la veuve de Jehan Trepperel et Jehan Jehannot*, s. d., in-4, goth. fig. sur bois, mar. vert, dos orné, large dent. avec couronnes et fleurs de lis, doublé de mar. r., dent. en mosaïque de mar. vert, dorure à petits fers, tr. dor. (*Rel. anc.*).

Très bel exemplaire provenant de la bibliothèque du *duc de la Vieuville*; 800 fr., à M. Belin.

Les Œuvres de M. de Molière (avec une préface par Vinot et La Grange). Paris, Denys Thierry, 1697, les tomes VII et VIII de 1862, 8 vol. in-12, fig. mar. r., dos orné dent., tr. doré (*du Seuil*).

Exemplaire aux armes du duc de la Vieuville; 880 fr., à M. Rouquette.

Œuvres de Molière, Paris, 1839, 8 vol. in-12, mar. bleu, fil., doublé de tabis rose, tr. doré (*Rel. anc.*).

Exemplaire en grand papier, provenant de la vente du président *Lamoignon* et de la bibliothèque *Beckford*; semblable à celui vendu 5,000 fr. à la vente Turner; 1,820 fr., à M. Porquet.

Il Pastor Fido, tragicomedia pastorale di Battista Guarini, dedicata al Sereniss. D. Carlo Emanuele, duca di Savoia. *In Parigi*, 1,650 francs; in-4, deux port. ajoutés, mar. r., fil., comp. tr. (*Rel. anc.*).

Précieux exemplaire de Longepierre; l'insigne de la Toison d'or est répété quinze fois sur les plats et le dos de la reliure; provient de la bibliothèque du comte de Sauvage; 1,250 fr., à M. Morgand.

Ysaie le Triste Filz Tristan de Leonois, iadis chevalier de la table ronde et de la royne Izeut de Cornouaille. Ensemble les nobles prouesses de cheuallerie, faictes par Marc Lexille, filz du dit Isaye. Histoire moult plaisante et délectable nouvellement imprimée à Paris. *Imprimé à Paris pour Galliot du pré, libraire iuré en l'université, demourant près la Magdaleine, à l'enseigne de la Gallée. Ayant sa bouticque en la grande salle du palays, au tiercs pillier.* Avec privilège pour trois ans. In-folio goth. de 6 ff. prélimi. et CLXXII ff. chiffrés à longues lignes, mar. vert foncé, dos orné, fil., dent. int. en mar. vert, tr. dor. (C Leovis).

Édition rare et la plus recherchée du roman; 900 fr., à M. Labitte.

La Vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, iadis cõposée par Alcofribas, abstracteur de quintessence (*M. Rabelais*). Liure plein de Pantagruelisme. M. D. XLII. *On les vend à Lyon chez Francoyse Juste, deuãt Nostre Dame de Cõfort. Imprimé à Lyon par Francoys Juste.* Deux parties en vol. in-16, goth. fig. sur bois, maroq. r., dos orné, comp. dorés à petits fers, doublé de mar. citron, dent., tr. d. (Trautz-Bauzonnet)

Bel exemplaire; il provient des bibliothèques de Clinchamp, Solar, Double, Desq et Didot. Haut. 103 mill.; 1,220 fr., à M. Morgand.

Fénelon. Les Aventures de Télémaque, collection des vingt-cinq plus belles estampes gravées d'après les dessins de Choffard, Monnet, par Tillard, pour les Aventures de Télémaque, 1 vol. in-4°, mar. r., f., tr. dor.

Aux armes de la Reine Marie-Antoinette; 910 fr., à M. Greppe.

Les Amours du Chevalier de Faublas, par J.-B. Louvet. Troisième édition revue par l'auteur, *se vend à Paris, chez l'auteur, rue de Grenelle Saint-Germain,*

an VI de la République (1798), 4 vol. in-8, fig. de Demarne, Mlle Gérard, Monnet, Marillier, etc., mar. r. à long grain, dos orné, dent., tr. dor. (Simier).

Figures de Colin, avant la lettre: épreuves avant la lettre et les eaux-fortes; 1,400 fr., à M. Labitte.

Paul et Virginie, par Jacques Bernardin Henri de Saint-Pierre, *Paris, de l'imprimerie de Monsieur* (*imp., de Didot*); 1789, in-18; fig. mar. vert, doublé de moire, tr. dor.

Exemplaire de *Renouard* en papier vélin: il contient les quatre figures de Moreau le jeune et de Vernet pour l'édition de 1789, en triple état: avec la lettre, avant la lettre, et deux eaux-fortes. (Désespoir de Paul et mort de Virginie). On y a ajouté les quatre figures de Moreau pour l'édition de 1816, sur papier de Chine, *avant la lettre;* une figure de Martini et le portrait de Bernardin de Saint-Pierre, d'après Girodet; 1,870 fr.

Augustini Dati senensis opera. Impressum Senis ex archetypo Symionem Nicolai Nardi, anno salutis 1503, in-folio de 290 ff.; v. f. ant., riches comp. dor. et noirs, fleurons, tr. dor.

Exemplaire de Grolier avec son nom et sa devise sur les plats; reliure d'une parfaite conservation; 1,205 fr., à M. Morgand.

Zeillier (Math.). Topographiœ Beschreibung und Abbildung der vornehmsten Œrter. *In Francyfurt an Main*, 1642-1654, 16 parties ou 14 vol. in-fol., nombreuses planches, mar. r., fil., tr. dor. (*Rel. anc.*).

Bel exemplaire aux armes de J.-B. Colbert; 1,540 fr., à M. Belin.

Acta scitu dignissima docteqz concinnata, Constantiensis concilii celebratissimi. *Mediolani*, 1511, 47 ff., chiff. grande fig. sur bois, répétées au commencement et à la fin; 4 parties en 1 vol. in-folio, v. ant. riches, comp. dor. et noirs, tr. dor.

Exemplaire de Grolier avec son nom et sa devise sur les plats; 1,450 fr., à M. Morgand.

Appiani Alexandrini Romanarum historiarum..... Alexander Tollius utrumque textum multis in locis emendavit, correxit et Henrici Stephani, ac doctorum quorundam virorum selectas annotationes adjecit. *Amstelodami*, 1670, 2 vol. in-8, front. gravés, mar. r., f. et comp. à petits fers, tr. dor.

Reliure ancienne; 2,350 fr., à M. Morgand.

Corn. Tacitus ex. J. Lipsii editione cum notis et emend. Fl. Grotii, Lugduni Batavorum, ex officina Elzeviriana, anno 1640, 1 tome en 2 vol. in-12, titre gravé, mar. r., dos orné, fil., doublé de mar. r., dent., tr. dor. (Royet).

Superbe exemplaire aux armes du comte d'Hoym; 4,900 fr., à M. Morgand.

Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, des pairs, des grands officiers de la couronne et de la maison du roy, et des anciens barons du royaume par le P. Anselme (continuée par Caille, successeur de Fourny, augmentée et publiée par les PP. Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien), *Paris, par la Compagnie des Libraires*. 1726-39, 9 vol. in-folio, mar. r., fil., tr. dor. (*Rel. anc.*).

Exemplaire en *grand papier*, aux armes de *Nicolas Alexandre de Ségur*, président à mortier au parlement de Bordeaux (1720); 1,905 fr., à M. Morgand.

Chroniques de Bertrand du Guesclin. In-folio mar. brun, fil. doublé de mar. r., larges dentelles à petits fers, tr. dor. (*Bely-Niedrée*).

Manuscrit de la fin du xv[e] siècle sur vélin, orné de 24 miniatures et de 26 compositions au trait.

Au bas du premier feuillet, la signature de la Rochefoucauld; 3,050 fr., à M. Claudin.

Cy commence Jehan Bocace de Certald son livre intitulé : De la Reine des Nobles hommes et femmes, lequel contient ensembles IX livres particuliers comme il aperra au proces de ce présent volume. *A la gloire et loenge de Dieu et à l'instruction de tous* a esté cestui euve de Bocace du dechiet des nobles hommes et femmes, imprimé à Bruges par Colard Mansion anno MCCCCLXXVI (1476), in-folio, goth., à deux col., 33 lignes à la page, vélin blanc.

Magnifique exemplaire regardé comme le premier livre imprimé à Bruges avec une date. Vente *Sunderland*. Haut. 378 mil.; 20,000 fr., à M. Ellis pour le South Kensington Museum.

Le total de la vente Techener a été de 186,719 francs.

CHARLES STEIN

OBJETS D'ART ET DE HAUTE CURIOSITÉ DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE; TABLEAUX, OBJETS D'AMEUBLEMENT DES ÉPOQUES LOUIS XIV, LOUIS XV ET LOUIS XVI; TAPISSERIES. — M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. CHARLES MANNHEIM, EXPERT.

10-11-12-13-14 mai.

Le catalogue de cette vente qui a eu lieu à la galerie Georges Petit, rue de Sèze, a été imprimé avec luxe et en grand format par l'imprimerie de l'*Art*. Il est accompagné de 43 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte reproduites par le procédé de l'héliogravure. Toutes, sauf deux, sont dues à la maison Boussod, Valadon et Cie.

Un avant-propos de M. Charles Mannheim et une préface dans laquelle M. Charles Yriarte passe en revue les pièces principales de la collection précèdent le catalogue proprement dit. Tous deux rappellent que dans les revues spéciales des études importantes ont été consacrées à la remarquable réunion d'objets d'art à laquelle M. Charles Stein s'est attaché depuis de longues années. Dans l'*Art*, M. Noël Gehuzac, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Alfred Darcel pour le moyen âge et la renaissance, M. Paul Mantz pour les époques de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, ont analysé les principales richesses de la galerie de M. Stein.

M. Mannheim a dépeint ainsi le collectionneur et sa collection :

« Fils et gendre de deux hommes qui ont laissé dans le commerce des objets d'art le renom d'une probité sans tache, M. Charles Stein a su conquérir l'estime et l'amitié de tous et se faire une place des plus honorables dans le monde des amateurs. Il fut l'élève et parfois l'émule du regretté baron Charles Davillier; à ses côtés, pendant de fréquentes excursions en Italie et en Espagne, il s'est assimilé peu à peu les connaissances variées du maître amateur et du critique sagace. La *tenue* de la collection qui va se disperser, le choix judicieux qui a présidé à sa formation, enfin les hautes particularités qui distinguent

certaines pièces, où la valeur d'art s'ajoute à un intérêt historique : tout se réunit pour prouver que l'élève est devenu maître à son tour. »

De son côté, M. Charles Yriarte a écrit cette vue d'ensemble : « Pour résumer l'impression qu'on emporte au sortir d'une visite à la collection, on voudrait s'en aller butinant sur chaque objet comme un dilettante, qui n'a pas charge d'âmes, voltiger sur les séries, prendre en main les pièces rares, les respirer, faire une débauche de patine, de saveur et de caractère, sans chronologie, sans divisions, sans respect des genres, sans scrupule surtout en face d'une date douteuse et d'une forme de transition. Au cabinet de l'amateur, tout est confondu dans le plus attrayant des pêle-mêle ; mais que faire? Le catalogue sérieux, médité, d'une sécheresse voulue, qui décolore les objets comme ces fleurs qu'un savant colle dans son herbier, vous impose sa chronologie ; et, d'ailleurs, les *séries* deviennent à la mode. Donc le byzantin chimérique et le roman trapu précéderont le moyen âge élancé, grimaçant et candide ; la Proto-Renaissance noble, fervente, naïve et convaincue, ouvrira la voie au seizième, lumineux, épanoui, galant, un peu fanfaron et toujours cavalier, cachant sa force sous sa grâce et sa logique sous sa prodigalité. Nous suivrons ainsi la succession des temps ; et, parti dès l'aurore, après la nuit des premiers âges, nous arriverons au grand siècle, aux petits maîtres exquis ; jusqu'à ce que Lépine, horloger du roy, sur le même cadran où Coteau a peint à l'émail un « Phœbus sur un char lumineux », sonne à la fois l'heure de l'abandon des privilèges au seuil de la Révolution, et la clôture définitive de toute série pour les amateurs de l'art rétrospectif. »

MOYEN AGE ET RENAISSANCE

SCULPTURES.

Tau ou partie supérieure d'un bâton pastoral formé d'un lion tourné vers la gauche, debout sur un cul-de-lampe, pièce très rare du XIIIe siècle, jadis orné de pierres incrustées dont il ne reste qu'un seul spécimen, 1,350 francs, à M. Boy.

Médaillon ovale en hauteur ; hercule étouffant

Antée, dans un cartouche formé d'enroulements, fruits, mascarons, etc. Sculpture sur buis attribuée à l'auteur du célèbre médaillon de la collection Sauvageot au Louvre. Travail flamand du XVIe siècle, 2,500 francs, à M. Bourgeois.

Petit groupe en buis de deux figures : saint Michel terrassant le démon, France, XVIe siècle, 1,850 francs, à M. Bourgeois.

Autre groupe en buis composé de deux moines, Allemagne, XVIe siècle, 1,200 francs, à M. Giraud.

Groupe en chêne. La Vierge assise présente un fruit à l'Enfant Jésus. Travail français du XVIe siècle, 3,900 francs, à M. Bourgeois.

Support applique en chêne composé d'un balustre surmonté d'un groupe sculpté en haut-relief et représentant le portement de croix. Travail flamand du XVIe siècle, 2,900 francs, au même.

Façade de monument gothique, en chêne, formant niche, avec embase décorée de figurines en bas-relief, colonnettes surmontées de figurines et dais à jour. France, XVe siècle, 3,600 francs, à M. Fichel.

Haut-relief en bois sculpté, saint Jacques et saint Michel debout, grandeur nature. XVe siècle, 4,400 francs, à M. Bourgeois.

Sainte Catherine debout, sculpture en chêne, XVe siècle, 1,200 francs, à M. Giraud.

Quatre bas-reliefs représentant les quatre évangélistes assis. Plaques en ivoire. Travail du XIe siècle, ayant probablement servi de reliure à un évangéliaire, 2,200 francs, à M. Giraud.

Groupe en ivoire formant reliquaire. La Vierge assise, les pieds appuyés sur deux lézards, présente un fruit à l'Enfant-Jésus assis sur ses genoux. France, XIIe siècle, 3,450 francs, à M. Méchin.

Autre groupe en ivoire. La Vierge assise tient de ses deux bras l'Enfant Jésus dont la main gauche tient un fruit. Le trône en cuivre battu, gravé et doré, forme un reliquaire. France, XIIIe siècle, 7,700 francs, à M. Odiot.

Tableau d'autel en ivoire rehaussé de peinture et de dorure. Il est composé de deux registres superposés sous des arceaux en ogive. Le premier représente la Vierge tenant l'Enfant Jésus entre deux anges portant des flambeaux ; le second, le Christ montrant ses plaies entre deux anges qui tiennent les attributs de la Passion. Ces deux scènes, appliquées sur un fond de bois gravé et doré, sont enveloppées par des volets présentant en dix-huit compartiments diverses scènes tirées de la vie du Christ. Italie, XIIIe siècle, 9,700 francs à M. Emile Barre.

Coffre oblong en os couvert de sculptures en bas-relief représentant des combats de cirque, des figures de guerriers et divers animaux, encadrés de bandes de rosaces ou de têtes humaines. Italie méridionale, VIIIe au IXe siècle, 3,900 francs, à M. Fleuret.

Statue en marbre blanc, saint Jean debout. L'agneau se dresse contre ses jambes. France, XVIe siècle, 4,000 francs, à M. L. Leroux.

Deux bustes en marbre, grandeur nature. Travail italien du XVIe siècle, têtes en marbre blanc, buste en marbre de rapport, le tout sur piédestal applique

marbre vert, rouge et jaune antique, 1,360 francs, à M. Stettiner.

Deux autres bustes analogues, 1,000 francs à M. Martin-Leroy.

Trois figures appliques de moines debout en marbre tendre gardant des traces de peinture. Provenant vraisemblablement d'un tombeau; XIV[e] au XV[e] siècle, 1,580 francs, à M. Mannheim.

Figure applique de femme de qualité agenouillée, les mains jointes, en marbre tendre rehaussé de peinture et de dorure. XVI[e] siècle, 4,100 francs, à M. Le Barbier de Tinan.

Tableau d'aspect monumental partie en pâte dorée sur fond bleu d'azur. Décor de candélabres, rinceaux, figurines d'enfants et colonnettes cannelées encadrant un bas-relief d'albâtre représentant la conversion de saint Paul, et au-dessus un autre bas-relief de même matière, représentant le Père éternel. Allemagne, XVI[e] siècle, 1,650 francs, à M. Emile Barre.

Cire peinte. Sainte femme vêtue d'une tunique dorée travaillée à la pointe et rehaussée de pierreries, couchée sur un coussin bleu. Socle en bois doré. Italie, XVI[e] siècle, 5,050 francs, à M. Bourdin.

ÉMAUX CHAMPLEVÉS.

Mors de cheval en cuivre doré, complet avec ses deux bossettes, ses disques quadrilobés en cuivre champlevé et émaillé avec écusson armorié au centre. Cette pièce de travail limousin du XIII[e] siècle, est unique. Elle a été gravée dans le *Glossaire d'archéologie*, 5,000 francs, au musée de Cluny.

Crosse en cuivre champlevé, doré et émaillé portant au-dessus du nœud une figure d'ange couronné, nu à mi-corps de la tête duquel part la volute qui présente à son centre et sur ses deux faces une fleur à cinq pétales. Limoges, XIII[e] siècle, 3,700 francs, à M. Mannheim.

Autre crosse dont la volute se termine par un animal fantastique et renferme une figure de saint, personnage ailé tenant une croix, 3,700 francs, à M. Vaïsse.

Navette à encens, en cuivre rouge battu, avec traces de dorure. Le dessus présente le sujet de l'Annonciation gravé et rehaussé d'émail noir sur fond gros bleu semé de rosaces blanches, XIV[e] siècle, 1,100 francs, à M. Giraud.

Deux flambeaux à pied triangulaire en cuivre champlevé, émaillé et doré. Les pieds, terminés par des têtes de lion gravées, présentent sur chacune de leurs faces deux oiseaux affrontés et des rinceaux fleuris sur fond d'émail bleu. Ecole de Cologne, XIII[e] siècle. Très belle conservation, 3,000 francs, à M. Picard.

Plaque de reliure en cuivre champlevé et émaillé à fond bleu, avec têtes rapportées en relief. Au centre, dans un médaillon, le Père éternel assis et bénissant. Aux quatre angles, les évangélistes. Encadrement de cuivre estampé enrichi de cabochons. Limoges, XIII[e] siècle, 3,200 francs, à M. Ph. Sichel.

ÉMAUX DE LIMOGES.

Plaque d'argent cintrée à sa partie supérieure, peinture en émaux de couleurs, rehaussée de dorure, représentant, sous un riche monument ogival, la Vierge et l'Enfant Jésus, attribuée à *Nardon Pénicaud*. (Les

émaux de Limoges sur argent sont de la plus grande rareté.) 1,520 francs, à M. Raimond Laffite.

Plaque en hauteur, peinture en grisaille sur fond noir, chairs teintées représentant la *Dialectique* figurée par une femme nue, assise, entourée de six enfants nus. Émail de *Jean II Pénicaud*, 3,100 francs, à M. Ph. Sichel.

Autre plaque analogue du même émailleur. L'automne figuré par un adolescent assis près d'une urne entouré de satyres et tenant des grappes de raisin, 3,300 francs, à Mme de Noé.

Plaque de la même suite et du même maitre que les deux précédentes. Saturne s'apprêtant à dévorer un de ses enfants, 2,800 francs, à M. Mannheim.

Plaque en hauteur, du même maître. La Madeleine assise et lisant, nue à mi-jambes, 2,350 francs à M. Bourgeois.

Plaque en émaux de couleurs, sur fond bleu avec rehauts de dorure, par *Léonard Limousin*. La Vierge vue à mi-corps, présentant le sein à l'Enfant Jésus. On lit au pourtour de la tête, en caractères d'or : REGINA CELI SALVE AVE. C'est de cet émail que M. Alfred Darcel a dit dans la *Gazette des Beaux-arts :* C'est une œuvre charmante et légère, un peu plus qu'un croquis en émail, 1,120 francs, à M. Boy.

Plaque rectangulaire, dessin au trait rehaussé d'émaux colorés sur fond blanc. Triomphe d'un guerrier sur un char que trainent deux chevaux blancs, et que précèdent des musiciens et des licteurs, XVIe siècle. Cette pièce, qui provient de la collection Le Carpentier, a été citée par M. A. Darcel, dans sa *Notice des émaux*

et de l'orfèvrerie du Louvre, 2,550 francs, au musée du Louvre.

Enseigne de chapeau de forme ovale. Dessin au trait rehaussé d'émaux colorés sur fond blanc. Jeune homme debout présentant une fleur à une jeune femme. Inscription : PRENES AN GRE au-dessus des figures. Même style et même époque que l'émail qui précède, 980 francs, également au musée du Louvre.

Vase ovoïde sur piédouche avec gorge évasée et deux anses, peinture en grisaille, chairs teintées sur fond noir, par *Pierre Reymond*. La partie inférieure de la panse représente deux scènes de l'histoire de Diane et d'Actéon. Cornes d'abondance, mufles de lion, etc., 10,000 francs, à M. Cottreau.

Deux assiettes, peinture en grisaille, chairs teintées, sur fond noir avec rehauts d'or, du même émailleur. L'une représente le triomphe d'Amphitrite, l'autre Psyché et l'Amour. Au marli, cornes d'abondance, rinceaux et petits génies, 5,300 francs, à M. Picard.

Coffret oblong à couvercle bombé, garni de douze plaques d'émail par *Pierre Reymond*. Sept pointes en émaux de couleurs avec rehauts d'or représentant des métamorphoses d'Ovide et le triomphe de Diane. Cinq à arabesques d'or sur fond noir, forment entre-deux. Initiales P. R. sur une des plaques, 8,600 francs, à M. Emile Barre.

Grande coupe ronde sur piédouche, grisaille sur fond noir, chairs teintées par *Pierre Reymond*, dont elle porte les initiales. Décor intérieur : Samson terrassant un lion, 5,300 francs, à M. Nollet.

Plaque avec peinture en émaux de couleurs, XVIe siè-

cle. Le Christ en croix entre saint Jean et Madeleine, 1,100 francs, à M. Grimberghs.

FAÏENCES.

Cruche à large goulot de forme archaïque, de la fabrique de Gubbio (premier quart du XVIe siècle). Décor à reflets métalliques rouge rubis, mordorés et bleu nacré, attribué au *maestro Giorgio Andréoli*. Le motif principal est un écusson de forme allemande renfermant un buste de jeune fille et un jeune homme affrontés, 11,100 francs, à M. Mannheim.

Grande coupe ronde sur piédouche, de la fabrique de Gubbio, décor à reflets métalliques, rouge rubis et bleu nacré, rehaussé de vert et de bleu. Sujet central : un Amour nu, debout dans un paysage et tenant une draperie enflée par le vent. (Vers 1530), 18,000 francs, à M. Bourgeois.

Deux vases en forme de balustre, anses formées par un double serpent avec têtes de Méduse. Le piédouche repose sur une base triangulaire à angles coupés et rentrants. Décor de grotesques style raphaélesque en couleurs sur fond blanc ; médaillons en camaïeu avec sujets bibliques. Chacun d'eux porte sur la base l'inscription : FATTE IN URBINO IN BOTEGA D. ORATIO FONTANA. (Vers 1545), 67,000 francs, à M. Bloche, pour M. le baron Adolphe de Rothschild.

Coupe d'accouchée de forme hémisphérique, de la fabrique d'Urbino, décor de palmettes et d'entrelacés *bianco sopra bianco*. Les sujets qui décorent le fond de la coupe et le couvercle représentent des scènes ayant trait à l'emploi de la pièce. XVIe siècle, 1,000 fr., à M. Sichel.

Coupe ronde, même fabrique et même époque : Cadmus vainqueur du dragon près de la fontaine, 1,210 fr., à M. Laffitte.

Coupe sur piédouche de la fabrique de Faenza. Sujet intérieur : Lucrèce vue à mi-jambes, en couleurs sur fond jaune. XVIe siècle, 2,600 francs, à M. Sichel.

Grand vase en forme d'amphore auquel manquent le col et les anses en faïence hispano-mauresque ; décor analogue à celui du vase de l'Alhambra. Trace de reflets métalliques, inscriptions, arabesques, etc., en bleu. Support en bronze dans le goût de la fontaine du *Patio de los leones* à l'Alhambra, modelé par Fortuny, de la collection duquel provient ce vase, 8,250 francs. à M. Gauchez.

Salière en faïence d'Oiron, dite de Henri II, en forme de monument à trois colonnes, que relient des arceaux surmontés de mascarons saillants et occupés par des statuettes en ronde bosse, assises sur des lions couchés. Les trois figures sont un enfant qui tient l'écusson de France de la main droite, une femme nue et un satyre. Niellures d'émail brun sur fond blanc, certains détails sont rehaussés d'émail vert, 12,000 francs, à M. Mannheim.

Deux salières triangulaires en faïence de Palissy, ornées de cariatides aux angles, reliées par des palmettes et offrant à leur base une moulure d'oves, le tout modelé à jour et émaillé en couleurs, 1,320 francs, à M. Nollet.

VERRERIE ARABE.

Coupe sphéroïdo-conique à large ouverture, sur piédouche rapporté avec renflement dans sa partie

médiane. Travail arabe du XIIIe siècle, en verre incolore avec frise d'animaux et de rinceaux en rouge, rehaussée d'émaux, 12,000 francs, à M. L. Leroux.

Lampe de mosquée arabe du XIVe siècle, verre incolore, rosaces, arabesques, etc., en émaux bleus, rouges et blancs, sur fond conservant des traces de dorure, 3,700 francs, au même.

VERRERIE DE VENISE.

Buire en verre bleu à panse piriforme sur piédouche, col renflé et évasé, anse en S et goulot surélevé et arrondi. Sur la panse, deux médaillons circulaires représentant l'Annonciation dont les personnages sont en bustes et émaillés en couleurs. (Venise, XVe siècle), 13,000 francs, à M. Grimberghs.

Buire de forme analogue, mais à panse sphérique. Groupes de cavaliers nus, montant des chevaux blancs émergeant de l'onde. (Venise, XVIe siècle), 2,900 francs, à M. Spitzer.

Gourde piriforme aplatie en verre bleuâtre. (Allemagne, XVIe siècle), 1,000 francs, à M. Desmottes.

SCEAUX.

Sceau rond du XVe siècle, en argent, manche perforé et entouré de cordons : *Marguilliers de la cathédrale d'Anvers*. S. FABRICATORUM. ANTWERPIENSIS, en lettres cursives. Sous un dais gothique, saint Reinold de face bénissant ; à gauche l'écu de Bourgogne et de Flandre ; à droite celui d'Anvers, chacun soutenu par un ange. (Collection Soltykoff), 1,400 francs, à M. Bourgeois.

Boîte à sceau en cuivre doré, avec figure équestre de Louis XII. On lit au pourtour : SIGILLUM. LUDOVICI XII. FRANCOR. SICILIE. HIER. REGIS. DUCIS. MEDIOLANI. DNI. ASTAN. (ASTI) (travail du temps), 2,000 francs, à M. Duseigneur.

MANUSCRITS ET IMPRIMÉS.

Epistres d'Ouide translatées en françois, etc. Manuscrit petit in-4° sur vélin de la fin du XVe siècle, contenant cinquante-sept feuillets et enrichi de lettres ornées et de huit grandes miniatures. Reliure La Vallière mar. rouge. (Bibliothèque du duc de La Vallière), 6,050 fr., à M. Morgand.

Heures de la Vierge, manuscrit petit in-8° sur vélin; sept grandes miniatures, vingt-quatre petites. France, fin du XVe siècle. Reliure de Trautz-Bauzonnet, 1,950 fr., au même.

Livres de prières, manuscrit in-4° sur vélin, enrichi d'un grand nombre de lettres ornées. Premières années du XVe siècle, 965 fr., à M. Egger.

Cadran solaire placé dans une reliure de cuivre doré probablement exécutée pour l'empereur Rodolphe II. Cette pièce est signée : *Pragæ fecit Erasmus Habermal* 99 (pour 1599), 1,020 fr., au même.

ARMES ET FERS.

Demi-armure en fer, conservant des traces de dorure et couverte de bandes ornées et d'entre-deux décorés de médaillons ovales occupés par des personnages debout et de trophées d'armes (cuirasse, tassettes, brassards, épaulières et cassolet). (Italie, XVIe siècle), 10 100 fr., à M. Barre.

Cabasset en fer repoussé et damasquiné d'or. Sujet répété sur chacune de ses faces : Mutius Scevola devant Porsenna (Italie, XVIe siècle), 5,600 fr., à M. Riggs.

Bouclier provenant de la même armure, 9,500 fr., au même.

Casque en fer repoussé, couvert de rinceaux de feuillages (Italie, XVIe siècle), 6,400 fr., au même.

Paire de gantelets en fer repoussé et doré, couverts de sujets de combats d'artillerie et de cavalerie (France, XVIe siècle), 9,100 fr., à M. Spitzer.

Bourguignotte en bronze offrant en bas-relief sur chaque face des figures de satyres, des cariatides ailées, etc. La crête se termine en avant par une cariatide de femme (Italie, XVIe siècle), 3,300 francs.

Dos de cuirasse, en bronze, provenant de la même armure. Cette pièce présente dans des cartouches ovales les figures debout de Diane et d'Hercule, 2,300 fr., à M. Weber.

Épée du XVIe siècle, à lame à double tranchant 1,050 fr., à M. Barre.

Petit meuble-cabinet italien de la même époque représentant une façade de monument, en fer damasquiné d'or et d'argent. Statuettes de Mars et Minerve en bronze doré dans des niches, 2,510 fr., au même.

BIJOUX.

Custode en argent doré en partie, avec plaque du XVIe siècle décorée d'émaux de basse taille à fond bleu représentant le Christ dans sa gloire entre la Vierge et saint Joseph. Au-dessus le purgatoire. Poinçon au nom de *N. Roisart*; 1,100 fr., à Mèze.

Bijou-applique de travail italien et du deuxième quart du XVIe siècle, composé des figures de Mars et de Vénus dont les torses, formés de perles fines baroques, sont montés en or ciselé avec parties émaillées blanc, sur un tertre incrusté d'émeraudes, de rubis et d'un saphir cabochon : 14,500 francs.

Médaillon rond en or repoussé et émaillé : Apollon et Marsyas. Travail italien du XVIe siècle, 17,500 francs.

Agnus Dei du XIVe siècle en argent doré, travail italien, orné d'une rosace à six lobes aigus, portant au centre le buste de la Vierge, en émail translucide, sur relief. Inscription gothique : 610 fr., au musée de Cluny.

Petit monument de style gothique en or gravé et découpé, enrichi de pierreries. Au centre, le Christ en croix entre saint Jean et Madeleine. Sur les volets, extérieurement, sainte Catherine et saint Jean ; intérieurement, saint Christophe et saint Georges, le tout exécuté en émaux de basse taille sur fond bleu et sur or, au XIVe siècle : 2,000 fr., à M. de Rainneville.

Bijou en or ciselé, découpé et émaillé en couleurs : La Résurrection. Au revers, également émaillé, les lettres C. J. A. S. (Italie, deuxième quart du XVIe siècle) : 2,250 fr., à M. André.

Bijou pendentif en or émaillé rouge et bleu et enrichi d'émeraudes incrustées, représentant un oiseau aux ailes déployées, tenant une perle fine dans chaque patte. Perle poire suspendue à l'attache des chaînettes de suspension (travail espagnol, XVIe siècle) : 1,080 fr., à M. Giraud.

Autre pendentif de même date et de même travail ; oiseau fantastique tenant un lézard : 3,000 fr., à M. Lœwenstein.

Autre pendentif analogue formé d'une panthère émaillée gris et tachée de noir, debout sur une branche d'arbre émaillée vert : 1,220 fr., au même.

Autre formé d'un dauphin sur lequel repose un guerrier armé d'un trident : 1,800 fr., au même.

Peinture églomisée sur cristal de roche représentant saint Paul debout dans un paysage, montée en or émaillé dans un grand médaillon ovale de cristal de roche (Italie, XVIe siècle) : 1,000 fr., à M. de Kerveguen.

Médaillon octogone, offrant sur ses deux faces des scènes du Nouveau Testament, en peintures églomisées sur cristal de roche. Encadrement d'or émaillé avec perle baroque à la partie inférieure : 3,000 fr., à M. Lœwenstein.

Médaillon rond en or émaillé représentant en haut-relief la Fuite en Égypte (dernières années du XVIe siècle) : 1,280 fr., à M. Boy.

MATIÈRES PRÉCIEUSES.

Plaque ronde en cristal de roche gravée en creux par *Giovanni Bernardi de Castel Bolognese* (1495-1555). Elle représente le sujet du Calvaire composé de vingt-six figures dont sept cavaliers. Cette pièce est signée JOANES B. : 2,050 fr., à M. de Kerveguen.

Petit vase ovoïde en cristal de roche décoré de dauphins et de plantes aquatiques. Anses en S en or ciselé et émaillé (XVIe siècle) : 1,480 fr., à M. Grimberghs.

Coupe ovale sur pied à balustre en jaspe héliotrope, monture à anses en or émaillé (XVIe siècle) : 2,500 fr., à M. Mannheim.

ORFÈVRERIE.

Autel portatif du XIIe siècle formé d'une plaque rectangulaire de porphyre rouge oriental, encadrée de bandes d'argent gravé en partie, représentant les emblèmes des évangélistes, le Christ en croix et divers saints personnages : 1 420 fr., au musée de Cluny.

Calice allemand du XIIe siècle, en argent repoussé, gravé et doré. Le Christ et les douze apôtres vus à mi-corps sont gravés sur la coupe. Les symboles évangéliques repoussés sur le nœud et la Vierge et quelques saints repoussés sur le pied : 8,000 fr., à M. Bourgeois.

Calice espagnol du XIIe siècle avec sa patène, en argent doré en partie reposant sur un nœud découpé à jour qui offre, au milieu de vigoureux entrelacs, les symboles des évangélistes. Sur le pied, l'inscription : PELAGIUS ABBAS ME FECIT AD HONOREM STI JACOBI APOSTOLI. Deux vers latins sur la patène, autour de l'Agneau pascal : 7,100 fr., au musée du Louvre.

Reliquaire francais du XIIIe siècle, en forme de grange, en cristal de roche, décoré d'arcatures ogivales. Crête et pignons en cuivre doré : 1,200 fr., à M. de Mély.

Reliquaire hexagonal, de dimensions exceptionnelles, en cuivre battu repoussé et découpé à jour. Il repose sur un pied à nœud et offre à chaque angle des arcatures gothiques avec fond d'émail rapporté et des statuettes de saints. Toit en clocheton (Travail de la fin du XVe siècle) : 3,150 francs.

Reliquaire hexagonal, en cuivre repoussé ciselé et doré, enrichi de parties émaillées bleu pointillé d'émail blanc ; toit en clocheton ; statuettes de saints aux angles du reliquaire et sur chaque face du clocheton. Sur le

nœud du pied, inscription : *Hoc opus fecit Dominus Anthonius Dei Conzo*, 1497. Réservée en cuivre doré sur fond d'émail bleu : 5,500 fr., à M. Mannheim.

Baiser de paix italien, du XVe siècle, avec monture en cuivre doré et ornements en argent gravé et doré. Le nielle qui le décore représente la mort de la Vierge et son Assomption : 10,000 fr., à M. Spitzer.

Autre baiser de paix de même provenance et époque. Le nielle principal représente la Déposition et la Mise au Tombeau ; celui du cintre, la Résurrection : 4,550 fr., à M. Fleuret.

Calice italien du XVe siècle, en vermeil décoré d'émaux colorés, à fond bleu, représentant des bustes de saints : 1,830 fr., au musée du Louvre.

Calice français du XVe siècle, en argent doré, sur une base lobée, surmontée d'un piédouche qui présente, ainsi que la coupe, des rayons en relief. Nœud à pans avec statuettes de saints sous des arcatures gothiques. Sur les deux faces de la patène, médaillons centraux gravés avec traces d'émail. Intérieurement, la Vierge avec l'Enfant Jésus ; extérieurement, le Christ bénissant, au milieu des chérubins : 7,300 fr., à M. Odiot.

Deux bas-reliefs circulaires en argent doré, par Étienne Delaune, signés *Stephanus* et représentant, l'un le Jugement de Salomon, l'autre, diverses scènes de la vie de David : 3,100 fr., à M. Lœwenstein.

Plateau rond en vermeil, du XVIe siècle, offrant au pourtour du bord des palmettes et des ornements. La frise qui orne le marli, découpée à jour et rapportée, présente des figures d'Amour et de cavalier, ainsi que des animaux fantastiques dans des rinceaux. A l'ombilic, formé d'une rosace à feuillages découpés, deux

oiseaux fantastiques affrontés dans des rinceaux : 4,100 fr. à M. Mannheim.

Plateau rond sur pied, à nœud en argent repoussé et doré, travail portugais, représentant en plusieurs scènes, au poutour, le Triomphe de la religion. A l'ombilic, paysage animé avec armoiries. Date de 1562 répétée plusieurs fois : 2,200 fr., à M. Wethéran.

Plateau rond de même époque, à bord relevé, en argent repoussé et doré. Sur le marli, figures de femmes assises, personnifiant les sept arts de rhétorique. Écusson à l'ombilic entouré de châteaux forts, de cavaliers et d'arabesques : 3,200 fr., à M Lœwenstein.

Vidrecome en vermeil du XVIe siècle, avec inscription allemande qui se traduit ainsi : *Ce gobelet a été fait du poignard de Gerold de Secken, conquis par moi Francz de Ligriez à la bataille de Moncontour, le dit Gerold commandant un régiment de lansquenets. Content au* 3 *octobre je dis en vérité en l'an* 1569 : 2,550 fr., au même.

HORLOGERIE.

Horloge astronomique de la Renaissance, en cuivre gravé et doré, de forme oblongue, avec colonnettes ciselées aux angles et dôme découpé à jour, composé de sujets de chasse et d'enroulements avec chevaux ailés aux arêtes. La base représente en bas-relief le Triomphe de la femme, d'après *Hans Sebald Beham*. Les deux façades principales portent divers cadrans ornés, ainsi que des figures de femmes rapportées en relief. Sur une des faces latérales, inscription : ME FECIT CHASPARVS. BOHEMVS IN VIAENNA, AUSTRIA, ANNO 1568 : 15,000 fr., à M. Spitzer.

Nef en cuivre ciselé gravé et doré, du XVIe siècle.

Deux tritons ailés la supportent. La nef, dont les voiles sont gonflées, est garnie de canons et de rondes de guerriers automatiques se mouvant aux sonneries de l'horloge placée à la poupe, dans un bâtiment carré. Poinçons de la ville d'Augsbourg et d'un artiste aux initiales B. S. : 10,000 fr., à M. Egger.

Horloge carrée, de forme monumentale, avec cadran horizontal et système planétaire en cuivre gravé et doré, à deux étages. Les angles de la partie inférieure, qui contient le mouvement, sont garnis de pilastres ioniques. La sonnerie placée au-dessus est encadrée d'arcatures en plein cintre, cariatides de faunes aux angles. Au fond, inscription : *Nicolas Feav, à Marcelle* (XVIe siècle) : 7,000 francs.

Montre ovale, dont le pourtour et le cadran, en argent doré, sont couverts de rinceaux, figures et mascarons gravés. Couvercle et fond en cuivre doré représentant, l'un une scène de sacrifice, l'autre un couple couronné par l'Amour. Mouvement signé *Flaut AR.* (France, XVIe siècle) : 1,100 francs.

Montre en cristal de roche, cadran et monture en or émaillé, à fleurs sur fond blanc. Mouvement signé : *Jean de la Combe, Amsterdami* (XVIIe siècle) : 1,350 fr.

BRONZES D'ART.

Mortier en bronze italien du premier quart du XVIe siècle. Forme cylindrique avec anses à têtes de dauphins, décorée entre deux frises d'un bandeau qui présente des guerriers à cheval et combattant des nymphes musiciennes, etc. : 3,850 francs.

Bustes d'Annibal Carus, grandeur nature (Italie, XVIe siècle) : 7,300 francs.

Figure d'enfant nu assis : l'Innocence (mêmes époque et provenance) : 1,620 francs.

Deux chenets en bronze à patine brune composés des figures allégoriques de la Paix et de la Guerre, qui reposent chacune sur un plateau placé à la partie supérieure d'un vase ovoïde accosté de deux figures de génies ailés debout (Italie, XVIe siècle) : 14,700 francs.

Deux urnes couvertes en bronze italien du XVIe siècle présentant dans leur pourtour des divinités de la fable en bas-relief : 2,000 francs.

OBJETS VARIÉS.

Coffret en cuir gravé ; rehaussé de peinture et de dorure. Scènes de vendange, jeux d'enfants, Hercule étouffant Antée, etc. Inscription au fond : l'an mil CCCCIIIIXXVVI (1491). Travail français 6,500 francs.

Triptyque composé de soixante-quatre miniatures sur vélin, attribuées à *Roger van der Weyden* et représentant des scènes de la vie du Christ : 11,000 francs, à M. Bourgeois.

Petite fontaine-applique en étain allemand du XVIe siècle. Modèle à pans et à couvercle décoré de bas-reliefs représentant des satyres, des mufles de lion, des mascarons et des génies : 2,000 francs.

MEUBLES EN BOIS SCULPTÉ.

Grande table Renaissance de forme rectangulaire en bois de noyer sculpté, travail bourguignon du XVIe siècle. Chacun des deux piliers qui la supportent est composé d'animaux fantastiques à têtes de bélier, de deux enfants nus debout et d'un cartouche d'entre-deux de

forme ovale avec groupe de fruits au-dessous (Travail bourguignon, XVIe siècle) : 5,500 francs.

Grande table à rallonges en bois de noyer (mêmes travail et époque) supportée par deux piliers composés chacun d'une cariatide de femme terminée par une gaine, et de deux rinceaux à volutes feuillagées et à griffes de lion : 1,520 francs.

Meuble en noyer, forme dite *Du Cerceau* (XVIe siècle). La porte du caisson orné de colonnettes-appliques présente une figure d'Amphitrite debout en bas-relief : 2,700 francs.

Meuble à deux corps et à fronton découpé, style Renaissance, en bois de noyer sculpté, incrusté de marbre noir veiné de blanc. Les panneaux des quatre portes représentant des figures allégoriques et des attributs sont du milieu du XVIe siècle : 2,900 francs.

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

PORCELAINES DE SÈVRES.

Pendule du temps de Louis XV, à cadrans tournants, placés dans un vase en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre, fond gros bleu, montée en bronze ciselé et doré. Serpent enroulé autour du piédouche marquant les heures. La base est décorée de trois plaques de sèvres, pâte tendre. Mouvement de *Charles Dutertre à Paris :* 15,500 francs à M. Wertheimer.

Vase ovoïde, forme pot-pourri en sèvres pâte tendre, fond bleu turquoise à médaillons de marines. Époque Louis XV : 2,100 francs, à M. Egger.

Plaque en même porcelaine décorée du buste de Louis XV : 3,000 francs, à M. Barre.

PORCELAINE DE SAXE.

Lustre en ancienne porcelaine de Saxe, époque Louis XV, à douze branches porte-lumières, composé d'ornements rocaille, etc., et quatre figures de musiciennes en ronde bosse, le tout décoré en couleurs avec rehauts de dorure : 5,400 francs, à M. Oppenheim.

Potiche à couvercle (même époque) en porcelaine de Saxe gaufrée avec branches de fleurs en haut-relief et deux canaris sur le couvercle décorés au naturel. Socle rocaille en bronze doré du temps de Louis XV : 3,500 francs.

Le char de Vénus, groupe en ancienne porcelaine de Saxe sur socle rocaille en bronze doré : 2,600 francs.

Cabaret en Saxe à bords gaufrés ; décor d'insectes en couleurs sur fond blanc : 1,810 francs.

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON.

Quatre grands vases en forme de balustre à couvercle surmonté d'un chien de Fò assis, en ancienne porcelaine de Chine, à décors de rochers fleuris, arbustes et larges pivoines, famille rose. Chacun des vases est supporté par un enfant debout sur des rochers, en bois sculpté avec draperies dorées : 68,000 francs, à M. Stettiner pour M. le baron de Hirsch.

Grande potiche élancée à couvercle, ancienne porcelaine de Chine, famille rose. Décor d'arbustes, fleurs, oiseaux, etc. : 6,000 francs, à Mme la vicomtesse de Courval.

Deux potiches de forme surbaissée à couvercles, à

riche décor émaillé en couleurs et rehaussé de dorure. Au pourtour de la panse, course d'amazones dans un parc en présence de personnages placés dans une tribune : 6,000 francs.

Deux autres, analogues de forme, famille rose. Sujets analogues : 6,000 francs.

Vase ovoïde en ancien céladon gaufré et émaillé vert d'eau de la Chine, décoré de godrons et de branches fleuries en relief. Riche monture en bronze doré du temps de Louis XV : 12,200 francs, à M. Lasquin.

Deux vases cylindriques et à gorge en ancienne porcelaine de Chine, famille verte, monture en bronze doré du temps de Louis XVI : 9,800 francs, à M. Kann.

BRONZES D'ART.

Groupe en bronze du temps de Louis XIV, patine brune : Apollon et Marsyas. Socle en marqueterie : 4,700 francs, à Mme Doucet.

Deux groupes de la même époque, d'après l'antique : Antinoüs et un enfant. Adonis et l'Amour : 5,500 francs, à M. le comte de Ganay.

Deux statuettes en bronze du XVIIe siècle, d'après l'antique, Vénus de Médicis et Antinoüs ; socles en bronze ciselé et doré du temps de Louis XVI : 3,500 francs, à M. G. Fould.

BRONZES D'AMEUBLEMENT.

Grande pendule Louis XIV en bronze doré, avec console de suspension. L'astronomie est figurée en bas-relief sur la porte vitrée. Un enfant guerrier est assis au sommet : 4;600 francs, à M. Stettiner.

Pendule œil-de-bœuf, même époque, en bronze ciselé et doré; mascaron tète de femme, lampe de forme antique au sommet du dôme découpé : Mouvement de *Gilles Martinot, à Paris :* 2,150 francs.

Très grand cartel du temps de Louis XVI en bronze ciselé et doré, terminé à sa partie supérieure par un vase et accosté de deux bustes de femme. Mouvement portant l'inscription : *Lépine Horloger du Roi Place Louis XVI* n° 2 : 14,500 francs.

Grande pendule du temps de Louis XVI, en marbre blanc et bronze doré au mat, composée de trois cadrans émaillés par *Coteau* de Sèvres, sur socle de marbre blanc. Mouvement de *Lépine, Horloger du Roi*, date de 1789 : 5,800 francs, à M. Stettiner.

Autre grande pendule même époque, composée d'une figure en bronze vert d'Uranie s'appuyant sur la cage en bronze doré qui contient le mouvement. A gauche Génie ailé en bronze vert. *Mouvement de Lepaute, à Paris :* 3,600 francs.

Pendule en bronze doré du temps de Louis XVI; Amour et coq sur socle à gorge en bois de rose orné de festons et de fleurs en bronze doré. Mouvement de Lottin, à Paris : 2,600 francs.

Lustre à six lumières du temps de Louis XIV, modèle de Boulle : 6,300 francs, à M. Kann.

Deux bras du temps de Louis XVI, à deux branches à rinceaux porte-lumières s'échappant des mains de Mars et de Minerve vus à mi-corps en bronze vert. Les branches et la console en volute qui termine les bras en bronze ciselé et doré : 16,000 francs, à M. Mannheim.

Quatre bras-appliques louis-seize en bronze ciselé et

doré à deux branches porte-lumières formées de rinceaux s'échappant d'une gaine ornée d'une tête de lion et surmontée d'un vase garni de festons de fleurs : 2,720 francs.

Deux grands candélabres à trois branches de lis du temps de Louis XV, composés chacun d'une femme debout en bronze vert, reposant sur un socle de marbre blanc orné de bronze doré, embase de marbre bleu-turquin : 7,900 francs.

Deux autres de même époque composés chacun d'une figure d'enfant, un pied posé sur une tête de cerf, l'autre sur une tête de sanglier : 6,100 francs.

Deux candélabres de même époque en forme de cassolettes de marbre blanc montées à trépied, tige formée d'un serpent enroulé en bronze vert. Bouquets à quatre lumières en bronze ciselé et doré : 7,000 francs.

Deux autres de la même époque, composés chacun d'une figure de vestale en bronze vert, monture et branches en bronze doré : 3,200 francs, à M. Vail.

Deux autres de même époque, figurines d'enfants nus accroupis en bronze vert, base carrée et branches à rinceaux en bronze doré : 3,000 francs, à M. Boucheron.

Deux petits chenets du temps de Louis XV, en bronze doré, composés chacun d'un animal fantastique à tête de femme : 1,850 francs.

Deux vases du temps de Louis XV en marbre blanc sculpté à cannelures et à godrons. Riche monture en bronze doré avec serpents enroulés, branches de chêne, etc. : 5,400 francs, à M. Schneider.

Deux vases Louis XVI en marbre bleu turquin montés en bronze doré. 3,200 francs, à M. Brame.

Garniture de cinq vases en labrador, monture Louis XVI en bronze doré : 2,000 francs.

MATIÈRES DURES.

Deux colonnes antiques en porphyre rouge oriental garnies d'embrasses et de chapiteaux corinthiens en bronze ciselé et doré : 22,000 francs, à M. Schneider.

Deux grands vases en porphyre rouge oriental à côtes en spirales et têtes de boucs : 19,500 francs, à Mme Falize.

Deux vases à piédouche en même matière, à têtes d'hommes barbus : 9,000 francs, à M. Heine.

Deux colonnes en granit rose oriental : 5,400 francs, à M. Schneider.

Deux colonnes analogues : 3,300 francs, à M. Miallet.

MEUBLES DES ÉPOQUES LOUIS XIV, LOUIS XV ET LOUIS XVI.

Table du temps de Louis XIV, en marqueterie de Boulle, écaille, étain, ébène et cuivre, supportée par quatre pieds carrés, reliés par une entre-jambes à X. Têtes de moutons en bronze ciselé et doré garnissant les quatre angles. Ce meuble vraiment royal signalé par M. Paul Mantz et, après lui, par M. Charles Yriarte, semble être un des chefs-d'œuvre d'André-Charles Boulie : 36,000 francs, à M. Löwengard.

On affirme que M. Ch. Stein n'avait pas payé cette pièce exceptionnelle moins de 80,000 francs.

Deux gaines du temps de Louis XIV formées de fûts

de colonnes en marqueterie de cuivre sur émail de l'Inde. Ces gaines, proprement appelées *scabellons*, ont la forme de colonnes renflées par le haut à cannelures simulées et à gorge. Elles sont garnies d'embases, de bandeaux à rosaces et d'attaches en bronze ciselé et doré et présentent sur leurs côtés des ressauts ornés de têtes de lions et de feuilles également en bronze doré qui se présentent de profil : 25,500 fr., à M. Humbert.

Deux autres gaines de même époque, en marqueterie de Boulle, écaille et cuivre ornées de mascarons en bronze ciselé et doré : 13,600 francs, à M. Lasquin.

Glace à biseaux dans un large cadre du temps de Louis XIV, à moulure saillante et à gorge plaquée d'écaille de l'Inde et richement garnie de moulures ornées, d'entrelacs et de palmettes en bronze ciselé et doré : 18,000 francs, à M. Seligmann.

Baromètre-applique du temps de Louis XIV, en marqueterie de cuivre, écaille et corne bleue, orné de mascarons et moulures en bronze ciselé et doré. Œuvre d'un continuateur de Boulle : 10,000 francs, à M. Cahen d'Anvers.

Grande table-console du temps de Louis XIV, en ébène, à quatre pieds cannelés de cuivre et enrichie d'un large mascaron et de moulures en bronze doré. Marbre vert campan mouluré : 2,500 francs.

Pendule louis-quatorze et son socle cul-de-lampe en marqueterie d'écaille et cuivre garnie de bronze doré. Figures des trois Parques sur la face, et du Temps au-dessus de la corniche cintrée. Mouvement de *Caudron :* 7,300 francs.

Pendule louis-quatorze à quatre faces, en marqueterie

d'écaille et cuivre, richement garnie de bronzes ciselés et dorés. Mascaron de femme, cariatides ailées, Renommée soufflant dans sa trompette à la partie supérieure : 10,000 francs, à M. Egger.

Grande pendule louis-quatorze, en marqueterie de cuivre et écaille garnie de bronze. Le socle est accosté de deux chevaux. Plaque figurant la Science accompagnée d'un Génie ailé. Amour sur des nuages à la partie supérieure : 8,700 francs, à M. Stettiner.

Deux bureaux louis-quatorze à X et à huit pieds, marqueterie d'écaille rouge et cuivre dans le goût de Bérain : 3,100 francs les deux.

Cabinet à quatre faces, fermant à deux portes et contenant dix tiroirs en ancien laque noir du Japon; décor d'or en relief et couleurs. Époque Louis XIV : 1,950 francs.

Secrétaire droit et à contours du temps de Louis XV en marqueterie de bois de couleurs, garni de bronzes dorés. Tablette de marbre brèche d'Alep : 5,900 francs, à M. de Salignac-Fénelon.

Commode du temps de Louis XV, de forme contournée, en marqueterie de bois satiné à médaillons de fleurs, marbre veiné et mouluré. Ce meuble est signé *Joseph* : 8,800 francs, à M. Wertheimer.

Autre commode de même genre et de même époque. Marbre brèche d'Alep : 2,750 francs.

Autre de mêmes genre et époque. Meuble signé *Doirat* : 2,750 francs.

Deux encoignures louis-quatorze en laque noir du Japon à décor de paysages en or en relief. Riche encadre-

ment rocaille en bronze ciselé et doré portant le poinçon de *Caffieri*. Marbre portor mouluré : 8,000 francs, à M. Barre.

Meuble d'entre-d'eux louis-seize dans le goût de Riesener, à hauteur d'appui et fermant à trois portes. Il est en acajou, garni d'une frise à rinceaux feuillagés, de chutes et de moulures en bronze ciselé et doré. Marbre blanc : 7,400 francs, à M. Burat.

Deux encoignures, par Riesener, en bois de rose et de violette. Rinceaux, rosaces, chutes, médaillons d'attributs en bronze ciselé et doré. Signature de *Riesener* plusieurs fois répétée. Marbre griotte : 12,000 francs, à M. Hottinguer.

SIÈGES ET TAPISSERIES.

Lit de repos du temps de Louis XIV en bois sculpté et doré à huit pieds carrés reliés par des entre-jambes ornés. Le dossier présente un double écusson armorié timbré de la couronne ducale. Ce meuble est couvert en soie à fond vert avec décor de fleurs et feuillages en couleurs rehaussées d'argent : 3,400 francs.

Meuble de salon du temps de Louis XVI, en bois sculpté et doré, couvert en tapisserie : sujets des fables de Lafontaine : grand canapé, deux bergères et dix fauteuils : 15,800 francs, à M. Deschamps.

Deux tapisseries des Gobelins, d'après Audran, signées *Jans des Gobelins*. Fond général jaune d'or avec sujets de Flore et de Zéphyre et de la course d'Atalante dans des compartiments en hauteur et à fond bleu clair. Au-dessous camaïeus rosés avec jeux d'Amours ; ornements, oiseaux, singes coquets, lambrequins, etc. : 27,500 francs, à M. Löwengard.

Tapisserie de Beauvais du temps de Louis XV. L'enlèvement d'Europe, d'après François Boucher : Encadrement d'ornements simulant le bois doré. Marque, une fleur de lis suivie de l'inscription : A. C. C. *Beauvais :* 32,500 francs, à M. Lévy.

Suite de six tapisseries du temps de Louis XVI. Sujets maritimes, d'après Joseph Vernet. Lot divisé : les deux grandes ensemble : 4,800 francs, à M. Barre ; les quatre petites ensemble : 5,400 francs, à M. Löwengard.

Les cinq vacations dont se composait cette vente ont produit un chiffre total de 1,298,401 francs.

LÉVY-CRÉMIEU

(APRÈS DÉCÈS).

TABLEAUX MODERNES ET ANCIENS,
PASTELS ET DESSINS, MINIATURES, TABATIÈRES LOUIS XV
ET LOUIS XVI, TERRES CUITES PAR CLODION, BRONZES LOUIS XVI,
ENCOIGNURES LOUIS XV. — M. PAUL CHEVALLIER,
COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. GEORGES PETIT,
EXPERT POUR LES TABLEAUX; M. CHARLES MANNHEIM,
EXPERT POUR LES OBJETS D'ART.

15 mai.

M. Lévy-Crémieu, un financier bien connu, doublé d'un riche amateur, avait réuni une importante collection où, à côté des tableaux anciens et modernes, figuraient notamment des terres cuites, des objets de vitrine, des bronzes et des miniatures. A sa mort survenue quelques mois avant sa vente, la dispersion de ces objets fut décidée.

Outre Fragonard, la collection Lévy-Crémieu comprenait des œuvres distinguées de Corot, Meissonier, Th. Rousseau, Millet, Roybet, Brascassat, Verbœckoven, etc.; des miniatures de Blarenberghe, de Hall, de Lavreince, de Petitot, d'Augustin, etc. sans oublier deux gracieuses statuettes de Clodion.

TABLEAUX, PASTELS ET DESSINS.

COROT. *Les baigneuses.* L'une d'elles se regarde dans l'eau du ruisseau, avant de s'y plonger; plus loin ses compagnes, abritées par un bois touffu, retirent leurs vetements dans l'herbe, haut. $1^m,50$, larg. $0^m,80$: 9,000 francs.

— *Souvenir d'Italie.* Deux bouquets d'arbres, au premier plan, encadrent la prairie. Par une grande

échappée au centre du tableau apparaissent sous un ciel clair les falaises, le rivage couvert de barques et une mer calme. Deux femmes, dont l'une tient un tambour de basque et l'autre un enfant, occupent le milieu de la composition, haut. 1m,72, larg. 0m,84 : 8,000 francs.

— *Le passeur.* A gauche la berge ombragée d'arbres touffus. Au centre la rivière décrit un cours sinueux qui s'étend vers la droite. Au premier plan, un pêcheur dans sa barque s'approche de la rive pour faire passer l'eau à deux paysannes, haut. 0m,88, larg. 1m,30 : 25,100 francs.

— *Le pêcheur.* De grands arbres sous lesquels paissent quelques vaches ombragent les rives d'un étang. Un pêcheur dans sa barque cherche une place pour jeter ses filets, haut. 0m,22, larg. 0m,34 : 3,050 fr.

FRAGONARD. *Portrait de femme. Portrait d'homme*, haut. 0m,28, larg. 0m,23 : 3,000 fr. chaque.

KOEKKOEK (B.-C.). Cascade dans une forêt, haut. 0m,60, larg. 0m,56 : 3,500 francs.

MEISSONIER. *Un bravo.* Les bras croisés sous son manteau gris, le pantalon rouge à crevés, l'épée au côté, coiffé d'un béret rouge, l'air à la fois insouciant et décidé, il attend près d'une porte le moment d'agir. Signé à droite et daté 1857, haut. 0m,17, larg. 0m,10 : 24,500 francs.

— *Mousquetaire Louis XIII.* Debout sous un porche, il regarde en l'air. Large chapeau, manteau rouge, culotte et pourpoint gris. La main gauche sur la garde de son épée, il joue de la droite avec ses gants. Signé à droite et daté de 1867. Aquarelle : 5,000 fr.

— *Le savetier*, aquarelle faite pour les *Français peints par eux-mêmes*, haut. 0m,19, larg. 0m,14 : 1,950 francs.

MILLET (J.-F.). *Les couturières*. Près d'une fenêtre deux jeunes paysannes sont penchées sur leur ouvrage, haut. 0m,33; larg. 0m,24 : 18,900 francs.

— *La baratteuse*. Dans une salle carrelée autour de laquelle sont disposés des rayons chargés de pots de crème, une paysanne est occupée à battre du beurre. Son chat passe près d'elle en frôlant sa jupe. Par la porte entr'ouverte on aperçoit quelques poules dans la cour de la ferme et une étable dans laquelle une paysanne trait sa vache. Pastel, haut. 0m96, larg. 0m,60 : 9,500 francs.

— *Le repos des moissonneurs*. Pendant la grande chaleur du jour, deux paysans, l'homme et la femme, dorment étendus sur de la paille à l'ombre d'une meule. Crayon noir rehaussé de pastel, haut. 0m,25, larg. 0m,38 : 3,800 francs.

— *La bouillie*. Paysanne assise donnant la bouillie à son nourrisson. Près d'elle un chat se chauffe. Crayon noir, haut. 0m,40, larg. 0m,28 : 2,000 francs.

—*Gardeuse de moutons*, debout, enveloppée dans sa mante. Plus loin la lisière d'un petit bois. Crayon noir, haut. 0m,32, larg. 0m,46 : 3,000 francs.

— *Les voyageurs*. Berger enveloppé de son manteau, indiquant la route du village à deux voyageurs. Son chien, près de lui, garde une attitude défensive. Crayon noir : 2,000 francs.

— *Paysan dans son jardin*. Il plante un carré de légumes. Près de lui, une brouette de fumier et sa bêche; plus loin une paysanne étendant du linge.

Crayon noir, haut. 0m,33, larg. 0m,46 : 2,100 francs.

ROUSSEAU (Théodore). *Le moulin à eau.* Monté sur pilotis et relié à la rive par un pont de bois, il occupe le centre du tableau ; saules, chaumières, quelques arbres le long de la berge. Une paysanne allant chercher de l'eau suit le sentier qui descend à la rivière. A droite, un îlot boisé et au premier plan un pêcheur dans sa barque, haut. 0m,27, larg. 0m34 : 16,500 francs.

ROYBET. *Un buveur*, en large chapeau, grosses bottes à éperons et pourpoint blanc ; il est assis sur un banc, le dos au mur ; il a devant lui une table sur laquelle sont posés un pot et un verre de bière, haut, 0m,60, larg. 0m,43 : 2,000 francs.

— *Un fumeur.* En grand chapeau, pourpoint marron à ramages, culotte bleue et bas blancs ; il est assis, la pipe à la main. le coude sur une table couverte d'un tapis d'Orient. Près de lui une carabine et une poire à poudre, haut. 0m,45, larg. 0m,55 : 3,820 francs.

MINIATURES, GOUACHES ET OBJETS D'ART.

BLARENBERGHE (Jacob Van). Quatre grandes miniatures rectangulaires sur vélin, représentant chacune une des saisons figurées par des paysages qu'animent de nombreux personnages. buveurs, danseurs et joueurs de quilles, pour le *Printemps ;* moissonneurs et cavaliers pour l'*Eté ;* vendangeurs et jardiniers pour l'*Automne ;* patineurs pour l'*Hiver*. Chaque miniature est signée, haut. de chaque 0m,23, larg. 0m,32, ensemble : 29,000 francs.

— Miniatures rondes sur vélin. *Repas champêtre* de seigneurs servis par des valets en livrée verte. Elle

est montée sur une boîte en poudre d'écaille grise galonnée d'or. Signée et datée 1768, diam. 0m,078 : 8,600 francs.

— *Fête villageoise*, groupes amoureux, danses autour de la statue de l'Amour montée en or, sur une boîte d'écaille noire doublée d'or et signée. Diam. sans monture, 0m,059 : 10,600 francs.

— *Fête nuptiale à l'entrée d'un parc*, dans un cadre à reverbère en or avec perles d'émail blanc au bord. Signée et datée 1787. Diam. sans cadre, 0m,075 : 8,000 francs.

— Paysage traversé par un cours d'eau sur lequel naviguent des pêcheurs au filet. Signée et montée sur boîte ronde louis-seize, en or guilloché émaillé gros bleu, avec cordons d'émail blanc et torsades d'or. Diam. de la miniature 0m,070. Diam. de la boîte 0m094 : 10,000 francs.

— *Bal champêtre*, à droite un loustic bouche en partie l'orifice d'une fontaine et arrose un groupe d'invités. Cadre à réverbère en or avec perles d'émail blanc au bord. Diam. sans cadre, 0m,068 : 3,100 francs.

Boissieu (De). Tabatière oblongue doublée en or et montée à cage en or de couleur ciselé, à ornements et feuillages. Elle est ornée sur toutes ses faces de dessins très fins à la mine de plomb par Boissieu, paysages, scènes champêtres et religieuses. Signées D. B. et datées de 1787, larg. 0m,35 : 4,000 francs.

Dubourg (Augustin). — Miniature ronde sur ivoire. *Portrait de femme* (*Mme la duchesse de Penthièvre?*) Signée *Augustin*, 1791. Cadre à réverbère en or avec

perles d'émail blanc. Diam. sans cadre 0m,078, avec cadre 0m,110 : 3,500 francs.

DUMONT. — Grande miniature ronde sur ivoire. *Portrait de jeune femme en robe vert clair*, les cheveux poudrés retenus par un ruban rose et tenant dans ses mains des roses. Signée au bas à gauche. Cadre en or avec points saillants d'émail blanc. Diam. sans cadre, 0m,085 : 5,100 francs.

FRAGONARD. — Miniature ovale sur ivoire. *Jeune garçon* coiffé d'un chapeau large garni d'un ruban bleuâtre. Il est vêtu d'une veste blanche et d'un col large retenu par un nœud de rubans. Cadre en bronze ciselé et doré, haut. sans cadre, 0m,064, larg. 0m,053 : 2,500 francs.

— Pendant de la miniature qui précède. *Jeune fille blonde*, les cheveux retenus par un ruban blanc. Cadre et dimensions semblables : 3,000 francs.

HALL. — Miniatures rondes sur ivoire. *Jeune femme vue à mi-corps assise, la tête tournee de trois quarts à droite.* Un corsage bleu à manches blanches. Large chapeau d'étoffe grisâtre garni de plumes bleues. Signée *Hall.* Cadre en or avec perles d'émail blanc. Diam. sans cadre, 0m,067 : 4,400 francs.

— *Jeune femme en corsage bleu, la tête tournée de trois quarts à gauche*, poudrée et couronnée de rubans et de fleurs. Signée *Hall.* Cadre à réverbère en or avec perles d'émail blanc. Diam. sans cadre, 0m,68, 7,500 francs.

— *Jeune femme peintre assise devant son chevalet.* Elle est vêtue de blanc et ses cheveux sont retenus par un foulard rouge et un rang de perles. Signée *Hall.*

Cadre du temps en bronze ciselé et doré. Diam. sans cadre, 0m,108 : 3,000 francs.

— Miniature ovale sur ivoire (attribuée à Hall). *Portrait de jeune fille assise*, en robe blanche serrée à la taille par un ruban bleu. Les cheveux sont également retenus par un ruban bleu. On lit au revers : *Portrait de la fille de Mme de Ronsière*. Cadre à ruban en bronze époque Louis XVI, haut. sans cadre 0m,110, larg. 0m,087 : 5,000 francs.

— *Portrait de jeune femme coiffée d'un large chapeau de paille garni de plumes et doublé de bleu.* Vêtue d'une robe blanche; elle tient des fleurs sur ses genoux. Cadre en or enrichi de perles d'émail blanc, haut. sans cadre 0m,095, larg. 0m,086 : 4,600 francs.

HEINSIUS. — Miniature ronde sur ivoire. *Couple amoureux*. Une jeune fille vue à mi-corps, le sein découvert, coiffée d'un large chapeau de paille garni de rubans et de fleurs, est tendrement enlacée par un jeune homme vêtu d'un habit violet. Signée à gauche : *Heinsius pinxit* 1790. Cadre en or de couleur ciselé. Diam. sans cadre 0m,081 : 6,000 francs.

LAVREINCE (attribuées à). — Quatre gouaches représentant des scènes d'intérieur, haut. sans cadre 0m,285 et 0m,240, larg. sans cadre 0m,240 et 0m180. L'*Heureux moment*, 2,380 fr. ; l'*Amant indiscret*, 2,150 fr. *Le lever*, 1,400. *La toilette*, 1,200 francs.

LIOUX DE SAVIGNAC (De). — Miniature ronde sur vélin. Signée *L. Savignac*. *Paysage accidenté avec chute d'eau et torrent*. Au premier plan, groupe de pêcheurs. Cadre à réverbère en or, avec perles d'émail blanc. Diam. sans cadre, 0m,070 : 3,600 francs.

PETITOT (attribué à). — Tabatière ovale du temps de

Louis XVI, en or guilloché, ornée d'un médaillon ovale peint sur émail et attribué à Petitot, représentant le roi Louis XIV vêtu de rouge et portant une écharpe bleue, larg. 0m,080 : 2,000 francs.

SAINT. — Miniature ovale sur ivoire. Signée *Saint. Portrait de l'impératrice Joséphine.* Elle est vêtue de blanc, la tête couronnée d'un diadème en perles, et le col garni d'un collier de perles. Cadre à réverbère en or ciselé, bordé d'un filet d'émail bleu et placé sur une boîte en or guilloché, gravé et ciselé. Haut. de de la miniature 0m,036, larg. 0m,025. Longueur de de la boîte 0m,080 : 2,500 francs.

TABATIÈRES.

Boîte oblongue en or émaillé en plein, du temps de Louis XV, décorée sur chaque face d'un sujet galant encadré de fleurs, d'attributs et d'ornements en or de couleur ciselé. Larg. 0m,082 (Collection Double) : 12,000 francs.

Tabatière ovale du temps de Louis XVI, en or émaillé, à paysages et marines en grisaille sur fond opalin. Larg. 0m,080 : 2,550 francs.

Autre de même époque, en or guilloché et émaillé à médaillons imitant l'agate arborisée. Larg. 0m,080 : 2,300 francs.

Boîte oblongue à angles coupés, du temps de Louis XVI, montée à cage, en or de couleur ciselé à fleurs et ornements. Larg. 0m,073 : 2,350 francs.

ORFÈVRERIE.

Deux girandoles du temps de Louis XV en argent, composées chacune d'un flambeau à tige et pied contourné et rocailles, fleurs et feuillages ciselés en relief. Le bouquet, à trois branches porte-lumières contournées à rocaille et à branches de feuillages, se termine au centre par un riche motif d'ornement, d'où s'échappent trois branches de feuillages qui forment entre-deux aux branches porte-lumières. Les flambeaux portent un écusson armorié gravé. Haut. 0m,050 : 27,000 fr.

SCULPTURES.

Clodion. — Terre cuite signée par Clodion. Bacchante debout tenant des grappes de raisin et d'autres fruits dans les plis de sa tunique relevée. Haut. 0m,45 : 4,000 fr.

— Autre statuette en terre cuite, pendant de la précédente dans une autre attitude : 3,000 francs.

BRONZES ET MEUBLES.

Petite pendule du temps de Louis XVI en ivoire, découpé à jour et garni d'ornements en bronze ciselé et doré. Mouvement de *Lépine :* 4,100 francs.

Deux encoignures du temps de Louis XV en bois laqué à fond noir à décor de paysages et d'habitations chinoises, en couleurs et or. Riche monture en bronze ciselé et doré. Tablettes en marbre portor : 4,500 fr.

Le total des enchères de la vente Levy-Crémieu a atteint 362,632 francs.

Madame OGER DE BRÉART

MOBILIER ARTISTIQUE, OBJETS D'ART, TABLEAUX ET LIVRES.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

MM. CHARLES MANNHEIM, E. FÉRAL ET J. MARTIN, EXPERTS.

17, 18, 19, 20, 21 et 22 mai.

Cette vente, où se trouvaient beaucoup d'objets tirés des collections d'un grand personnage anglais connu par son goût et son opulence, a eu lieu sous le nom de Mme ***, à l'hôtel occupé par Mme Oger de Bréart, 14, place Malesherbes. Le catalogue, sorti des presses de l'imprimerie de l'Art, est orné de trois photogravures dont une double montée sur onglet, reproduisant les trois aspects principaux de l'intérieur de l'hôtel, avec les meubles, curiosités et tableaux, à la place habituelle que leur avait assignée la fantaisie de leur propriétaire.

TABLEAUX.

Boilly (Louis). *La jeune Artiste.* Debout, vêtue d'une robe blanche, elle prend un dessin dans un portefeuille posé sur un fauteuil; dans le fond, des plâtres éclairés par une lampe accrochée au mur; à gauche, une toile sur un chevalet. Haut. 0^m,40, larg. 0^m,32 : 1.880 francs.

— *Le Jardin.* Une fillette blonde, vêtue d'une robe blanche, une écharpe de soie gris-perle nouée à la ceinture, regarde un papillon se posant sur une fleur; son petit frère, qui porte un panier de fleurs, lui présente une rose. Bois cintré du haut. Haut. 0^m,39, larg. 0^m,31 : 2.150 francs.

Callet. Deux pendants. *L'Offrande à l'Amour.* Une jeune fille vêtue d'une tunique blanche serrée par

une ceinture rose fait un serment devant la statue de l'Amour; sur le devant, deux colombes et une corbeille de fleurs. Toile. Haut. 1^m,27, larg. 0,85.

— *Bacchante.* Elle danse, tenant des cymbales; à ses pieds, un vase d'or renversé. Au second plan, deux petits faunes se donnant la main. Toile. Haut. 1^m,27, larg. 0^m,85.

Les deux pendants : 2,400 francs.

Coypel (Charles). *L'Amour maître d'école.* Costumé en abbé, assis sur une chaise, son carquois et ses flèches cachés sous son habit, il tient *l'Art d'aimer* et l'apprend à trois jeunes filles (Gravé par Lépicié). Haut. 0^m,78, larg. 0^m,61 : 2,200 francs.

Decamps. *Les Bûcheronnes.* Une femme âgée porte sur ses épaules un fagot de bois mort, suivie par une paysanne qui donne la main à son enfant. Bois. Haut. 0^m,28, larg. 0^m,45 : 3,900 francs.

Eisen (Attribué à Charles). *Intérieur sous Louis XV.* Dans une salle servant de bibliothèque, une jeune dame, portant une élégante toilette agrémentée de dentelles, assise devant un bureau, discute avec un jeune seigneur. A droite une mappemonde, dans le fond une bibliothèque. Bois cintré du haut. Haut. 0^m,40, larg. 0^m,30 : 4,200 francs.

Fragonard (Honoré). *Le Repos de la Sainte-Famille.* La Vierge, assise sur un socle de pierre, vêtue d'une robe rouge avec un manteau bleu, tient dans ses bras l'Enfant Jésus qu'elle embrasse; derrière de légers nuages on aperçoit saint Joseph; dans le haut, quelques chérubins. Toile ovale. Haut. 0^m,55, larg. 0^m,45 : 2,550 francs.

Guérin (F.). *Portrait de la marquise de Pompadour.*

Assise dans un élégant salon, vêtue d'une robe de soie fond blanc, à bouquets de roses, la marquise tient une brochure et caresse un petit chien; une jeune fille vêtue d'une robe bleue tient un oiseau qu'elle va mettre en cage. Au fond, une grande glace (provenant de la collection de Mme la duchesse de Berry). Toile. Haut. 0m,31, larg. 0m,24 : 4,360 fr.

ISABEY (Eugène). *Le Parc.* Des dames et des seigneurs groupés devant un bassin regardent quelques cygnes au blanc plumage; leurs cous tendus vers les élégants visiteurs, ils semblent attendre une part de friandise. Bois. Haut. 0m,27, larg. 0m,21 : 3,000 francs.

LANCRET (Nicolas). *Le Nid d'oiseaux.* Trois jeunes paysannes et deux jeunes garçons sont groupés à l'ombre d'un bosquet; l'un d'eux, debout, vêtu d'un élégant costume de soie rose, orné de rubans bleus, regarde son compagnon qui présente à une des fillettes un nid d'oiseau. Toile. Haut. 0m,70, larg. 0m,90 : 2,900 francs.

OUDRY (J.-B.). *Sujets de chasse.* Deux pendants. Un chien en arrêt auprès de deux faisans. Deux chiens gardant un lièvre et une perdrix attachés à une branche d'arbre. (Au dos se trouve l'inscription : Peint pour le Roy, par J.-B. Oudry, 1747.) Cuivres. Haut. 0m,17, larg. 0m,21 : 2,500 francs.

DESSINS, GRAVURES ET LIVRES.

VERNET (Horace). — Dessins de modes. Aquarelles, 1 vol. : 1,250 francs.

— *Galeries des modes et costumes français.* Ouvrage

commencé en 1778. Gravures coloriées, 1 vol. : 5,650 francs.

MINIATURES.

Hall. — Très belle miniature ronde, portrait d'une jeune femme représentée à mi-corps dans un parc, en ravissant costume Louis XVI ; des fleurs sont piquées dans sa coiffure : 16,700 francs.

Isabey. — Miniature ronde ; portrait de jeune femme à chevelure brune bouclée, représentée de face, une main sur la poitrine, vêtue d'un corsage rouge à col et revers de velours, passé sur une robe blanche. La figure se détache sur le ciel : 1,010 francs.

BIJOUX, BOITES ET TABATIÈRES.

Carnet de bal en or ciselé et repercé à jour avec fond en poudre d'écaille rose. Il offre sur la face une très jolie miniature louis-seize : portrait de jeune femme en robe blanche, avec fleurs et rubans dans la coiffure. En haut, les initiales J. S. : 1,200 francs.

Boîte ovale en cristal de roche, avec une très jolie monture en or ciselé, à festons de feuillages et cordons de perles, en émaux simulant des pierres de couleurs (époque Louis XIV) : 1,280 francs.

Boîte oblongue en or émaillé bleu sur fond guilloché et constellé d'étoiles, avec encadrement de perles d'émail blanc et de cordons de feuillages ciselés en relief et émaillé vert ; le couvercle est en outre enrichi de roses (époque Louis XVI) : 2,020 francs.

Boîte faite d'une chèvre couchée, en prime d'améthyste sculptée, portant sur le front un brillant taillé

en poire, les yeux et les cornes enrichis de brillants. Monture en or, avec fermoir composé d'un rubis entouré de brillants, 2,400 francs.

ORFÈVRERIE.

Très belle soupière ovale, à deux anses rocaille détachées, à couvercle surmonté d'un groupe d'artichauts, en argent repoussé, ciselé et doré. Elle est montée sur quatre petits pieds-volutes et couverte de godrons en relief sur fond piqueté. Au pourtour du couvercle sont espacés quatre motifs : groupes de coquillages. Haut. 0^m,19, long. 0^m,26, plateau, long. 0^m,31 : 2,500 francs.

Joli coffret rectangulaire, en argent fondu ciselé et doré au chiffre de la reine d'Angleterre et couvert de fleurs en relief, de feuilles d'acanthe et d'ornements rocailles (orfèvrerie anglaise) : 3,450 francs.

Magnifique service à thé d'orfèvrerie anglaise, en vermeil style rocaille, ornements gravés et en relief aux armes de lord Pembroke : 8,200 francs.

SCULPTURES.

Marbre blanc. — Charmante statuette de Cupidon planant dans les nues et tenant son flambeau. Le nuage s'appuie sur un socle à trois faces légèrement concaves, en albâtre oriental, à base et corniche de rouge antique. Plinthe en bronze doré à perles. Haut. 0^m,74 : 6,800 francs.

Marbre blanc. — Buste, grandeur naturelle, présumé celui de Mme Dubarry, les cheveux relevés sur le front, piqués de roses, ondulés et retombant en tresses

derrière la nuque, le cou nu, vêtue d'une robe bordée de dentelles et recouverte, aux épaules, d'un manteau drapé à l'antique. Signé ainsi : *Par J.-B. Lemoyne*, 177. Haut. piédouche compris, 0m,68 : 13,600 francs, à M. Löwengard.

Très belle cheminée en marbre blanc, et en bronze de style Louis XVI. Deux cariatides de femmes satyres, en bronze à patine verte avec accessoires, draperies dorées, sont adossées contre les montants et supportent une sorte de chapiteau arrondi en demi-lune, et en ressaut sur la cheminée. Haut. 1m,30, larg. 1m,50 : 1,520 francs.

PENDULES ET CARTELS.

Pendule en bronze, époque Louis XVI, composée de trois statuettes de femmes nues en bronze, à patine verte, soutenant une sphère en cuivre bleui, coupée par le cercle horizontal d'un cadran tournant et surmonté d'une statuette de Cupidon. Haut. 0m,73 : 10,000 francs.

Pendule en bronze ciselé et doré, époque Louis XVI, surmontée de trois figurines représentant une jeune fille lutinée par deux Cupidons. Socle en marbre blanc flanqué de quatre consoles renversées et traversées par des branches de lierre en bronze ciselé et doré. Haut. 0m,41 : 4,550 francs.

Pendule du temps de Louis XVI, en bronze ciselé et doré, forme carrée, flanquée de consoles feuillagées, reposant sur une plinthe a rinceaux, attributs des sciences et trois vases séparés par deux rinceaux enguirlandés. La musique joue des airs du *Devin de village*. Haut. 0m,74 : 2,520 francs.

Cartel, époque Louis XVI, en bronze ciselé et doré mat; cadran de *Robin*, horloger du roi, encadré de deux cornes d'abondance, surmonté d'un trophée d'instruments de musique et suspendu au moyen d'un ruban, noué en rosette à une patère. Haut. 0m,56, larg. 0m,26 : 4,650 francs.

Pendule du temps de Louis XVI, en bronze ciselé et doré, modèle à consoles symétriques avec cassolette à la partie supérieure. Socle en marbre blanc. Haut. 0m,63, larg. 0m,52 : 4,500 francs.

Cartel en bronze, ciselé et doré, époque Louis XVI, enroulements, rocailles et branchages. Sous le cadran, un Amour joue avec une colombe. Au-dessus, figurine de jeune fille à demi couchée et tenant une torche enflammée. Derrière elle, le coq gaulois. Cadran au nom de *Ferdinand Berthoud*, à Paris, Haut. 0m,90 : 3,000 fr.

BRONZES D'ART ET D'AMEUBLEMENT.

Deux groupes en bronze, époque Louis XVI, composés chacun de deux figurines d'Amours, socles ronds en marbre bleu turquin, appliques en bronze ciselé et doré. Haut. 0m,30 : 3,600 francs.

Deux très belles cassolettes en bronze, époque Louis XVI, formées de vases en cuivre bleui, à gorge en bronze ajouré, couvercle surmonté de fleurs et de fruits, en bronze ciselé et doré; ces vases sont supportés par trois cariatides de femmes adossées, drapées à l'antique (en bronze et patine verte) se terminant en pieds de biche. Haut. 0m,62 : 5,900 francs.

Chenets en bronze, ciselé et doré, du temps de Louis XVI; socle oblong, décoré de feuillages sur

fond noirci, et surmonté de deux colombes. Haut. 0m,27, larg. 0m,25 : 5,800 francs.

Deux candélabres en bronze ciselé et doré, du temps de Louis XVI, statuettes de nymphes tenant un vase émaillé bleu, d'où s'échappent un thyrse et les trois branches porte-lumières. Haut. 0m,72 : 5,300 fr.

Coupe oblongue, à godrons en porcelaine bleu de roi, avec belle monture Louis XVI, anses doubles, serpents, en bronze ciselé et doré. Haut. 0m,26, larg. 0m,44 : 3,200 francs.

Deux vases en bronze vert, à parties dorées, à panses ovoïdes, anses doubles à têtes d'oiseaux et guirlandes de fleurs. Haut. 0m,47 : 3,300 francs.

MEUBLES ANCIENS ET DE STYLE.

Petit bureau rectangulaire louis-seize, attribué à Riesener, en acajou et en bois des îles, décoré, au pourtour du bandeau, de quatre bas-reliefs en bronze doré; groupe d'Amours. Long. 0m,83, larg. 0m,51 : 12,250 francs.

Table de dame, bois de rose, citronnier et marqueterie, garnie de cuivres ciselés et dorés, du temps de Louis XVI : 9,000 francs.

Tricoteuse du temps de Louis XVI, à deux tablettes portées par quatre pieds, et entourée d'un bord vertical en bois d'acajou marqueté à treillis et orné de moulures, de cordons de perles et de chutes en bronze doré. Long. 0m,68 : 3,100 francs.

Meuble-vitrine louis-seize, par Crozatier, à deux corps et à côtes arrondies, en bois des îles, et garni de

bronzes ciselés et dorés; ce meuble est orné d'un médaillon central en bronze doré à figures d'enfants et entourage de fleurs. Haut. 2 mètres, long. 1m,55 : 3,000 francs.

Meuble-vitrine louis-seize, dont la description est de tous points semblable à celle du précédent : 3,000 francs.

Cartonnier de la Régence, en bois de violette garni de cuivres, avec pendule de *Julien Le Roy*, de la Société des Arts, sur laquelle est placée une figurine de l'Amour en bronze ciselé et doré. Haut. 0m,97, long. 0m,75 : 3,000 francs.

Commode droite du temps de Louis XVI, bois d'acajou à angles arrondis garnis de moulures, au chiffre de la princesse de Lamballe à qui le meuble aurait été offert par Marie-Antoinette. Long. 1m,28 : 4,100 francs.

Deux gaines à quatre faces en bois d'acajou, garnies de bronzes ciselés et dorés; festons et guirlandes, angles coupés et ornés de têtes de béliers, travail de style Louis XVI, exécuté par Grohé : 2,240 francs.

MEUBLES EN BOIS DORÉ.

Console louis-seize, ornements : branches de lierre s'enroulant autour d'un cordon de piastres sur la frise du bandeau, découpée à jour. Quatre carquois, décorés d'imbrications, simulent les pieds de la console. Tablette de marbre blanc. Haut. 0m,86, long. 1m,15, larg. 0,53 : 4,150 francs.

SIÈGES DE LUXE.

Ameublement de salon en bois sculpté et doré, du

temps de Louis XVI, recouvert en ancienne tapisserie d'Aubusson; scènes enfantines sous des lambrequins; sujets tirés de fables de La Fontaine : 7,000 francs.

Tabouret de pied, de l'époque de Louis XVI, en bois d'acajou, décoré de cordons de perles de cuivre, droits et festonnés, sur quatre pieds à volutes; dessus formé d'une glace étamée sur laquelle se place un coussin entouré d'une galerie en bronze ajouré et doré : 590 francs.

Grand canapé en bois doré, couvert de satin brodé à l'aiguille, travail du temps de Louis XVI : 2,380 fr.

La vente du mobilier artistique de Mme Oger de Bréart a produit la somme de 382,385 francs.

DEFOER

TABLEAUX MODERNES DE PREMIER ORDRE.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

M. GEORGES PETIT, EXPERT.

22 mai.

Le catalogue est accompagné de quarante photo-aquatintes reproduisant les tableaux et de onze typogravures reproduisant les pastels, aquarelles et dessins. Toutes sont dues à la maison Boussod, Valadon et Cie.

M. Defoer, richissime amateur, qui joue un grand rôle dans le monde financier, avait réuni depuis ces dernières années cette précieuse collection qui résume l'histoire de la peinture française, depuis 1830 jusqu'à nos jours.

Le catalogue ne contient pas de préface, mais M. Albert Wolff a remédié, dans un article du *Figaro*, à cette lacune, en présentant au public la collection Defoer.

« J'ai, dit-il, assisté à l'origine de la collection ; j'ai vu peu à peu l'amateur se dégager de l'homme simplement riche ; j'ai vu naître sa passion pour la peinture ; j'en ai suivi les développements dans les entretiens quotidiens que nous eûmes à notre cercle. La galerie de M. Defoer a suivi la marche ordinaire, elle a été transformée et surtout améliorée d'année en année, si bien qu'à la fin elle se composait de quarante tableaux et de onze pastels, tous œuvres de choix, de tout premier ordre.

« Parmi les six Corot se trouvent les deux toiles marquantes du maître : le *Pont de Mantes*, un chef-d'œuvre de vérité, et la *Danse des Nymphes*, un autre chef-d'œuvre de la plus belle poésie et d'une imagination merveilleuse. Deux perles de l'œuvre de Daubigny ; un seul Decamp, mais c'est le *Garde-chasse*, un de ses plus célèbres tableaux. De Delacroix, une toile de fauves, plus le *Christ sur la croix*, qu'on a vu à l'exposition des Cent chefs-d'œuvre. Trois merveilles de Diaz : la *Châtelaine*, qu'on cite toujours quand on parle de cet enchanteur, est là, à côté des confidences de l'amour ; trois étourdissantes pages de Jules Dupré ; un seul Fromentin, mais c'est sa toile capitale : la *Fantasia*. Un trompette de hussards affirme le génie de Géricault ; une réduction de la *Justice divine* résume l'œuvre de Prudhon.

« Qui lit ces noms glorieux et la nomenclature des tableaux peut déjà se faire une idée de cette collection. Mais ce n'est pas tout encore : parmi les quatre Rousseau, deux, pour le moins, le *Soir* et les *Bords de la Loire*, sont des toiles de premier plan dans l'œuvre de ce grand paysagiste. Enfin Millet est là avec onze pastels et avec quatre tableaux de derrière les fagots. Il y a le fameux *Homme à la houe*, page sévère de la vie du laboureur à côté de la *Brûleuse d'herbes* et des *Glaneuses*, qui montrent ce grand maître dans une note poétique d'une grace achevée. Jamais Troyon n'a signé deux tableaux plus complets que ceux qui figurent dans la collection Defoer.

« M. Meissonier est représenté par quatre tableaux. Il y a là le fameux *Napoléon* sur son cheval blanc qui a été pendant de longues années en Angleterre, les minuscules *Joueurs de boule*, un tour de force de précision, ainsi que le *Voyageur*, que j'ai salué à une exposition des Mirlitons comme un des plus beaux tableaux du maître, et que je persiste à considérer comme tel. Ricard est là avec une page charmante. Isabey, mort récemment, a fourni le *Festin champêtre* à cette collection ; Marilhat, un *Paysage du Berry*. L'*Entrée du grand canal à Venise* peut se mettre à côté des remarquables morceaux que le musée du Luxembourg possède de M. Ziem et, enfin, il y a l'*Attente*, une de ces pages exquises où M. Alfred Stevens met son incomparable science au service d'une idée empoignante. »

Corot (Camille). *Le Pont de Mantes*. Des peupliers et des saules bordent la rivière. Un pêcheur en bonnet rouge est assis dans une barque au pied de la berge; au fond du tableau apparaît la silhouette du vieux pont de Mantes avec une petite construction sur la dernière arche et un vieux moulin au centre. Haut. 0m,38, larg. 0m,56 (Collection Faure. Exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 13,000 francs.

— *Nymphes et Faunes*. Au déclin du jour, des nymphes et des faunes dansent dans une prairie, au bord d'un étang ombragé par de grands arbres. Au fond soleil couchant. Toile. Haut. 0m,96, larg. 1m,25. Salon de 1869 (vente Laurent Richard, en 1873. Exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 65,100 francs.

— *Les Saules*. Prairie plantée régulièrement de rangées de saules. Sur le premier plan, un grand tronc d'arbre abattu et des branches coupées. Plus loin, sur la droite, une maisonnette couverte d'un toit rouge, et, tout auprès, deux bûcherons faisant du bois. Au fond, à travers le feuillage léger des saules, apparaît la campagne avec ses champs brûlés par le soleil, et les maisons du village, vivement éclairées par un ciel pur. Toile. Haut. 0m,32, larg. 0m,44 (Collection Grabbe, de Bruxelles. Exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 8,300 francs.

— *Le Village de Marcoussis*. Une grande prairie conduit au village de Marcoussis dont le clocher se découpe sur le soleil. A gauche un arbre, une paysanne fait paître sa vache près d'elle, une autre paysanne coupe de l'herbe. Plus loin, un grand mur blanc, et, tout au fond, les coteaux dans la brume. Au premier plan, une femme suit un sentier, une charge d'herbes sur les épaules. Toile. Haut. 0m,41, larg. 0m,61 (Exposition universelle de 1855. Collection Faure, Collection Warnier, de Reims) : 8,100 fr.

— *La Danse des Nymphes*. Des nymphes et des faunes accourent au milieu d'une prairie éclairée par le soleil du matin. Toile, Haut. 0m,65, larg. 0m,81 (Collections Gavet, Clapisson, Warnier, de Reims) : 15,500 francs.

— *Le Château de Pierrefonds*. Une grande prairie, peuplée d'un troupeau de vaches et couverte de massifs de verdure et de bouquets d'arbres, s'étend jusqu'au bord d'un lac; au delà s'élève un coteau surmonté du château de Pierrefonds, dont les tourelles se détachent sur le fond gris du ciel. Bois. Haut. 0m,25, larg. 0m,49 (Collection de Sarlat) : 10,000 francs.

DAUBIGNY (Charles). *Bords de l'Oise.* Le soleil au matin. La rivière est séparée en deux bras par un petit îlot boisé ; la berge de gauche est couverte de saules et d'oseraies qui se reflètent dans l'eau. Au fond, sur celle de droite, le clocher d'une église et les maisons d'un village. Une péniche descend le fleuve. Bois. Haut. 0^m,26, larg. 0^m,43 (collection du baron Ury de Gümzburg) : 14,250 francs.

— *Vue de Conflans (fin d'Oise).* La Seine et l'Oise ne sont plus séparées à cet endroit que par une berge verdoyante sur laquelle une paysanne fait paître ses oies. A gauche, de nombreux bateaux sont amarrés à la rive bordée de peupliers. Au loin, sur le coteau qui descend au bord de la Seine, on aperçoit le joli village de Conflans avec son église et ses maisonnettes blanches vivement éclairées. Bois. Haut. 0^m,38, larg. 0^m,66 (collection de Sarlat) : 16,500 francs.

DECAMPS (Alexandre-Gabriel). *Le Garde-chasse.* L'orage est passé, de gros nuages roulent dans le ciel et le vent souffle encore avec violence ; un rayon de soleil éclaire la plaine. Un vieux garde, le dos voûté, suivi de quatre petits chiens bassets qu'il tient en laisse, marche à grandes enjambées dans un chemin détrempé par la pluie. Deux autres chasseurs, accompagnés d'un chien courant, marchent devant lui ; plus loin, sur la route un cabriolet se détache sur le fond clair du ciel. Toile. Haut. 0^m,35, larg. 0^m,55 (vente Larrieu, février 1850. Collections de M. Adolphe Moreau, du baron Ury de Günzburg) : 16,000 francs.

DELACROIX (Eugène). *Le Christ sur la croix.* Le Christ, les bras étendus sur la croix, vient de rendre le dernier soupir. Sa tête, chargée de la couronne

d'épines, retombe sur son épaule, et le sang s'échappe de ses plaies béantes. Sur la gauche, deux personnages à mi-corps, dont l'un lève le bras dans la direction du Christ. A droite, au second plan, deux cavaliers tiennent chacun un étendard déployé l'un rouge, l'autre jaune. Tout au fond, apparaît la ville de Jérusalem, noyée dans l'ombre du crépuscule, sous un ciel sombre troué par places de lueurs rougeâtres et sinistres. Toile. Haut. 0m,81, larg. 0m,64. (Salon de 1847, Exposition universelle de 1855, Collections Bonnet, Fanien, Exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 29,500 francs.

— *Lion et lionne dans leur antre.* — La lionne est accroupie sur les pattes de derrière, l'œil étincelant, les oreilles droites, et pousse un gémissement sourd et prolongé, comme si elle flairait quelque danger. Plus loin, le lion apparaît en pleine lumière dans une autre cavité de l'antre. Haut. 0m,38, larg. 0m,45 (collections de MM. Henri Hecht, Warnier de Reims) : 7,500 francs.

Diaz (Narcisse). *La Châtelaine.* Une jeune femme blonde, vêtue d'un riche et élégant costume louis-treize en soie rose, se promène dans un parc, accompagnée de ses lévriers. Un petit garçon blond et joufflu se serre contre elle d'un mouvement craintif, tout en cherchant à voir l'un des chiens qui lève la tête sous la main caressante de sa jeune maîtresse. Daté, 1848. Peint sur carton. Haut. 0m,41, larg. 0m,25 (collection Gavet). 15,500 francs.

— *Les Confidences de l'Amour.* Une jeune nymphe vêtue d'une tunique bleue qu'elle a laissé tomber sur ses genoux est assise demi-nue sur un tertre ombragé. D'un geste gracieux, elle retient l'Amour près

d'elle. Au fond, le soleil couchant. Daté, 1851. Bois. Haut. 0m,45, larg. 0m,28 (collection Arthur Stevens) : 12,700 francs.

— *Petite Fille au chien.* Une petite fille blonde est assise au pied d'un arbre, un petit chien sur les genoux. Elle est vêtue d'une jupe bleue et porte dans ses cheveux et sur ses épaules des nœuds de soie rose. Haut. 0m,18, larg. 0m,14 (collection du baron Herman) : 3,600 francs.

Dupré (Jules). *L'Étang.* De grands arbres se dressent au bord d'un étang, au milieu d'une prairie parsemée de buissons et d'arbustes en fleurs ; sur la droite, un massif d'arbres touffus se reflète dans l'eau. Au premier plan, un paysan est couché dans l'herbe en plein soleil. Toile. Haut. 0m,31, larg. 0m,23 (collection Michel de Trétaigne) : 9,400 francs.

— *Coucher de soleil.* Les nuages se séparent comme après un orage, et le soleil, déjà caché derrière l'horizon, éclaire le haut du ciel d'un vaste rayonnement. La campagne est semée d'arbres qui se détachent sur le fond clair et lumineux. Au premier plan un paysan à cheval, suivi de son chien qui se désaltère dans une flaque d'eau, ramène à la ferme un troupeau de vaches. Toile. Haut. 0m,35, larg. 0m,60 (collection du baron Ury de Günzburg) : 15,000 francs.

— *Le Troupeau de moutons.* Debout devant la porte d'une chaumière, un berger, appuyé sur son bâton, veille sur son troupeau couché autour de lui. A gauche, une mare entourée d'arbres ; plus loin, derrière une haie, une hutte de charbonniers, et, au loin, dans la plaine, une église de campagne, dont le clocher se découpe sur les nuages gris du ciel.

Toile. Haut. 0m,28, larg, 0m,22 (collection Tabourin): 3,750 francs.

FROMENTIN (Eugène). *La Fantasia.* Des cavaliers arabes parcourent une immense plaine à toute bride, agitant les bras, poussant des clameurs, et déchargeant leurs fusils. L'un d'eux, le plus rapproché, roule à terre avec sa monture; d'autres, vêtus de riches et brillants costumes, arrivent au grand galop, burnous au vent. A gauche, un tertre d'où l'émir, escorté de ses principaux chefs, assiste à leurs exercices. Toile. Haut. 1m,02, larg. 1m,43 (Salon de 1869, vente Laurent Richard en 1873, collection Grabbe de Bruxelles, Exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 68,000 francs.

— *L'Abreuvoir.* Le soir, après une chaude journée de chasse, des cavaliers arabes rencontrent une source dans une oasis. Le chef, enveloppé dans son burnous, la carabine au dos, fait entrer son cheval dans le ruisseau. Un Arabe, au premier plan, a mis pied à terre et, agenouillé au bord de l'eau, boit dans le creux de sa main; un autre sur la droite, dans l'eau jusqu'à la cheville, s'apprête à remonter sur le cheval blanc qu'il tient par la bride, pour faire place aux autres chasseurs. Haut. 0m,35, larg. 0m,27 (collection du baron Ury de Günzburg) : 16,200 francs.

GÉRICAULT (Jean-Louis-André-Théodore). *Trompette de hussards.* Il est coiffé d'un grand shako rouge à plumet et vêtu d'un dolman bleu, sur lequel retombe un manteau blanc bordé de fourrure. Toile. Haut. 0m,95, larg. 0m,70 (collections Monjean, Crabbe, Ury de Günzburg. Exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 19,500 francs.

ISABEY (Eugène). *Le Festin champêtre.* A gauche,

plus de cent convives, seigneurs et dames de la cour, sont réunis à un grand festin champêtre ; un orchestre accompagne la fête. Sur la droite, tous les gens de l'escorte, hommes d'armes et cavaliers, les uns debout, les autres assis, choquent bruyamment leurs verres. Bois. Haut, $0^{m},21$, larg. $1^{m},69$ (collection Saucède) : 7,300 francs.

Marilhat (Prosper). *Paysage du Berry.* Un grand pâturage, coupé par un ruisseau, s'étend en plein soleil jusqu'à un monticule boisé. Quelques vaches paissent sous les ombrages, gardées par un berger, assis près d'un pont rustique. A gauche, apparaît le fond de la vallée, noyée dans la verdure. Bois. Haut. $0^{m},34$, larg. $0^{m},51$ (collection Ury de Günzburg) : 3,000 francs.

Meissonier (Jean-Louis-Ernest). *1814.* Monté sur un cheval blanc, sa redingote grise entr'ouverte sur son uniforme, ayant laissé derrière lui son escorte, Napoléon s'est avancé sur un tertre élevé d'où il peut observer le champ de bataille du lendemain. Son front est soucieux, ses regards portent au delà du terrain sur lequel va se jouer sa destinée, cherchant à lire dans l'avenir. Le ciel est chargé de nuages sombres, et le pâle soleil qui l'éclaire n'est plus le soleil d'Austerlitz. Daté 1863. Bois. Haut. $0^{m},32$, larg. $0^{m},24$ (galerie du prince Napoléon, collection Bouruet-Aubertot, vente Ruskin, Londres 1881, exposition Meissonier en 1884) : 128,000 francs.

— *Les Joueurs de boules, à Antibes.* — Sur la route de la Salice, près d'un mur dont l'ombre se projette sur la route, sont réunis les joueurs en bras de chemise, le tricorne sur la tête. L'un d'eux, tourné vers la muraille, bourre sa pipe ; les autres, dans des poses

diverses, assemblés autour des boules, regardent avec attention celui qui, dans le lointain, joue son dernier coup, probablement celui qui va décider de la partie. Deux soldats de la garnison s'intéressent au jeu. 1869. Bois. Haut. 0^{m},12, larg. 0^{m},19 (collection A. Roux, de Marseille, Exposition universelle de 1878, exposition des cent chefs-d'œuvre de 1883 ; exposition Meissonier en 1884) : 46,700 francs.

— *Le Voyageur*. Un cavalier suit un chemin dans une plaine dénudée et sans abri. Les rafales soulèvent les plis du large manteau dans lequel il est enveloppé, et dont il a relevé le collet pour se protéger contre l'ouragan. Il marche droit sur le spectateur. Daté, 1880. Bois. Haut. 0^{m},39, larg. 0^{m},29 (collection Ury de Günzburg, exposition Messonier en 1884) : 30,500 francs.

— *Le Rieur*. Il rit d'un propos de corps de garde, la tête en arrière, coiffée d'un large chapeau gris, la cravache dans la main droite appuyée sur la hanche et l'autre sur la garde de son épée, il se tient les jambes écartées, de l'air un peu lourdaud d'un soldat habitué à la grosse plaisanterie. Il est vêtu d'un pourpoint gris et porte des bottes à revers rouges ; près de lui, à terre, un tambour et un drapeau ; derrière, une chaise sur laquelle est un manteau rouge. Date, 1865. Bois. Haut. 0^{m},20, larg. 0^{m},12 (vente Milton, Lakam, de New-York, en 1880, exposition Meissonier en 1884) : 25,000 francs.

Millet (Jean-François). *L'homme à la houe*. Au milieu de la grande chaleur d'un jour d'été, un paysan défriche un terrain couvert de chardons et d'herbes sauvages ; appuyé sur sa houe, il s'arrête dans son rude labeur pour respirer et prendre un instant de

repos. Il est nu-tête, en bras de chemise et vêtu d'un pantalon de toile bleue. A droite, sa blouse et son chapeau sont déposés au milieu d'un champ. Plus loin, une femme brûlant des herbes et un laboureur avec sa charrue attelée de deux chevaux blancs. Gravé à l'eau-forte par Bracquemond. Haut. 0^m,30, larg. 1 mètre (Salon de 1863, collections Blanc, Crabe, de Bruxelles, galerie Secrétan, exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 57,100 francs.

— *La Lessiveuse.* Dans une salle rustique, à haute cheminée, une paysanne verse une cruche d'eau bouillante dans une large cuve. La buée monte lentement dans la pièce en répandant un brouillard fin et humide qui emplit l'atmosphère. Bois. Haut. 0^m,44, larg. 0,34 (collection Cachardy, ventes Marmontel, Laurent Richard, en 1873, collections Monjean, Clapisson, Ury de Günzburg, exposition des cent chefs-d'œuvre, en 1883) : 25,100 francs.

— *Les Glaneuses. Chaude journée d'été.* Trois pauvres femmes, une vieille et deux jeunes, ramassent les épis perdus dans un champ qu'on vient de moissonner. Au loin, les moissonneurs sont occupés à décharger les charrettes pour élever des meules. Toile. Haut. 0^m,36, larg. 0^m,28 (collection Hoschedé, Lutz, Trétiakoff) : 24,100 francs.

— *La Brûleuse d'herbes.* Par une chaude journée d'été, une paysanne vêtue d'un corsage rouge, d'une jupe de bure grise, la tête préservée de l'ardeur du soleil par un foulard d'un rouge fané, regarde brûler un tas d'herbes desséchées, les mains appuyées sur sa fourche. A travers la fumée qui monte en longues spirales, apparaissent des faneuses au milieu de la campagne. Toile. Haut. 0^m,37, larg. 0^m,28 (galerie

J. Van Praet, exposition des cent chefs-d'œuvre, en 1883) : 25,000 francs.

PRUDHON (Pierre-Paul). *La Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime.* Dans un lieu désert, hérissé de rochers et éclairé par la lune, un homme, un poignard à la main, vêtu d'une tunique et d'un manteau, s'éloigne rapidement. A droite, est étendu par terre le corps nu d'un jeune homme assassiné. Au-dessus de la victime volent dans les airs la Vengeance tenant une torche, prête à saisir le meurtrier, et la Justice, personnifiée par les balances et le glaive. Variante en réduction du tableau du musée du Louvre. Toile. Haut. 0^m,46, larg. 0^m,65 (collection Monjean) : 8,200 francs.

RICARD (Gustave). *Le Joueur de flûte.* Le peintre a donné à ce portrait de jeune garçon une expression charmante, pleine de douceur et de distinction. Ses yeux d'un bleu profond, sa chevelure blonde, la ligne de son nez et de sa bouche, l'arrangement si simple du costume et de la main qui tient la flûte, tout concourt à faire de ce portrait une peinture pleine de charme. Toile. Haut. 0^m,48, larg. 0^m,34 (cabinet de M. de Calonne) : 6,700 francs.

ROUSSEAU (Théodore). — *Bords de la Loire.* Le fleuve a débordé et forme dans la campagne de grandes flaques d'eau qui laissent voir par places des monticules de sable. A gauche, une paysanne vêtue de rouge est assise sous un groupe d'arbres dont la silhouette se détache sur le ciel ; plus près, un pêcheur, dans un bateau, retire ses filets. Au fond, l'autre rive, semée de maisonnettes et de bouquets d'arbres s'aperçoit dans la brume. Ce tableau, dans le sentiment des beaux Van-Goyen, est un tour de force

de coloris blond et délicat. Bois. Haut. 0m,43, larg. 0m,63 (collection Fanien, exposition des cent chefs-d'œuvre en 1883) : 55,000 francs.

— *Le Soir.* Le soleil a disparu derrière l'horizon tout empourpré. Le ciel couvert de gros nuages et toute la campagne sont enveloppés d'une lumière chaude et dorée. Un pêcheur, au bord d'un ruisseau qui traverse le paysage, s'apprête à jeter ses filets. Toile. Haut. 0m,43, larg. 0m,63 (collection Fanien, exposition des cent chefs-d'œuvre, en 1883) : 27,500 francs.

— *Monticule du Jean de Paris, effet du matin.* C'est après la journée de juin 1848 que Rousseau, retiré à Barbizon, exécuta ce petit tableau. M. Sensier, dans son ouvrage sur Th. Rousseau, s'exprime en termes chaleureux sur cette belle étude d'automne. Des bouleaux agités par la brise du matin ombragent de douces vapeurs. Une femme en robe bleue (celle du peintre) est assise, travaillant au pied d'un arbre. Bois. Haut. 0m,31, long. 0m 22 (collection Laurent Richard) : 12,500 francs.

— *Le petit Pêcheur.* Le ciel, parsemé de nuages sombres, indique une journée d'orage. Un rayon de soleil éclaire la prairie traversée par un sentier qui conduit à une métairie, située au milieu d'un bouquet d'arbres. Au premier plan, un pêcheur cherche une place pour jeter ses filets. Bois. Haut. 0m,14, larg. 0m,21 (galerie Wilson) : 11,250 francs.

STEVENS (Alfred). *L'Attente.* La mer est haute ; les vagues déferlent avec violence sur la côte, où elles viennent retomber en pluie fine. Une jeune femme, appuyée contre la balustrade d'une terrasse, observe la mer avec anxiété, dans l'espoir d'y découvrir le bateau qu'elle voudrait voir rentrer au port. Près

d'elle, un canot à sec, avec ses avirons. Le ciel est chargé de nuages sombres poussés par un vent de tempete. Toile. Haut. 0m,81, larg. 1 mètre (Exposition universelle d'Anvers, en 1885) : 7.200 francs.

TROYON (Constant). *Pâturage*. Une belle vache normande se tient debout, au bord d'un ruisseau, la tête tournée vers la plaine ; près d'elle, un veau blanc, éclairé en pleine lumière, et plus loin, le reste du troupeau, disséminé dans le pâturage, sous un ciel chargé de vapeurs. Bois. Haut. 0m,53, larg. 0m,71 (collections Schulte, Ury de Günzburg) : 33,000 francs.

— *Bœuf allant au pâturage*. Un bœuf blanc, taché de roux sur la tête et l'encolure, arrive presque de face dans un sentier en pleine campagne. Une vache noire enfoncée dans l'herbe jusqu'au poitrail le suit à travers champs. Au loin, quelques moissonneurs travaillent dans la plaine, sous un ciel bleu, légèrement voilé par les vapeurs du matin. Bois. Haut. 0m,26, larg. 0m,34 (collection Ury de Günzburg) : 17,200 francs.

ZIEM (Félix). *Entrée du grand canal à Venise*. Sur la droite, le long des quais, une rangée de navires ; un peu plus au centre, un gros bateau vu par l'arrière est à l'ancre, dans les eaux du canal. A travers sa mâture élégante, on aperçoit, éclairés en pleine lumière, les palais, les dômes et les églises. Au fond, noyés dans la brume, l'église de Notre-Dame de la Salette, et de gros voiliers, prêts à prendre le large. Au premier plan, une gondole chargée de promeneurs traverse le canal. Toile. Haut. 1m,08, larg. 1m,62 (galerie Van Walchren) : 24,000 francs.

PASTELS, AQUARELLE ET DESSINS.

MILLET (Jean-François). *La plaine de Barbizon; effet d'hiver.* Les sillons sont cachés sous la neige; au loin, dans la plaine, apparaissent en taches sombres quelques meules dont le sommet, couvert de givre, se détache sur un ciel entièrement voilé de nuages froids et gris. Sur la gauche, les bâtiments d'une ferme ; sur la droite, couvertes de neige, les chaumières du village de Barbizon, se confondant avec le ciel et le terrain. Quelques corbeaux troublent seuls le silence de cette solitude. Pastel. Haut. 0^{m},70, larg. 0^{m},93 (collections Gavet, Sécrétan, Warnier, de Reims) : 7,100 francs.

— *Les meules.* Novembre. Mise à l'abri de la récolte. Trois grandes meules éclairées par un pâle rayon de soleil se dressent dans la plaine, à une petite distance du village. Un troupeau de moutons, gardé par une bergère, broute dans les champs; à gauche, à perte de vue, s'étend la plaine de Barbizon, sous un ciel balayé par une bise déjà froide. Pastel. Haut. 0^{m},71, larg. 0^{m},92 (collection Gavet) : 9,500 francs.

— *La nuée de corbeaux ; effet d'hiver.* Par une froide journée de novembre, enveloppée dans sa mante, une paysanne garde ses vaches au milieu de champs appauvris par le froid de l'hiver. A quelque distance d'elle, une nuée de corbeaux s'envole bruyamment de terre, pour aller s'abattre sur les branches de peupliers dénudés. Pastel. Haut. 0^{m},37, larg. 0^{m},48 (collections Gavet, E. May) : 7,000 francs.

— *Coucher de soleil sur une plaine.* Semblable à un globe de feu, le soleil, avant de disparaître, répand sur toute la plaine une clarté rougeâtre que tamisent

les premières brumes du soir. Au premier plan, une paysanne, une charge d'herbes sur le dos, longe un champ de terres labourées. Pastel. Haut. 0m,38, larg. 0m,50 (collections Gavet, E. May, Monjean) : 4,050 francs.

— *Anes dans une plaine par la pluie.* De gros nuages sombres envahissent le ciel ; le vent se lève et courbe les herbes et les broussailles. Trois ânes, deux debout, un couché, sentent venir la tourmente, et lui tournant philosophiquement le dos, reçoivent toute l'averse. Pastel. Haut. 0m,44, larg. 0m,54 (collections Gavet, Monjean) : 6,000 francs.

— *L'Oiseleur.* Un paysan a dressé, sur la neige qui couvre son jardin, un piège à prendre les oiseaux. Caché derrière la porte d'une grange, il attend qu'ils se soient posés, avant de tirer le lacet qui doit les retenir prisonniers. Pastel. Haut. 0m,54, larg. 0m,44 (collection Bischoffsheim) : 4,700 francs.

— *Le Troupeau de moutons.* Au premier plan, des moutons paissent au milieu d'une prairie sous la garde d'un berger. Plus loin, une rivière bordée de peupliers traverse le paysage en formant mille détours. La grande lumière du matin répand sur toute la campagne une coloration fine et argentée. Aquarelle. Haut. 0m,25, larg. 0m,35. (collection Jourdier): 2,000 fr.

— *La Veillée.* Une paysanne, assise près du berceau de son enfant endormi, travaille à un ouvrage de couture, à la lueur tremblotante d'une petite lampe accrochée à la muraille. Dessin au crayon noir. Haut. 0m,32, larg. 0m,28 collections Arthur Stevens, Ch. Hayem) : 4,250 francs.

— *Femme donnant à manger à ses poules.* Debout, sur

le pas de sa porte, une paysanne appelle ses poules et leur jette le grain qu'elle tient dans son tablier. Au fond de la cour, la porte, ouverte sur le jardin, laisse voir un paysan bêchant un carré de légumes. Dessin au fusain, rehaussé de gouache. Haut, 0^m,40, larg. 0^m,30 (collection Atgé) : 3,100 francs.

— *La Lessiveuse.* Même composition que le tableau cité plus haut. Dessin au fusain rehaussé de crayon blanc. Haut. 0^m,45, larg. 0^m,34 (collection Atgé) : 3,000 fr.

— *Paysanne veillant son enfant.* Dans un intérieur rustique, une paysanne travaille à un ouvrage de couture et veille sur son enfant endormi. Dessin rehaussé de pastel. Haut. 0^m,30, larg. 0^m,25 (collection Hayem) : 3,400 francs.

Le total de la vente Defoer a été, pour les tableaux, de 981,750 francs et pour les pastels, dessins et aquarelles, de 53,800 francs, ce qui donne, comme résultat général, pour une seule vacation, 1,035,550 francs.

GÉNARD (DE GRENOBLE)

LIVRES ANCIENS ET MODERNES.

M. MAURICE DELESTRE, COMMISSAIRE-PRISEUR.

M. CH. PORQUET, EXPERT.

24 et 25 mai.

Ce n'est pas la première fois que les bibliophiles parisiens entendent parler de M. Génard de Grenoble. Déjà, au mois de décembre 1882, une importante partie de sa bibliothèque avait été dispersée dans les salles de l'Hôtel Drouot.

« Mais cette vente, a dit dans sa chronique du *Livre* M. Jules Brivois, fut loin de produire ce qu'il en attendait ; et encore soutint-il les enchères en rachetant un certain nombre d'ouvrages qu'il ne voulut pas laisser partir à bas prix. Cette fois encore ses espérances ont été déçues. Ce qu'il avait racheté plus de 40,000 francs, a produit 20,000 francs, frais déduits. Les livres ont subi, comme toute chose, une certaine dépréciation, mais il faut dire aussi que le goût de l'amateur s'est épuré. Autrefois, quand il voulait avoir un livre rare, pourvu que les raccommodages fussent habilement faits, et pour peu que l'exemplaire fût relié par Bauzonnet, Trautz, Cazin, Lortic, fût-il court de marges, l'amateur l'achetait fort cher (notamment aux ventes Turner et Lebœuf de Montgermont), mais quand plus tard il voulait le revendre, il éprouvait une déception et, ne voulant pas le déprécier, il le rachetait pour, quelque temps après, le remettre en vente et le malheureux livre, n'étant plus soutenu, tombait à plat. C'est ce qui vient d'arriver pour un Montaigne de 1588, in-4°, relié par Trautz, que M. Génard avait racheté 800 francs à sa première vente et qui vient d'être revendu 270 francs. Il y avait un raccommodage au frontispice.

« Je ne trouve pas mauvais continue M. Brivois, que l'expert s'étende longuement sur les qualités d'un livre, mais je persiste à dire qu'il a le devoir étroit d'indiquer en même temps les défauts — la condition en un mot — afin de pouvoir écrire en tête du catalogue : *Bona fide.* »

Disons à la décharge de M. Porquet que le catalogue était venu tout préparé de Grenoble et que l'expert avait dû marquer avec

un signet les endroits défectueux pour ceux qui devaient examiner les livres avant la vente.

M. Jules Brivois a donné un curieux relevé des prix auxquels ont été vendus certains exemplaires rachetés à sa première vente par M. Génard.

Fables de La Fontaine avec figures gravées par Simon et Coiny. Paris, Didot, 1787; 6 vol. in-18, mauvaise reliure, figures avant les numéros, racheté par M. Génard, à sa première vente, 700 francs, et revendu à celle-ci 290 francs.

La *Princesse de Clève*. Paris, Claude Barbin, 1678; 4 tomes en 2 vol. in-12. Maroquin citron, reliure de Trautz, court de marges, repris par M. Génard à 700 francs, revendu 270 francs.

Fables choisies, mises en vers par Jean de La Fontaine. Paris, Desaint et Saillant, 1755; 4 vol. gr. in-fol., figures d'Oudry, reliure de Chambolle, exemplaire en grand papier, très court de marges, racheté 1,120 fr., et revendu à 705 francs.

Le *Théâtre de P. Corneille*. Les *Tragédies et comédies de Thomas Corneille*. Amsterdam, 1664-1678; 10 vol. petit in-12, figures, reliés par Duru; exemplaire court de marges, revendu 350 francs au lieu de 770 francs.

Le *Diable boiteux*. Paris, Claude Barbin, 1707, in-12, relié par Lortic, édition originale, superbe exemplaire (dit le catalogue préparé à Grenoble), mais titre raccommodé (ce qu'il omet d'indiquer), vendu 141 francs au lieu de 370 francs.

Le *Paysan perverti*. La *Paysanne pervertie*. 8 vol. in-12, reliés par Chambolle; exemplaire court de marges, figures remontées, vendu 295 francs au lieu de 450 francs.

Heptameron français ou *Nouvelles de Marguerite, reine de Navarre.* Berne, 1780-1781 ; 3 vol. in-8°, figures de Frendenberg, magnifique exemplaire, relié sur brochure par Thibaron Joly, figures courtes à la marge extérieure, vendu 672 francs au lieu de 750 francs.

Fabliaux ou contes des XIIe *et* XIIIe *siècles.* Paris, Jules Renouard, 1829 ; 5 vol. gr. in-8°, papier jésus vélin, avec les 18 gravures de Moreau et de Desenne, en double état : avant la lettre sur chine et eaux-fortes (reliure anglaise) : 420 francs au lieu de 700 francs.

Œuvres de Boileau. Paris, Lefèvre, 1824 ; 4 vol. gr. in-8°, papier jésus vélin, l'un des 50 exemplaires, demi-reliure, maroquin rouge, reliure de Capé avec environ 80 vignettes et portraits, avant la lettre ou à l'eau-forte : 601 francs au lieu de 1,000 francs.

Œuvres complètes de Grécourt. Paris, Chaigneau, 1796, 4 volumes in-8°, papier vélin, reliure par Doll, figure avant la lettre et eaux-fortes : 265 francs au lieu de 500 francs.

Contes et nouvelles en vers, par M. de La Fontaine, Amsterdam, 1762 ; 2 vol in-8°, portrait et figures d'Eisen, édition dite des « fermiers généraux », maroquin rouge, large dentelle doublée de moire (reliure ancienne) : 1,345 francs au lieu de 1,700 francs.

Œuvres complètes de Molière. Paris, Lefèvre, 1824-1826 ; 8 vol. gr. in-8°, papier jésus vélin, demi-reliure, non rogné ; contenant la suite complète d'un portrait de Molière, gravé par Saint-Aubin, avant lettre et eau-forte et de 30 figures de Moreau, publiées par Renouard, en triple état ; eau-forte avant la lettre, par Desenne et Horace Vernet et un certain nombre de portraits de Molière (exemplaire de Renouard, relié depuis sa vente) : 1,500 francs au lieu de 2,200 francs.

Œuvres de Crébillon. Paris, Lefèvre, 1828, 2 vol. in-8° maroquin rouge (Capé), grand papier vélin, avec plusieurs portraits, dont celui de Ficquet, et la suite de 9 figures, de Moreau, en triple état ; eau-forte, avant lettre et avec lettre : 290 francs au lieu de 500 francs.

Les *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, 1718, petit in-8°, frontispice et 28 figures, par Audran, maroquin rouge, doublé de tabis vert, tranche dorée (Bradel-Derome) : 530 francs au lieu de 800 francs.

Mémoires et Avantures (sic) *d'un homme de qualité*. Amsterdam, 1731, 7 vol. in-12, maroquin bleu, jans., tranche dorée (Thibaron Joly), exemplaire de la bonne édition : 222 francs au lieu de 400 francs.

Les *Aventures de Télémaque*. Paris, Didot, 1784 ; 2 vol in-8°, mar. r., dos orné (Capé), papier vélin ; orné de la suite complète d'un portrait gravé par Delvaux, en double état, et des 25 figures de Moreau, en triple état : 340 francs au lieu de 600 francs.

Le *Temple de Gnide*. Paris, 1772, gr. in-8°, fig. avant lettre, rel. de Lortic, en mar. r., dos orné, plats couverts d'une riche dentelle XVIIIe siècle, à petits fers avec des oiseaux, des carquois et des cœurs, doublé de maroquin bleu, couvert de pensées alternant avec des cœurs enflammés ; contre-gardes en tabis bleu, etc. : 780 francs au lieu de 1,400 francs.

Les *Souffrances du jeune Werther*. Paris, Didot, 1809, maroquin violet, ébarbé (Thouvenin), papier vélin avec la suite de 3 figures de Moreau, en double état, avant lettre et eaux-fortes : 262 francs au lieu de 600 francs.

THÉODORE RITTER

(APRÈS DÉCÈS).

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT,
PIANO, VITRAUX, BIJOUX. — M. ANDRÉ DE CAGNY, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. E. VANNES, EXPERT.

26 mai.

C'est à titre de curiosité que nous avons tenu à relever ici la vente du pauvre Ritter, pianiste hors ligne, compositeur plein de talent, enlevé à la fleur de l'âge, laissant presque sans ressource une femme et un enfant adorés. Triste chose que la carrière d'artiste qui vous comble de satisfactions d'amour-propre, d'applaudissements, de croix, de célébrité sonore, sans apporter au foyer ce qui est nécessaire à la vie de ceux qui vous survivront !

La plus belle enchère de cette courte vente (qu'on juge du reste !) a été pour le piano du compositeur signé par Pleyel et ayant la singulière forme d'un bureau-ministre en chêne. On l'a payé 500 francs.

Quand nous aurons encore cité une pelisse en loutre, qui a atteint 390 francs, et quatre vitraux à personnages, du XVIe siècle, vendus ensemble 374 francs, nous aurons tout dit.

VIOT

TABLEAUX MODERNES.

ŒUVRES IMPORTANTES DE DECAMPS, DELACROIX, DIAZ, DUPRÉ, PRUDHON, ROUSSEAU, ROYBET, TROYON, VOLLON.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. GEORGES PETIT, EXPERT.

25 mai.

Collection peu nombreuse que celle de M. Viot, mais collection admirablement choisie et qui, succédant, à la salle Georges Petit, à la célèbre collection Defoer, y précédant celle de M. Laurent Richard, non moins fameuse, tient son rang entre ces deux galeries hors ligne.

Onze numéros seulement étaient inscrits au catalogue, dont cinq reproduits par la gravure. Il est vrai que de ces onze numéros huit au moins étaient des chefs-d'œuvre.

Les enchères ont bien prouvé que le public des grands amateurs était de cet avis.

DECAMPS. *Le Bon Samaritain.* Des serviteurs transportent le blessé. De nombreuses figures apparaissent aux fenêtres et sur le seuil du palier de l'hôtellerie. Au fond, le soleil éclaire vivement les hautes murailles coupées par une galerie voûtée qui aboutit au-dessus de l'escalier ; cette toile, achetée 23,600 fr., après le décès de l'artiste, a été adjugée 21,000 fr. Haut. $0^{m},60$, larg. $0^{m},72$.

DELACROIX (Eugène). *Jésus sur le lac de Génézareth.* Le Christ est couché, endormi au milieu de la barque ; un matelot, debout, s'efforce de carguer une voile. Haut. $0^{m},60$, larg. $0^{m},72$: 49,000 francs.

— *Hamlet et Polonius.* — *Hamlet,* acte III, scène IV.

Hamlet soulève la draperie derrière laquelle s'était caché Polonius et considère son corps inanimé étendu à terre. Haut. 0m,55, larg. 0m,40. En 1870, à la vente Édvoars, ce tableau avait été adjugé 16,700 fr., et, à la vente Carlin, en 1882, 17,000 fr., 8,700 francs :

DIAZ. *Descente des Bohémiens.* Une troupe de bohémiens, aux costumes variés et multicolores, descendent un chemin escarpé au milieu des roches. Au premier plan, deux chiens jouant au bord d'une mare. Cette toile avait été vendue 15,000 fr., en 1873, à la vente Laurent Richard, et 14,800 fr., en 1878, à sa seconde vente : 21,700 francs.

DUPRÉ (J.). *L'Étang.* Une large mare au premier plan, à gauche au milieu des arbres, deux vaches ; une autre vache noire s'avance dans la mare, bordée des deux côtés par des saules au feuillage argenté ; au centre du tableau, la plaine sous un ciel nuageux. Haut. 0m,66, larg. 0m,93 : 16,200 francs.

PRUDHON. *Minerve conduisant le génie de la peinture au séjour de l'immortalité.* Ce tableau a fait partie de la collection Laffitte. Haut. 0m,49, larg. 0m,31 : 4,000 francs.

ROUSSEAU (Ph.). *La Bourriche d'huîtres.* Une bourriche d'huîtres est déposée sur une table de cuisine ; près d'elle, un pot en grès contenant un bouquet de chrysanthèmes, deux plats d'huîtres ouvertes, un citron et un couteau d'écaillère. Haut. 0m,74, larg. 1 mètre : 4,000 francs.

ROYBET. *Nature morte.* Sur une table recouverte d'un tapis vert, sont déposés de riches objets d'art. Haut. 0m,66, larg. 0m,88 : 3,000 francs.

TROYON (Constant). L'*Abreuvoir.* Quatre vaches vien-

nent boire à la rivière ; en amont, près de la rive, est un bateau avec son mât ; à droite, de grands arbres (signé et daté 1851). Haut. 0^{m},78, larg. 0^{m},53 ; en 1877, à la vente Suermont, ce tableau a été vendu 35,000 fr., en 1883, à la vente Narischkine, 80,000 francs : 71,000 francs.

— *L'Arc-en-ciel.* L'orage est passé ; au milieu des nuages sombres qui fuient vers l'horizon se dessine un arc-en-ciel. Haut. 0^{m},80, larg. 0^{m},45 : 21,000 fr.

Vollon. *Nature morte.* Des chrysanthèmes aux nuances les plus variées, des violettes, une orange et un éventail sont déposés sur une table. Haut. 0^{m},90, larg. 1^{m},16 : 5,000 fr., à M. Guillotin.

Cette te a produit 224,600 francs.

H. HOFFMANN

OBJETS D'ART ANTIQUE : TERRES CUITES,
BIJOUX, VERRERIE. — M. MAURICE DELESTRE, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. H. HOFFMANN, EXPERT.

26 et 27 mai.

Le beau catalogue imprimé par Fischbach, à Strasbourg, sur papier teinté, de format in-4°, pour donner la désignation des objets de la collection de M. H. Hoffmann, est orné de dix-neuf planches phototypiques hors texte reproduisant les plus importantes terres cuites et d'une grande planche lithographique dorée, d'après les dessins de M. G. Massias pour les bijoux principaux. En outre, des vignettes dues au même dessinateur sont répandues dans le texte, qu'a rédigé le docte M. Fröhner.

La collection privée formée par M. Hoffmann, le savant expert, contenait de remarquables spécimens de l'art antique. Si la haute curiosité passionne moins les amateurs et surtout la foule, elle n'a pas moins ses adeptes et les musées, principalement ceux de l'étranger, ont eu à compter pour cette vente avec de sérieux enchérisseurs. Cependant, tandis que le musée du Louvre obtenait une importante parure d'or lydien, trouvée en 1878 dans des fouilles aux environs d'Aïdin, le musée de Copenhague n'a pas acheté moins de trente pièces diverses. Le musée de Berlin n'a obtenu qu'une poterie corinthienne d'importance secondaire.

TERRES CUITES.

Vénus, debout, appuyant la main gauche sur un cippe. La déesse est à peu près nue, son chiton n'enveloppant que la jambe gauche. Haut. 0m,31 : 1,800 fr., à M. Scheffer.

Jeune fille de Tanagra, chaussée de souliers rouges, drapée dans un chiton talaire et un himation sous lequel se dissimulent les bras, l'un abaissé, l'autre

(le bras gauche) replié, la main portant un éventail en forme de feuille d'arbre. Haut. 0m,24 : 900 francs.

Jeune fille pleurant aux pieds d'une stèle couronnée d'une palmette. Elle est assise sur le tombeau même, la tête tristement penchée en avant, la main droite appuyée sur la pierre, l'autre dissimulée sous l'himation qui lui sert de voile. Derrière, une seconde jeune fille vêtue comme la première. Du côté opposé, un guerrier se penche vers la femme assise pour la consoler. Haut. 0m,26, larg. 0m,22 : 1,300 fr., à M. Bertin.

Vénus, amour et jeune fille. — Groupe d'Asie Mineure. — Assise à droite sur un rocher, la jeune fille a le haut du corps à découvert et tient des deux mains son kestos. Elle retourne légèrement la tête vers la déesse qui apparaît debout derrière elle et semble lui parler. Un Amour enfant, les jambes croisées, les ailes ouvertes, la chlamyde en écharpe, appuie le bras gauche sur le genou de la jeune fille, et tient à la main droite une pomme. Haut. 0m,276, larg. 0m,23 : 4,000 fr., au musée de Copenhague.

Jeune fille de Tanagra, drapée dans son chiton et son manteau, sous lequel se dissimulent les bras. Haut. 0m,026 : 1,000 fr., au musée de Copenhague.

Jeune fille de Tanagra, assise sur un rocher sur lequel s'appuie son coude gauche et se pose sa main droite. La tête de la jeune fille, ceinte d'une bandelette, se tourne vers le spectateur ; la main gauche tient un éventail. Haut. 0m,20 : 1,800 fr., au musée de Copenhague.

Petite œnochoé ornée d'une figurine d'enfant nu, aux cheveux dorés, portant une colombe dans le bras droit et jouant avec son chien : 1,300 francs.

Chasse au sanglier. Deux jeunes chasseurs de l'époque héroïque attaquent un sanglier qui occupe le milieu de la composition. Groupe en ronde bosse d'un style et d'un mouvement superbes et tout couvert de dorures. Asie Mineure. Haut. 0^m,21, larg. 0^m,28 : 5,100 francs.

Terre cuite reproduisant une statue célèbre du musée de Naples, Harmodios, l'un des meurtriers du fils de Pisistrate. Trouvé à Tarse. Haut. 0^m,27 : 3,400 fr., à M. Scheffer.

Silène buvant dans une outre. Il est couronné de corymbes, appuyé contre un tronc d'arbre, le buste et la tête renversés en arrière. Tanagra. Haut. 0^m,17 : 2,600 francs.

Jeune fille présentant une coupe à un éphèbe étendu sur un rocher. Elle est drapée dans un double chiton talaire ; une longue ténie enserre ses cheveux. Groupe trouvé en Asie Mineure. Haut. 0^m,28, larg, 0^m,27 : 4,600 fr., au musée de Copenhague.

Amour discobole, accoudé sur une colonnette, il tient un disque de la main droite ; de la gauche, il tient un pan de sa chlamyde pliée en écharpe. Trouvé en Asie Mineure. Haut. 0^m,255 : 1,000 francs.

Jeune fille de Tanagra assise sur un rocher dans une attitude rêveuse. Haut. 0^m,188, 800 fr., à M. Scheffer.

Banquet funèbre. Au centre du tableau, une kliné à pieds sculptés ; deux jeunes époux y ont pris place ; à demi couché dans l'attitude des convives, l'homme tient une lyre ; la femme est assise les pieds posés sur un tabouret : au chevet du lit, une table chargée d'un vase et d'un pain ; au second plan deux esclaves. Groupe

d'Asie Mineure publié par Fröhner. Haut. $0^m,12$, larg. $0^m,20$: 2,100 fr., à M. Scheffer.

Oracle d'amour. Une joueuse d'osselets, le genou droit en terre, la tête inclinée, tient de la main gauche, posée sur le genou, un sac à jouets. Elle est vêtue d'un chiton talaire, sans manches, agrafé sur les deux épaules; himation replié sur la jambe gauche, souliers aux pieds, pendants d'oreilles ; cheveux retombant en chignon sur la nuque. Belle figure de Tanagra. Haut. $0^m,185$: 4,500 fr., au musée de Copenhague.

Vénus sur un dauphin conduit par l'Amour. La déesse, assise sur la croupe du dauphin, se penche vers la gauche, en s'appuyant sur le bras; de la main gauche elle agite un éventail ; de la droite elle saisit son himation qui se développe en arrière de la figurine et lui sert de fond. L'Amour tient les guides et fait claquer un fouet. Des variantes de ce groupe se trouvent dans les collections Sabouroff et Lecuyer. Haut. $0^m,233$, larg. $0^m,22$: 3,000 fr., au musée de Copenhague.

Mercure debout près d'un autel, il incline la tête; replié et tendu en avant, le bras gauche a dû porter un caducée; la main droite tient une bourse (Asie Mineure). Haut. $0^m,285$: 2,800 francs, à M. Duruflé.

Jeune fille de Tanagra, assise sur un rocher et tenant un éventail et un lécythe funéraire. Cheveux noués en chignon, pendants d'oreilles, souliers blancs, éventail orné d'un bouton et d'une palmette peinte en rouge (Tanagra). Haut. $0^m,232$: 2,300 fr., au musée de Copenhague.

Silène et Satyrisque. Groupe de Tanagra. Un vieux Silène, à la barbe blanche, est assis sur un rocher ;

debout, souriant au vieux buveur, un petit Satyrisque. Publié au catalogue Lécuyer. Haut. $0^m,22$, long. 0^m18 : 1,300 francs.

Néréide assise sur un hippocampe et précédée d'un amour. Elle avance le bras vers un petit amour volant, qui, vêtu d'une chlamyde, porte le flambeau nuptial (groupe trouvé en Asie Mineure). Haut. $0^m,29$, larg. 0^m23 : 2,400 fr., à M. Delling.

Série de huit petits Amours ailés trouvés ensemble, couverts de coloration et de dorure, variés de poses, de draperies et d'attributs (Tanagra). Haut. entre $0^m,060$ et $0^m,090$: 2,000 francs.

Jeune femme de Tanagra donnant le sein à son enfant. Elle est drapée dans un chiton talaire agrafé sur l'épaule. Haut. $0^m,20$: 3,600 francs, au musée de Copenhague.

Jeune femme. Une des plus grandes figurines trouvées à Tanagra. Posée de face, la tête inclinée, l'éventail à la main, elle est vêtue d'un chiton talaire et d'un himation qui cache les deux bras; la jambe gauche supporte le poids du corps. Haut. $0^m,39$: 1,000 francs.

Rapt de Ganymède. Ganymède est enlevé du mont Ida par l'aigle de Jupiter. L'aigle, les ailes déployées, tient sa proie entre les serres, en même temps qu'il penche la tête pour admirer la beauté du jeune Troyen; de ses deux bras, Ganymède se cramponne et lutte contre le ravisseur. Haut. $0^m,296$: 6,300 francs.

Léda et le Cygne. — Léda est assise sur un rocher; à l'approche du cygne, qui bat des ailes, elle se recule dans un mouvement de pudeur, mais déjà sa tête se retourne vers le séducteur. A sa droite, un petit

amour, nu, ailé, ouvre les deux bras comme s'il tenait un bandeau. Magnifique groupe d'Asie Mineure. Haut. 0^m,252, larg. 0^m,26 : 5,300 francs.

BIJOUX D'OR.

Parure trouvée en 1878, aux environs d'Aïdin, en Lydie; ces bijoux prennent rang parmi les plus anciens que l'on connaisse. Le trésor se compose de 25 pièces, qui paraissent être contemporaines des bijoux recueillis à Mycènes par M. Schliemann. Dans le *Bulletin de la correspondance hellénique* M. Albert Dumont donne une description très détaillée de ce trésor : 7,300 fr., au musée du Louvre.

VASES GRECS.

Vase corinthien en forme de bélier couché, d'une facture très archaïque ; la tête du bélier n'a été peinte que partiellement; le reste du vase est en noir et l'intérieur en rouge. Haut. 0^m,16, larg. 0^m,23 : 110 fr., au musée de Berlin.

BIDA

QUINZE DESSINS DE BIDA,

AYANT SERVI A L'ILLUSTRATION DES ŒUVRES D'ANDRÉ CHÉNIER.

M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.

M. GEORGES PETIT, EXPERT.

27 mai.

Vente déplorable dont le produit n'a pas dépassé 2,000 francs, fait d'autant plus étonnant que, comme l'a rappelé si justement M. Gustave Goetschy dans sa préface au catalogue, l'on peut dire de Bida qu'il est l'un de nos dessinateurs les plus populaires. Sa réputation, qui date de quarante ans déjà, est basée sur l'extrême conscience de l'artiste qui lui fait observer les moindres détails avec un soin extrême, contrôler d'après le modèle tous les mouvements, de façon que tous les gestes aient leur signification bien précise et les physionomies l'expression qui leur convient.

A rapprocher des quelques prix que nous citons plus loin, l'anecdote que raconte M. Goetschy à propos d'un des meilleurs dessins de l'artiste, le *Mur de Salomon*, « pour montrer, dit-il, en quelle estime on tenait, il y a vingt ans, M. Bida chez nos barons de la finance. »

« M. Solar avait acquis, paraît-il, de l'artiste, au prix de 6,000 francs, ce *Mur de Salomon*. Un jour, M. de Rothschild, trouvant le dessin de son goût, offrit à M. Solar de le lui acheter. Ce dernier répondit qu'il serait trop heureux d'en faire hommage au baron, à la condition, pourtant, que ce dernier ferait, au reçu du tableau, tenir un chèque de 50,000 francs à M. Bida pour lui témoigner de l'admiration que son œuvre lui avait inspirée. M. de Rothschild, pris au trébuchet, n'osa pas dire non, et, le jour où le tableau lui parvint, il fit, de son côté, parvenir le chèque à son heureux destinataire. »

M. Goetschy ajoute : « Il n'y a guère à supposer qu'il arrivera pareille aventure à l'un des quinze dessins énumérés au présent catalogue. »

Il ne croyait pas à coup sûr être si bon prophète.

Portrait d'André Chénier, 100 francs.

Le malade, composition pour les *Bucoliques* (idylle VI), 97 francs.

L'aveugle, composition pour les *Bucoliques* (idylle II), 90 francs.

L'héroïne, composition pour les *Poésies diverses*, VIII, 90 francs.

A Fanny malade, composition pour l'*Ode* VII, 300 francs.

Fragment d'élégie, XXX. Composition pour l'*Élégie* XXXI, 205 francs.

Produit total : 2,000 francs.

JOSEPH BEAUME

(APRÈS DÉCÈS).

TABLEAUX ET ÉTUDES PAR JOSEPH BEAUME. — M. LÉON TUAL, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. BERNHEIM JEUNE, EXPERT.

28 mai.

« Élève de Gros, dit dans la préface au catalogue M. Alexis Martin, Beaume a appris de son maître l'art difficile de grouper les masses sans les immobiliser; il jette sur la toile, à des plans divers et comme accessoire au sujet qui doit captiver l'attention, tout ce qu'il faut pour l'accompagner et le faire comprendre. Supprimez ici les régiments qui courent à l'arrière-plan, enlevez là l'aide de camp traversant au galop la fumée rouge pour porter un ordre, ôtez ailleurs les blessés expirants qui occupent le devant de la scène, et le groupe principal, si mouvementé, si remuant, si furieux au milieu de cet entourage, aura, si vous l'en privez, l'air de n'avoir plus sa raison d'être et de s'agiter dans le vide. »

Beaume est largement représenté au Luxembourg, mais c'est surtout à Versailles qu'il faut le voir comme peintre de batailles, ainsi qu'au musée de Marseille, sa patrie. Né en 1798, Beaume, ami et compatriote de M. Thiers, est mort en 1885.

LA MORT DE CHARLES-QUINT. Revêtu du costume monacal, étendu sur son lit, la face déjà pâlie par les approches de la mort, l'empereur est entouré des moines de Saint-Just; l'un d'eux présente un crucifix aux lèvres inertes déjà du mourant; d'autres sont agenouillés, ici à terre, ailleurs devant un prie-Dieu. Au premier plan, un page portant une bouteille sur un plateau jette la note éclatante de son manteau rouge au travers des sombres habits des autres acteurs du drame. Haut. 0m,90, larg. 1m,12 : 620 francs.

Louis XVII au Temple. Seul dans un cachot nu, meublé seulement d'une table et d'une chaise, l'enfant négligemment habillé, accoudé sur son grabat, la tête appuyée sur ses mains, semble abîmé dans des réflexions trop lourdes pour son jeune front. Un bonnet rouge froissé traîne sur le sol. Haut. 1 mètre, larg. 0m,80 : 1,500 francs.

Marguerite au rouet. Assise, dans une pose pleine de grâce et de naturel, l'héroïne de Gœthe s'abandonne à sa rêverie. Haut. 1 mètre, larg. 0m,80 : 1,190 fr.

La saison des fleurs. Deux jeunes femmes, les épaules découvertes, les pieds nus, vêtues de brillantes étoffes, sont assises au milieu d'un jardin ; de tous côtés, de petits Amours accourent vers elles et leur portent des corbeilles, des bouquets et des guirlandes de fleurs (Salon de 1859). Haut. 1m,20, larg. 1m,75 : 11,000 francs.

La tentation de saint Antoine. Devant le saint en prière dans une solitude, apparaît, souriante et découvrant à demi ses belles chairs transparentes, une jeune femme blonde ; reportant ses regards vers le livre ouvert devant lui, saint Antoine semble, d'un geste, ordonner à la tentatrice de se retirer. Haut. 0m,92, larg. 0m,75 : 1,320 francs.

LAURENT RICHARD

(APRÈS DÉCÈS).

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES,
OBJETS D'ART, BRONZES DE BARYE, SCULPTURES EN MARBRE,
TAPISSERIES DES GOBELINS ET AUTRES.
M. PAUL CHEVALLIER, COMMISSAIRE-PRISEUR.
M. CHARLES MANNHEIM, EXPERT POUR LES OBJETS D'ART.
M. E. FÉRAL, EXPERT POUR LES TABLEAUX.

28 et 29 mai.

Ce n'était pas, à coup sûr, la première collection venue que celle de cet amateur bien connu. Sa persistance à s'entourer de belles choses avait aidé son nom à rester dans toutes les mémoires, autant, si ce n'est plus, que le rôle commercial pourtant considérable qu'il a joué à notre époque.

Grand tailleur parisien, plus tard propriétaire de la célèbre marque de l'Eau de Botot, beau-père du célèbre médecin Charcot, M. Laurent Richard était, à ne pas s'y méprendre, une des figures curieuses du Tout-Paris. De bonne heure il avait groupé autour de lui une galerie célèbre et, après sa dispersion, avait recommencé à édifier pierre par pierre le monument artistique qu'il avait une fois déjà laissé échapper de ses mains. Cette fois, aux toiles de maîtres anciens et modernes il avait ajouté l'élément pittoresque de la statuaire moderne.

Dans les deux précédentes collections dont M. Laurent Richard s'était défait, de son vivant, en 1873 et 1878, il s'était attaché surtout aux chefs-d'œuvre de l'école romantique. Dans la galerie livrée cette année aux enchères après sa mort, la formule était plus éclectique.

Boilly, Debucourt, Prudhon, Mlle Constance Mayer, y coudoyaient Lancret, Hubert, Robert et Fragonard. On y voyait Clouet à côté de Guardi, Van der Neer, Adrian van Ostade, Hondekoeter et Van der Heyden s'y trouvaient à côté de Ruysdaël, de Téniers, de Jan Steen et de Wouwermans.

Corot, Diaz, Troyon, les deux Rousseau, Tassaert, Florent

Willems, Berchère, Tofano, Saint-Jean, Charlemont y personnifiaient la peinture moderne, tandis que la sculpture avait pour représentants Falguière, Cordier, Clésinger, Franceschi, Mathurin Moreau et Delaplanche, sans préjudice des bronzes d'art de Barye.

Un magnifique catalogue in-4°, sorti des presses de l'imprimerie de l'Art, donnait au public un avant-goût de ces richesses artistiques. Un frontispice et quatorze planches gravées ainsi que dix aûtres planches dues à l'héliogravure, interprétaient, mieux que toutes les descriptions possibles, les meilleures toiles, les statues les plus importantes, les plus belles tapisseries de la collection.

Une préface de Philippe Burty précédait la désignation des objets à vendre. C'est dans le cadre même où le collectionneur les avait placées, c'est-à-dire dans cette élégante propriété de Neuilly placée à la porte du bois de Boulogne, que Ph. Burty avait voulu voir les merveilles réunies naguère par M. Laurent Richard.

« C'est au bout d'une pelouse qu'arrose une rivière anglaise, a dit M. Burty, adossé au pied d'un « rocher » — le rocher historique du Temple, démonté bloc à bloc lors de la démolition de la prison royale, — que je m'essaye à classer mes notes sur ce que j'ai si souvent vu dans cette maison hospitalière sans banalité. La figure de son vieux maître se dégage peu à peu, plus nette qu'en son vivant, où le soin des affaires, mêlé à une infirmité entravant souvent sa rude activité, le laissait parfois fatigué et colère contre lui-même. De l'ensemble de ses collections, distribuées dans les appartements muets, je surprends mieux son sourire d'orgueil, son regard pénétrant, quand il nous conduisait devant sa dernière acquisition, traînant la jambe, la main sur sa canne; le panneau d'appartement devant lequel il nous arrêtait à la bonne distance était enfin complété! Son intelligente patience, sa décision si nette lui avaient enfin livré le tableau de maître, qui, par ses qualités de couleur et de composition, par sa nationalité, faisaient valoir les maîtres qui l'avaient précédé tout autour et se trouvait lui-même rehaussé! Il en étudiait l'effet sur vos sens, vos souvenirs et vos partis pris. Bien fin qui lui eût caché son sentiment vrai!... Il parlait peu, en connaisseur sincère et modeste. »

Comme beaucoup des belles ventes artistiques de l'année, la vente Laurent Richard a eu pour cadre la galerie Georges Petit.

TABLEAUX ANCIENS.

Boilly. — *La mère de famille.* Dans la campagne, une jeune femme tenant un livre, se repose, assise sur un tertre, au pied d'un arbre. A sa droite, ses enfants ; un garçon et une jeune fille, jouant avec un petit chien, qui aboie après un lévrier debout devant eux (collection Boitelle). Haut. 0m,44, larg. 0m,37, 4,500 fr., à M. Burat.

— *La toilette.* Monté sur un fauteuil, un adolescent s'amuse à mettre du fard sur les joues de sa mère (provient de la collection B. Narischine). Haut. 0m,53, larg. 0m,47, 8,200 fr., à M. Rutter.

— *La douce résistance.* Dans un intérieur de l'époque de Louis XVI, un jeune homme presse dans ses bras une jeune fille qui, une guitare à la main, lui résiste faiblement ; vers le fond, une servante soulève le rideau d'une porte vitrée et regarde curieusement. Haut. 0m,40, larg. 0m,314, 100 francs.

Chardin (J.-B. Siméon). — *La cuisine.* Une tranche de saumon, une cruche en grès, un couteau de cuisine, un fromage entamé, des champignons, etc., le tout posé sur une table de pierre (collection Burat, gravé par Gustave Graix). Haut. 0m,26, larg. 0m,36, 2,350 fr., à M. Brenot.

— *La corbeille de raisins*, signé Chardin : 1768 (cette toile provient des collections Laperlier et de Beurnonville). Haut. 0m,32 larg. 0m,41, 3,800 francs.

Clouet (François, dit Johannet). — *Portrait de jeune*

femme. La tête est de trois quarts tournée vers la gauche; elle est coiffée d'un chapeau de velours noir doublé de satin blanc; robe décolletée en velours noir, avec crevés aux manches; les mains sont croisées sur la ceinture; au col, un collier de perles. Cette toile provient de la collection du comte de Lestang-Parade, où elle était désignée comme étant le portrait de Diane de Poitiers. Bois, haut. 0^m,18, larg. 0^m,16, 7,900 francs, à M. Bourgeois.

DEBUCOURT (Philippe-Jean). — *Le juge, ou la cruche cassée.* Dans une salle de village, sur un fauteuil, trône un juge vêtu d'un costume rembranesque; il s'appuie la tête sur sa main gauche. Une fillette tient au bras une cruche fêlée, corps du délit; à la droite du juge se tient l'accusé, qu'une robuste paysanne a saisi au collet; au premier plan et à côté du coupable, un petit garçon et une jeune fille, derrière le greffier qui fait face au juge, une porte ouverte laisse apercevoir un gentilhomme et deux dames. Au second plan, des paysans attendent leur tour d'audience. Bois, haut. 0^m,33, larg. 0^m,41, 10,000 fr., à M. P. Fould. A la vente Papin, ce ravissant tableau avait été vendu 13,000 francs.

— *La consultation redoutée.* Au premier plan, un médecin examine le contenu d'un verre; anxieux et inquiets, une vieille femme et sa fille, un jeune seigneur et son père attendent le résultat de cet examen. Bois, haut. 0^m,33, larg. 0^m,41 4,600 francs.

DUMESNIL (P.-F.). — *Le jeune dessinateur.* Il est assis, vu à mi-jambes, de profil, le tricorne sur la tête, un crayon à la main, et feuillette un portefeuille qu'il

tient sur ses genoux; ce tableau provient de la collection de sir Charles Bagot. Haut. 1 mètre, larg. 0m,79, 6,700 fr., à M. Fichel.

FRAGONARD (Jean-Honoré). — L'*Amour*. Caché dans un buisson de roses, armé d'une flèche, le doigt sur la bouche, il épie une de ses victimes. Deux colombes voltigent au-dessus de sa tête. Fond de parc avec balustrade de pierre (ce tableau a été gravé en couleur, par Janninet). Cuivre ovale, hauteur 0m,52, larg. 0m,44, 3,000 francs.

— *Les Baisers maternels, ou les Jalousies de l'enfance.* Une jeune femme se penche vers ses deux enfants garçon et fille, qui se précipitent dans ses bras; l'aîné a jeté ses bras autour du cou de la jeune mère et l'embrasse avec effusion, mais la petite sœur veut sa part de caresses et le repousse pour prendre sa place (collection du baron de Beurnonville), gravé par Champollion. Haut. 0m,44, larg. 0m,35, 8,600 francs, à M. Fichel.

GOYEN (Jan Van). — *Habitations rustiques près d'un canal.* A droite, deux grands arbres dominent les premières maisons; une femme, en corsage bleu, lave du linge; un homme, un panier à la main, s'approche d'elle; plus loin une barque, vers le fond un pont rustique (collection H. Roxard de la Salle). Bois. Haut. 0m,37, larg. 0m,48, 4,800 francs.

— *Effet d'hiver.* Au centre, un canal glacé; sur la gauche, une tente servant de cantine; au premier plan, des traîneaux attelés et des patineurs; un pêcheur dispose ses nasses près d'une barque échouée; vers le fond, sur la rive opposée, un mou-

lin et le clocher d'une église (collection Roxard de la Salle). Haut. 0m,30, larg. 0m,40, 2,700 francs, à M. Kann.

GUARDI (Francesco). — *La place San Giovanni e Paolo à Venise.* Vue prise des maisons qui bordent le rio dei Mendicanti; au second plan et au centre, la statue équestre de B. Colleoni, l'église San Giovanni; à gauche, la façade de la scuola di San Marco; à droite, des maisons, dont la perspective se perd vers le fond (collection Beurnonville, vente du mois de mai 1881), gravé par G. Greux. Bois. Haut. 0m,72, larg. 1m,20, 20,500 francs, à M. Deutsch.

— *Ruines dans les environs de Venise; monuments à Pola.* (Ce tableau vient de la collection de M. Edward P...) Haut. 0m,38, larg. 0m,28, 5,900 francs, à M. Chabrol.

HONDEKOETER. — *La Poule blanche.* Elle est entourée de ses poussins; à gauche, une autre poule au plumage roux moucheté; au-dessus, deux pigeons. Haut. 0m,95, larg. 0m,76, 4,100 francs.

HUBERT (Robert). — *Le Jet d'eau et la Fontaine.* Deux très beaux panneaux décoratifs, provenant de la collection du docteur Mallez, gravés par Boullard. Haut. 1m,45, larg. 0m 95, 13,300 francs.

LANCRET (Nicolas). — *La Rêveuse.* Assise au pied d'un arbre, les jambes croisées, elle agite un éventail (collection Burat, gravé par Modine, sous le nom de Watteau, gravé par Léon Gaucherel). Haut. 0m,23, larg. 0m,17, 6,200 francs. (*Attribué à Lancret.*)

— *La Poupée mécanique*. Sur le perron d'un château, deux dames en costume Louis XV assistent à l'exhibition de la poupée que deux petits Savoyards ont sortie de sa caisse (collection Beurnonville). Haut. 0m,54, larg. 0m,70, 2,800 francs.

NEER (Van der). — *Soleil couchant*. Entourée de nuages, la lune se lève à l'horizon ; sur le devant, un barrage formé par des pieux où des pêcheurs ont accroché leurs filets et près duquel se trouve une nasse dans un bateau. Haut. 0m,25, larg. 0m,36, 5,700 francs.

RAEBURN (sir Henry). — *Portrait d'un invalide à l'hospice de la Marine à Greenwich* (gravé par Edmond Hédouin dans la *Gazette des beaux-arts*). Haut. 0m,48, larg. 0m,38, 2,400 francs, au musée du Louvre. M. Groult, très amateur des maîtres anglais, s'était rendu acquéreur de ce tableau, qu'il a très courtoisement cédé, sur sa demande, au représentant du musée du Louvre.

RUYSDAEL (Salomon). — *Les bords de la Meuse*. Sur le bord d'un chemin de halage, un bouquet d'arbres; à gauche, des pêcheurs, dans une barque, posent leurs filets (collection Beurnonville, gravé par G. Greux). Haut. 0m,34, larg. 0m 54, 4,000 francs, à M. Deutsch.

STEEN (Jan). — *Les Noces de Cana*. L'artiste nous montre la salle du festin au moment où le Christ y apparaît au dernier plan et change en vin l'eau des fontaines (collection San-Donato). Haut. 0m,80 larg. 1m 10, 7,100 francs.

— *La galante déclaration*. Un homme sur le retour.

coiffé d'un chapeau à haute forme, orné d'un pompon, fait la cour à une grosse dame hollandaise et lui présente une alliance ; à droite, vue de profil, une vieille, attentive, prête l'oreille et s'efforce de surprendre les propos du vert galant. Haut. 0^{m},28, larg. 0^{m},22, 2,750 francs, à M. Heugel.

TENIERS (David). — *Le Hangar.* Un vieux paysan pénètre sous un vaste hangar et jette aux poules le grain contenu dans son tablier. Bois. Haut. 0^{m},41, larg. 0^{m},31, 1,050 francs, à M. Heugel.

TENIERS (David le Jeune). — *Le Joueur de flûte.* Il est assis ; à sa droite, une vieille femme, un panier à la main, se dispose à chanter ; dans le fond, apparaît par une porte ouverte, un homme tenant un plat (collection Papin). Haut. 0^{m},22, larg. 0^{m},16, 3,400 francs.

WOUWERMANS (Philipps). — *Halte de Chasseurs.* Des chasseurs ont fait halte près d'un monticule boisé ; à gauche, un pâtre assis au bord d'une mare ; au fond s'étend un vaste panorama fermé par un horizon de collines ; ciel nuageux. Cette toile provient des collections Van Küyk, Beurnonville et Gautray, Haut. 0^{m},40, larg. 0^{m},58, 4,100 francs, à M. Fould.

ÉCOLE FRANÇAISE. — *Le Petit gourmand.* Ce petit tableau, d'une exécution exquise, a été longtemps attribué à Chardin. Un garçonnet à la figure mutine s'apprête à voler un morceau de pâté, posé sur une table ; un chien le surprend et le saisit par ses habits ; à gauche, un fauteuil contre lequel est appuyé un violoncelle. Haut. 0^{m},22, larg. 0^{m},29, 2,350 francs, à M. Pillet.

TABLEAUX MODERNES.

CHARLEMONT (E.). — *Le Fumeur.* Assis devant une table, le regard vague, l'air pensif, la main gauche sur la hanche; à droite, sur une table, un plateau contenant un verre et une bouteille. Haut. 0m,22, larg. 0m,14, 4,500 francs.

DIAZ (Narcisse). — *Trois Baigneuses.* Deux, épaules et bras nus, sont assises sur un rocher, au bord d'un cours d'eau; la troisième est debout à l'ombre d'un grand arbre. Haut. 0m,38, larg. 0m,55, 8,600 francs, à M. de Saint-Albin.

ROUSSEAU (Théodore). — *Marais dans les Landes.* Ciel gris, éclairé par une auréole de nuages lumineux se reflétant dans les mares qui occupent le premier plan; plus loin, quelques arbres se détachant sur la mer que l'on aperçoit à l'horizon (gravé par G. Greux). Haut. 0m,42, larg. 0m,56, 20,000 francs, à M. Petit.

TROYON (Constant). — *Pâturage normand.* Deux vaches se reposent dans un pâturage verdoyant; à gauche, un troupeau de moutons; vers le fond, deux taureaux auprès d'une rangée d'arbres, bordant la prairie qui s'étend vers la gauche. Haut. 0m,37, larg. 0m,54, 20,000 francs, à M. Petit.

— *L'Abreuvoir.* Au premier plan, des vaches se désaltèrent au bord d'une mare; vers le fond, des meules de foin et une haie d'arbres éclairés par un vif rayon de soleil. Haut. 0m,25, larg. 0m,32, 5,100 francs.

MARBRES.

CLÉSINGER. — *Ariane couchée sur une lionne*, 5,200 francs.
FALGUIÈRE. — *Nilsson en Ophélie*, 4,000 francs.

TAPISSERIES.

Deux tapisseries des Gobelins, à décor, d'après Bérain, sur fond havane, représentant l'une, la statue de Bacchus, l'autre, un groupe de musiciens sous un dais, 10,400 francs.

Le produit de la vente Laurent Richard a été de 455,136 francs, dont 275,670 francs pour les tableaux.

JOHN SAULNIER (DE BORDEAUX)

(APRÈS DÉCÈS).

TABLEAUX MODERNES DE PREMIER ORDRE.

M. ESCRIBE, COMMISSAIRE-PRISEUR.

MM. HARO FRÈRES, EXPERTS, AVEC LE CONCOURS DE M. HARO PÈRE.

5 juin.

Le public parisien n'aurait eu, pour connaître d'avance la collection de M. John Saulnier si célèbre à Bordeaux, que le beau catalogue illustré publié par les soins du commissaire-priseur et des experts, que déjà sa religion aurait pu être éclairée. D'excellentes photogravures directes au nombre de quatorze, illustrant le texte sorti des presses de la maison Bourloton, auraient suffi pour donner une idée exacte des principales œuvres de la galerie Saulnier, surtout en lui rapprochant la notice écrite exprès par M. Haro.

Mais les amateurs plus favorisés ont eu la chance de pouvoir admirer les belles toiles venues de Bordeaux avant les expositions d'usage faites dans les salles de l'Hôtel Drouot; en effet Mme John Saulnier avait généreusement prêté la collection de son défunt mari pour qu'elle figurât au profit d'une œuvre de bienfaisance à l'exposition des maîtres de l'École française ouverte rue Bayard.

Est-ce à cette facilité de voir longuement les belles pages de l'époque romantique recueillies par M. Saulnier, qu'il faut attribuer le mouvement favorable qui s'est produit dans la presse? Peut-être. Toujours est-il qu'entre autres remarquables études publiées avant la vente dans les journaux de Paris, MM. Paul Mantz et Albert Wolff se sont fait remarquer par leur enthousiasme pour les ouvrages des Delacroix, des Corot, des Diaz, des Théodore Rousseau, des Millet, sans oublier les Troyon, les Gustave Moreau, les Bonnat, les Daubigny, les Jules Dupré, les Courbet, les Tassaert, etc.

C'est à M. A. Wolff que nous demanderons de fixer en quelques lignes la physionomie de M. John Saulnier, le collectionneur mort l'an dernier à Bordeaux, « ville heureuse, a dit M. Paul

Mantz, où les curieux sont bien accueillis, mais que la cruelle géographie a placée un peu loin du boulevard. »

« On peut dire de M. John Saulnier, a écrit M. Wolff à son tour, qu'il fut un des derniers amateurs véritables qui accumulent chez eux les tableaux et objets d'art, non pour éblouir les autres, mais pour leur satisfaction propre ; il était de ceux qui aiment et comprennent la peinture et pour qui les tableaux, une fois entrés dans la maison, deviennent des amis de chaque jour et de toute heure. Très lié avec Paul de Saint-Victor, M. John Saulnier acquit dans un commerce intime avec ce critique d'art et dans les visites à tous les musées d'Europe qu'il fit en sa société, la science de l'art dont jusqu'alors il n'avait eu que le goût. L'origine de la collection Saulnier remonte à un quart de siècle, et le premier tableau fut l'*Orphée* de Corot. Ce nom et cette œuvre suffisent pour indiquer un collectionneur de race. Alors que, en dehors d'un petit groupe d'initiés, personne n'appréciait encore le grand paysagiste, M. Saulnier le comprit et s'entoura de ces pages vibrantes, encore dédaignées à cette époque et qui sont devenues la plus haute expression de l'art français dans le paysage. »

Ajoutons à ce portrait ce détail touchant consigné dans la préface de M. Haro :

« Déjà frappé mortellement, John Saulnier faisait apporter au pied de son lit quelques-uns de ses tableaux ; il s'éteignit dans la contemplation des œuvres de Delacroix, qui venaient de lui être rapportées après leur exposition à l'École des Beaux-Arts. »

BONNAT. — *Portrait de Victor Hugo*. Étude faite d'après nature pour le grand portrait exposé au Salon de 1879. La tête se détache sur un fond d'une tonalité sombre très vivante. Haut. $0^m,65$, larg. $0^m,53$; 5,000 fr.

COROT. — *Orphée ramenant Eurydice*. Orphée et Eurydice quittent les Champs-Élysées pour revenir sur la terre ; les figures sont au milieu des bocages enveloppées dans des vapeurs lumineuses. Des ombres, groupées au bord d'une rivière, semblent les voir partir avec regret. Haut. $1^m,35$, larg. $1^m,10$; 25,000 francs, à MM. Arnold et Tripp.

— *Forêt de Courbon-la-Clairière*. Haut. 1^m,35, larg. 1^m,10. 25,500 francs.

— *La Vallée*. Vue prise du chemin des vaux de Cernay; dans le fond, l'église de Cernay-la-Ville. Haut. 0^m,47, larg. 0^m,32; 6,200 francs.

— *Le Passeur*. Paysage. Lever de lune. Haut. 0^m,62, larg. 0^m,46, 8,100 francs.

— *Lisière de forêt*. Environs de Ville-d'Avray. Haut. 0^m,55, larg. 0^m,65; 6,100 francs.

— *Souvenir du lac de Côme*. Haut, 0^m,90, larg. 1^m,17; 3,500 francs.

— *Bords du ruisseau* Haut. 0^m,65, larg. 0^m,47; 5,400 fr.

— *Ferme en Seine-et-Oise*. Haut. 0^m,55, larg. 0^m,65; 12,500 francs, à M. Petit.

— *Effet d'orage* (Pas-de-Calais). Haut. 0^m,39, larg. 0^m,55; 7,000 francs, à M. Petit.

— *L'Allée*. Paysage avec figures. Haut. 0^m,60, larg. 0^m,45; 9,100 francs.

— *Petites paysannes sur la lisière d'un bois. Environs de Coubron*. Haut. 0^m,39, larg. 0^m,44, 5,000 francs.

— *Souvenir du lac Nemi au clair de lune*. Haut. 0^m,90, larg. 1^m,17, 16,000 francs.

— *Marine*. Étude prise à Saint-Malo. Haut. 0^m,23, larg. 0^m,32, 5,450 francs.

— *Le Moulin*. Paysage avec figures. Haut. 0^m,64, larg. 0^m,80, 25,000 francs, à M. Bague.

— *La Route*. Environs d'Angers. Haut. 0^m,48, larg. 0^m,50, 10,100 francs.

— *Matinée*. Environs de Beauvais. Haut. 0m,34, larg. 0m,45, 5,200 francs.

— *Ferme normande*. Environs d'Yport. Haut. 0m,44, larg. 0m,62, 18,000 francs.

— *Paysage avec figures et animaux*. Environs de Ville-d'Avray. Effet de matin. Haut. 0m.45, larg. 0m,74, 12,000 francs, à M. Petit.

— *Danse de Nymphes*. Souvenir de Larricia. Hauteur 0m,50, larg. 0m,37, 7,300 francs.

— *Tour au bord de l'eau*, 5,500 francs.

— *Souvenir d'Italie*. Haut. 0m,65, larg. 0m,48, 9,800 fr.

— *Environs de Ville-d'Avray*. Haut. 0m,68, larg. 0m,57, 8,600 francs.

— *Le Bac*. Vue prise au bord de la Seine, à Gloton, en face de Bonnières. Haut. 0m,30, larg. 0m,45, 4,120 francs.

Courbet (Gustave). *Paysage du Jura*. Au premier plan, un taureau et une génisse, étude faite d'après nature pour le grand tableau du maître représentant les *Demoiselles de village*. Haut. 1m,18, larg. 0m,80, 4,000 francs.

Daubigny. — *Plage à marée basse*. Vue prise d'Étretat; signé et daté de 1878. Haut. 0m,31, larg. 0m,51, 2,900 francs.

Delacroix (Eugène). — *Le premier prairial an III*. Boissy d'Anglas, qui présidait cette séance fit preuve d'un grand sang-froid et d'une rare énergie, demeurant calme et impassible au milieu des périls qui l'environnaient. Delacroix a rempli la salle de figures

menaçantes armées, criant, hurlant, excitées par le bruit du tambour qui battait la charge. « Les drapeaux tricolores placés au-dessus de la tribune jettent une note vive sur les fonds assombris. On voit de loin comme un point clair perdu dans les brumes le gilet blanc de Boissy d'Anglas », a dit M. Paul Mantz. Tout ce qu'un sujet aussi dramatique contient, tout ce qu'il peut présenter à l'esprit, Delacroix l'a exprimé avec une puissance extraordinaire. Acheté directement à Eugène Delacroix par MM. Bornet-Aubertot et Haro père, ce tableau appartint plus tard à M. Amédée Larrieu, ancien député de la Gironde, qui le paya 40,000 francs. Haut. 0m,80, larg. 1m,05 ; 40,000 francs, au musée de Bordeaux.

— *Jésus endormi dans la barque pendant la tempête sur le lac de Tibériade.* Le Christ, la tête entourée d'une auréole lumineuse, est couché, endormi, au milieu de la barque ; les matelots, effrayés, ont des gestes de désespoir, un d'entre eux a laissé sa rame s'échapper, le ciel est sombre, l'horizon obscurci, les vagues sont menaçantes. Cette toile est classée parmi les chefs-d'œuvre du maître. Haut. 0m,50, larg. 0m,60 ; 14,000 francs.

— *Le massacre de l'évêque de Liège.* Guillaume de la Marck, le Sanglier des Ardennes, qui préside à une orgie, ordonne de mettre à mort l'illustre prélat. Cette remarquable étude inspira le tableau si célèbre qui fait partie de la collection de Mme de Cassin. Haut. 0m,22, larg. 0m,27 ; 7,500 francs.

— *Lion dévorant un cheval.* Haut. 0m,33, larg. 0m,41 ; 9,000 francs.

— *Le Christ sur la croix.* La tête légèrement inclinée à droite, le Christ regarde le spectateur. Au pied de

la croix, la Madeleine recueille, sur un linge, le sang qui coule; plus loin, les Apôtres, la Vierge évanouie et soutenue par des femmes; à droite, un groupe de peuple et de soldats. Haut. 0^m,45, larg. 0^m,38; 9,600 francs.

— *Femmes d'Alger au bain*. Dans un délicieux paysage, sous de beaux grands arbres dont le feuillage, d'un d'un vert intense, ombrage un cours d'eau, plusieurs jeunes femmes se livrent au plaisir du bain, au milieu d'un bosquet; une statue, et sur le ruisseau, des cygnes, Haut. 0^m,93, larg. 0^m,78; 15,500 francs.

Diaz. — *Les Grandes délaissées*. Groupe de jeunes femmes, représentées dans l'attitude de la douleur où vient de les plonger l'abandon de l'Amour, qui fuit à tire d'aile, comme un oiseau à travers les branches. Haut. 0^m,27, larg. 0^m,45; 5,500 francs.

— *Les Délaissées*. Première pensée du tableau. Haut. 0^m,32, larg. 0^m,40; 3,900 francs.

— *Nymphe et Amour*. L'Amour embrasse, en se jouant, une nymphe assise sur un tertre. Haut. 0^m,24, larg. 0^m,19; 7,100 francs.

— *Paysage aux environs de Barbizon*. Au premier plan, à gauche, quelques flaques d'eau; un chemin où marche une paysanne; plus loin, des bouquets d'arbres; dans le fond, des collines. Haut. 0^m,32, larg. 0^m,18; 5,000 francs.

— *Coucher de soleil par un soir d'orage*. Au premier plan, une mare dans laquelle se reflète le soleil couchant; un berger et ses moutons, plus loin des bouquets d'arbres, dans le fond, la forêt. Haut. 0^m,44, larg. 0^m,34; 6,800 francs, à M. Petit.

— *Paysage d'Orient.* Auprès d'une rivière s'élèvent plusieurs habitations turques; plus loin, un bouquet d'arbres, dans le fond, des montagnes. Haut. 0m,32, larg. 0m,24 ; 5,300 francs.

— *Sous bois :* Bas-Bréau. Haut. 0m,21, larg. 0m 27 ; 3,300 francs.

— *Rêves d'amour.* Haut. 0m,32, larg. 0m,24; 4,500 fr.

Dupré (Jules). — *Vaches à l'abreuvoir.* Haut. 0m,27, lar. 0m,22 ; 10,800 francs, à M. Georges.

— *Paysage avec figure et animaux.* Haut. 0m,24, larg. 0m,19, 5,300 francs.

Jongkind (Johan-Barthold). — *Vue de Rotterdam.* Haut. 0m,34, larg. 0m,47 ; 2,100 francs.

Millet (Jean-François). — *La Gardeuse d'oies ou la Baigneuse.* Une petite paysanne s'est déshabillée au bord d'une rivière, et, assise dans l'herbe, met le pied dans l'eau avec hésitation; au second plan, sous l'ombrage, des oies font, sur la campagne verte, des taches grises et blanches. Haut. 0m,37, larg 0m,46 ; 29,100 francs, à MM. Arnold et Tripp.

Moreau (Gustave). — *La Source troublée.* Fin spécimen du genre si personnel de cet artiste. Haut. 0m,46 ; larg. 0m,38 ; 4,600 francs, à M. Petit.

Pasini (Albert). — *Vue du grand canal : Venise.* Haut. 0m,27, larg. 0m,35 ; 3,150 francs.

Rousseau (Théodore). — *Vue du Bas-Meudon.* Temps orageux. La Seine se détache en clair sur la terre brune, dont les plans sont modelés avec une étonnante justesse. Haut. 0m,80, larg. 0m,99 ; 8,000 fr.

— *Carrefour de la Reine-Blanche*. Un chemin sinueux traverse la clairière ombragée de grands arbres, dont les cimes seules sont éclairées par le soleil couchant. Haut. 0m,64, larg. 0m,44 ; 8,000 francs.

— *Paysage avec étang*. Au premier plan, des broussailles, des fougères et des grès; plus loin, un étang dans lequel une paysanne vient faire boire une vache. Ciel nuageux. Haut. 0m,36, larg. 0m,24 ; 4,850 francs.

— *Forêt de Fontainebleau*. Sous bois. Un chemin interrompu par une mare d'eau vient du fond du tableau; au second plan, derrière la mare, le chemin montant se perd dans la forêt. Haut. 0m,40, larg. 0m 30 ; 7,100 francs.

— *Le Printemps*. Au premier plan, une clairière traversée par un chemin que suit une paysanne portant un fagot et conduisant une vache; plus loin, de grands arbres; à droite, un étang. Haut. 0m,40, larg. 0m,54 ; 24,500 francs, à M. Bague.

— *Sous bois : Fontainebleau*. Un chemin interrompu par une mare d'eau vient du fond du tableau; derrière la mare, le chemin montant se perd dans la forêt. Haut. 0m,40, larg. 0m,30 ; 16,000 francs.

TASSAERT (François). — *La Tentation de saint Hilarion*. Le saint est agenouillé à l'entrée d'une grotte, priant avec ferveur devant un crucifix et une tête de mort. Haut. 0m,93, larg. 1m,45 ; 14,900 francs.

— *La Jeune ménagère*. Haut. 0m,40, larg. 0m,32 ; 2,330 francs.

TROYON. — *Bœuf au repos*. Vallée de la Toucques. Haut. 0m49, larg. 0m,69 ; 10,200 francs.

VOLLON. — *Intérieur de cabane de pêcheur*. Sur le plan-

cher d'une cabane de pêcheur, des moules, des poissons, un chaudron, des poteries; sur un tonneau, une lanterne et des filets; plus loin, une porte à laquelle on accède par une échelle. Haut. 0^m,65, larg. 0^m,53; 5,000 francs.

Cette vente a produit la somme de 587,720 francs.

Comte DE BRIGES

(APRÈS DÉCÈS).

MOBILIER ARTISTIQUE, SCULPTURES EN MARBRE, BRONZES D'ART, TABLEAUX ANCIENS, TAPISSERIES. — M. CAILLEUX, COMMISSAIRE-PRISEUR. — M. B. LASQUIN, EXPERT.

2 juillet.

C'était un véritable Parisien que le comte de Briges et, comme tel, ami des arts, lié avec les grands lettrés de l'époque et un assidu de l'Hôtel des ventes.

« A un goût très épuré, a dit de lui M. Charles Pillet, il joignait un jugement très sûr et une grande expérience; beaucoup d'amateurs le consultaient et, après avoir formé pour lui-même une très belle collection, dont il s'était séparé depuis longtemps, il avait contribué à enrichir les collections de ses amis. »

On comprend que le renom d'amateur délicat ainsi justifié par M. de Briges ait prévenu le public en faveur de sa vente après décès. Aussi, malgré l'époque avancée de la saison et le petit nombre d'objets intéressants conservés par l'ancien collectionneur, cette vente a été suivie par de nombreux amateurs. Les enchères se sont ressenties de cet empressement.

TABLEAUX.

Snyders (attribué à François). — *Jésus chez Marthe et Marie.* Toile décorative. Au fond Jésus et Marie assise attentive à ses paroles. Au premier plan Marthe en grandeur naturelle debout devant une table de cuisine où s'amoncellent des pièces de gibier, des légumes, etc. De toutes parts des fruits et du gibier, etc. Toile. Haut. $1^m,71$, larg. $2^m,40$; 1,005 francs.

Rubens (attribué à P. G.). — *Danse de bacchantes et de faunes*, devant une fontaine à vasques superposées, construite dans une grotte que surmontent deux statues de divinités mythologiques. Toile. Haut. 1m,60, larg. 1m,41 ; 1,000 francs.

SCULPTURES ET BRONZES D'ART.

Buste en marbre blanc, travail moderne, grandeur naturelle, réprésentant Louis XVI portant la Toison d'or et le Saint-Esprit. Piédouche en marbre portor. Haut. 0m,78; 1,450 francs.

Statuette d'enfant nu endormi, en marbre blanc. Il est couché sur une draperie, des fleurs dans les deux mains, XVIIe siècle. Long. 0m,60; 490 francs.

Buste de Henri IV en bronze, grandeur nature, la tête ceinte de laurier, portant une belle armure et un manteau fixé sur l'épaule, fin du XVIIIe siècle. Haut. 0m,78 1,050 francs.

Buste de Marie-Antoinette, d'après Houdon (fonte moderne) ; la tête ceinte du diadème, la reine est drapée dans le manteau fleurdelisé. Haut. 0m,90; 920 francs.

ÉTAINS.

Deux écuelles louis-quinze à oreilles plates, avec plateaux et couvercles, décorées de quadrillés, rocailles, etc., médaille du roi Louis XV au bouton du couvercle, 240 francs.

Sept plats dont quatre ovales, même époque; l'un

d'eux est orné au centre des deux L croisées, des trois fleurs de lis et de la couronne royale, 310 francs.

Dix-huit assiettes, même époque, à bords contournés et ornées de deux motifs en relief, trophées d'armes et écusson aux armes de France, 360 francs.

OBJETS D'ART ET CURIOSITÉS.

Belle grille de foyer en fer forgé de l'époque Louis XIV, d'une élégante ornementation et se composant de quatre panneaux montés à charnières. Elle est enrichie de fleurons de cuivre. Haut. $1^{m},20$, long. $2^{m},20$; 1,900 fr.

Vitrail, garniture d'une croisée représentant le *Jugement de Salomon*, 260 francs.

PORCELAINES.

Grosse potiche et deux cornets en ancienne porcelaine du Japon, à décor de fleurs, d'arbres et de pavillons en bleu, rouge et or, monture en bronze, 1,300 fr.

Deux potiches à couvercles en japon, décorée de paysages en bleu sur fond blanc, 300 francs.

BRONZES D'AMEUBLEMENT.

Belle pendule de l'époque Louis XIV, plaquée d'écaille incrustée de cuivres et richement garnie de bronzes ciselés et dorés ; cariatides ailées, mascarons, consoles, buires, etc., etc. Couronnement en dôme surmonté

d'une cassolette; sur quatre pieds toupies ornées de feuilles d'acanthe. Haut. totale, 0m,96; 3,650 francs.

Deux candélabres louis-seize, en cuivre argenté à quatre lumières chacune. Celle du milieu, plus élevée, est formée d'un vase reposant sur une tige cannelée, à laquelle les trois autres branches semblent liées en faisceau, 540 francs.

Lustre flamand en cuivre à douze lumières, disposées sur deux rangs, 290 francs.

MEUBLES.

Belle commode louis-quinze, laquée noir à décor de figures chinoises et de motifs de paysages en relief et dorés, richement garnie de cuivres rocailles, ciselés et dorés, chutes, sabots, poignées, entrées et moulures d'encadrement. Tablette en marbre brèche d'Alep, bordée d'un filet double et d'un quart-de-rond, 3,100 fr.

Meuble du xvie siècle, en noyer sculpté à deux corps, de travail bourguignon; décor de figures allégoriques peintes en camaïeu brun et relevé de dorure, 4,000 francs.

Grande bibliothèque de l'époque Louis XIV, à deux portes vitrées et à corniche cintrée, en ébène incrusté d'ornements et de filets de cuivre, 985 francs.

Lit du temps de Louis XV en bois sculpté et doré, de forme contournée, à rinceaux, fleurettes et rocailles, garniture en damas de soie rouge, 670 francs.

Table de nuit louis-quinze, en acajou, de forme ovale, à pourtour cannelé et porte à coulisseau. Marbre blanc avec galerie de cuivre, 270 francs.

Guéridon formé de deux tablettes de granit, montées sur un trépied en bronze, 400 francs.

Grande armoire garde-robe, à trois portes, celle du milieu en ressaut et à glace, les deux autres de l'époque Louis XV, décorées de rosaces, de bossages et de fleurons sculptés en relief, 1,100 francs.

Armoire louis-quinze, à portes pleines, ornées de moulures et de bossages à facettes, 325 francs.

Miroir de style Louis XIII, à frontons garnis d'appliques à feuillages en cuivre estampé et doré, 240 francs.

Encrier louis-quatorze, en marqueterie de cuivre sur écaille brune, 255 francs.

SIÈGES.

Deux fauteuils en bois sculpté et doré, du temps de Louis XV, à pieds droits, décorés de godrons, volutes, etc. Ils sont couverts d'ancien velours grenat à larges fleurs ton sur ton et cloutés de rosaces en cuivre. 1,200 francs.

Six fauteuils louis-quinze, en bois sculpté à fleurettes et rocailles en relief, dossier à jour et sièges en tapisseries au point, 1,020 francs.

TAPISSERIES.

Suite de quatre tapisseries de l'époque Louis XV, représentant des sujets de chasses, bordures à festons de fleurs, cartels et rinceaux feuillages : *La chasse au faucon. La chasse au lièvre. Chasseur sonnant du cor* et *Berger à la fontaine*, 4,020 francs.

L'ensemble de la vente du comte de Briges a produit environ 47,000 francs.

FIN DE L'ANNÉE 1885-1886.

TABLE DES MATIÈRES

VENTES

DU 1er JANVIER AU 31 DÉCEMBRE 1886.

FIN DE LA TABLE.

Corbeil. — Typ. et stér. Crété.

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT
EN 1881
Avec une Préface par J. CLARETIE

L'HOTEL DROUOT
EN 1882
Avec une Préface par Armand SILVESTRE

L'HOTEL DROUOT
EN 1883
AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR
Et une Préface par Charles MONSELET

L'HOTEL DROUOT
EN 1883-1884
Avec une Préface par CHAMPFLEURY

L'HOTEL DROUOT
EN 1884-1885
AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR
De nombreuses illustrations et une Préface par Philippe BURTY

L'HOTEL DROUOT
EN 1885-1886
Nombreuses illustrations par JOB et COMBA, avec une Préface par Émile BERGERAT

Chaque volume se vend séparément. Prix : **5** *fr.*

CORBEIL. Typ. et stér. CRÉTÉ.

